Correspondance inédite [de] Stendhal. Précédée d'une introd

Stendhal

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

NOTES ET SOUVENIRS

J'ai connu Beyle vers i820; depuis cette époque jusqu'à sa mort, malgré la différence de nos âges, nos relations ont toujours été intimes et suivies. Peu d'hommes m'ont plu davantage; il n'y en a point dont l'amitié m'ait été plus précieuse. Sauf quelques préférences et quelques aversions littéraires, nous n'avions peut-être pas une idée en commun, et il y avait peu de sujets sur lesquels nous fussions d'accord. Nous passions notre temps à nous disputer l'un et l'autre de la meilleure foi du monde, chacun soupçonnant l'autre d'entêtement et de paradoxe; au demeurant bons amis, et toujours charmés de recommencer LOS discussions. Quelque temps je l'ai soupçonné de viser à l'originalité. J'ai fini par le croire parfaitement sincère. Aujourd'hui, rappelant tous mes souvenirs, je suis persuadé que ses bizarreries étaient très-naturelles, et ses paradoxes

le résultat ordinaire de rexagération où la coniradiction entraîne insonsiblenient. Alcesteest parfaitement naturel et de bonne foi lorsque, pressé d'exprimer quelques regrets d'avoir et 3 si rigoureux pour les vers dOronte, il s'écrie « qu'un nomme est pendable après les avoir faits. » Les boutades de Be} le n'étaient, à mon avis, que l'expression exagérée d'une conviction profonde.

Je n'ai jamais su d'où lui venaient ses opinions sur un sujet où il avait le malheur de se trouver en opposition avec presque tout le monde. Ce que j'ai appris de sa première éducation se réduit à ce seul fait : que, fort jeune, il avait été confié aux soins d'un ecclésiastique vieux et morose, dont la discipline lui avait laissé une

rancune qui ne s'effaça jamais. Ala vérité, l'esprit de Beyle se révoltait contre toute contrainte et même contre toute autorité. On pouvait le séduire, et la chose était facile pourvu qu'on l'amusât; mais lui imposer une opinion était impossible, car quiconque prenait dans ses rapports avec lui l'apparence d'une supériorité le blessait au vif. Il racontait avec amertume, après quarante ans, qu'un jour, aj'ant déchiré en jouant un habit neuf, l'abbé charge de son éducation le réprimanda vertement pour ce méfait devant ses camarades, et lui dit « qu'il était une honte pour la religion et pour sa famille. » Voilà une de ces exag. 'rations dont je parlais tout à l'heure. Nous riions quand Beyle nous racontait cette histoire; mais lui n'y voyait qu'une tyrannie cléricale et une horrible injustice, où il n'y avait pas le mot pour rire, et il sentait aussi vivement qu'au premier jour la blessure faite à son jeune amour-propre.

« Nos parents et nos maîtres, disait-il, sont nos ennemis naturels quand nous entrons dans le monde.)> C'était un de ses apliorismes. On pense bien que ce ne fut pas à ses pré-

ceptours qu'il emprunta ses croyances. Il citait souvent Ilelvétius avec grande admiration, et môme il m'obligea de lire le livre de l'Esprit; mais jamais, à ma prière, il ne consentit à le relire. Je suppose qu'il y avait pris, entre autres opinions, celle de l'égalité des intelligences humaines. Du moins il ne pouvait se persuader que ce qui 'ui semblait faux pût paraître véritable à un autre. Il s'imaginait, et de très-bonne foi, je pense, qu'au fond chacun partageait ses idées, mais qu'on tenait un autre langage par intérêt, par alTcctation, par mode ou par entêtement. Il était fort impie, matérialiste outrageux, ou, pour mieux dire, ennemi personnel

de la Providence, peut-être par suite de l'aphorisme que je rapportais tout à l'heure. 11 niait Dieu, et, nonobstant, il lui en voulait comme à un maître. Jamais il n'a cru qu'un dévot fût sincère. Je pense que le long séjour qu'il avait fait en Italie n'avait pas peu contribué à donner à son esprit cette tournure irréligieuse et agressive qui se montre dans tous ses ouvrages, et qu'on lui a si vivement reprochée.

M. Sainte-Beuve, avec sa sagacité ordinaire, a sigoialé un des traits les plus frappants du caractère de Beyle, l'imiuiétude d'être pris pour dupe et une constanle préoccupation de se garantir de ce malheur. De là, cet endurcissement factice, cette analyse désespérante des mobiles bas de toutes les actions généreuses, cette résistance aux p-emiers mouvements du cœur, beaucoup plus affectée que réelle chez lui, à ce qu'il me semble. L'aversion et le méprisqu'il avait pour la fausse sensibilité le faisaient tomber souvent dans l'exagération contraire, au grand scandale de ceux qui, ne le connaissant pas intimement, prenaient à la lettre ce qu'il disait de lui-même. Non-seulement il n'attachait aucune importance à rectifier les interprétations plus ou moins malveillantes qu on don-

naità ses paroles ou à ses écrits, mais encore il trouvait un malin plaisir, de vanité, je pense, à passer aux yeux des gens pour un monstre d'immoralité. Il a dit dans je ne sais laquelle de ses préfaces : « Je n'écris que pour une vingtaine de personnes que je n'ai jamais vues, mais qui me comprennent, j'espère... » Pour lui, il n'y avait dans le monde que deux espèces de gens : ceux avec qui il s'amusait, et ceux auprès desquels il s'ennuyait. Faire le moindre sacrifice, se donner la moindre peine pour se concilier

l'estime ou l'affection des derniers, c'était s'exposer à des relations qui lui étaient insupportables. L'esprit indépendant, ou, si l'on veut, vagabond, de Beyle se refusait à toute contrainte. Tout ce qui gênait sa liberté lui était odieux, et je ne sais pas trop s'il faisait une distinction bien nette entre un ennuyeux et un méchant homme. Sa curiosité constante de connaître tous les mystères du cœur humain l'attirait même parfois auprès des gens pour lesquels il avait peu d'estime. « Mais, disaitil, au moins avec eux il y a quelque chose à apprendre. » D'ailleurs, son esprit fier, loyal, incapable d'une bassesse, l'éloignait de pareille compagnie dés qu'il s'y rencontrait quelque avantage autre qu'une satisfaction de curiosité.

Ses jugements sur les hommes et leschosesétaient dictosle plus souvent par le souvenir de l'ennui ou du plaisir qu'il en avaitéprouvé. Il ne pouvait endurer l'ennui et partageaitl'avis de ces docteurs en médecine qui autorisèrent le duc de Lauraguaisà poursuivre au criminel un ennuyeux pour tentative d'homicide. Il n'est sorte d'exagérations que sa mauvaise humeur ne lui suggérât contre les livres ou les gens qui avaient eu le malheur de le faire bâiller. Homme d'imagination et de premier mouvement, Beyle n'en avait pas moins de grandes pré'.entious à raisonner tout et à se conduire en tout selon les

régies de la logique. Ce mot revenait souvent dans sa conversaiioo, et ses amis se souviennent de l'emphase parliculière qu'il mettait à le prononcer lentement, séparant les deux syllabes par une virgule : la lo, gique. C'était toujours la logique qui devait nous guider dans toutes nos actions, mais la sienne n'était pas celle de tout le monde, et l'on était parfois assez embarrassé pour

deviner le fil de ses raisonnements, le me souviens qu'un jour nous voulûmes faire ensemble un drame dont le héros, coupable d'un crime, avait des remords. « Pour se délivrer d'un remords, que dit la Lo-GiQDE?)) Il réfléchit un instant. — « Il faut fonder une école d'enseignement mutuel. »

Il disait qu'à son entrée dans la vie un homme devait avoir toute prête sa provision de maximes pour les accidents qui se [irésentent le plus ordinairement. Une fois qu'on les a adoptées, il ne faut plus les discuter; il suffit d'examiner rapidement si le cas particulier, au sujet duquel on est perplexe, peut se résoudre par un des préceptes généraux qu'on a dans sa réserve. — Ne jnmais pardonner un mensonge, — Saisir aux cheveux la première occasion de duel à son début dans le monde, — Ne jamais se repentir d'une sottise faite ou dite, voilà quelques-unes de ses maximes.

Bien qu'il n'ait jamais été très-hardi auprès des femmes, il prêchait la témérité aux jeunes gens : « On réussit, disait-il, une fois sur dix. Mettons une fois sur vingt ; est-ce que la chance d'être heureux une fois ne vaut pas la peine de risquer dix-neuf affronts et même dix-neuf ridicules? »

Après les maximes, venaient les recettes, qu'il offrait garanties, .le m'en rappelle quelques-unes. Une des grandes causes de nos tourments, c'cit la mauvaise honte. Pour un jeune homme, c'est une affaire oue d'entrer dans un salon. Il

s'imngine que toul)emoD(le le rogartle, et meurt de peur qu'il n'y ait <|uelque chose dans sa tenue qui ne soit pas absolument irrcprochalile. Un de nos amis souffrait plus que [lersonne de cette timidité, et Beyle disait de lui que. lorsqu'il entrait dans le

salon de madame P..., on croyait toujours qu'il a^ait cassé quelque porcelaine dans l'antichambre : « Je vous conseille ma recette d'autrefois, lui disait-il. Entrez avec l'attitude que le hasard vous a fait prendre sur l'escalier; convenable ou non , peu importe; son'Cz comme la statue du Commandeur, et ne changez de maintien que lorsque l'émolion de l'entrée aura complètement disparu. »

Voici sa recette pour le premier duel : « Pendant qu'on vous vise, regardez un arbre et appliquez-vous à en compter les feuilles. Une préoccupation distrait d'une autre préoccupation plus grave. En ajustant votre adver-airc, récitez deux vers latins, cela vous empôcherf> de tirer trop vite et remédiera au cinq pour cent d'émotion qui a envoyé tant de balles vingt pieds plus haut qu'il ne fallait. »

« Si vous vous trouvez seul avec une femme, je vous donne cinq minutes pour vous préparer à l'effort prodigieux de lui dire: Je vous aime. Dites-vous : n Je suis un lâche si « je n'ai pas dit cela avant cinq minutes. «N'importe dequel air et dans quels termes vous ferez votre compliment. Suffit que la glace soit brisée et que vous soyez bien déterminé à vous mépriser vous-même si vous manquez de cœur. »

Ueyle, qui pr*'chait Vamonr-goût, était très- capable à' amour-passion. 11 y avait une personne dont il ne pouvait prononcer le nom sans que sa voix s'altérât. En 1856, je le revis après une longue absence. Nous nous étions donné rendez-vous à une trentaine de lieues de Paris, et nous avions mille choses à nous dire. Nous devisâmes longtemps le soir,

allant et revenant sur la promenade publique d'une' petite ville, c'est-à-dire dans un des lieux les plus solitaires de lia France. Là il me parla de ses amours avec une émotion protbude. C'est la seule fois que je l'aie vu pleurer. Une affection, qui datait de très-loin, n'était plus partagée. Sa maî- Lres^e devenait raisonnable, et lui était demeuré fou comme à vingt ans. « Comment pouvez- vous m'aimer encore? disailelle. J'ai quarante-cinq ans. » — « Pour moi, me disait Beyle, tille a l'âge qu'elle avait lorsqu'elle s'est donnée à moi pour la première fois. « 11 voyait dans un avenir prochain la rupture d'une liaison qu'il avait toujours chérie. Une pensée à laquelle il rapportait tout allait être effacée. 11 me racontait les témérités d'autrefois de cette femme, aujourd'hui si prudente, et ces souvenirs le transportaient. Puis, avec l'esprit d'observation qui ne l'abandonnait jamais, il détaillait tous les petits symptômes, toutes les indications d'indifférence croissante qu'il avait dû remarquer. La lo-giqub n'était pas oubliée. « Sa conauite, après tout, disait-il, est raisonnable. Elle aimait le whist, elle ne l'aime plus; tant pis pour moi si j'aime encore lewhist. Elle est d'un pays où le ridicule est le plus grand de tous les malheurs. Aimer à son âge est ridicule. Il y a dix-huit mois (ju'elle risque ce malheur pour moi. C'est pour moi dix-huit mois de bonheur que j'ai volés.)>Nous discutâmes longuement sur la vérité de ces vers du Dante :

Ncssun majrgior dolore

Che ricordarsi del tempo felice Nella miseria.

Il prétendait que Dante avait tort, et que les souvenirs du temps heureux sont partout et toujours du bonheur. Je me souviens que je défendais le poëte. Aujourd'hu» i.' me semble que Beyle avait raison.

Il avait eu un autre amour en Italie dont il évitait de parler. Cependant il me raconta lui-même la (In tragique de cet amour. La dame avait un mari fort jaloux, à ce qu'elle prétendait, et qui robiigeait à prendre de grandes précautions. Les entrevues ne pouvaient être que rares et accompagnées du plus profond mystère. Pour déjouer tous les soupçons. Beyle se résigna à se cacher dans une petite ville éloignée de dix lieues du séjour de la belle. Lorsqu'on lui donnait un rendez-vous, il partait incognito, changeait plusieurs fois de voiture pour dérouter les espions dont il se croyait entouré; enfin, arrivant à la nuit close, bien enveloppé dans un manteau couleur de muraille, il était introduit dans la maison de sa maîtresse par une femme de chambre d'une discrétion éprouvée. Tout alla bien pendant quelque temps, jusqu'à ce que la femme de chambre, querellée par sa maîtresse ou gagnée par la générosité de Beyle, lui fit une révélation foudroyante: Monsieur n'était pas jaloux: madam n'exigeait tant de mystères que pour éviter que Beyle ne se rencontrât avec un rival, ou, pour mieux dire, avec des rivaux, car il y en avait plusieurs, et la femme de chambre offrit d'en donnerla preuve. Beyle accepta. Il vint à la ville un jour qu'il n'était pas attendu, et, caché par la femme de chambre dans un petit cabinet noir, il vit, des yeux de la tête, par un trou ménagé dans la cloison, la trahison qu'on lui faisait à trois pieds de sa cachette.

« Vous croirez peut-être, ajoutait Reyle, que je sortis du cabinet pour les poignarder? Nullement. Il me sembla que j'assistais à la scène la plus bouffonne, et mon unique préoccupation fut de ne pas éclater de rire pour ne pas gâter le mystère. Je sortis de mon cabinet noir aussi discrètement que j'y étais entré, ne pensant qu'au ridicule de l'aventure.

en riant tout seul, au demeurant plein de mépris pour la dame, et fort aise, après tout, d'avoir ain^i recouvré ma liberté. J'alJai prendre une glace, et je rencontrai des gens de ma connaissance qui furent frappés de mon airgai, accompogné de quelque distraction; ils me dirent que j'avais l'air d'un homme qui vient d'avoir une bonne fortune. Tout en causant avec eux et prenant ma glace, il me venait des envies de rire irrésistibles, et les marionnettes que j'avais vues une heure avant dansaient devant mes yeux. Rentré chez moi, je dormis comme à l'ordinaire. Le lendemain matin la vision du cabinet noir avait cessé de m'apparaître sous son aspect bouffon. Cela me sembla vilain, triste et sale. Chaque jour cette image devint de plus en plus triste et odieuse. Chaque jour ajoutait un nouveau poids à mon malheur. Pendant dix-huit mois jo demeurai comme abruti, incapable de tout travail, hors d'état d'écrire, de parler et de penser. Je me sentais oppressé d'un mal insupportable, sans pouvoir me rendre compte nettement de ce que j'éprouvais. 11 n'y a pas de malheur pins grand, car il ûte toute énergie. Depuis, un peu remis de celte langueur accablante, j'éprouvais une curiosité singulière à connaître toutes les infidélités qu'on m'avait faites. Cela me faisait un mal affreux; mais pourtant j'avais un certain plaisir physique à me la représenter dans le cours de ses nombreuses trahisons. Je me suis vengé, mais bêtement, par du persiflage. Elle s'affligea de notre rupture et me demanda pardon avec larmes. J'eus le ridicule orgueil de la repousser avec dédain. Il me semble encore la voir me suivre, s'attachant à mon habit et se traînant à genoux le long d'une grande galerie. Je fus un sot de ne pas lui pardonner, car assurément elle ne m'a jamais tant aimé que ce jour-là. »

La constante préoccupation de Boyie était l'étude des passions. Lorsque quelque provincial lui demandait quelle était sa profession, il répondait gravement : « Observateurdu cœur humain. » [Un jour il fit cette réponse à un sol qui faillit en tomber à la renverse, s'imaginant que c'était un euphémisme pour dire espion de police.] Dans chaque anecdote pouvant servir à porter la lumière dans quelque coin du cœur humain, il retenait toujours ce qu'il appelait le trait, c'est-à-dire le mot ou l'action qui révèle la passion. Se traîner à genoux, voilà pour lui le trait dans Thistoriette que je viens de raconter, et, selon son habitude de tirer des faits à lui particuliers des conclusions générales, il tenait que cette façon de faire était l'expression même du remords et de l'amour passionné.

Pour terminer sur le sujet de l'amour, Beyle rroyait qu'il n'y avait de bonheur possible on ce monde que pour un homme amoureux. «Tout se peint en beau pour lui, disait-il. Je voudrais être amoureux de mademoiselle Flore des Variétés, et je ne porterais pas envie à don Juan. >>

Après l'amour, la littérature avait la plus grande j.:.t dans les affections de Beyle. Il aimait à lire et écrivait sans cesse. Niilla dies sine linea, me disait-il souvent er aie reprochant ma paresse. Quelques négligences qu'on remarque dans ses ouvrages, ils n'en étaient pas moins longu^iient travaillés. Tous ses livres ont été copiés plusieu fois avant d'être livrés à l'impression ; mais ses corrections ne portaient guère sur le style. Il écrivait toujours rapidement, chaugrant sa pensée et s'inquiélant fort peu de la forme. 11 avait même du mépris pour le style et prétendait qu'un

auteur avait atteint la perfection lorsqu'on se souvenait de ses idées sans pouvoir se rappeler ses phrases. Plein de haine pour la

recherche et la prétention, il était impitoyable pour les écrivains qui s'appliquent à rapprocher des mots surpris lo se trouver ensemble, à polir leurs périodes, à donner aux pensées les plus triviales un tour bizarre qui fasse effet. Nos grands prosateurs des dix-septième et dix-huitième siècles étaient de sa part l'objet d'une admiration sincère et bien sentie. Il les relisait sans cesse, afin de se préserver, disait-il, de la contagion du style à la mode de son temps.

Pour lui la poésie était lettre close. Souvent il lui arrivait d'estropier des vers français en les citant. Bien qu'il parlât l'italien purement et facilement, et qu'il siit assez bien l'anglais, il ne connaissait ni le mètre ni l'accentuation des vers anglais et italiens. Cependant il était sensible à certaines beautés de Shakspeare et du Dante, qui sont intimement unies à la forme du vers. II a dit son dernier mot sur la poésie dans son livre de l Amour : « Les vers furent inventés pour aider la mémoire; les conserver dans l'art dramatique, reste de barbarie. » Racine lui déplaisait souverainement. Le grand reproche que nous adressions à Racine, vers 18"20, c'est qu'il manque absolument aux mœurs, ou à ce que, dans notre jargon romantique, nous appelions alors la couleur locale. Shakspeare, que nous opposions toujours à Racine, a fait, en ce genre, des fautes cent fois plus grossières, que nous nous gardions bien de citer. « Mais, disait Beyle, Shakspeare a mieux connu le cœur humain. Il n'y a pas une passion, pas un sentiment qu'il n'ait peint avec une admirable vérité avec ses nuances. La vie et l'individualité inimitable de tous ses per-

sonnages le mettent au-dessus de tous les auteurs dramatiques. — Et Molière, lui répondait-on, quelle plaf^ lui donnerez-vuus? — Molière est un coquin qui n'a

pas voulu mettre sur la scène le Courtisan, parce quo Louis XIV ne le trouvait pas bon. »

Beyle a beaucoup écrit sur les beaux-arts, et a eu des idées à lui, dans un temps où tout le monde acceptait sans .ixamen les opinions les plus fausses, pourvu qu'elles fussent autorisées par un auteur célèbre. On pourrait dire qu'il a découvert Rossini et la musique italienne. Ses contemporains se rappelleront les assauts qu'il eut à soutenir pour défendre l'autour du Barbier et de Sémiramis contre les habitués de TOpéra-Comique d'alors. Dans les premières années de la Restauration, le souvenir de nos revers avait exaspéré l'orgueil national, et l'on faisait, de toute discussion, une question patriotique. Préférer une musique étrangère à la musique française, c'était presque trahir le pays. De très bonne heure, Beyle s'était mis au-dessus des préjugés vulgaires, et sur ce point il lui arriva peut-être quelquefois de dépasser le but. Aujourd'hui que la civilisation a fait tant de progrés, on a peine à se représenter le courage qu'il fallait avoir, en 1818, pour dire que tel opéra italien valait mieux que tel opéra français. Il faut se reporter aux grandes querelles du romantisme et du classicisme pour s'expliquer les précautions oratoires dont Beyle accompagne quelquesuns de ses jugements en matière d'art. Hardis et téméraires même lorsqu'il les publia, ils semblent, à présent, des vérités de M. de la Piilice, des truisms, selon l'expression favorite de leur auteur. Sans être musicien, Beyle avait un sentiment très-vif de la mélodie, cultivé et perfectionné par une certaine érudition qu'il devait à ses voyages en Italie et en Allemagne. Il me

semble qu'il aimait et recherchait surtout, dans la musique, les effets dramatiques, ou plutôt qu'en analysant ses impressions personnelles il les expliquait par

la langue dramatique, la seule qu'il connût ou qu'il crût intelligible à ses lecteurs.

Il en était de même pour les arts du dessin. Admirateur passionné des grands maîtres des écoles romaine, florentine ^l lombarde, il leur a prêté souvent des intentions dramatiques qui, à mon avis, leur furent étrangères. Lorsqu'il découvre, dans une Vierge de Raphaël ou du Corrége, son maître de prédilection, une foule de passions ou de nuances de passions que la peinture ne saurait exprimer, on se demande s'il a compris les intentions et le but de ces grands maîtres. Mais il raconte à sa manière les émotions qu'il a ressenties devant leurs ouvrages; il décrit l'effet dans l'impuissance d'en expliquer la cause. Probablement, s'il avait essayé d'écrire à différentes reprises ses impressions devant un môme tableau, il aurait été surpris lui-même de leur variété. Comme tous les critiques, Beyle luttait contre une difficulté probablement insoluble. Notre langue, et aucune autre que je sache, ne peut décrire avec exactitude les qualités d'une œuvre d'art. Elle est assez riche pour distinguer les couleurs; mais, entre deux nuances qui ont un nom, combien y en a-t-il, appréciables aux yeux, qu'il est absolument impossible de déterminer par des mots. La pauvreté des langues devient encore bien plus sensible lorsqu'il s'agit de formes, non plus de couleurs. Un œil médiocrement exercé reconnaît facilement un contour vicieux. Quiconque examine la statuette de la Vénus de Milo, réduite par le procédé Collas, reconnaît aussitôt que le nez n'est point antique. Pourtant

la différence entre ce nez rapporté et le nez du statuaire grec ne peut consister qu'en une fraction de millimètre : or quels mots pourront caractériser cette forme, dont la beauté dépend d'une fraction de millimètre

en plus ou en moins? Ce aui se sent avec tant de facilité, on ne peut Texprimer avec du noir sur du blanc, comme disait Beyle. De cette impossibilité d'être exact est venu le besoin de chercher des termes de comparaison, qui ne sont guère propres à porter quelque clarté dans une question si obscure. Le côté dramat'que dans les arts est ce que nouscom[)renons le mieux, nous autres Français, et c'est probablement pour ce motif que Beyle explique la beauté par la pass'ou. Malgré sa prétention à être cosmopolite, il était [larfaiteraent Français d'esprit comme de cœur.

Il m'a paru beaucoup moins sensible à la sculpture qu'à la peinture. Les statues antiques lui semblaient trop dépourvues de passion, et il leur reprochait de donner l'idée de belles personnes sans esprit. Son sculpteur favori était Canova, dont il admirait la grâce, tout en avouant qu'il était un peu maniéré. Je crois qu'il vantait Michel-Ange plus qu'il ne l'aimait au fond. Lorsqu'il me mena voir le Moïse du tombeau de Jules II, il ne trouva d'autre éloge à m'en faire, sinon qu'on ne pouvait mieux rendre l'expression d'inflexible férocité.

Beyle faisait peu de cas des coloristes. Nous avions de grandes discussions à ce sujet. Il méprisait profondément Rubens et son école. Il reprochait aux Flamands et même aux Vénitiens la trivialité des formes et la bassesse de l'expression. Le Corrége, selon Beyle, avait réuni, au suprême degré, le mérite de la forme et l'art

de la perspective aérienne. Pour lui, c'était le peintre le plus gracieux, et Michel-Ange le plus poétiquement terrible.

Il s'était fort peu occupé de l'architecture et n'avait considéré les monuments que sous leur aspect pittoresque, sans s'embarrasser s'ils convenaient à leur destination. Il avait

horreur de tout ce qui était laid et triste, et il trouvait ces deux défauts dans notre architecture nationale. Je crois lui avoir appris à distinguer une église romane d'une église gothique; mais il enveloppait l'une et l'autre dans le même anathème. — Nos églises sombres et lugubres avaient été inventées, di:^ait-il, par des moines fripons qui voulaient s'en^ richir en faisant peur aux gens timides. L'architecture italienne de la Renaissance lui plaisait par son élégance et sa coquetterie. Au reste, il ne s'attachait qu'à ses détails gracieux et nullement à ses dispositions générales. En dépit de la lo-gique, ce n'était pas sa raison qui jugeait, mais son imagination.

Beyle avait été officier quelques mois, et, comme auditeur, il avait fait [ilusieurs campagnes, entre autres celle de Russie, en 1812, avec le quartier général de l'empereur. Naturellement brave, il avait observé la guerre avec curiosité et froidement. Sans être insensible aux grandes et poétiques scènes qu'il avait vues, c'était surtout par ses o<jtés bizarres et grotesques qu'il se plaisait à la montrer- D'ailleurs, il avait en horreur les exagérations de vanité nationale, et, par esprit de contradiction, il se jetait souvent dans l'excès contraire. De même que Courier, il se moquait impitoyablement de ce qu'on a depuis appelé le chauvi-

nisme, sentiment qui, après tout, a son bon côté, car il fait qu'un conscrit se bat comme un vieux soldat.

Il niait de parti pris toutes les harangues, tous les mots sublimes dits sur les champs de bataille. « Savcz-vous ce que c'est que l'éloquence militaire? nous disait-il. En voici un exemple : dans une affaire fort chaude, un de nos plus braves généraux de cavalerie haranguait en ces termes ses soldats près de se débander: « En avant, s... J'ai

« le c. rond comme une pomme! J'ai le c.. rond comme (une pomme! » Ce qu'il y a de drôle, c'est que, dans le moment du danger, cela oaraissait une harangue comme une autre, qu'on fit voite-iace et qu on repoussa Fennemi. Croyez que César et Alexandre, en pareille occasion, parlaient à leurs soldats d'une façon non moins sublime, r

Autre exemple d'éloquence martiale : « Partis de Moscou, nous nous perdîmes le troisième jour de la retraite, et nous nous trouvâmes, à la nuit tombante, au nombre d'environ quinze cents hommes, séparés du gros de l'armée par une forte division russe. On passa une partie de la nuit à se lamenter. Puis les gens énergiques haranguèrent les polirons et firent si bien, qu'on résolut de s'ouvrir un chemin l'épée à la main dès que le jour permettrait de distinguer l'ennemi. Necroyez pas qu'on ditalors:((Bravessoldats,» etc. Non. « Tas de canailles, vous serez tous morts demain, car « vous êtes trop j... pour prendre un fusil etvousen servir.» Cette allocution héroïque ayant produit son effet, à la petite pointe du jour, nous marchâmes résolument aux Russes, dont nous voyions encore briller les feux de bivae. Nous arrivons la baïonnette baissée sans être découverts, et nous trouvons un chien tout seul. Les Russes étaient partis dans la nuit. »

Pendant la retraite, il disait qu'il n'avait pas trop souffert delà faim; mais il lui était absolument impossible de se rappeler comment il avait mangé ni ce qu'il avait mangé, si ce n'est un morceau de suif, qu'il avait payé vingt francs, et dont il ze souvenait encore avec délices.

En sortant de Moscou il avait emporté le volume des facéties de Vollnire, relié en maroquin rouge, qu'il avait pris dans un palais en feu. Ses camarades le blâmèrent lorsqu'il

NOTES ET SOUVENIRS. «I

en lisait le soir quelques pages à la lueur d'un feu de bivac. On trouvait raction légère. Dépareiller une magnifique édition ! Lui-même en éprouvait une espèce de remords, et, au l)Out de quelques jours, il laissa le volume sur la neige.

Il fut du petit nombre de ceux qui, au milieu de toutes les misères que notre armée eut à souffrir dans la désastreuse retraite de Moscou, conservèrent toujours leur énergie morale, le respect des autres et d'eux-mêmes. Un jour, aux environs de la Bérésina, Beyle se présenta devant son chef, M. Daru, rasé et habillé avec quelque recherche. M. Daru lui dit : « Vous avez fait votre barbe, monsieur? Vous êtes un homme de cœur. »

M. B., auditeur au conseil d'État et attaché au quartier général, m'a raconté qu'il devait la vie à Beyle, qui, prévoyant l'encombrement des ponts au passage de la Bérésina, l'obligea de passer sur l'autre rive le soir qui précéda la déroute. Il fallut presque employer la force pour décider M. B. à faire quelques

centaines de pas. Il faisait le plus grand éloge du sang-froid de Beyle et du bon sens qui ne l'abandonna jamais au moment où les plus résolus perdaient la tête. Beyle était homme de ressources dans les circonstances graves ; il disait modestement qu'il devait cet avantage à sa provision de maximes toutes faites, au moyen desquelles il se trouvait prêt pour agir lorsque les autres perdaient leur temps à délibérer.

De même que beaucoup de gens de son âge, Beyle me paraissait juger ses contemporains avec beaucoup de sévérité, et notre génération avec un peu d'indulgence. Il admirait le goijt pour l'étude et la curiosité de connaître le fond des choses qui distinguaient les jeunes gens de vingt ans, lorsqu'il en avait quarante. 11 se moquait un peu de notre

gravité et de notre pédanterie, mais disait que nous n'étions .pas des du[ies, comme on l'était de son temps. Selon son habitude de se montrer pire qu'il n'était, il affectait de mépriser l'enthousiasme qui a fait faire de si grandes choses aux hommes de son époque. « Nous avions le feusaœé, disait-il; et moi aussi, quoique indigne. On K^'avait envoyé à Brunswick pour le\er une contribution extraordinaire de cinq millions. J'en ai fait payer sept, et j'ai manqué d'être assommé par la canaille qui s'insurgea, exaspérée par l'excès de mon zèle. Mais l'empereur demanda quel était l'auditeur qui avait fait cela, et dit : « C'est bien. »

Il était dificile de savoir quels étaient ses sentiments à l'égard de Napoléon. Presque toujours il était de l'opinion contraire à celle qu'on mettait en avant. Tour à tour frondeur ou enthousiaste, quelquefois il en parlait comme d'un parvenu ébloui par

les oripeaux, manquant sans cesse aux règles delà LO-GiQUE ; d'autres fois c'était une admiration presque idolâtre. Les hommes de l'Empire étaient traités aussi diversement que leur maître. Il avait commencé une histoire de Napoléon qui ne s'est, pas retrouvée dans ses papiers. On en peut voir un fragment écrit avec verve dans ses voyages en France : c'est l'arrivée de l'empereur à Grenoble en 1815. Si j'en juge par les récits de Beyle, il me semble que vers l'époque de sa jeunesse il y avait moins d'égoïsme qu'aujourd'hui, et que les affectations à la mode étaient d'un genre plus noble. Ainsi Beyle, bien qu'aimant la bonne chère, se gardait bien d'en convenir. 11 trouvait même du temps perdu celui qu'on passe à manger, et souhaitait qu'en avalant une pilule le matin on fût quitte de la faim pour toute la journée. Aujourd'hui on est gourmand, et l'on s'en vante. Du temps de Beyle, un homme prétendait, avant tout, à l'énergie et au

courage. Comment faire campagne si on est gastronome?

Beyle aimait les réunions intimes et peu nombreuses. Dans un petit cercle, entouré d'amis ou de gens contre lesquels il n'avait pas de préventions^ il s'abandonnait avec bonhaur à toute la gaieté de son caractère. Il ne cberchait nullement à briller, seulement à s'amuser et à amuser les autres; « car, disait-il, il faut payer son entrée. « Toujours en verve, il était parfois un peu fou, voire même inconvenant; mais il faisait rire, et il était impossible à la pruderie de garder son sérieux. La présence d'un ennuyeux ou d'un esprit malveillant le glaçait et le mettait promptement en fuite. Jamais il n'eut l'art de savoir s'ennuyer. Il disait que la vie est courte et que le temps perdu à bâiller ne se retrouve plus, il

admirait beaucoup ce mot de M. de M... « que le mauvais goût mène au crime. »

La bonne foi était un des traits du caractère de Boyle. Personne n'était plus loyal ni d'un commerce plus sûr. Je n'ai jamaisconnu d'homme de lettres plus franc dans ses critiques ni qui reçût plus galamment celles de ses amis. H aimait à communiquer ses manuscrits et demandait qu'on les annotât sévèrement. Quelque dures, quelque injustes même que fussent les observations, jamais il ne s'en fàcliait. Une de ses maximes était que quiconque fait le métier de mettre du noir sur du blanc ne doit ni s'étonner ni s'offenser lorsqu'on lui dit qu'il est une bote. Cette maxime, il la pratiquait à la lettre, et, de sa part, ce n'était pas indifférence réelle ni affectée. Les critiques le préoccupaient beaucoup; il les discutait vivement, mais sans aigreur, et comme s'il se fût agi des ouvrages d'un auteur mort depuis plusieurs siècles.

Il avait pris l'habitude bizarre de s'eniourer de mystère

dansées actions les plus indifférentes, afin de dérouter la police, qu'il croyait probablement assez simple pour s'occuper des bavardages de salons. Jamais il n'écrivait une lettre sans la signer d'un nom supposé; il la datait d'Abeille au lieu de Civita-Vecchia. Les notes qu'il prenait sans cesse étaient des espèces d'énigmes dont il était souvent lui-même hors d'état de deviner le sens, quand elles remontaient à quelques jours.

Il ne craignait pas la mort, mais il n'aimait pas à en parler, la tenant pour une chose sale et vilaine plutôt que terrible. Il a eu celle qu'il désirait, celle que César avait souhaitée : Repentinam inopinatamcjue.

P. Mérimée.

é. MONSIEUR F.... F.... A PARIS.

Strasbourg, le 5 avril 1809.

Deux heures viennent de sonner dans le fameux clocher de Strasbourg, où je suis moulé avant-hier. Je me promène depuis minuit en long et en diagonale, dans un salon sans feu : je gèle; mais j'ai Tavantage d"èlre en grande tenue.

J'ai trouvé une occasion de placer le protégé de M. Pascal; mais j'avais oublié le nom de cet ami. J'ai demandé une place pour M. Lepère : il a un nom à peu près comme ça. Tâche de l'accrocher sur ma table, avec un bel exemple de son écriture, et de m'envoyer ledit nom.

Comme je ne t'ai pas vu les trois derniers jours de mon Paris, il faut que je te conte que madame ***a été avec moi comme à l'ordinaire, ne me parlant que lorsqu'elle y était forcée, et me préférant qui, en courage, en biens el qualité, me sont très-inférieurs, sans nulle vanité. Négligence, presque dédain; elle me regardait comme on regarde un baril de poudre.

Nous avons versé complètement près de Blamont ; c'a été le seul événement un peu gai de noire roule. Le saint jour de Pâques, à neuf heures du matin, j'élais sur le côté.

Surveille bien Auguste, pour qu"il agisse d'une manière convenable. Si l'on se sert de l'objet, il faut bien se garder de l'envoyer rue Contrescarpe; c'est même une maladreste d'avoir parlé de ce voyage.

Si lu n'as rien de mieux à faire, écris au Moniteur q'ie je suis près de M. Daru, intendant général, au quartier général impérial.

Abonne-moi au Journal de Parité, à la Bibliothèque britannique, à tout ce que tu voudras.

Adieu, embrasse La Bergerie, et exprime, si lu le peux, tous mes regrets aux habitants de l'hôtel dOrlcans. Fallait-il y monter pour le quitter sitôt !

Je crois l'aimable Belisle parti; s'il ne Test pas, dis-lui que je l'aime tendrement.

Je grelotte, la demie sonne, et je reste à mon poste. — Je me suis présenté à peu près moi-même chez la madame Réeamier de Strasbourg ; accueilli comme un auge et invité pour jeudi.

A MOKSIEUr. F.... F.... A PARIS

Donawcrili, !e 1 G avril 1809.

Je n'ai le temps de rien faire; jai toujours quinze à vingt amis intimes qui lisent ce que j'écris par-dessus mon épaule. Je couche dans un cabinet avec M. C. ; nous voyageons ensemble. En sorte que je ne sais où écrire , ni où conserver ce que j'ai écrit.

Ce matin à quatre heures, réveil; à cinq heures vingt miïî'îcs, départ pour Augsbourg; journée charmante. J'aperçois tout à couples Alpes: moment de bonheur.— Les gens à calcul, comme Guillaume 111 , par exemple, n'ont jamais de ces moments-là. Ces Alpes étaient, pour moi, l'Italie.

LETTHES A si: S AMIS. o

A trois lieues d'Aiii^bbouig, qui est à douze d'ici, couire-ordie, et nous relournons dans nos logements.

J'ai eu ridée d'écrire mon journal le plus possible, et de l'cj envoyer les feuilles à mesure ; deux avantages : abrévialiou do lellres et sûicié. Seulement, ne perds pas ces feuille:.

Je suis si peu tranquille que je ne trouve rien à le dire.

Je suis de plus en plus content des voyages; que! effet ne proiluiraieul-ils pas sur loi, qui, quoique je l'aie dit. n'es pas faible? Jls oui enseigné la véritable pbilosopliie (celle détourner ioulau gai) aux animaux les plus débiles de cette terre.

Je sens que ma passion pour Paris est bien diminuée, niîis non pas le sentiment pour la charmante C..., que j'aimais avant mon départ; ce sentiment est, au contraire, augnienié.

À MONSIEUR F ... F...., A PARIS

Land.liiit, le 26 avril 1809.

Je jouis d'une disgrâce assez complète. On parle à tout le monde, fors à moi. Quelle en est la cause? Il ne me paraît guère probable que je sois commissaire des guerres au commencement de la campagne. Sans doule à la fin, avec tout le monde, lorsque les convenances théâtrales ne permellront guère défaire autrement.

Quant à notre bureau, il ressemble tissez à la cour du roi Pétaad. L'avantage y est pour les parleurs ab hoc et ah liac, cl je ne

parle presque pas. — Le bon de tout cela, c'est que l'ambition ressemble assez à l'amour, dont on a dit :

Si l'amour vit d'espoir, il s'éteint avec lui.

Je voudrais bien parler, mais il s'agit d'avoir un flux de paroles plates ou communes à débiter.

Adieu, je cours voir S. M.

ŒUVRES POSTHUMES DE STENDHaL.

A MO.NSIEUr, F,..

Wels, le 5 m:ii 1809.

Je n'ai pas le temps de l'écrire longuemenl ; laiinable Paco est ici. Lis, si lu veux, la leliro ci-jointe à ma sœur, et fais-la partir ensuite.

J'ai besoin d'imagination; aclictc-mui, je t'en prie, les Martyrs de M. de Chateaubriand, trois volumes, et envoie-les-moi par les bureaux de la liste civile.

J'eus réellement envie de vomir en traversant Cbcrsberg, en voyant les roues de ma voilure faire jaillir les entrailles des corps de pauvres petits chasseurs à moitié brûles. Je me mis à parler pour me distraire de cet honible spoclacle; il résulte de là quon me croit un cœur de fer.

On m'estime, mais on ne m'aime pas. Tout cela vient de ce que dire des puérilités pendant douze heures, chaque jour, m'assomme, et je me tais.

A MONSIEUR F F...., A rAl;lS.

Saial-Pullen, le 11 mai 1809.

Ilier, le soir du jour de ma conversation avec M. de Paco, j'ai reçu une lettre que je t'envoie , parce que je n'ai pas le temps de la copier. Tu verras aussi la réponse, que tu mettras ensuite à la-pelite poste. Si le temps le permettait, je te demanderais, si tu y trouves quelque grosse faute romanesque, de me la renvoyer pour qu'il en soit fait une autre édition. Le temps manquant, corrige avec un grattoir ; ou ne connaît pas assez mou écriture pour s'apercevoir que les corrections qui, d'ailleurs, porteront probablement sur uu mot ou deux, sont dune autre main.

Ici, plus quailleurs, dis-moi loule la vérilé, et donne-moi beaucoup de détails. — J'avais écrit de Douawerlh et ensuite de Wels ; mais mes lettres ont un grand défaut, c'est d'être encore dans ma vache. Est-il bien ou mal que je n'aie pas profité de : Vous m'écrirez?

A propos de Wels et de ce qui m'y est arrivé, je me souviens de l'épigraphe d'un roman : Une timidité hardie. Vous prenez au pas les précautions qu'il faut pour rester en selle au galop ; ce n'est pas timidité, mais c'est qu'au fond du cœur vous aspirez à galoper.

Je ne sais ce que lu penseras de mon aventure de Wels; mais sois sûr que jamais tu ne me sembleras long, parlant de cet article.

J'ai choisi un papier épais, afin que lu puisses gratter s'il y a lieu. Un peintre veut représenter le matin; il sait que les teintes bleues dominent dans cette aimable partie du jour. La tète toute pleine de cette idée, il travaille depuis minuit jusqu'à deux heures à son tableau ; mais il est trop préoccupé pour juger de l'effet; il a

peut-être fait trop bleu. Ainsi, gratte et sois sévère dans la réponse.

Ecris-moi toujours sous l'enveloppe pure et simple de M. le comte Daru. Dans le désordre habituel à l'armée, les lettres de particuliers courent de grands dangers. Un de nous a eu occasion d'aller aujourdhui fureter à la poste; il nous a rapporté des lettres à tous, une de loi, entre autres.

Je te regrette bien depuis quelques jours ; il me semble qu'il y a un an que j'ai quille Paris.

Nous partons pour Vienne, ou, pour mieux dire, pour Sehœnbrunn, le 12, à cinq heures du matin.

A MONSIEUR F.... F...., A PARIS

Vienne, le 8 mai 1809.

J'ai éprouvé, les premiers Jours de mon séjour à Vienne, ce couiÈuiemeol iuiérieur eibien-êlie parfait que Genève seule m'a*

vait rappelé depuis l'Ilalie. Cel élal est un peu diminué par lliabiuide qui commence à se former. Il n'en resle pas moins, que Vienne est pour moi une ville irès-agréable.

L'adorable Mani;;l Daru a clé nommé intendant avant-hier; ce matin il m'a demandé à son frère, comme étant au fait de sa manière do travailler. M. Daru a répondu : « Fais la lollre, je la signerai. » Ainsi, suivant toute apparence, me voilà Viennois pour

un an ou deux. Je ne suis point sûr de ne pas regreiicr tout ce que verront ceux qui iront eu Doliême et en Hongrie, et pcut-êire en Turquie; mais

1° Je n'étais pas tout à fait, à ce que j'ai l'amour-propre de croire, à ma place;

2° Martial demandera pour mu; plus qu'on n'amait fait naturellement.

J'espère que le chef suprême ne verra rien de mal là-dedans; peut-être me marquera-t-il un peu de froid.

Je t'écris du bureau au moment même où Ma.ùal vient de m'apprenilre le changement de mon aff.iirc. Tu devines les détails, et, d'ailleurs, je l'en ennuierai au premier nioiiRUt de tranquillité.

Joubliais qu'au théâtre de la porte de Carintbie on entend d'excellente musique, cl qu'il y a un ballet à l'italienne avec des grotesques.

Le séjour de Vienne me charme et produit une singulière tristesse; trop de penchant à l'amour, une jolie femme à chaque pas. Quel regret de n'avoir pas consacré ma vie aux talents que .Monlbadon possède si bien, au talent de leur plaire!

Écris-moi donc, et envole-moi des journaux. On dit que nous serons ii.i douze jours.

YII

ixstrgtn'ios pouk mm. fciix f.. ., od louis c...., ou lampert (de lyon).

Paris, le 1" septembre 1810.

Je VOUS ai désigné , mes chers amis, pour exécuteurs testa-

montaires. Je vous prie de tenir la présente instruction secrète, afin que les sots ne puissent nullement en arrêter l'exécution. J'ai quelques petits fonds placés à P;>.ris; on peut voir cliez MM. Oberkampf et Duchesno. M. F. F.... me doit de 10 à 15,000 fr.; M. Joseph-Chérubin Beylc, ou M. Duchesne, me doit 20,000 fr.

Faire rentrer le tout sans délai.

Ces rentrées formeront un fonds, sur lequel vous acquitterez d'abord les legs du testament et quelques-uns qui sont à la fin de la présente.

M. F.... sait si j'ai un enfant. Si je n'en ai point à l'époque de mon décès, ou que M. F. soit lui-même décédé, je vous prie, mes chers amis, de placer les fonds provenant des sommes ci-dessus indiquées d'une manière sûre et telle que le revenu en soit durable à jamais, si faire se peut. Je vous laisse entièrement maîtres du choix. Un fonds de terre près de Philadelphie ou d'Edimbourg pourrait remplir mes intentions.

Du revenu annuel dudil fonds, vous fonderez, suivant les formes les plus stables possibles, en Angleterre, un prix annuel. Ce prix (dont Taduiinistration sera en Angleterre, tant que cette île respectable n'aura pas été conquise, et si ce malheur est arrivé, en Amérique), ce prix sera décerné :

La première année, à Londres;

La seconde, à Paris;

La troisième, à Gœtlingue, ou Deilin;

La quatrième, à Naples;

La cinquième, à Philadelphie;

La sixième, à Londres.

Et ainsi de suite en continuant cet ordre.

Le prix sera adjugé par une société ou réunion de plus de cinq membres et de moins de vingt. Vous choisirez des juges impartiaux. Si une telle réunion ne peut avoir lieu sans compromettre les juges dans les villes du continent, chaque année de leur tour et à leur refus, le prix sera adjugé par une société composée d'Anglais : je suis sûr que cette nation fournira toujoiu's plus de vingt hommes éclairés, courageux et ne dédaignant pas d'être utiles aux hommes en secondant mes vues.

C'est à vous, mes cliors amis, d'assurer l'exécution de mon projet par des mesures sages, calculées d'après la connaissance des honnnes et des gouvernements. Je vous conseille, à cette occasion, de relire Dclolme.

L'ouvrage qui remportera le prix devra être écrit en français, anglais, italien, espagnol, latin ou allemand; dans ce dernier cas, accompagné d'une Iraduction en l'une des cinq autres langues.

Cet ouvrage devra être écrit eu style simple, clair et exact, du ton d'une description anatomique et non d'un discours, et divisé en trois parties : 1° Exemples tirés de l'histoire; 2" exemples tires des imitations de la nature (poésies, romans, etc.); 5° enfin, description exacte et froide.

On proposera à tous les hommes, sans restriction, par la voie des journaux des capitales susdésignées, les questions suivantes :

Qu'est-ce que l'ambition, l'amour, la vengeance, la haine, le rire, les larmes, le sourire, l'amitié, la terreur, l'hilarité?

Quel est le plus grand comique?

Pour obtenir le prix, l'ouvrage devra être de soixante pages in-S", caractère cicéro. Les juges sont invités à préférer le style simple au style dit oratoire, et surtout les pensées au style. Quand les questions indiquées ci-dessus auront été épuisées, ou les proposera de nouveau, en recommençant par l'ambition, etc., tant que les révolutions permettront au legs de subsister. Je ne doute pas que quelque ami des hommes ne répare les diminutions qui pourraient survenir dans la somme destinée à êire donnée en prix.

Le prix sera :

1° Une médaille d'or, dans une partie de laquelle on for.i entrer ces mots : Nosce te ipsum, et ces autres : Bonheur diuis la monarchie tempérée.

2° Une édition complète de Shakspeare, en anglais, du prix de dix napoléons (200 fr.).

Je vous invite, mes chers amis, à ne faire proposer le prix que lorsque la fondation sera assurée, par exemple, par l'achat d'une métairie en Amérique ou eu Ecosse.

LETTRES A SES AJHS.

A MONSIEUR R, COLOMB, CONTROLEUR PRINCIPAL DES DROITS P. EDNI3, A GENÈVE, DÉPARTEMENT DU LEMAN.

Paris, le 26 janvier 1811.

En ta qualité (rhobitant et d'ami d'une ville essentiellement raisonnable, tu trouveras peut-être bien oiseuse cette question :

La comédie peut-elle être utile?

N'importe, voici un rapport à ce sujet; laisse pour un moment la mallôle, et daigne le lire; M. Français' ne l'en voudra pas pour cela, car il aime les lettres et ceux qui les cultivent.

Saint-Lambert dit que Molière a chercbé à fortifier l'esprit de société. Il avait réussi. Cet esprit est maintenant trop fort pour le bonbeur des Français; il faudrait le diminuer, porter les Français à cbercher le bonbeur dans eux-mêmes, et ensuite dans leurs rapports avec leur maison, leurs parents intimes.

Voir ce qui nuit au bonbeur de cbacune des maisons où je vais. Il faudrait faire pour cbaque maison une comédie dont les incidents fussent arrangés de manière à faire dire aux gens de celte maison :

1° Il est nuisible au bonbeur,

2° Ou il est ridicule de faire telle cbose. Cette telle chose serait précisément celle qui nuit à leur bonbeur.

Il faut une certaine force d'âme dans un bomme pour qu'il puisse considérer ce qui nuit ou sert à son bonbeur, sans que l'exlrême intérêt qu'il prend au sujet dont on discute l'intérêt ne lui fasse venir les larmes aux yeux, et ne trouble ainsi sa vue. Il arrive souvent qu'en discutant avec une femme ce qui est de son bonbeur, elle commence par ne pas vous comprendre, et lors-

qu'elle sent enfin de quoi il s'agit, la seule comprébension de pouvoir être malheureuse la fait foudre en larmes. Ainsi

* M. le comte Français (de Nantes), fondateur des droits réunis, était alors conseiller d'Élat à vie et direcLeur général de celte administration. (R. G.)

vous n'avez jnmais pu en obtenir d'altention : d'abord clic ne comprenait pas la question, et dès qu'elle l'a eu saisie, elle a été trop afiligée pour pouvoir juger et raisonner.

D'ailleurs, pour faire conclure à ce bourgeois d'Auxerre que lelie chose est contraire à son bonheur, il faudrait lui présenter un tableau du malheur où telles habitudes pareilles aux siennes ont conduit le personnage de la comédie. Ce spectacle ne fera naître aucun plaisir dans son cœur; il n'y reviendra pas, et cq chassera le souvc:^.ir comme celui d'une mauvaise pensée.

D'où je conclus que la comédie doit abandonner le premier moyen aux sermounaires, s'il s'en trouve jamais d'assez bons pour s'emparer de celte mine.

Il reste donc à montrer, dans l'état de ridicule, à chaque société. In mauvaise habitude qui Véloigne du bonheur.

Arnolphc pouvait être très-heureux; c'est un homme d'esprit, qui a de la fortune, qui a fait des c... pendant toute sa jeunesse, et qui a ri de tous les ridicules qui lui sont lombes sous la main; il a quarante-cinq ans, mais il est fort vert encore. Cinq ou six chemins différents pouvaient le conduire au bonheur, mais il s'entête de la manie d'être marié et non c...

Molière pouvait montrer aux Arnolphe de la société tous les malheurs qu'entraîne la poursuite de celte chimère; montrer Arnolphe déshonoré, enfin conduit à la potence ou se brûlant la cervelle.

11 l'a montré ridicule, et a seulement laissé entrevoir le malheur.

Le même raisonnement sur Orgon, qu'il montre ridicule et non malheureux.

Idem sur Alcesle. Je remarque qu'il pouvait le montrer beaucoup plus ridicule.

Collin* a montré le vieux célibataire malheureux ; à quoi on a dit qu'il avait peint le malheur d'un vieux sot, qui avait perdu le bonheur en même temps que la faculté à'uimer. El j'ajoute qu'eût-il peint le malheur même d'un vieux célibataire, homme d'esprit, il n'aurait pas encore fait une vraie comédie. Il fallait peindre un tel personnage dans des positions ridicules.

* CoUin d'ITarlcville.

LKTTRES A ?KS AMIS. Il

CoIIin a cependant le mérite d'avoir éloigne la Irislesse sèche et acre par l'aspect attendrissant sous lequel il uous présente M. Dubriage.

Mais des spectateurs faits pour la vraie comédie ne retourneraient pas à celle-ci et iraient à lOpéra-Bnffa.

Délibéré à Paris les jour, mois et an que dessus,

CONICKPIIILE. AnNULPHE II".

A GRENOBLE

Smoleiisk, le 19 août 1S12.

Linccndic nous parut un si beau spectacle que, quoiqu'il fût sept heures, malgré la crainte de manquer le dîner (chose unique dans une telle ville), et celle des obus que les Paisses lançaient, à travers les flammes, sur les Français qui pouvaient être sur le bord du Coryslhcne (le Dnieper), nous descendîmes parla porte qui se trouve près la jolie chapelle; un obus venait d'y éclater, tout fumait encore. Nous fîmes en courant bravement une vingtaine de pas; nous traversâmes le fleuve sur un pont que le général Kirgener faisait construire en toute hâte. Nous allâmes tout à fait au bord de l'incendie, où nous trouvâmes beaucoup de chiens et quelques chevaux chassés de la ville par l'embrasement général.

Nous étions à nous pénétrer d'un spectacle si rare, quand M... fut abordé par un chef de bataillon, qu'il ne connaissait que pour lui avoir succédé dans un logement à Rostock. Ce brave homme nous raconta au long ses batailles du matin et de la veille, et ensuite loua à l'infini une douzaine de dames de Rostock, qu'il nous nomma; mais il en loua une beaucoup plus que les autres. La crainte d'interrompre un homme si pénétré de son sujet et l'envie de rire nous retinrent auprès de lui jusqu'à dix heures, au moment où les boulets recommencèrenl de plus belle.

Nous déplorions la perte du dincr, et je convenais avei M...

qu'il entrerait le premier pour essuyer la réprimande que nous méritions de la part de M. D..,, quand nous aperçûmes dans la liante ville une clarté extraordinaire.

Nous approchons, nous trouvons toutes nos calèches au milieu de la rue, huit grandes maisons voisines de la nôtre jetant aussi des flammes à soixante pieds de hauteur et couvrant de charbons ardents, larges comme la main, la maison qui était à nous depuis quelques heures; nous en fîmes percer le toit en cinq où six endroits et nous y plaçâmes, comme dans des chaires à prêcher, une demi- douzaine de grenadiers de la garde, armés de longues p(rches pour battre les étincelles et les faire tomber; ils firent très-bien leur office. M. D... prenait soin de tout. Activité, fatigue, tapage, jusquà minuit.

Le feu avait pris trois fois à notre maison, et nous l'avions éteint. Notre quartier général était dans la cour, doù, assis sur de la paille, nous' regardions les toits de la maison et des dépendances, indiquant par nos cris les points les plus chargés d'étincelles à nos grenadiers.

Nous étions là.. MM. D..., le comte Dumas, Besnard, Jacqueminot, le général Kirgener, tous tellement harassés, que nous nous endormions tout en nous parlant; le maître de la maison seul (M. D..) résistait au sommeil.

Enfin parut ce dîner si désiré; mais quelque appétit que nous eussions, n'ayant rien pris depuis dix heures du matin, il était très-plaisant de voir chacun s'endormir sur sa chaise, la fourchette à la main. Je crains bien que mon énorme histoire ne produise le même effet. Daignez me le pardonner, madame S et brûler ma lettre, parce que nous sommes convenus que le bulletin seul doit parler de l'armée.

Mademoiselle de Camelin reconnaîtra mon goût pour les journaux; mais, comme nous manquons tout à fait d'encre et qu'il

faut la faire à chaque fois qu'on trempe la plume, c'est la première lettre que j'écris, et, quelque longue qu'elle soit, j'aurais encore bien des choses à dire. Daignez y voir du moins, m; dame, l'hommage de mon respectueux dévouement et rappeit •

' Plaisanterie ou passe-port.

mon respect à madame Nadot, mademoiselle de Camelm et la grande mademoiselle Pauline.

L'armée a encore poussé les Russes de quatre lieues ccîtc nuit; nous voilà à quatre-vingt-six lieues de Moscou.

A MONSIEUR F.... F...., A GRENOBLE. Smolensk, à rinalic-viiigts lieues de Moscou, 24 août 1S12.

J'ai reçu ta lettre en douze jours, quoiqu'elle ait fait lniit cents lieues, comme tout ce qui nous arrive de Paris. Tu es bien heureux et j'en suis content. Je n'ai plus d'idée de ce mien conseil que tu trouves bon. Serait-ce celui de counnencer de bonne heure à travailler à l'édition de Montesquieu et de marier l'idée de cet ouvrage à celle de ton bonheur?

Le mien n'est pas grand d'être ici. Comme l'homme change! Cette soif de voir que j'avais autrefois s'est tout à fait éteinte; depuis que j'ai vu Milan et l'Italie, tout ce que je vois me rebute par la grossièreté. Croirais-tu que, sans rien qui me touche plus qu'un autre, sans rien de personnel, je suis quelquefois sur le point de verser des larmes? Dans cet océan de barbarie, pas un son qui réponde à mon âme ! Tout est grossier, sale, puant au physique et au moral. Je n'ai eu un peu de plaisir qu'en me faisant faire de la musique sur un petit piano discord, par un être qui sent la musique comme moi la messe. L'ambition ne fait plus

rien sur moi; le plus beau cordon ne me semblerait pas un dédommagement de la boue où je suis enfoncé. Je me figure les hauteurs que mon âme — (composant des ouvrages, entendant Cimarosa et aimant Angela, sous un beau climai), — que mon âme habite, comme des collines délicieuses; loin de ces collines, dans la plaine, sont des marais fétides; j'y suis plongé et rien au monde que la vue dune carte géographique ne me rappelle mes collines.

Croirais-tu que j'ai un vif plaisir à faire des affaires officielles qui ont rapport à l'Italie? J'en ai eu trois ou quatre qui, même finies, out occupé mon imagination comme un roman.

J'ai éprouve une conlrariélc de détail dans le paysde Wiliin, à Doyardowiscoma (près de Rrasnoï), où j'ai rejoint quand ce pays n'était pas encore organisé. J'ai eu des peines physiques extrêmes. Pour arriver, j'ai laissé ma calèche derrière, et cette calèche ne rejoint point. Il est possible qu'elle ait été pillée, l'ourmoi, personnellement, ce ne serait qu'un demi-malheur, 4,000 fr. environ d'effets perdus et de l'incommodité; mais je portais des effels à tout le monde. Quel sot compliment à faire aux gens !

Ceci, cependant, n'influe pas sur la manière d'être que je t'ai exposée. Je vieillis. 11 dépend de moi d'être plus actif qu'aucune des personnes qui tout dans le bureau où j'écris, l'oreille assiégée par des platitudes; mais je n'y trouve nul plaisir. Où (;st le bureau de Brunswick ou celui de Vienne? — Tout cela tend furieusement à me faire demander la sous-préfecture de Rome. Je n'hésiterais pas si j'étais sûr de mourir à quarante ans. Cela pèche contre le bclisme '. C'est une suite de l'exécrable éducation morale que

nous avons reçue. Nous sommes des orangers venus par la force de leur germe, au milieu d'un étang de glace, en Islande. — Écris-moi plus longuement ; j'ai trouvé la leltre bien courte pour luiit cents lieues. Engage Angola à m'écrire. — Je n'aime pas plus Paris qu'à Paris; je suis blasé pour cette \ille comme loi, je crois; mais j'aime les sensations que Pain- '•iiijand Opern-Biifl'a m'y ont données pendant six mois.

Adieu, je crois qu'on part.

A MO.NSlEUn F.... F...., A GRENOBUE.

Moscou, le 2 octobre 1812.

J'ai reçu avant-hier dans mon lit ta petite mais bonne lettre du 12 septembre, mon cher ami. Pour achever le contraste de l'automne de 1811 et celui de 1812, la fatigue physique extrême Cl 'a nourriture composée exclusivement de viande m'ont donué

* Cette expression signifie : idées, principes, particuliers à Bcjle. (R.G.)

une bonne fièvre bilieuse qui s'annoiiçail très-ferme; nous l'avons menée de même, et je f écris de chez le ministre; c'est ma première sortie. Celte maladie m'a été agréable en me donnant huit jours de solitude. J'ai eu le temps de voir que, les circonstances étant extrêmement ennuyeuses, il fallait s'appliquer à quelque chose d'absorbant. J'ai donc repris Letellier^. Ce qui my a porté, c'est le souvenir des plaisirs purs et souvent ravissants que j'ai eus l'hiver dernier pendant sept mois, à compter du 4 décembre. Cette occupation m'a intéressé hier et avanthier. Le bonheur éclaircit le jugement, et j'ai vu encore plus clairement aujourd'hui que c'était un très-bon parti.

Tu dois sentir celte vérité que le bonheur éclaircit le jugement. Sur les choses qui avaient rapport aux femmes, sur la manière de leur donner la sensation de l'amabilité, etc., tu avais beaucoup de jugements qui me semblaient viciés, parce que, sur des raisons baroques et nullement existantes dans la nature, telles qu'un grand nez, un grand front, etc., tu t'obstinais à te voir toujours dans un des bassins de la balance. Maintenant le bonheur te place dans l'autre et doit te ramener naturellement aux principes du pur bélisme. — Je lisais les Confessions de Piousseau il y a huit jours. C'est uniquement faute de deux ou trois principes de bélisme qu'il a été si malheureux. Cette manie de voir des devoirs et des vertus partout a mis de la pédanterie dans son style et du malheur dans sa vie. Il se lie r.vec un homme pendant trois semaines : crac, les devoirs de l'amit'é, etc. Cet homme ne songe plus à lui après deux ans; il cherche à cela une explication noire. Le bélisme lui eût dit : « Deux corps se rapprochent, il naît de la chaleur et une fermentation; mais tout état de cette nature est passager. C'est une (leur dont il faut jouir avec voluplé, etc. » Saisis-tu mon idée? Les plus belles choses de Rousseau sentent l'empyreume pour moi, et n'ont point cette grâce corrégienne que la moindre ombre de pédanterie détruit.

I! paraît que je passerai l'hiver ici ; j'espère que nous aurons concert. Il y aura certainement speclacle à la cour, mais quels

* Comédie en prose, rcst'e à l'état d'ébauche. (R. C.)

aciciirs! Au lieu que nous avons Tarquinio, un des meilleurs ténors.

Rien ne me purifie de la société des sots comme la musique; elle me devient tous les jours plus chère. Mais d'où vient ce plaisir? La musique peint la nature. Rousseau dit que souvent elle abandonne la peinture directe impossible [our jeter notre âme, par des moyens à elle, dans une position semblable à colle que nous donnerait l'objet qu'elle veut peindre. Au lieu de peindre une nuit tranquille, chose impossible, elle donne à l'âme la même sensation, en y faisant naître les mômes sentiments qu'inspire la nuit tranquille.

Y comprends-tu quelque chose? Je t'écris dans une pelile chambre où deux jeunes sots, arrivés de Paris, donnent leur opinion sur ce qu'on devrait faire à Moscou, et ne me laissent pas la possibilité de lier deux idées; j'en avais beaucoup à te communiquer, et me voilà à sec.

Quant à la musique, il me semble que mon goût particulier pour les bons opéras bouffes vient de ce qu'ils me donnent la sensation de la perfection idéale de la comédie. La'nieilleure comédie pour moi serait celle qui me donnerait des sensations semblables à celles que je reçois du Matrimonio segreto, du Pazioper la vuisica; cela me semble clair dans mon cœur.

Cachette la lettre pour mon excellent grand-père.

Favier, CapiUiiie.

A H. F.. . F...., A GRENOBLE

Moscou, 4 octobre 1812, essendo di servizio pressa l'intendente générale. (Journal du 14 au 15 septembre 1812.)

J'ai laissé mon général ' soupant au palais Apraxine. En sortant et prenant congé de M. Z..., dans la cour nous aperçûmes,

* M. le comte Daru, intendant gi'ncral de la grande armûe. (R. C.)

qu'outre l'incendie de la ville chinoise, qui allait son train dciniis plusieurs heures, nous en avions auprès de nous; nous y allâmes. Le foyer était très-vif. Je pris mal aux dents à colle expédition. Nous eûmes la bonhomie d'arrêlev un soldat qui venait de donner deux coups de baïonnelle à un homme qui avait bu de la bière; j'allai jusqu'à tirer l'épée; je fus même sur le point d'en percer ce coquin. Bour^^oois le conduisit chez le gouverneur, qui le fit élargir.

Nous nous retirâmes à une heure, après avoir lâché forci; lieux communs contre les incendies, ce qui ne produisit pas un grand effet, du moins pour nos yeux. De retour dans la case Apraxine, nous fîmes essayer une pompe. Je fus me coucher, tourmenlc d'un mal de dents. 11 paraît que p| isieurs de ces messieurs eurent la bonté de se laisser alarmer et de courir vers les deux heures et vers les cinq heures. Quant à moi, je m'éveillai à sept heures, fis charger ma voiture et la fis mettre à la queue de celles de M. Daru.

Elles allèrent sur le boulevard, vis-à-vis le club. Là, je trouvai madame B., qui voulut se jeter à mes pieds; cela Ca une reconnaissance très-ridicule. Je remarquai qu'il n'y avait pas l'ombre de naturel dans tout ce que me disait madame B., ce qui naturellement me rendit glacd Je fis cependant beaucoup pour elle, en mettant sa grasse belle-sœur dans ma calèche, et l'invilant à

mettre ses droski à la suite de ma voiture. Elle me dit que madame Saint-Albe lui avait beaucoup parlé de moi.

L'incendie s'approchait rapidement de la maison que nous avions quittée. Nos voitures restèrent cinq ou six heures sur le boulevard. Ennuyé de cette inaction, j'allai voir le feu et m'arrêtai une heure ou deux chez Joinville '.J'admirai la volupté inspirée par l'ameublement de sa maison; nous y Lûmes, avec Billet et Busche, trois bouteilles devin qui nous rendirent la vie. J'y lus quelques lignes d'une traduction anglaise de Virginie, qui, au milieu de la grossièreté générale, me rendit un peu do vie morale.

J'allai avec Loiris voir l'incendie. Nous vîmes un nommé

* M. le baron de Joinville, intendant mililaire.

Savoye, canonnicr à cheval, ivre, donner des coups de plat de sabre à un oKicier de la garde cl l'accabler de sollises. 11 avait loil, on fut oblige de finir par lui demander pardon. Un de ses camarades do pillage s'enfonça dans une rue en flammes, où probablement il rôlil. Je vis une nouvelle preuve du peu do caractère des Français en général. Louis s'amusait à calmer cet homme, au profit d"un officier de la garde qui l'aurait mis dans l'embarras à la première rivalité; au lieu d'avoir pour tout ce désordre un mépris mérité, il s'exposait à accrocher des sottises pour sou compte. Pour moi, j'admirais la patience de l'officier de la garde; j'aurais donné un coup de sabre sur le nez de Savoye, ce qui aurait pu faire une affaire avec le colonel. L'officier agit plus prudemment.

Je retournai, à trois heures, vers la colonne de nos voitures et les tristes collègues. On venait de découvrir dans les maisons de

bois voisines un magasin de farine et un magasin d'avoine; je dis à mes domestiques d'en prendre. Ils se montrèrent trèsaffairés, eurent l'air d'en prendre beaucoup, et cela se borna à très-peu de chose. C'est ainsi qu'ils agissent en tout et partout à

l'armée; cela cause de l'irritation. On a beau vouloir s'en f ,

comme ils viennent toujours crier misère, on finit par s'impatienter, et je passe des jours malheureux. Je m'impatiente cependant bien moins qu'un autre ; mais j'ai le malheur de me mettre en colère. J'envie certains de mes collègues auxquels on dirait je crois qu'ils sont des gens f sans les mettre véritablement en colère ; ils haussent la voix et voilà tout. Us secouent les oreilles, comme me disait la comtesse Palfy : « 0;i serait bien malheureux si l'on ne faisait pas ainsi, » ajoutait-elh. Elle a raison; mais comment faire preuve de semblable résignation avec une âme sensible!

Vers les trois heures et demie. Billet et moi allâmes visiter la maison du comte Pierre Sollykoff; elle nous parut pouvoir convenir à S. E. Nous allâmes au Kremlin pour l'en avertir; nous nous arrêlàmes chez le général Dumas, qui domine le carrefour.

Le général Kirgener avait dit devant moi à Louis : « Si l'on veut me donner quatre mille hommes, je me fais fort, en six

licurcs, de faire la pari du feu, cl il sera arrêlc. » Ce propos me fiappa. (Je doute du succès. Rostopcliiu faisait sans cesse nicllre le feu de nouveau ; on l'aurait arrêlc à droite, on l'aurnitrelrouvé à gauche, en vingt endroits.)

Nous vîmes arriver du Kremlin M. Daru et l'aimable Martial; nous les conduisîmes à riiôlel Soltykoff, qui fut visite de fond en

comble. M. Daru trouvant des inconvénients à la maison Soltykoff, on l'engagea à en aller voir d'autres vers le club. Nous vîmes le club orné dans le genre français, majestueux et enfumé. Dans ce genre, il n'y a rien à Paris de comparable. Après le club, nous vîmes la maison voisine, vaste et superbe; enfin, une jolie maison blanche et carrée, qu'on résolut d'occuper.

Nous étions très-fatigués, moi plus qu'un autre. Dejjuis Smolensli, je me sens entièrement privé de forces, et j'avais eu l'ennmtillage de mettre de l'intérêt et du mouvement à ces recherches de maisons. De l'inlérèt, c'est trop dire, mais beaucoup de mouvement.

Nous nous arrangeons enfin dans cette maison, qui avait l'air (lavoir é'é habitée par un homme riche aimant les arls. Elle éiait distribuée avec commodité, pleine de petites statues et de tableaux. 11 y avait de beaux livres, notamment Buffon, Voltaire, qui, ici, est partout, et la Galerie du Palais-Royal.

La violente diarrhée faisait craindre à tout le monde le manque de vin. On nous donna rexcellente nouvelle qu'on pouvait en prendre dans la cave du beau club dont j'ai parlé. Je déterminai le père Billet à y aller. Nous y pénétrâmes par une superbe écurie et par un jardin qui aurait été beau, si les arbres de ce pays n'avaient pas pour moi un caraclcre ineffaçable de pauvreté.

Nous lançâmes nos domestiques dans celte cave ; ils nous envoyèrent beaucoup de mauvais vin blanc, des nappes damassées, des serviettes rt/e?«, mais très-usées. Nous pillâmes cela pour en faire des draps.

Un petit M. J..., de chez l'intendant géûéral, venu pour pil-Icler comme nous, se mil à nous faire des présents de tout ce que nous prenions. 11 disait qu'il s'emparait de la maison pour M. l'intendant général, et partait de là pom* moraliser; je le vnppclai ;m peu à loidre

Mon domcsliqiie élait comiili-lement ivre; il entassa dans la voilure les nappes, du vin, nn violon, quil avait pillé pour lui, et mille autres choses. Nous finies un petit repas de vin avec deux ou trois collègues.

Les domestiques arrangeaient la maison, l'incendie était loin de nous, et garnissait toute l'atmosphère, jusqu'à une grande hauteur, dune fumée cuivreuse; nous nous arrangions et nous allions enfin respirer, quand .M. Daru, rentrant, nous annonce qu'il faut partir. Je pris la chose avec courage; mais cela me coupa bras et jambes.

Ma voiture était comble, j'y plaçai ce pauvre foireux et ennuyeux de B..., que j'avais pris par pitié et pour rendre à un autre la bonne action de Biliolti. C'est l'enfant gâté le plus bête et le plus ennuyeux que je connaisse.

Je pillai dans la maison, avant de la quitter, un volume de Voltaire, celui qui a pour titre Facéties.

Mes voitures de François firent attendre. Nous ne nous mîmes guère en route que vers sept heures. Nous rencontrâmes M. Daru furieux. Nous marchions directement vers l'incendie, en longeant une partie du boulevard. Peu à peu, nous nous avançâmes dans la fumée, la respiration devenait difficile; enfin nous pénétrâmes entre des maisons embrasées. Toutes nos entreprises ne sont jamais périlleuses que par le manque absolu d'ordre et de pru-

dence. Ici une colonne très-considérable de voitures s'enfonçait au milieu des flammes pour les fuir. Celle manœuvre n'aurait été sensée qu'autant qu'un noyau de ville aurait été entouré d'un cercle de feu. Cen'était pas du tout l'état de la question; le feu tenait un côté de la ville, il fallait en sortir; mais il n'était pas nécessaire de traverser le feu ; il fallait le tourner.

L'impossibilité nous arrêta net; on fit faire demi-tour. Comme je pensais au grand spectacle que je voyais, j'oubliai un instant que j'avais fait faire demi-tour à ma voilure avant les autres. J'étais harassé, je marchais à pied, parce que ma voiture était comble des pillages des domestiques, et que le foireux y était juché. Je crus ma voiture perdue dans le feu. François fit là un temps de galop en tête La voiture n'aurait couru aucun danger;

mais mes gens, comme ceux de tout le moiick', étaient ivres ei capables de s'endormir au milieu d'une rue brûlante.

En revenant, nous trouvâmes sur le boulevard le général Kirgener, dont j'ai été très-content ce jour-là. 11 nous rappela à I l'audace, c'est-à-dire au bon sens, et nous montra qu'il y avait trois ou quatre chemins pour sortir.

Nous en suivions un vers les onze heures; nous coupâmes une fde, en nous disputant avec des charretiers du roi de Naples. Je me suis aperçu ensuite que nous suivions la Tverskoi ou rue de Tver. Nous sortîmes de la ville éclairée par le plus bel incendie du monde, qui formait une pyramide inmiense, qui avait, comme les prières des fidèles, sa base sur la terre et son sommet au ciel. La lune paraissait au-dessus de cette atmosphère de flamme et de fumée. C'était un spectacle imposant, mais il aurait fallu être seul ou entouré de gens d'esprit pour en jouir. Ce qui a gâté pour moi

la campagne de Russie, c'est de l'avoir faite avec des gens qui auraient rapetissé le Colisée et la mer de Naples.

Nous allions, par un superbe chemin, vers un château nommé Petrovjski, oùS, 31. était allée prendre un logement. Paf! au milieu de la route, je vois de ma voiture, où j'avais trouvé une petite place par grâce, la calèche de M. Daru qui penche et qui enfin tourne dans un fossé. La route n'avait que 80 pieds de large. Jurements, fureur; il fut fort difficile de relever la voiture.

Enfin nous arrivons à un bivac; il foisait face à la ville. Nous apercevions très-bien l'immense pyramide formée par les pianos et les canapés de Moscou, qui nous auraient donné tant de jouissance sans la manie incendiaire. Ce Rostopchin sera un scélérat ou un Romain; il faut voir comment cette action sera jugée. On a trouvé aujourd'hui un écriteau à un des châteaux de Rostopchin; il dit qu'il y a un mobilier d'un million, je crois, etc., etc., mais qu'il l'incendie pour ne pas en laisser la jouissance à des brigands. Le fait est que son beau palais de .Moscou n'est pas incendié.

Arrivés au bivac, nous soui>âmes avec du poisson cru, des figues et du vin. Telle fut la fin de cette journée si pénible, où nous avions été agités depuis sept heures du matin jusqu'à onze

heures du soir. Ce qu'il y a de pire, c'est qu'à ces onze Iicuics, en in'asscyant dans ma calèche pour y dormir à côlé de cet ennuyeux de B , et assis sur des bouteilles rccouverles d'ef-

fcls el de couvertures, je me trouvai gris par le fait de ce mauvais vin blauc pillé au club. Conserve ce bavardage ; il faut au moins que je lire ce parti de ces plates soullraucos, de m'en rappeler le comment. .le suis toujours bien ennuyé de mes compa-

gnons de combat. Adieu, écris-moi el songe à lamuicr; la vie est courte.

A woxsiEun r r...., a Gr>EXoBLE.

Maycuce, le 9 novembre 181^.

Mon cher cousin, je t'écris enfin ! Figure-toi que, physiquement, mes frères' el moi sommes horribles, d'une saleté repoussante el à genoux devant des pommes de terre. Quand je supporte cela seul, le romanesque me pousse, cl je suis intéressé ; mais la présence de mes frères me coupe bras et jambes. En général, vie exécrable et pire que ce que j'ai souffert en Espagne.

Adieu, écris-moi; une lettre de France m'enchante deux jours.

Chapelain.

Journal cciil à Baiilzen, le 21 mai 1313, pond mi quon se canoime.

Pour finir le débordement de hardiesse qui m'a pris de parler de tout le monde par la poste, je dirai que .^1. P. est une de ces âmes extrêmement faibles qui, douées d'un]eu de sensibilité el de beaucoup de facilité à se consoler par le sentiment intime de leur mérite , des succès que leur vaniié n'a pas dans le

* C'esl-à-dirc !nes rompairnons ii'iiifortiine.

monde, forment celte qn.tnlilé innombrable de soi-disant poètes qui inondent Paris; il eût été bien plus diflicile d'exceller par des actions. Le susdit sait faire quelques accords sur le piano, chante un peu faux, tranche sur Mozart et Ciniarosa, fait une ode sur la bataille de Lulzen, et trouve, en y pensant bien, avec un air sottement important et ce conlcntement intérieur d'un pédant

qui a la vision de sa propre supériorité, qu'Alficri n'est pas poète. Comme, de plus, il a ce jargon de politesse doucereuse, pateline et évidemment affectée qui caractérise nos gens de lettres, M. deB.... estime beaucoup ce garçon-là, et dit qu'il a de la littérature. Mettez cet ensemble de petitesse d'âme, de contentement de soi-même et de mauvaise culture dans un grand et gros corps, mou et phlegmatique, vous aurez le portrait de M. Z.

Venons actuellement au physique du voyage de Dresde à Bautzen. En sortant de Dresde, à deux heures et demie, je rencontrai le roi face à face.— Pays assez agréable, le long de l'Elbe, ensuite forêt sablonneuse, enfin collines des plus belles que j'aie jamais vues, à droite de la route.

Le 18 au soir, à dix heures un quart, nous arrivons au bivac. L'éloignement que j'ai à me frotter avec les petites âmes me fait préférer de rester coi dans la calèche du maréchal, à m'intriguer pour avoir un souper et un feu. Je soupe donc avec un morceau de pain et un peu de vin. — A quatre heures un quart, je dormais fort bien sur le lit que j'avais fait faire; Sîarvolain me réveille fort honnêtement pour me faire prendre nu très-bon petit bouillon. Je trouve que le derrière de notre bivac est un paysage enchanteur, digne de Claude Lorrain , et formé par plusieurs plans d'arbres de verts différents qui se trouvent sur le penchant d'une colline. Le premier plan est formé des arbres les plus aimables, distribmis en groupes irréguliers dans une prairie.

J'apprends le matin que j'étais à cent pas du maréchal, qui a bien soupe et couché à l'abri.

Le 19, nous partons à onze heures; en admirant les charmantes collines à la droite de la route, et lisant les élégants ex-

traits, je notais au crayon que c'était une belle journée

de ' telle que je me la serais (igiiréc, et avec assez de jus-

tesse, en 180G. Jélais commodément et exempt de tout soin dans une bonne calèche, voyageant au milieu de tous les mouvements compliqués d'une armée de cent quarante mille hommes, poussant une autre armée de cent soixante mille hommes, avec accompagnement de Cosaques sur les derrières. Malheureusement, je pensais à ce que Beaumarchais dit si bien : « Dans toute espèce de biens, posséder n'est rien, c'est jouir qui fait tout. » Je ne me passionne plus pour ce genre d'observations. J'en suis soûl, qu'on me passe l'expression ; c'est un homme qui a trop pris de punch et qui a été obligé de le rendre : il eu est dégoûté pour la vie. Les intérieurs d'âmes que j'ai vus dans la retraite de Moscou m'ont à jamais dégoûté des observations que je puis faire sur les êtres grossiers, sur ces manches à sabre qui composent une armée.

Nous traversons Bischofswerda, petite ville brûlée à fond. Tout ce que j'y remarque, c'est qu'en 1555 les enseignes de tailleurs étaient uue paire de ciseaux ouverts comme aujourd'hui. Tout est exactement brûlé. Les cheminées s'élevant au-dessus des murs des maisons me rappellent Moscou. Ici l'industrie des habitants s'est déjà exercée ; ces pauvres diables ont rangé des briques de manière à boucher les portes et fenêtres de leurs maisons, enlièrement détruites par le feu. Je ne vois pas l'utilité de ce travail, mais il me fait pitié; c'est aussi le sentiment que ce spectacle inspire à un vieux maréchal des logis de gendarmerie de notre escorte, qui dit après un long silence : « C'est dommage pour cette petite ville ! » J'ai à côté de moi, pendant que j'écris, le spectacle d'une douleur vraie dans un homme sanguin, discret et

bien élevé, M. B II a appris à Dresde la mon d'un fils de quatorze ans, qui était au lycée ; on lui annonce ici qu'une belle-sœur qu'il a élevée s'en va de la poitrine; ce sont ses termes. Il a la vraie théorie de la conversation. Le soir de son malheur il (il, contre son ordinaire, la conversation très-tard avec M. P.... et moi, évidemment pour ne pas penser avant de s'endormir.

« Mol illisible.

Le i9 mai, nous arrivâmes à sept heures au bivac devant Caulzeu. J'eiileudais depuis deux heures un feu irès-nourri sur la gauche ; il paraît que c'était une division du géuéral Bertrand, un peu surprise par renncmi. C'est là que ce pauvre B a le sort d'Ovide dans la maison d'Auguste. M... arrive et, comme on allait se battre, nous fait des grimaces militaires. Mépris outré, par rabaissement excessif des coins de la bouche, à propos de je ne sais quelle attaque; cela me dégoûte profondément de l'homme. Le 20, à deux heures du matin, fausse alerte. A onze heures, nous montrons assez de bravoure en allant trois fois jusqu'à nos vedettes, sous le feu de la place, qui était à un tiers de portée de canon, et qui pouvait nous foudroyer. Nous allons jusqu'à un petit mamelon recouvert de blocs de granit roulés; à droite nous voyons nos vedettes de fort près, et nous nous retirions après un quart d'iieure de conversation avec notre poste, quand nous apercevons un grand i louvement de cavalerie, et S. M. derrière nous, à la gauche, et que le poste plie ses capotes. Le matin, les vedettes s'étaient parlé. Nous revenons; tout se préparait à la bataille; les troupes filaient à gauche, suivant le mouvement de l'empereur, et à droite vers les collines boisées. J'ai toutes les peines du monde à engager ces petites âmes à venir voir la bataille. Nous apercevons parfaitement Baulzen du hautde la pente

vis-à-vis de laquelle il est situé. Nous voyons fort bien, de midi à trois heures, tout ce qu'on peut voir dune bataille ; c'est-à-dire rien. Le plaisir consiste à ce qu'on est un pou ému par Li certitude qu'on a que là se passe une chose qu'on sait être terriblr;. Le bruit majestueux du canon est pour beaucoup dans cet ci 'et. 11 cit tout à fait d'accord avec riuq)ression. Si le canon produisait le bruit aigu du sifflet, il nie semble qu'il ne donnerait pas tant d'émotion. Je sens bien que le bruit du sifflet deviendrait terrible, mais jamais si beau que celui du canon.

Je trouve à celte bataille mon compagnon de celle de la Jloskowa, M. Edouard. Celle-ci est un passage de rivière, la Sprée, peu considérable, mais très-encaissée. Je pense que ce passage a coûté deur mille cinq cents morts et quatre mille cinq cents blessés. Nous voyons surtout très-bien l'iction entre la i. 2

ville et les collines, où les niaréchaux Ma; donalJ ol Oudiuot oui en tôle les Russes, qui résistent avec une grande opiniâtreté. Je distinguais bien surtout les coups de fusil des tirailleurs, audessous de la tuilerie. — Nous sommes surpris i)ar une ondée, nous nous mettons sous une cabane de branches et de paille. Pendant ce temps s'élève une fusillade très-vive dans un petit village tout près de nous. — Je trouve à Edouard le même genre d'esprit que le 7 scplcmbrc 1812; anecdotes bien nettes et excitant beaucoup le rire sardonique, à la Voltaire, apprises par ci'our; gaieté émaillée de fortes inconvenances. — Histoire du garde du corps Cliampel, qui, n'ayant qu'un habit et étant surpris comme nous par une ondée, se mit nu et s'assit sur ses habits; la pluie finie, il tire son mouchoir, s'essuie, remet ses vêtements et entre triomphant dans la petite ville voisine. 11 s'était mis prudemment

derrière une haie pour ne pas être ramassé par la gendarmerie. Tout cela, la fin surtout, est do la gaieté à la Candide.

Joignez à cela un amour de philosophe pédant du dix-huitième siècle, pour la discussion sur les matières de grande législation, à la Montesquieu, il me semble que vous aurez les deux traits principaux du caractère de M. Edouard. Je sens comment un tel homme a beaucoup de supériorité sur M. M..,, qui rêve quinze jours de suite aux moyens d'écrire cinq bonnes pages, qui n'a pas du tout son esprit en petite monnaie, qui ne désire pas beaucoup les succès de conversation ; qui, par exemple, s'ennuie de raconter ; lorsque M... est gai, c'est que son âme joue et jouit; il lui faudrait, pour la sentir, des comtesses Sinionetta. — Mes deux compagnons se retirent à trois heures, tout émerveillés du susdit.

Nous trouvons toutes nos voitures en mouvement; un nigaud de vaguemestre leur fait faire un circuit bien mmJifZnV/z/c— Explications d'Edouard pour revenir vis-à-vis Baulzen; nous avoui de là une très-bonne vue de la bataille. Les spectateurs, iMM. M..., P..., voient beaucoup avec leur imagination, lis racontent tous les mouvements que vient de faire un carré, qui a changé de position, de forme, eic. Je les laisse dire. Un quatrième arrivant, du bonne foi, auquel ils i^arleut de lei'.r carn';,

leur demande si ce n'est pas plutôt une haie. On ne voit bien distinctement que les coups de canon; on entend un feu plus ou moins nourri de fusillndo. Non- étions alors sur la p^miclie de la ville

A MONSIEUR F.... F , A GRENOBLE

Sngan (Silcsie), le id juillet 1815.

J'ai cru avoir l'honneur d'être enterré à Sagan. Il règne ici des fièvresnerveuses, pernicieuses, singulières, qui ont einporlé quatre cents personnes depuis quelques mois. J'ai une de ces fièvres depuis le 4.. Elle s'annonçait comme une petite fièvre gasiricjue.qui est la moindre des choses. Il y avait un bon médecin français qui m'ordonne un éniétique, et part. Au moment de prendre réméiique, accès terrible, avec délire des plus complets. C a a continué ainsi avec d'extrêmes douleurs de lôtc. Je suis encore tout hébété du délire de cette nuit. — J'ai été étonné du peu d'cfft , du voisinage de la mort; cela vient, je crois, de la croyance que la dornicrc douleur n'est pas plus forte que ravant-dernière.

Ce qui augmentait mon inquiétude était l'absence du bon médecin; je l'ai envoyé chercher deux fois, à huit lieues; mais d'autres devoirs le relouaient. — Je lis Tacite, ou plutôt je radote sur Tacite. — Tous ces militaires, nouvelles connaissances d'un mois, se sont tous liarfailcmeut conduits envers moi; franchise, générosité, attentions, un million de fois mieux que s'ils eussent été des gens de lettres, ou telle autre classe de la société. — Je n'en attribue pas moins ma maladie au hasard, d'abord, ou à la fermentation inaperçue des corps; 2" à l'ennui. Jemedébattais comme un diable pour m'en délivrer; je travaillais énormément. Mais ce travail n'occupe pas toute ma force; si je n'ai pas quelque douce pensée à chantonner entre mes dents, en faisantmeslettres officielles, je suis un animal (lainbé.

Ton prolilèiiio est fort beau, et j'y répondrai avec clarté dès que tu auras résolu celui-ci :

oc Donner à un homme dci.ii-grain cropium loiilos les Ucnrcs, pendant une demi-journée, c: empêcher qu'il ne dorme. »

Ceci est une nouvelle preuve qu'il n'y a pas d'avantages sans désavantages. Cette prét^nd'ie supériorité, si elle n'est que de .juelques degrés, vous rendra aimables, vous fera rechercher et vous rendra les hommes nécessaires : voyez Fontenelle. Si elle est plus grande, elle rompt tout rapport entre les hommes et vous. Voilà la malheureuse position de l'homme soi-disant supérieur, ou, pour mieux à'ire, différent; c'est là le vrai terme. Ceux qui l'environnent ne peuvent rien pour son bonheur ; les louanges de to is ces gens-là me feraient mal au cœnr au bout de vingt-quatre heures, après l'effet de première sensation; et leurs critiques me feraient de la peine. — Mon vrai malheur ici est l'absence totale des sensations qui me iiourrissent, les arts, l'amour ou ; on image, et l'amitié.

Du 17 juillet.

Tes raisonnements sur moi manquent entièrement de justesse. Tu n'as pas considéré que je suis accablé d'un travail énorme ; que n'ayant que des secrétaires du pays, qui ne savent pas l'orthographe française, je suis obligé d'écrire tout ce qui pansît moi-même. Pour que cette place allât bien, il faudrait trois bons commis. J'ai déjà usé huit pouces d'épaisseur de papier grand in-folio. — D'ailleurs, toutes les circonstances tendent à affaiblir la partie agissante. Sans solitude absolue, il n'y a point de véritable attention pour moi, et je reçois quarante visites par jour, chacune d'elles exigeant une décision : un oui ou un non. Quand je ne serais interrompu que par un domestique qui m'apporte un journal, j'observe mille rapports dans ce domestique, je m'en occupe une demi-heure. J'ai l'expérience des sept moisde

travail de l'année dernière. Solitude absolue jusqu'à six heures; alors une société où Ion rie, ou un bon opéra bufia. C'est parce que j'espère trouver cela que je ne suis pas jaloux des quarante multipliés par soixante de Jeuny ; c'est énorme. Je crois que nous avons

gagné tous deux à la décision du hasard. Je serais un fichu ,

et probablement elle me serait bien à charge, ou par son amour

si elle fii'ainviit, ou par sa ciissiiialion si elle était femme à aimer le bruit. Ce sera probablement un élégant petit maître sans caractère. Je te remercie de m'avoir jiarlé d'elle. Je suivrai toujours son histoire avec plaisir.

Tour moi persounellenient, un domestique me suffit, avec six mille francs. — Pour me forcer à voir le monde, il me faut une place. J'envie le bonheur de Plana, de pouvoir vivre dans une solitude entière avec la musique, les poètes et les jardins. Cette grande àme ùxh à cette heure un voyage en Italie, qu'il voulait faire avec moi; il part le 20 juillet de Milan pour Nr.plcs! OImné'

J'ai encore passé la journée d'hier dans le délire. Tes lettres me consolent de vingt ou trente qu(; je suis obligé d'écrire chaque jour pyoprio puguo, n'ayant pas de secrétaire à qui dicter. J'ai donné mes fonctions par inlciiin.

A H. F.... F...., A GRENOBLE

Dresde, le 30 juillet 1815.

je suis arrivé avant-hier lou(juste pour voir représenter le Malrimonio segreto; mais, en sortant du spectacle, la fièvre dont j'étais débarrassé m'a repris de plus belle par un ;iccès de quinze heures, avec des douleurs de lète insupportables. J'ai trop serré la mesure- ie suis oarti de Sagan encore tj'ou faible- je uensais - ju'â iMesae je trouverais les ans ei la soiiiuae. oc suis presque incapable de lire par i'exliênie faiblesse, la plus grande que j'aie éprouvée de ma vie. Je trouve qu'elle ni'égaye, en ce que, ne pensant plus à rien, je m'occupe de tout, du combat de deux mouches, parexemple. Je serais heureux de pouvoir passer deux mois de convalescence ici.

Quand je suis seul, je ris et pleure pour un rien; mais les pleurs toujours pour les arts. Au moins n'allez pas croire que je me pltare. Encore cinq accès, et j'entrerai en convalescence; di(-on. Dresile me guérira.

Adieu, écris-moi au long.

EXTRAIT DE NOTES FAITES PENDANT UN VOYAGE EN ÏTAUE. Milan, le 4 iioveiiibie 1813.

Voici ce que Beyle se disait à soi-même, en sortant du salon d'une femme pour laquelle il éprouvait une forte passion :

« En arrivant de chez elle au jardin public, à quatre heures, en apercevant les montagnes couvertes de neige qui produisent un effet si romanesque, je me dis qu'avec deux règles de conduite j'éviterais les chagrins que l'effet que je produis sur mes voisins a pu me doimer jusqu'ici.

« Dans ma conversation, me retenir. Par exemple, la première fois que je suispréseulé aune madame IJoligny, ne pas chercher à

briller. Pour que ce projet pût avoir une apparence de succès, il faudrait que les gens qui m'écoutent eussent une âme enflammée. Pour être aimable, je n'ai qu'à vouloir ne pas le paraître.

Ce qui s'est passé dans la société de madame la comtesse S

en est un exemple frappant. Ma supériorité est tellement sûre, que moi seul peux la faire méconnaître en me faisant taxer d'exa. géré. Parler, mais parler peu les premiers jours, et au bout du mois, la supériorité, ou, ce qui vaut mieux, une belle égalité se trouve établie. D'ailleurs, la société est une coquette qui court après ce qu'on a l'air de lui refuser et dédaigne ce qu'on lui offre. Ne jamais craindre d'être taxé, avec quelque raison, de froideur et de stérilité; donc, les premiers jours, côtoyer ces défauts sans crainte.

« Je crois aussi avoir trouvé hier pourquoi les peuples du Midi, qui sentent si vivement l'amour, aiment le genre de Marini : la recherche dans l'expression de ce sentiment, duquel ils sont les meilleurs juges. C'est que l'expression naturelle leur semble trop aisée à trouver; elle manque pour eux de cet ingrédient du plaisir qui vient du sentiment de la difficulté vaincue. Un parterre composé de Florian, Besnaud, etc., trouve déjà ce sentiment de la difficulté vaincue dans l'action d'inventer l'expression du sentiment. Ces âmes froides, qui ont eu rarement

quelques petits accès de chaleur momentanée, sentent qu'il doit êire diablement difficile d'inventer le sentiment qui agile Phèdre dans ces vers :

Que ne suis je assise à l'ombre des forets!

« Les Italiens ont cherché le sentiment de la difficulté vaincue en donnant une finesse exagérée à la peinture de famoiir, oubliant que dans le genre dramatique par excellence riioimne passionné n'a pas le temps d'avoir de l'esprit. Ce mauvais goût a passé facilement de la peinture de l'amour à celle des autres passions, moins communes à rencontrer. J'ai eu cette idée au- I refois; elle me revient à la lecture d'une mauvaise rapsodie du Moniteur. Ai-je raison d'expliquer ainsi cette circonstance singulicre : le peuple qui sent le mieux l'amour est celui qui l'a peint le plus mal. »

k W. R. COLOMB, A GENiiVE

Paris, le 18 décembre 1815.

As-tu lu le cours de littérature dramatique de M. Schlegel *? Probablement non. La correspondance administrative ne t'en aura peut-être pas laissé le loisir. Cependant, à Genève, le nom de M. Schlegel résonne souvent à ton oreille, et sa personne ne doit pas l'être inconnue. D'après ce, je t'envoie un petit article que j'ai fait sur ce savant, et qui me semble pouvoir occuper une place dans tes archives.

En ce temps-là, il arriva à Weimar un jeune homme d'une belle figure; il avait l'air sauvage et sombre. Je le rencontrai au milieu d'une soirée nombreuse ; je fus frappé par un des esprits les plus vifs et les plus brillants que j'aie jamais rencontrés. De ma vie je n'ai entendu la langue allemande parlée avec autant

* M. Williolm Schlegel donna son Cour* public de lilléralure dramatique à Vienne pendant l'été de 1S12. Il est mort en mai 1845. (U.C.)

dcsprll; je clicrcbai à le voir souvent. Il me sembla qu'une rêverie habituelle était l'état de son Ame; il était triste et dévot; il lisait sans cesse Calderon; les drames du poëte espagnol se trouvaient parfaitement d*aocord avec l'état de son cœur, et il était de bonne foi quand il préférait ces pièces, un peu ennuyeuses, à la Conjuration de Fiesqiie, de Scbiller, ou à la Phèdre de Racine. Le jeune homme dont je parle était étranger à la gaieté; elle lui donnait même de Ihumeur, et, dans ses Uiéories, il la proscrivait d'une manière assez ridicule, à peu i)rès comme un aveugle qui médirait de la lumière. 11 prétendait que rire n'était pas d'une belle âme, et il condanmait comme indécents, et au nom de la religion, les ouvrages gais qu'il ne pouvait pas sentir. Nous avons en France un exemple fameux de ce genre de riJicule.

Je viens de lire avec un intérêt particulier le Cours de littérature de M. Schlegel *. 11 me semble impossible de mieux connaître la Grèce antique et ses poètes. L'auteur a profité des recherches des Ileyne, des Wolff et des excellents commentateurs dont rAllemagne abonde. Il n a qu'un tort en parlant d'Eschyle et de Sophocle, c'est d'être trop panégyriste et quelquefois pas assez amusant : on croit lire des discours académiques. 11 eût été mieux compris et plus intéressant s'il eût rapporté, en exemple, quelques scènes de ces grands pcëles. 11 est juste et même sévère envers Euripide. Quelquefois son style est vague. Il parle un peu de ces poètes comme nous parlions, à dix-huit ans, des romans qui nous faisaient verser tant de larmes ! La sensibilité élait en nous, et nous faisions honneur de nos larmes aux lalenls de l'auteur ; nous parlions de lui avec une reconnaissance passionnée, et qui semblait exagérée aux gens qui o'avaient pas lu ces romans avec d'aussi heureuses dispodtions.

A mes yeux , voilà le caractère dominant du livTe de M. Schlegel. L'on conçoit qui si notre jeune homme de dixhuit ans a eu le bonheur d'être ému par un roman vraiment

* On ne parle pas de la conduite politique de M. Schlegel; il y aurait trop à dire, ou plutôt elle est déjà jugée. (II. B.)

beau, si depuis il Ta relu plusieurs fois dans la maluritcde l'âge, s'il a étudié loul ce qui en peut faciliter rintelligence, si enfin il en a donné une traduction à ses compatriotes, il doit en parler avec plus de charme qu'un littérateur ordinaire. Telle est la position de M. Schlegel à l'égard de Shakspeare. A la lecture de celte phrase, on va me prendre aussi pour un hérétique.

Tour ma justification, je dcmamlcrai au lecteur s'il a lu une seule des pièces de ce poëte traduit en français par Lelourneur. Ce n'est pas une réponse publique que je demande, mais un simple aveu dans le for de la conscience : il serait trop ridicule de ne pas connaître tous les poètes et toutes les littératures, et je ne veux blesser personne.

M. Schlegel divise les poêles en deux classes. Les poêles grecs et français ont cultivé la littérature classique; Calderonj Shakspeare, Schiller, Gœthe, sont des poêles du genre romantique. A la bonne heure, je ne vois là d'autre mal qu'un mot nouveau ou pris dans une acception nouvelle; et comme il est assez doux et que l'idée d'ailleurs est à peu près nouvelle, j'admets la littérature romantique, c'est-à-dire dont les ouvrages sont écrits dans ces langues, nées du mélange du latin avec les jargons des barbares qui, sortis des forêts du Nord, conquirent le midi de l'Europe. Ces barbares sont cependant les créatures de V honneur, idée singu-

lière qu'on aurait eu bien de la peine à faire conqirendre à César ou à Cicéron.

La partie brillante de M. Schlegel, c'est l'extrait qu'il fait de Shakspeare. Il ne manque à l'auteur, dans cette partie de son ouvrage, pour être généralement goûté, que de s'être un peu plus rapproché de la manière de la Harpe, dans son Cours de liltératnre. 11 fallait donner des extraits détaillés de sept à huit pièces de Shakspeare, et il est très-facile de donner à ces extraits l'intérêt du roman le plus attachant; on y aurait fait entrer la traduction des scènes les plus célèbres. Je ne doute pas que si celte partie du Cours de littérature était arrangée de cette manière, ce qui est d'autant plus simple que cela ne demande pas une idée de plus, le succès du livre n'en lui infiniment augmenté.

Tel qu'est, dans ce moment, le morceau sur Shakspeare, je

crains qu'il ne paraisse obscur aux aimables Françaises, et c'est auprès des femmes que ce grand poêle est fait pour avoir le plus de succès. Elles ont, pour le sentir, un avantage qu'elles partagent, à la vérité, avec beaucoup d'iionmics, c'est de ne connaître que de nom Escbyle, Euripide et Sophocle. Mais les Lunimes ont à veiller sur les intérêts 'e leur vanité littéraire. Je suis convaincu que si les femmes de Paris comprennent jamais les scènes où paraissent Juliette, Desdemone, Imogène, le débit des romans nouveaux en sera ralenti pendant un mois ou deux. Il faut, au contraire, toute la raison masculine pour goûter le caractère du malheureux OEdipe, ou pour n'être pas rebuté do la longue infortune de Philoclètc.

Cliauibéry, 2 mar^, 1814.

Le 26 décembre 1815, en revenant de dîner chez Anneac, je reçus une lettre du ministre de l'intérieur qu* m'annonçait

que j'allais à Cularo^ avec M. le comte de S.-V Je fus

vivement touché de partir de Paris et de quitter l'Opéra-Buffa et A. Ce beniiment fut combattu par le mouvement de joie que j'ai toujours éprouvé toutes les fois qu'il a été question de partir et de voir du nouveau. J'allai chez madame Z..., où je ne dissimulai pis mon méconlentement; je fus un peu trop familier avec elle. A onze heures, je retournai chez M. de S.-V..., que je n'avais pas rencontré à sept heures. J'avais les plus grands préjugés conire cet homme aimable, que je n'avais jamais vu. Je me figurais qu'un sénateur devait être en général ou un homme usé et un vieil imbécile, comme le comte V..., ou un vieillard plein de folie et de déraison comme le comte X... Je fus prévenu fiivorablement par laccueil deM.de S.-V..., plein d'une vraie bonté et d'un grand usar;e. Je revins (liez moi, où je fus attendri en annonçant mon départ à A... M;i sœur,

* Nom antic[ue de Grenoble.

li:ttiies a ses amis. £5

celte bonne tèlc, n'eut pas un moment d'illusion et me plaignit sincèrement, voyant bien létenJuc du fumier dans lequel je tombais. Ce coquin de F... dit à D... que je ne pailirais pas, non plus que mon sénateur. Du 2G au 31 déceml)ro, je passais deux fois par jour chez M. de S.-V..., ne voulant pas partir avant lui. Je commençais à espérer que nous ne partirions pas, quand, le 31 décembre, à onze heures, son portier me dit ipi'il était parti le

matin. Je revins chez moi organiser mon (Jéi>arl, fis chercher ma sœur et son mari, et à trois heures nous partîmes.

Nous couc'jàmes deux nuits et arrivâmes à Lyon, après soixante et une heures de marche effective, non compris quinze ou vingt heures de coucher et de repos. Nous arrivâmes à Lyon une heure après mon sénateur, et à Grenoble le 5 janvier 181 i, à trois heures du matin, par le plus beau clair de lune et un temps doux. En route j'avais pensé à tous les moyens de défense que la nécessité fit trouver peu à peu pour Grenoble.

Comment décrire, sans renouveler mon apathie et mon ennui, les cinquante-deux jours que j'ai passés dans ce quartier .général de la petitesse ?

Mu raison me dit bien qu'on ne doit pas être plus pelit et plus bête à Cularo que dans une autre ville de vingt-deux mille âmes; mais je sens infiniment plus les mauvaises qualités de gens dont je connais trop bien la vie antérieure.

En arrivant j'ai logé chez mon bâtard. Le 10 janvier, je crois, quand nous crûmes Lyon pris, pour éviter à mon sénateur l'ennui d'être réveillé par les estafettes, j'allai loger à la préfecture, dans une iunnense chambre claire, froide et humide *. L'ennui me donna la fièvre. Le sénateur consentit à prendre auprès de lui un de Sc;s parents de Lyon: ce jeune homme arrivé, je revins coucher chez le bâtard. Deux jours après, pour plus de liberté,

* La saison était devenue très-riijoureuse, le thermomètre Réaumur marquait dix ou onze degrés au dessous de zéro, et la terre était convcrie d'une Ibrte couche de neiire. On ne faisait jamais de feu dans cette chambre, dont les portes et les croisées mal jointes laissaient péiiélicr Je pa.îoul l'air extérieur. (>. C.)

je louai, pour quarante francs par mois, une chambre rue Bayard, d'un M. L..., vrai Lovelace de cabaret, comme dit madame de Staël de son fils A... Je n ai j mais parlé à M. L... Jai eu dans cette clian)bre quelques moments de solitude qui sont les moins infectés d'ennui que j'ai passés à Grenoble.

Ma pauvre sœur, infiniment moins sensible que moi, mais d'une raison Irès-froide, parfaitement et irrévocablement désabusée sur le conq)te du bâtard, périssait d'enimi; nous pensâmes à madame D..., de Vizille, que je n'avais jamais vue et qui est amie intime de ma sœur. Elle vint; j'allai avec ces dames à Claix, à Vizille, et j'ai eu du plaisir à faire pénétrer dans ces êtres d'une tète pure quelques vérités sur les arts et quelques vérités de détail sur l'iionnne. Le bâtard sentait qu'il était de trop, et que celte converaition d'honnêtes gens était au-dessus de lui, et se retirait à dix heures. Nous bavardions jusqu'à une heure du matin.

Le 22 février est arrivé un collègue attaché à la commission, jeune auditeur au conseil d'État, fils d'un homme puissant par sa fortune. Ce même jour l'excelleni M. de S.-V... a écrit pour que je retournasse à Paris. (Juinze jours auparavant, il avait demandé la croix bleue (l'ordre de la Réunion) pour moi. Il a renouvelé cette demande quelques jours après, mais ne m'en parle plus depuis que je lui ai fait signer une lettre pour mon rappel, ce qui me semble bien naturel, et ce dont je ue lui ai jamais su le moindre mauvais gré.

Une des sources de mou ennui à Grenoble était le petit savant, spirituel, à âme parfaitement petite et à politesse basse de domesti(jue, revêtu, nommé....

Je ne trouve pas le nomsatauique convenable exprimant bien la qualité dominante. J'ai été plus heureux pour les Français, que je proposais à ma sœur de nommer les Vains-Vifs, nom excellent et qui me fut suggéré par la vanité des conscrits observés sur la place Notre-Dame.

Ce petit...., avec son bavardage infini, arrêtait tout, entravait tout; j'étais étonné de voir M. de S.-V... ne pas saj.ercevoir de celle glu générale, et se louer sans cesse de ce monsieur. J'en concluais contre l'esprit de mon sénateur. Mais enfin il est

venu à connaître ce petit et très-petit administrateur, qui prend Vécritiire pour le but, et non pas les actions, dont l'écriture n'est que la note; et les derniers jours de notre séjour à Grenoble il en était las, et lui dirait même quelques mots piquants, sans nulle humeur et nulle sournoiserie.

Les mots pifpiants sur les chevaux, à propos de la Drôme : « Cest qu'il les cherche», m'ont éié rapportés par Juvcnal, bon garçon, plein d'intelligence et d'activité, et en même temps sans esprit et avec une àmc parfaitement pure de tout rouianesque, entièrement prosaïque, dirait Schlegel.

La bêtise étoimante du R a paru dans un jour singulier.

Ce qu'il y avait de mieux étaient MM. R... de L... et 0..., hommes raisonnables, sages, comme sans passion et sans le plus petit agrément.

Paris, 2f3 mai 1814.

Je vois avec plaisir que je suis encore susceptible de passion. Je sors des Français, où j'ai vu le Barbier de Séville, joué par mademoiselle Mars. J'étais à côté d'un jeune oflicier russe, aide de camp du général Vaïssikoff (quelque chose comme cela). Son général est fils d'un fameux favori de Paul I", Cet aimable officier, si j'avais été femme, m'aurait inspiré la passion la plus violente, un amour à lllormionc. J'en sentais les mouvements naissants, j'étais déjà timide. Je n'osais le regarder autant que je l'aurais désiré. Si j'avais été femme, je l'aurais suivi au bout du monde. Quelle différence d'un Français à mon officier! Quel naturel, quelle tendresse chez ce dernier!

La politesse et la civilisation élèvent tous les hommes à la médiocrité, mais gâtent et ravalent ceux qui seraient excellents, iiien de plus désagréable et de plus grossier qu'un sot, officier étranger, sans culture. Mais aussi, en Frauce, quel officier pourra se comparer au mien pour le naturel uni à la grandeur! Si ime fournie m'avait fait une telle impression, j'aurais passe la i. 3

nuil à chercher sa dcmctirc. llélas! même la comtesse S

ne m'a fait une telle impression que quelquefois. Je crois que rincerliludc de mon sort augmente mx sensibilité.

Des environs de INantes, le 1*" septembre 181GV Monsieur,

Je désirerais que vous voulussiez bien proposer aux chambres la loi suivante.

Vous excuserez ce que ma lettre peut avoir d'inconvenant, quand j'aurai fait l'aveu que celui qui se donne l'honneur de vous écrire vient de perdre son unique appui, un neveu de dixhuit ans, jeune homme des mœurs les plus pures, par la main d'un duel-

liste, très-habile escrimeur, et dont c'est le cinquième duel, au moins.

François Durand.

Article 1". Les cours royales informeront du duel, comme des autres délits.

Art. 2. Le duel sera jugé par le jury ^.

Art. 5. Le duel sera puni par la prison. La détention sera accompagnée du secret absolu^, sans oaoier, sans ccritoire. La nuit, le deienn n aura pas de lumière. Penciani le jour, il sera tenu dans une profonde obscurité. Chaque jour il aura une heure

* La Icllre suivante paraît avoir été adressée à 5L Dupin aîné. Celte horreur de Beyle pour le duel est chose d'autant plus remarquable, qu'il en avait eu deux ou trois et qu'il était plein de bravoure. (R. C.)

* Indispensable pour l'elfet moral. 11 s'agit de corriger les jurés euxmêmes, considération étrangère aux autres crimes (IL B.)

' Nécessaire, puisqu'on veut punir par Ycnnui. Voir la Panoptique de MM. Jérémie Benlham et Dumont. (H. B.)

de promenade le matin et une heure le soir. Il sera privé de toule conversation. II sera également privé de toute liqueur fennentée, et tenu au régime végétal. Il ne pourra avoir d'autre livre que Tite-Live'.

Art. 4. Le premier duel sera puni de huit jours de prison; s'il y a mort, de trois mois.

Le deuxième, de trois mois de prison; s'il y a mort, de dix mois.

Le troisième, de un an de prison ; s'il y a mort, de deux ans.

Le quatrième, de quatre ans de prison; s'il y a mort, de huit ans.

Le cinquième, de huit ans de prison; s'il y a mort, de seize ans. Et ainsi de suite. Le douzième duel sera puni de mort.

Art. 5. Les membres des deux chambres qui auront des duels entre eux seront également jugés par le jury. Si le duel n'a pas eu de motifs politiques, ils subiront les peines portées par l'article A. Si le duel a eu des motifs politiques, l'agresseur sera condamné à une amende de quinze mille francs au moins, et de soixante mille au plus.

Art. 6. Tout homme qui, à la suite de différends politiques, aura un duel avec un maire ou un membre d'une des deux chambres, sera puni ainsi qu'il est statué en l'art. 4, et de plus sera condamné à une amende de dix mille francs au moins et de quarante mille au plus*.

Art. 7. Tout homme qui sera convaincu de s'être battu à prix d'argent ou par des motifs vénaux, pour une querelle à lui étrangère, sera condamné à une détention qui ne pourra être moindre de six ans, ni excéder vingt ans. S'il a tué son adversaire, il sera condamné à dix ans de fers et à la flétrissure. Si la querelle a eu des motifs politiques, il sera condamné à quinze ans de fers et à la flétrissure. Si, à la suite d'une querelle politique, il a tué son adversaire, il sera condamné à mort.

* Pour montrer aux jeunes lètcs qu'on peut être brave sans duel. L'ennui de la première détention piéviendra le second duel. (H. B.)

- Il faut prévenir un moyen trop facile de se défaire d'un député qui gênerait par ses talents ou son caractère. Exemple, Mirabeau. (H. B.j

Art. 8. Tout homme qui sera convaincu d'avoir soudoyc quelqu'un, pour se battre à sa place, sera condamné à deux, ans de fers et à la flétrissure. Les travaux forcés seront de vingt ans si le duel a lieu contre un membre d'une des deux chambres.

Art. 9. Si un duel est suivi de mort, chacun des témoins sera |iiiiii d'un mois de détention. Si le témoin a des duels à se rejirocher, le temps de la délenlion sera augmenté de dix jours au moins, et de six mois au plus, pour chaque due).

Art. 10. Si un maître d'armes, duquel il sera prouve qu'il a donné des leçons d'escrime ou de pistolet, pour de l'argent, se bat avec un citoyen qui ne sera pas dans le même cas, et le tue, la délenliou du maître d'armes sera doublée. Au second duel, suivi de la mort de son adversaire, il sera condamné à mort.

Art 41. S'il est constant que les duellistes ont changé de département pour se battre, ou à Paris se sont battus hors de l'enceinte du bois de Boulogne, outre les peines ordinaires, chacun d'eux payera une amende de deux mille francs au moins, et de quarante mille au plus.

Art. 12. En temps de paix, la présente loi est applicable aux militaires. Seulement, le premier duel entre militaires ne sera suivi d'aucune peine. Le second duel sera puni de huit jours de

prison; s'il y a mort, de trois mois; et ainsi de suite, comme il est statué en l'art. A. Tout officier convaincu d'avoir eu six duels ne pourra être promu au grade supérieur à celui qu'il occupe qu'après avoir passé dix ans dans son grade actuel. Il ne pourra obtenir les ordres militaires qu'à la suite de blessures. Tout général qui aura un duel, outre les peines ordinaires, payera une amende qui ne pourra être moindre de dix mille francs, ni excéd(;r cent mille francs. L'amende sera double si le duel a lieu avec un maire ou avec un membre des deux chambres.

Milan, le 10 janvier 1817.

Monsieur,

Je crois ulile de rappeler el même de citer les bêlises qu'on in)|.iiniail à Paris, en 1779, sur la musique [OEuvres de Fabbé Arnaud, t. II, p. 580); cela nous fera réfléchir à la grossièreté des gens qui proclament M. G'.rodel l'égal de Raphaël. Il est vrai que cela n'a rien d'étonnant dans le pays où l'on écrivait :

« Ah! monsieur, au nom d'Apollon et de toutes les Muses, laissez, laissez à la musique ullramontaine les pompons, les colifichets et les extravagances qui la déshonorent depuis si longtemps; gardez-vous de porter envie à de fausses et misérables richesses, et n'invoquez point une manière proscrite par tout ce qu'il y a de philosophes, de gens d'esprit et d'amateurs éclairés en Italie. Quoi! vous trouverez bon qu'au moment même où l'on devrait porter au plus haut degré l'émotion à laquelle on avait préparé votre âme, l'acteur s'amuse à broder des voyelles et reste, comme par enchantement, la bouche ouverte, au milieu d'un mot, pour donner passage à une foule de sons inarticulés ! De toutes les invraisemblances que vous pouvez dévorer, voyez s'il

en est de plus forte el de plus choquante. Que diriezvous d'un acteur qui, déclamant une scène tragique, entremêlerait ses gestes des lazzi d'arlequin?

« Je crois et je dis que la musique vocale italienne s'élanl confondue (vers 1770) avec la musique instrumentale, la muliilude des petits sons dont on a surchargé les syllabes a presque toujours détruit l'harmonie propre du vers, et qu'au lieu d'embellir et de fortifier la parole, le compositeur a fait dégénérer la parole en ramage. »

A l'époque où un bel esprit de Paris, l'abbé Arnaud, dictait ses arrêts, Galuppi, Sacchini, Picciui, Paisiello, Guglielmi, Zingarelli, Cimarosa, enchantaient lltalie. Ce n'est pas que je taxe

l'abbé Arnaud de mauvaise foi ; mais il l'andrail se connaître. Cet iicadémicion, ne pouvant pas lire dans son cœur commoit la musique plaîl, aurait pu trouver rexplicalion de oe phénomène dans Grinun.

Les Italiens sont en général fort indifférents à tous ces jutçements ténébreux. Lorsque je suis à un bal cliarmaut, au milieu de tous les plaisirs délicats, près de madame de B... et écoulant madame de Staël, que m'importe que le pauvre pédant qui passe dans la rue s'arrête pour prouver à la porte cochère que je suis dans la boue et dans le froid comme lui? Un Vénitien s'est cependant amusé à rassembler ce que les MM, Boutard de la musique écrivaient vers 1770. Voici quelques phrases de son pamphlet, qui est une lettre adressée à un Français :

« Permeltez-nioi, monsieur, de remercier vos compatriotes de ce qu'ils veulent bien nous apprendre que leur théâtre dramatique passe dans toute l'Europe pour être l'école de la bellu décla-

mation, de ce que leurs chants se saisissent, se retiennent aisément, tandis qu'il en est tout autrement des nôtres.

« J'admire la sagacité qui leur a fait sentir que l'idée de musique italienne comporte celle de légèreté.

« Je les félicite de l'excès de modestie qui leur a persuadé que personne u'a, comme eux, rinlelligence et le discernement nécessaires pour pouvoir donner aux morceaux de grande expression cette dignité et cette grâce que leur procurent les accompagnements coupés; genre de beauté dans lequel le grand Rameau serait, même pour nous, un modèle à suivre ;

« De cette finesse de tact par laquelle ils ont découvert que les Italiens (moins habiles qu'eux, quant aux principes raisonnés de l'art et naturellement abandonnés aux désordres de l'imagination) semblent nés avec un penchant à la négligence qui ne leur permet de viser qu'à l'effet ;

« De ce que la musique italienne ne comporte ni variété, ni ordonnance, ni distribution ;

« De la bonté qu'ils ont de nous avertir que le récitatif français tient au genre de la déclamation dramati(iue, au lieu que le nôtre n'a qu'une espèce de vérité accompagnée d'un air roidc et sauvage, que le bon goût n'a jamais dicté, et que nous le

chantons de la même manière dont parlent les malclols, ou dont les crocheleurs crient sur le port de Venise;

« De cette surabondance de sentiment, qui leur dit que Senailler, Lcclerc, Talleman, et autres aussi connus, ont fait de la musique italienne, tandis que Jomelli, Basse, Terradcglias et Pergolèse n'ont fait que de la musique instrumentale;

« De cette naïveté avec laquelle ils avouent que le chaut français est d'un ton si naturel, qu'on n'a rien à y désirer du côté de l'expression, et que cet air simple et ingéim est un don de la nature, qu'on ne saurait leur disputer;

« De ce qu'éiant doués plus heureusement que nous, ils ne peuvent trouver que de la fulie et un genre outré dans notre musique;

« De ce qu'enfin le chant français est toujours au-dessus de l'ariette italienne, qui n'inspire jamais le sentimcnl ou ne l'atteint guère que pour aller bientôt au delà et le défigurer ausbilùl qu'elle a pu le saisir. »

Voilà exactement ce que l'on imprimait de 1770 à 1779, dans les journaux français d'alors. Ne croit-on pas lire un bel article de M.^1. Boutard, ou Charles Martin, ou Aimé Nodier?

A. 51G.NS1EUP, I TAROS DK M., A PARIS.

Thuûiin (!sèrii], le 15 octobre 181'

Mon cher baron,

Le vicomte vous dira que je vis comme un loup. Il sera à Paris le 22 et ma donné deux jours dans ma solitude. J'ai accroché de ma misérable fortiuie 2,4C0 fr., et je conqjle parti: pour Milan le l'"" novemb;^.

Ici, sur les bords du Rhône, les prêtres, qui sont tous dos espions, se livrent aux douceurs de l'assassinat, comme je vous

le disais. On envoie les assassins dans des cures du diocèse de Lyon».

W'wn ne peut ajonier aux éloges qu'on donne au préfet et à M. 15.; je n'ai pas entendu une seule parole de blàuie. On ne sait qui nommer maire. 11 paraît qu'Alphonse, que tout le monde désirait, n'en voudrait pas. 11 est d'abord banquier et ne se soucie pas de voir son bureau pillé, si les ultras avaient jamais le dessus. Il paraît qu'ils tournent au sang. La lumière vient de Lyon, où tout bêlement la Ligue recommence. On y compte cinq sociétés religieuses; la plus énergique est celle de la Fin du monde. Cinquante mille de ces badauds de Lyonnais croient qu'ils vont se trouver procbainement à la plaine de Josaphat. Je ne vois de remède que les écoles à la Lancastre et une nouvelle édition du Cilatciir de Pigault-Lebrun, ou bien encore un professeur d'économie itolitique et d'idéologie. Le remède étant à vos yeux pire que le mal, la seconde ville du royaume vous fera rire par toutes les déraisons prédites par ce jacobin de Benjamin Constant dans le Mercure, article sur saint Jérôme.

Quant aux cinq départements voisins de Nîmes, faites- moi une loi qui y suspende le jury pwir un an, et qui fasse juger tous les crimes par des commissions de trois colonels et deux juges. Le ministre ne choisira que des gens nés au nord de la Loire cl n'ayant jamais habité le midi. Nonnnez le duc de Raguse et tout ira bien.

Soyez convaincu que tout autre remède est un plat palliatif. J'ai eu une conversation sur ce sujet, à l'égard de la Vendée, avec B., et je vous en donne gratis le résultat. Non pas gratis, car je prétends que vous me payiez en beaux et bons articles.

L'homme le plus marquant de l'Isère est M. le conseiller M..... Demandez à M. le baron Pasquier ses rapports sur les

jugements de Valence. Il a été menacé de vive voix d'être tué el sa main brûlée. Les sœurs hospitalières, les curés, les nobles, ont agi sans succès sur lui, mais avec succès sur les jurés. Il faut faire juger toules ces causes au nord de Lyon. Notez ledit

• Colle Icllre a c4é écrite pe:i après un assassinat horrible commis par nn prêtre, qui produisit à celte époque une profonde impression.

M.... comme un homme plein d'hoiuieiir, de courage, de bon sens, et qui ira loin si on l'aide. Il abhorre Ytisiirpateur et lit Say et Delohne couramment; sachez de plus qu'il est riche. N'oublirz pas mon très-sincère compliment au nouveau conseiller d'Éiat. Il verra que son intérêt, à son âge, est de liic Bentham et B. Constant. Je prie Taimable Van Bross de se souvenir de la lettre mensuelle. — Je vous ai plaint sincèrement en voyant les adieux de madame Morandi et de Garcia.

// vostro L. A. C. Bomdet, Mnn[uis de Ciirzay.

A MONSIEUR B., A PAKIS,

Tliu.'lin (Isère), le IG octobre 1G17.

Mon cher Moscovite,

Si vous avez la patience d'écrire votre excellente conversalion sur l'origine et les ruines de la Vendée, et que vous vouliez l'envoyer à B...., mettez votre nom et votre adresse chez mon

ami, M. S., rue n° 5. La rue à côté de Tortoni,]* côle "e

l'ambassadeur de Hollande.

Ce n'est pas tout, l'ami qui était avec moi, lors de l'ainairtc soirée que vous nous fîtes passer, désire beaucoup parler de temps en temps bon sens avec un homme du bon temps. Voici sa définition : M. le baron de M. a été trois ans officier dans la légion du Midi; lors de la chute du tyran, il était avec M. le conseiller d'État d'Argout et jouissait de douze mille francs de traitement dans les droits réunis. A la restauration, il devint secrétaire général de la préfecture du Doiibs.

Pour la sagacité, l'expérience, la connaissance des hommes, le caractère nécessaire pour les faire marcher, c'est un des hommes les plus remarquables que j'aie rencontrés.

Conservez-moi un peu de souvenir et croyez que je n'oublierai jamais les moments agréables que vous m'avez fait passer dans notre arand palais à Moscou.

U. Beyle.

A MONSIELT. I!. COLOMB, DIRECTEUR DES CONTl'.ll'.L'ïl-LiSS INUIUECTES A ïlONTBlilSON.

Sienne, le 25 novembre 1817.

Je viens d'écrire YlJistoire de icucrgir, en llalic. A moins que lu ne sois bien changé, ce sujet sera de ton goût; car je l'ai reconnu une certaine force dans le caractère dès nos jeux d'enfance, et je ne pense pas que les saletés politiques aient pu l'amollir complètement.

Au moyen âge, dans le reste de l'Europe, des seigneurs qui écrasaient leurs domaines furent écrasés à Iciu- tour par les rois,

par excnqjle, Louis XI. L'énergie ne pouvait doue naître que dans quelques cenlros de seigneurs fcodau\ ou dans le roi, tous gens étiolés par la richesse.

En Italie, tous les caractères ardents, tous les esprits actifs, étaient inévitablement entraînés à se dii^puier le pouvoir, cette jouissance délicieuse et peut-être au-dessus de toutes les autres pour des gens défiants, du moins plus durable. Milan, Gênes, Florence, Himini, Urbin, Sienne, Pise, Plaisance et vingt autres villes étaient dévorées par les flammes des factions. Leurs citoyens sacrifiaient avec joie, à leur ambition politique, le soin de leurs intérêts privés et la défense de ce que nous appelons les droits, civils. De là, ce conflit éternel des familles puissantes, dont l'histoire domestique est si singulière, cette lutte violente des factions, ce long enchaînement de vengeances, do proscriptions, de catastrophes.

Voilà le foyer qui produisit les guerres interminables et acharnées de ville à ville. Par exemple : de Sienne et Florence, de Pise et Florence, etc.; et enfin les invasions étrangères de peuples qui, armés par un roi, eurent bon marché de petites villes qui s'abhorraient entre elles; car il ne faut pas le dissimuler, avec l'énergie, le moyen âge a laissé en Italie la funeste habitude de la haine. C'est là, dans ce climat enchanteur, que

cette passion calaniileuse éclate dans toute sa force. Les tyrannies soupçonneuses, faibles et atroces, qui gouvernèrent l'Italie (le 1550 à 179G, ont changé la pruilence du moyen âge en sombre déliance.

Ue là, la première qualité d'un cœur italien, je parle de ce qui n'est pas réduit à la stupidité par le bigotisme ou la tyrannie, est

l'énergie; la seconde, la défiance; la troisième, la volupté; la quatrième, la haine.

Les Italiens, à TcKemple des Romains, que Pétrarque leur avait expliqués, entendaient par le mot de liberté la part que chaque citoyen devait avoir aux élections et délibérations publiques.

Les Florentins voulaient gouverner dans la place publique et au Palazxo di cilla. Nous, nous voulons cire tranquilles dans notre salon, et surtout n'être pas choqués au bal par l'insolence d'un noble.

On ne trouve à Florence, au quatorzième siècle, par exemple, que des lois et des habitudes imparfaites pour garantir la sûreté des personnes et des propriétés. Il n'était pas encore question de la liberté de l'iiulusirie, des opinions et des consciences.

Des hommes dont les propriétés, l'industrie et la personne élaieul si mal garanties, et qui ne :ounaissaient presque pas la liberté civile, perdaient tout quand, au lieu de nommer leur podestat sur la place publique, ils venaient à être gouvernés despotiqiienient par le chef de la famille noble la plus puissante de leur ville. Ce tyran sanguinaire se trouvait sans lois pour le contenir ou même pour le diriger; car, quand il eut de l'esprit, ce tyran sentit qu'il était de son intérêt d'être juste; par exemple : Caslruccio. Il faut soigner le cheval qui nous porte. Au milieu de tant de dangers, comment l'honneur aurait-il pu naître? conunent trouver le temps d'avoir de la vanité?

Le gouvernement, à moins qu'il ne soit fort et séduisant comme celui de Napoléon, ne passe dans les mœurs qu'au bout d'un siècle. De là les progrès des beaux-arts dans ce quinzième

siècle, où la liberté (entendez toujours la liberté d'alors, la liberté gouvernante et non jouissante) commençait si fort à languir.

Les lyrans d'Italie, pleins d'énergie, de finesse, de défiance de haine, et, dans les beanx-arls, dVspril et de gont, ireurenl jamais aucun talent comme adminislralenrs : ils se moqnaienl de l'avenir; ils écrascrenl l'induslrie et le commerce. Volterre, qni comptait cent mille haltitanls, n'en a plus que quatre mille, •lamais ils n'établirent de lois raisonnables ou ne maintinrent de justice équitable.

Enfin, du temps des républiques ilalienncs, le pape f;iisail brûler Savonarole, qui avait voulu faire le petit Luther. La liberté des écrits sur les inlérêls communs à tous les citoyens, quand les lois l'auraient accordée, aurait été bien assez restreinte par le péril d'offenser les factions dominantes, ou même celles qui pouvaient le devenir. Dès que Tune d'elles avait saisi le pouvoir, il en était comme chez nous en 1815'; c'était un crime, nonseulement de dire, h'we ou écrire, mais d'avoir fait, dit ou écriî quoi que ce soit contre elle.

A chaque révolution d'une ville, la volonté des vainqueurs réglait tous les droits et tous le 3 devoirs. Il ne restait aux vaincus qu'une ressource, celle de tenter, à leurs risques et périls, de vaincre à leur tour.

Comment diable n'être pas énergique avec le soleil et les richesses dllalie, et quatre siècles de ce joli petit gouvernement?

11 n'y avait un peu d'exception pour tout cela, et un peu de fixité qu'à Venise. Aussi les Vénitiens étaient-ils devenus lîs Fran-

çais de 1 Italie, gais, spirituels et sans énergie^. Avec une énergie brûlante ou sombre, suivant qu'on est dans une veine de bonheur ou d'adversité, il est impossible d'être gai, spirituel, léger. L'esprit a l'habitude de mettre trop d'importance à tout: dès qu'on est indigné, l'on ne peut plus rire ni sourire.

* Dnns les départemenls, s'entend,

i Voyez dans la Vie d'Alfieri, écrite par lui-même, les l'chevins de Paru, se penianl dans l.i boue en allant complimenter loiiis XV le premier de Tan. (li. D.)

A MONSIEUR LE GAUON D2 M..., A PATilS.

Milan, le 1" décembre 1817.

Votre lelire, que je rcçusà Tlniélin, fit la coiisoialion de mon c.\i\; celles des 13 et 20 novembre, que je reçois aujouidliui, me font penser, pour la première fois, à celte ennuyeuse lutte des droits contre les privilèges, qui remplit tout en France. Plus une pierre de voûie est bonne pour sa place, moins elle peut convenir ensuite pour tout autre bâtiment. De manière que, de tout ce qu'on fait en littérature en France, il n'y aura de bon que le point où on arrivera en 1858. Dans les pays qui n'ont pas de but, les arts ont gardé leurs charmes coulumiers, tandis que voire Manie des grandeurs est uu article de politique en vers et en cinq actes.

Psaird redEgitlo est un ballet assez amusant de Viganô, qu'on a donné hier pour la dernière fois. Psami était précédé du secoudâcle dn Malrimonio segreto. Galli, dans le rôle du comte, est seulement parfait pour moi. La froide Festa faisait Carolina, et le ténor Monelli, bon dans une petite salle, était sans couleur d.ins ce gouffre * énorme. Après le grand ballet, le second acte de la

Cenerentola de Rossini. C'est comme Psami, du médiocre d'un grand artiste.

le tre Melarancie sont trois princesses que dos génies enlèvent endormies dans leur lit, qu'ils apportent dans une forêt où le sabbat se tient, et qu'ils jettent par terre, le tout à la manière des Mille et vnenuits. Aussitôt une fée offensée les charigc en trou belles oranges et les emporte dans un sac. x\rrive le génie e. Mourah, monté sur un bélier gigantesque; il fait venir en un clin d'œil un cbevalier qui n'était qu'à deux mille lieues de là , et c'est pour lui faire cadeau d'un sac où se trouvent: 1° uajoli pain de munition, ensuite un balai de trois sous, plus un paquet

* l,e thé:Hre(le la Scalîi

de ficolle. A la vue de ces jolis cadeaux, le chevaliei' (le jeune et supeibo Molinavi) saule sur le bélier, qui part au petit trot et l'anièiie devant une cour fermée par uue grille de fer; il jette la grille en dedans, «n chien énorme lui saule dessus, il le reçoit d'un air doux et lui remet le pain de munition que le chien va vite manger dans un coin. Un prodigieux géant, que l'on voit occupé à tirer de l'eau d'un puits avec un seau qu il attache à noe tresse immense formée de ses cheveux, se porte contre le chevalier, qui lui fait son compliment terminé par le don du paquet de ficelle. Le géant, enchanté, s'assied sur la margelle du I uits et s'endort. Reste une diablesse de vieille qui, avec une pelle, chaulfe un vaste four; elle est séduite par le petit balai. Alors le chevalier s'élance dans le châleau et vole le sac où sont les trois oranges; il délivre, chemin faisant, une troupe de chevaliers; ils rapportent les trois oranges à leur père; les oranges, mises sur une table, deviennent énormes , et on en voit éclore les trois princesses : mariages, balabile, etc. L'acte de l'intérieur du châleau où les trois princesses,

rendues à leurs formes naturelles, parce qu'un a jugé à propos den faire des servantes, arrivent dans un salon cù la fée, en sortant, a rendus immobiles les chevaliers prisonniers; cet acte, disje, est assez drôle. Le commencement de ce ballet est sidjlime, le milieu encore bon, la (in plate ; c'est du Viganô de troisième qualité.

La considération de ces merveilles a rempli mon cœur et mes yeux depuis le 21 novembre. —J'ai cherché et trouvé un appartement pour ma sœur; je l'ai présentée; elle a déjà trois bonnes amies. — On m'a bien parlé politique dans les loges où je vais; vous sentez l'effet des choses vagues sur un adepte qui a eu l'avantage de discourir avec Maisonette et Besançon. Je me suis dépêché de fermer les oreilles.

Je trouve toujours ce pays bien supérieur au vôtre : jugez-en. Le général prince de S. est peut-être le seul homme à courage français qu'il y ait dans l'armée autrichienne ; c'est un Laime, un Lasalle : de plus, grand prince; de plus, frère naturel de l'empereur; c'est donc un des plus grands personnages possibles. 11 y a deux ans qu'en celle qualité il trouva bon de voler à un chien d'Israélite de Ferrare pour cent mille francs de mauvais foin. Le conseil

aulique commença un procès donllejenneprincefilde bons rires avec ses amis. Il y a trois mois que lous les officiers, lui compris, qui se irouvcnl àMiiau, reçoivenirortire de se rendre en grande tenue au ministère de la guerre. Arrivés là, le secrétaire du conseil de guerre donne lecture d'un jugement en vingt pages qui, dit-on, condamne le prince à tirer les barques, je ne sais sur quel fleuve des Étals autrichiens, pendant six ans; il sera dégradé, déclaré incapable de servir, et, en outre, condamné à restitution

et aux dépens, s'élevant à la bagatelle de douze cent mille francs. Le prince se mit à pleurer. Le greffier lire un nouveau papier : l'empereur commue les six ans de galères en six mois de prison Cl confirme le reste de la sentence, ^e prince tire son épée, la remet au greffier, et, dans la même voilure de ville qui l'avait amené au ministère, part, sans rentrer chez lui, pour aller subir sa déteniion dans une forteresse de Bohême. Sa femme, laideron qui l'adore, apprend bientôt tout cela, prend la poste et lui court après. Elle est riche et payera pour lui, qui reste, à Ircnte-lrois ans, déshonoré et sans le sou. Cela doit sembler bien ridicule à des gens brillants, qui ne savent pas faire obéir un préfet. Ceci fait le pendant du fils du maréchal-lieutenant fusillé à Vienne ; mais vous savez cela.

.le lis jusquà deux heures; je me promène jusqu'à quatre cl dîne à cinq ; à sepi je fais une visite ou deux ; à huit je parais dans la loge de ma sœur; un ou deux amis à moi viennent m'y relever, et je commence mes petits tours dans la Scala jusqu'à minuit, que le tre Melarancie commencent à s'enfler sur la table du roi, leur père, et à devenir grosses des princesses. Le reste ne valant rien, je reviens chez moi, où , dans mon lit, je lis jusqu'à une heure. Je lis les lettres de d'Alcmbert, Montesquieu et autres à madame Dudeffant. Les lettres de d'Alembert ni'cnt fait beaucoup d'impression, vu que ce sont pour nous, mon cher ami, des arguments ad hominem. 11 était, en 1764, content avec mille sept cents francs de rente ; si content qu'il refusait une grande place à Berlin. Et vous avez l'effronterie, vous qui faites l'amour, qui plus est, de vous plaindre 1

Là-bas , le mépris me suffoquait ; voir dans la bouse de vache ce que j'ai vu si beau à Ilinlcr-Lindcn de Bci lin ou à

Sclicœiibrmiii, m'empêchait de digérer. II est bien vrai que je ne Iroiiverai jamais ailleurs la conversation des gens d'esprit comme lîesançon, Maisonetie, etc. Voilà ce qui fait que vos lettres me sont un besoin de premi-re nécessité.

Que Van Bross ail deviné Bombet, je m'en doutais; mais j'ai toujours rempli mon but, qui était de ne pas parler comme auteur. Je me suis trouvé, à la chute de mes grandeurs, rempli d'orgueil, mais d'un orgueil tenace, que jeûnes et prières n'ont pu chasser. Cet orgueil se sent f;ùt pour être préfet ou député. Le métier d'auteur lui semble avilissant, ou, pour mieux dire, avili. J'écris pour me désennuyer le matin; j'écris ce que je pense, moi, et non pas ce qu'on pense ; le tout en attendant que le Moniteur m'apprenne que je suis appelé à la préfecture de N..., place que je refuserais avec horreur, tant que je me

verrais le collègue de MM , etc., etc., etc. Voilà ce que

m'a appris l'examen de mon intérieur, comme disait feu Tartufe. Vous en savez autant que moi sur toutes mes cackoterics, et me ferez plaisir de toujours épaissir le voile.

Le manque d'esprit d'Alfieri est de moi, tout le reste de YEdinburg review. Idem pour le Paris d'autrefois; c'est vous qui me l'avez indiqué. Le morceau sur l'italien est de Bombet. 11 est très-vrai qu'il n'entend pas le toscan, ou, pour mieux dire, il l'entend, mais l'a peu entendu, Florence l'ayant toujours scié. L'&rticle sur Viganô, c'est mon cœur et mon sang, comme dit Parny. Le titre a été inventé par le libraire. Si jamais vous relisez, vous qui connaissez si bien la chose, usez un crayon à relever ce qui vous semble faux ; ou mieux, faites un petit cahier des bévues, avec des renvois, et profitant du moment ou l'auteurvous donne de

l'humeur, diies-luidcs sottises, ferme. Je n'ai pas ouvert ce volume^ depuis qu'il est broché. 11 me semble qu'il doit paraître un peu Alfieri, c'est-à-dire sans esprit. Conte7.-moi net ce que vous en a dit Maisonetie, excellent juge à mes yeux, depuis qu'il méprise un peu ces gens que je méprise tant : la Harpe et Suard. Si je ne vous dis rien des cadeaux dont il m'accable, c'est que je veux conférer ce soir avec

• p.omf, Naples e{ Florence ?n lol7^

mes amis sur les moyens de transport ; s'ils sont en route, vous avez Lieu fait.

Je suis enchante, car je vois que cet homme si aimable, et que la bonté de son cœur rend si supérieur aux Cromwells qui rcntourent, pense à moi : cependant basta cosi. Ce pays est si stérile, que jamais je ne pourrai faire l'équivalent de ces deux précieux volumes. Il y avait un trou en Suisse où végétait uu peu de liberté de la presse; vous avez vu dans la Gazette de Lausanne, n" 92, je crois, que les ministres de France et d'Autriche invchuscnt là-contre. Cela est bien bête, à mes yeux, s'entend. Ou faites fusiller des libraires Palm, ou ne nous ennuyez plus de votre sottise; vous n'avez pas les qu'il faut pour comprimer; coutcnlez-vous donc de diriger, c'est-à-dire d'amoindrir, d'égarer, comme le cardinal de Richelieu fit par son Académie française. — Je lirai les deux Moniteurs où bavardent les provinciaux. Je vous indique, par contre, le Moniteur du 51 octobre sur la liberté et ï arbitraire. L'auteur m'a écrit une excellente lettre; ne le nommez pas. Au reste, je n'ai pu encore voir son Moniteur. Je ne suis pas tout à fait de son avis ; je ne veux pas que le gouvernement se mêle le plus possible de mes affaires, L'Amérique-Nord me semble un modèle parfait; voyez le Commentaire sur Montesquieu (par Jefferson), — Ce qui

a intéressé surtout, c'est le détail de vos journées et soirées. J'ajoute, à ce que je vous ai dit de moi, que mon dîner d'hier, excellent et chez le restaurateur le plus noble, nous a coûté six lire à deux : la loge six lire; les deux billets quatre lire. Or, une lira vaut soixante-seize centimes. Cette vie est tout ce qu'il y a de plus noble et de plus splendide.

Ceci me conduit au matrimonio de Besançon. Si la fil.'e a cent cinquante mille francs, si elle est (ille unique, et qu'il n'y ail qu'une mère, je conseillerais d'épouser, parce qu'alors on peut rester à Paris en se moquant foncièrement de tout. Mais voilà ma condition sine quâ non. Rester à Paris pour trembler chaque matin d'être supprimé dans quelque nouvelle organisation, c'est l'antichambre de l'enfer ; je crois que tous les employés de province sont dans ce cas.

Je vous dis, pour ne pas l'oublier, que M. de Tracy m'a dit du

mal de Mac Intosh. C'est un homme qui ne voit pas noiicment le

rapport des peuples cl des kings. Peut-être cela ne vous déplaira

pas.

J'ai lu la phrase de votre lettre sur l'immorlel Galiari à un Piémouiais homme de goût, qui a été saisi d'un rire incxiingui- Ijie; c'est le Ciniabue d'un art dont Peregô, Fuenlès, Landriaui, Sanquiric, sont les Carraches. Mais je vous pardonne tout si vous laites votre journal. Ah! chien de paresseux ! vous allez m"objocler le travail dont vous êtes surchargé. Songez au beau voyage «l'Angleterre, en 1850, que payera M. Ridgeway.

Mais une commission à laquelle je tiens essenliellement, c'est que vous vouliez rae rappeler au souvenir de madame C...; est-elle bien délivrée de celte triste jaunisse, si peu faite pour imo jolie fiunnc?

A H. LE EARON DE W..., A PAU'.S

Milan, le 5 janvier 1818

Je suis enchanté, ravi ; rien ne peut payer de telles lettres. J'ainie même la boueuse politique quand elle est traitée d'aussi liant. Vous ne m'en parlez pas assez au long. L'histoire de voir des gens inscrits iwiir parler co?îire a réveillé toutes les curiosités. Pour moi, je suis à peu près de l'avis de Quiulus Fabius B... : le jury, en appel, me semble tout ce que ces enfants-là peuvent supporter; seulement, si le jury n'a pas prononcé soixante jours après larrestalion des prévenus, on leur ouvre la porte et on leur souhaite le bonjour jusquà nouvel ordre, llier soir, dans une réunion de onze personnes, ou s'est occupé une demi-heure de la loi sur les journaiix, qui a passé par cent quatre-vingt-deux con:re cent trente et un Si vous voulez juger de notre fanal, cherchez la Gaxelie de Lugano chez Galignani. Mais, pour Dieu! parlez plus longuement de l'esprit politique de Paris.

J'en viens tont simplement à ce qui m'intéresse le plus. -Te suis dans ladmiration de votre patience de mettre des notes marginales. Cela est exactement mon journal ; j'en étais aux deux tiers, quand vous me fîtes lire l'article sur madame Dudeffanl et celui d'Alfieridansr£(/î«^i/7Y; reinew; pour mettre ces idées en circulation, je les ajoutai. Je ne nierai point que Stendhal n'ait eu

souvent des nerfs à Rome : mais, dans ce siècle fardé, n'estce rien qu'un livre de bonne foi? Comment voulez-vous un portrait complet en deux cents pages? Sur la vanité des jeunes Français, nous ne sommes pas d'accord. 11 est trop clair que ce n'est plus dans le jabot et dans les femmes qu'ils la mettent; mais c'est dans tout. Paraître est toujours plus pour eux qu'être. Voyez M... et ions nos amis de Cularo. Quant à la ducomanie de Stendhal, outre qu'elle est fort naturelle chez un homme d'une si haute naissance, un beau jour, pour nêtre pus reconnu, il a multiplié par la quantité comtes et luarquis, toutes les initiales crtées. Songez que la noblesse d'Italie, excepté Venise, e^-l plus riche que jamais. 11 y a ici deux cents familles à cent mille francs de rente, qui en mangent (rente. Retenez ce trait pour ritalie de 1848. Les nobles y auront (et je m'en réjouis) Tinfluence rc'elle et constitutionnelle de richesses immenses. Aujourd'hui, il n'y a que les comtes et marqiin de Stendhal qui reçoivent. Je vérifie, par toutes les anecdotes que j'entends, ce (ju'a dit Stendhal ; je n'ai pas changé d'yeux. Je voudrais vous tenir ici en présence des modèles. Quant au Piémont, Stendhal en savait trop pour parler. — C'est incroyable, mou meilleur ami en est.

M. Dalpozzo, maître des requêtes à Paris, ensuite premier président à Gènes, vient de se couvrir de gloire en faisant imprimer ici des plaidoyers ou consuliations, pour mieux dire, qui dévoilent toute la vénalii(5 of the (roman) senate '. Un peuple ainsi mené deviendrait le plus fourbe, le plus méliant, le plus coquin de la terre en cinquante ans. C'est comme les Grecs d'Athènes gouvernés par l'esclave d'un eunuque noir Je calomnie le kislaraga, sa justice vaut mieux.

* Du sacré collt';;C.

Autrefois les puissants avaient la puissance, et de plus le respect ; voyez M. de Clioiseul. Mainlenaul ils n'aiiroiil plus que la puissance. Il faudra qu'ils baissent conlinuellemei'.t les yeux, ou, à chaque regard, ils seront obligés de mâclier le mépris. Si vous saviez ce qu'on dit de l'ami de Maisonelle et des autres! Moi, je trouve le public injuste; il faut que ce soit bien fort.

Nous venons de faire une grande et très-grande perle. Sa Majesté s'est lassée du conseil aulique, et a nommé ou nommera des ministres comme à Paris. Elle a nommé M. de Saurau ministre de l'intérieur; il aura des chefs de division pour chaque royaume. Celui d'ici n'a pas inventé la poudre, au contraire ; mais il a cinq cent mille francs de rente et une fille unique ; il donne aux pauvres quatre mille francs par semaine ; il ne pense qu'aux moines; il alla à Vienne, il y a deux ans, pour les redemander. Ce gouvernement, qui ne tombe pas dans \ci concordais et dans l'oubli du passe, lui refusa sa demande. An retour, on ne trouva pas sur sa porte l'excellent mot maison Bancal, mais bien une figure de grandeur naturelle, en habit de cour et fort ressemblante à lui, comte Bassi... De chaque poche sortait une petite figure de moine et de religieuse, et lui, il embrassait de toutes ses forces un énorme fiasco, aussi grand que lui. Nous allons avoir le sage archiduc Régnier, et pour second un M. Guicciardi... ministre ou préfet de police ici sous l'usurpateur. Quelques personnes lui accordent un talent supérieur; mais tiendrat-il les prêtres et les nobles comme notre comte de Saurau? J'en doute. Les quatre dernières années de ce pays-ci sont un modèle, mais c'est du talent perdu; ce qui est absolu n'est plus de mode.

5 janvier. — Voilà onze personnes qui viennent de décider un bien grand point (sur la presse). Puisque nos admirables ministres, avec une majorité aussi forte, n'ont pu avoir que onze voix, ils doivent voir que l'opinion veut le jury. C'est murer dans les cavernes intérieures du Vcsiive un gaz inflammable, qui, là, est dangereux, et qui n'était rien exhalé dans l'air. Il fallait faire des jurés payant deux mille francs d'impôt. Nous ne serons pas du même avis; cela me semble une grande bêtise. Ne pouvait-on pas empêcher les élections de l'année prochaine ? II n'y a pas

moyeu d'y tenir avec de lel-^ jacobins. Ou bien nousrécoueilierous-nous de cœur avec ces bons ultras? Éclaircissez-moi bien celle grande question. Dominique me disait qu'il se fiche d'être conquis; il aime mieux le jury pour la presse, et les Prussiens. Avez-vous regardé révénement de la Warlburg le 18 octobre? L'Allemagne en est à son 1789. Que pense notre ami Maisonelte? car je pense, moi, que tout son coeur n'est pas dans ses vingt-cinq mille francs. Nous n'aurons pas toujours des gens de génie pour ministres. M. de Cboiseul était bien puissant; il a pour successeur l'infâme d'Aiguillon. Si les deux tiers des Français disaient quil est nuit à dix heures du matin, le king doit dire de même, si le métier lui plaît.

SPECTACLES

Mais parlons spectacles, nous serons moins dissidents. Le 20 décembre, la Scala a ouvert. L'abonnement coule cinquante francs jusqu'au 14 mai. L'opéra les Deux Wladimir, exécrable copie de Mérope et d^Hérnclhis, a une musique volée à l'Académie impé-

riale de musique, id est savante, plate et ennuyeuse au suprême degré; c'est de Winter, jeune poulet de soixantedix-neuf ans. Vous lui devez Proserpine. Le premier jour on a ^ifllé celte infamie; le second, cent billets donnés l'ont fait tolérer. Tandis qu'on le huait, il pleurait de joie. On applaudissait la fille naturelle de ce grand homme, mademoiselle Mclzger, jeune créature criblée de petite vérole, laide et c... au suprême degré, mais voix superbe. C'est un soprano, pas si haut que la Bonini; cela plairait à Paris. Madame Camporesi a une voix froide et magnifique. C'est peut-être la première après la sublime Catalani. La Marconi, contre-alto passable, plus laide encore que la Melzger. Madame Camporesi, avec des traits superbes, est déplaisante. — Le 18 janvier, nous aurons Ciro, de Rossini; ensuite un opéra de Soliva; et, le 14 mars. Don Juan, pour la troisième fois en deux ans.

A Venise, fiasco infâme aux deux théâtres San Mosc et la Fenice. Ils ont sifflé Tachinardi, Galli et la Festa. Les deux prenners sont des dieux pour moi. A Naples, VArmida de Rossinf

a eu le plus grand succès ; mais on a été obligé d'aller le clicr-clicr à la campagne avec de la maréchaussée, et de le metlrc eu prison pour lui faire terminer la parlition.

Le carnaval, à Naples, ne commence que le 12 janvier. — Je ne vous parle pas de beaucoup de petits fiascos dans les petites villes; on a de Ihumeur, on la passe sur les acteurs.

On a été sur le point de mettre en prison Vigano. Cet homme de génie ne sait pas composer sur le papier. Il a commencé Dédale et Icare le 4 août, et Ta fini le 25 décembre, en faisant répéter de dix heures du matin à six, et de dix heures du soir à quatre

heures après minuit. Dédale, siftlé le premier jour, est comme les tragédies historiques de Shakspeare ; ce n'est pas Racine ou Voltaire qui peuvent faire cela, l'action csl profondément vraie; mais elle offre peu d'intérêt. Chaque jour, cependant, ce ballet a plus de succès. Les machines en sont pitoyables, les décorations mauvaises, excepté la dernière; c'est la cour de Neptune. Rien moins que des poissons dansants dans un palais de madrépores et de corail. Ce spectacle est magnifique et surtout singulier, mais ne peut pas se comprendre à Paris. Cela convient à mes nerfs et m'occupe pendant huit jours.

Le second ballet de Viganô a été aussi tellement sifflé qu'on l'a supprimé. Nous en aurons un nouveau le 12 janvier, et le 24 Olello, grand ballet. Il paraît que Mirra, que je n'ai pas vu, était un chef-d'œuvre ; on pleurait. Remar(iuez que les tragédies de mon dieu, Shakspeare, donnent des ballets tout faits. Le balabile, les danses sont pitoyables, à l'exception de dix jeunes élèves charmantes. La pantomime de Dédale est très-bien jouée par Molinari (Minos), Pallerini (Procris), et surtout par la Grassi (Icare). Icare a quinze ans, et ses mouvements font... plaisir; c'est un grand bien.

Le petit thé.ilre Be nous a divertis par le Roi Théodore, mal chanté. Paisiello est bien gai; mais, après mie demi-heure de cette musique, qui ravit d'abord, on est tout surpris de s'ennuyer. — Depuis deux jours, le Comte de Comminges; l'encre

est blanche auprès de cela ; la musique est du jeune Pacini, et a beaucoup de succès.

La chute de Tramcz.uii a relenli ici. Stendhal n avail-il pas raison? — Madame Boroni, contralto, est une ci-devant maîtresse

de Dominique. Son mari, M. C , est ce courrier que je

voulais vous faire protéger auprès de M. de... Si vous voulez une lettre pour elle et lui, vous aurez une lucarne sur le théâtre ; mais c'est un ton de dix decrès au-dessous d'A^laé.

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS

Milan, !e 21 mars J818

Quand je lis vos lettres, j'ai, pour un inslaul, le regret de n'être pas à Paris. Ce que vous me dites de la place est vrai; mais je ne sais i>as solliciter. Vous rappelez-vous Tefforl que nous eûmes à faire sur nos caractères pour nous mettre en bas

de soie et aller chez madame B , et, quand nous fûmes chez

le portier, nous restâmes tout pantois d'apprendre que depuis quinze jours elle ne recevait plus. N'est-ce pas là une maladresse insupportable, un manque ab>olu de talent? Quand vous avez eu un oncle ministre, vous avez fait comme moi quand j'avais un cousin, vous avez réussi. De plus, vous êtes de la faction, si ce n'est dominante, du moins aimée en secret; moi, je suis ouvertement un chien de libéral, pour tout potage. Vous souvient-il du mépris que Stendhal témoigne quand il est à Francfort: c'est un morceau de mon journal de Paris. Donc, je ne suis pas encore assez misérable pour aller admirer les rapports de messieurs tels. J'ai éprouvé, d'ailleurs, que pour tous les sots, je sens l'orgueil d'une lieue. Sans haïr personne, j'ai toujours été finement abhorré par la moitié de mes relations officielles, etc., etc., etc. Enfin l'Italie me plaît. Je passe, de sept heures à minuit, chaque jour, à entendre de la musique et à voir "lieux ballets; le climat fait le

reste. Savez-vous bien, monsieur, que depuis six jours nous sommes à quatorze degrés de Réau-

mur? Savcz-vor.s qu'à Venise on vil dà siynore pour neuf lire, Cl que coUo lira-Và vaut ciiiqiianle ccnlimes? — Je vis encore un an on deux à i\lilau, puis autant à Venise, et puis, en 1821, presse par le malheur, je vais à Cularo, je vends la nue-propriété de l'étage de M. de Salvaing, dont B m'offrait dix

mille francs celle année, cl je vais tenter fi)rliino à l'aris. Otcz-moi le senîiment de mcpris, rendez-moi les chevaux du Carrousel, et nie voilà. Vous me trouverez fou; mais que voulez-vous? tout ce qui en vaut la peine, dans ce monde, est soi. Le bon côté de ce caractère est de prendre une retraite d(! Russie comme un verre de limonade. Prenez-vous-en à vous-même, mon aimable ami, si je vous ai parlé aussi longuement du moi.

Aubertin a examiné votre balance. 11 craint, comme vous, ime bêlification à peu près inévitable. Remède: Cinq heures exactement payées, chaque semaine, et consacrées à un travail antiputride. Prenez : la nouvelle édition d'ilelvélius, les quatre volumes de Tracy-Jefferson, total huit volumes, et lisez-mo' cela cinq heures par semaine, montre sur table ; lisez de plus les quatre Edinburg review chaque année.

D'a[)rès le tapage charmant que fait le livre de cet infâme défenseur d'Antinous \ je ne doute pas que le chef des prêtres et

tous les autres honorables ne veuillent se procurer un livre

si bien pensé.

Faites-moi acheter la collection complète de mon cher Edinhburcj revicwQ.&A fait vingt-sept volumes. Pour votre peine, gardez -en dix pendant six mois; car il ne me faudra pas moins pour dévorer les dix-sept autres. La moitié est à sauter net;

mais le reste vaut un peu mieux que la façon de M!\I. V ,

Auger et même Lacrctelle. Cola bat diablement en ruine la cidevant soi-disant littérature française.

lî ne manque au charmant Maisonette que de comprendre Jefferson (qu'il se garde bien de relire Montesquieu) et de se faire traduire huit articles deV Edinburg review : par exemple, dans le w 52, je crois, l'article sur la nouvelle édition du Swift, et les grands articles du n° 50, sur Dante, Pétrarque et lord Dyron.

• C'cil de lui nièiiie qu'il j)iiile.

Le coiiiinonccnieiit de Tarlicle de Maisonetle sur Bomlicl est délicieux. Voilà la grâce française, rurbanité que les deux chambres nous feront perdre ; le lourd raisonner viendra à sa place. D'un autre côté, aux louanges prés, qui sont excessives, l'ailicle de 0 donne une idée j'ius approfondie du

livre. Ne pourrait-on pas se rédimer du reproche d'immoralité par un cri de l'innocence persécutée? Une bonne réclamation, bien insolcnle, dans le Journal du Commerce, pousserait à la vente. Je suis comme l'huissier: «Frappez, monsieur, j'ai quatre enfants à nourrir. » il faut répéter à ce public, si bien nommé fliisqiie, qu'il doit, en conscience, acheter un livre si beau. Voyez donc si vous ne pourriez pas, entre deux passe-porls, accoucher d'un cri de l'innocence.

En juillet 1817, vous me disiez qu'il n'y avait pas eu de consjji-ration à Lyon, llappclcz-vous les instructions données au duc de Ragnse; vous étiez tout Sennevilie alors. Et les trois fugitifs, en Suisse, que Watteville ne voulait pas rendre? Et cet ami vôtre, noblement employé à lui fournir de petits complolins? Je vous trouvechangé. On saura qu une cour prévôtale a fait fusiller ving-thuit pauvres diables dignes, au plus, d'un an de prison : où est le mal? Il est sublime qu'on discute publiquement et librement en mars 1818 des événements de juillet 1817. Savez-vous ce qui se passe encore? Moi, je le sais par les Anglais voyageurs.

Je vois trembler vos préfets, dont trente, encore, sont exé-crables et vingt faibles. Savez-vous les progrès de la couleur

verte à Cularo, et les prêtres portant aux nues B , el lui

disant an nez qu'il efface Bayard et Lesdiguières?

On m'écrit que C va être rappelé. — Cela est faux, me

direz-vous. — Soit; mais on me l'écrit. — Dites-moi donc qu'on a peur de ces terribles cinquièmes, qui s'échelonnent dans l'ave-nir. Je ne vois pas de milieu : il faut être ou tyran de fer comme fionaparle, ou raisonnable en laissant raisonner. Je ne crois pas que le cardinal de Richelieu lui-même se tirât d'affaire par un mezzo-lermine. On peut amasser quatre millions et un duché, mais intérim la boutique va au diable. Je conclus qu'au fond du cœur vous êtes, &ans vous en douter, un peu ultra. Moi, je veux la constitution actuelle, moins les deux noblesses, el pins le 1. 4

jury pour la presse; plus encore, dater de la troisième année. Aulrenieiit, Ibomnie qui jouit d'une rente viagère ne peut aucu-nement lier son successeur. Cette phrase vous semble triviale;

patience, vous la rencontrerez un million de fois d'ici à trois ans. La France aura la coliijue jusqu'à ce qu'elle accouclie de cela; c'est l'avis, à peu près unanime, des voyageurs anglais. Au reste, la France sera bientôt le pays le plus heureux de l'Eurupe, sans aucune comparaison. Ce ([u'on paye aux allies ne signifie rien. Nous ferons une bonne banqueroute des deux tiers en 1830. Je crois, avec Jefferson, que c'est là la seule bonne politique. Autrement, vous ne manquerez pas de Pitt, que les immortels Lacretelle appelleront probes, parce qu'ils ne laisseront pas de quoi se faire enterrer. La moindre laute de Timon peut vous jeter dans une mer de sang. Les demi-pacunls, les riches paysans sont enrages; et contre qui? et où est la force réelle? Je ne conçois pas que vous laissiez partir les étrangers. Point d'étrangers et point de concordat, l'un ne va pas sans l'autre. En ce sens, je suis de lavis du Staidiope. Est-il mort, au moins? S'il peut se tirer des duels, il a un nom ; mais le pas est difficile. Expliquez-moi donc cet enfantillage de renvoyer les étrangers? Probablement vos esi)ions vous trompent par des rapports, ou ils vous flattent. Ayez donc des copies des rapports que les espions russes envoient à leur maître. Mais, bon Dieu ! vous êtes abhorrés par toute la canaille; comment ne le voyez-vous pas? Une glace d'un pouce d'épaisseur vous sépare de 1793. Voyez donc que l'Angleterre est hors d'état de payer une nouvelle coalition, pendant deux campagnes; répondez un peu à ceci par vives raisons.

Ahl mon ami, quelle voix que celle de mademoiselle Elena Viganôl Figurez-vous que la loge de ma sœur lui a coûté, par grâce singulière, trente francs. Elena est fille de Viganô et soeur {i^Otcllo, de Mijrru, de Prométhée, et autres chefs-d'œuvre que j'adore. Canova, Rossini et Viganô, voilà la gloire de l'Italie actuelle. Elena est le premier amateur de l'Italie; elle a eu hier

vingt-cinq ans. C'est bien là ilcanlar cheneW anima si sente. Sa voix légère est légèrement appannata (voilée) au j>remier air. Pour elle, c'est le brio, l'esprit, la coquetterie même. Je vais

chez elle depuis un mois et l'entends chanter chaque soir. C'est une véritable âme d'artiste ; elle a fait des choses héroïques pour l'amour. Par exemple, veiller sept mois de suite un amant mourant, et étant à Venise pendant le blocus, traverser les postes autrichiens dans une gondole, être arrêtée vingt fois, et, enfin, voir cet amant, lequel au bout de sept mois d'étisie, est bien et dûment mort à Padoue. Voyez dans le journal du 22 et dans celui du 24 ou 25 les détails de son concert de ce soir. Toutes les dames de la ville rabhorrenl; car elle a le talent de reunir quinze hommes tous les soirs et quarante le vendredi; talent absolument inconnu ici. Une femme craint toujours qu'une autre lui riiba il moroiis {VInnamorato) . — Mon thermomètre est ceci : quand une musique me jette dans les hautes pensées sur le sujet qui m'occupe, quel qu'il soit, celte musique est excellente pour moi. — Êlcs-vous sujet au même phénomène? Toute musique qui me laisse penser à la musique est médiocre pour moi.

24 mars. — Une musique détestable est celle de Winter, YEtelinda, siffléehier soir. Le ballet de Vigano, la Spada diKennetk, roi d'Ecosse, est bien joli. On avait trouvé Olello trop fort, trop plein d'action, trop tetro; la Spada est une fêle pour l'imagination. La Pallerini et le jeune danseur Molinari vous feraient un vrai plaisir. Nous en avons bon besoin; toutes nos musiques de cet hiver ont été exécrables. Les génies sonle» monnaie dans tous les genres.

Je vois dans les Débats\e rappel duD Bon! mais le souspréfet de Bourgoin? mais tous les sous-préfets de 1815, qui sont verts?

Ah ! vive la J^linerve!

En terminant ces plates huit pages, je demande que vous m'en écriviez deux, pour ne pas laisser moisir les nouvelles- Voilà le vrai malheur de n'être pas à Paris.

A MONSIEUR LE BAF.ON DE M..., A PAUIS.

Grenoble, le 14 avril 1818. Stendhal vous a donné une peinture vraie du gouverneraenl

de Milan. Le inaîlre, ennuyé de la chambre aulique, forme des ministères. Le conile de Saura» est ministre de Tiutérieur; le comte Mellerio, riche bigot milanais, trcs-haï, est sous-sccrélaire d'État, et est parti pour Vienne le 1" avril. Le comte Sirassoldo (nom italien), du Frioul, est président du gouvernement. 11 hait les nobles et le prêtres; il a pour vice-président le célèbre comte (juieciardi, le Talleyrand de la Lonibardie. François l'"' lui disait : « Je n'oublierai jamais que c'est à vous (pie ma maison doit la Valléline. » — Guicciardi était l'homme à donner pour directeur à ce faiblissime Eugène. Il a quatorze enfants; il joue toute la journée aux jeux de commerce, avec des millionnaires, et, sans fripouner, gagne quinze mille francs ; il était sénateur.

L'archiduc Régnier, futur vice-roi, a trente mille francs de renie et occupe à Vienne un second étage. Ce serait un bon chef de division, minutieux à l'intérieur. On est étonné qu'avec autant d'instruction positive, avec toute une statistique dans la tête, Ion soit si aveugle aux conséquences les plus immédiates. Il a pour majordome, ou l'équivalent, le comte de Saint-Julien, homme desprit, qui connaît à fond l'Italie. Je connais plusieurs gens du gouvernement qui disent : « Les espions nous sont inutiles, nous sommes abhorrés; mais si d'ici à quinze ans les peuples italiens

ne se voient pas donner la main par la Piussie ou la France, ils nous rendront justice. »

Le gouvernement, en général, est fort bon. Dans le gouvernement de Mdan, un peu moins de la moitié du royaume d'Italie, on fait le budget, plus on impose vingt-deux millions de francs qui font le bénéfice de l'empereur; je dis bénéfice, parce que cette somme arrive à Vienne dans sa caisse particulière. Il a une peur du diable d'être chassé. Tous les grands employés partagent celte crainte chimérique; ils conviennent tant qu'on veut des vices du maître et finissent en vous disant: « J'ai cinquante ans; j'ai toujours pensé à me retirer à soixante; pourvu que ça dure encore vingt ans, pour me payer dix ans de pension, je suis content. »

Depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, c'e^tà-dire depuis l'employé de six cents francs jusqu'à M.M. de Budna, général, çt

Strassoldo, présideul, tous croient sincèrement que, d'ici à vingt ans, rilalie prendra une i)Osilioii natureUe, coinnie ils disent. Je n'eu crois rien; eu tout cas, la veille des assassinats, je lilerai Prina serait vengé sur deux mille nobles. Ils disent ([ue si la voilure, en France, n'a pas tourné, c'est qu'elle était lestée par les biens nationaux.

Jamais roi constitutionnel n'a subi d'éclipsé aussi totale que Cechin (Francescbino), du temps de la gloire de sa Caméra Aulica. Tandis qu'il était à Milan, l'on aKichait des décrets signés par lui à Vienne avec cinq jours de date, et des décrets qui stipulaient le contraire de ce qu'il disait. Biais, comme le king de Sardaigne, il fait tout pour le voijlio, comme on dit (pour la gloire du mot: Je veux).

Les nobles sont extrêmement mécontents ; et, ne sacliant de quel bois faire flècbe, les assassins de Priua se font libéraux. Les prêtres sont furieux. Le comte Gaïsrucli, archevêque de Milan, est un grand chasseur devant Dieu, et de plus un déterminé fumeur. Oii aura beaucoup de peine à i'empècher de venir à la Scala en grande loge. L'évêque ou arcbevêipu^ de Trente, auprès duquel il a été employé, aimerait nneux manquer à son bréviaire qu'au spectacle.

Les cris des nobles et des prêUes, ces grands ennemis de toute civilisation, auraient, je crois, converti à l'Aulriche les esprits de ces riches et voluptueux bourgeois qui, à Milan, font le fond de la population ; mais, par principe de justice et d'honnêteté, bête à l'allemande, le gouvernement a voulu appliquer à l'Italie les lois paternelles faites par les lourds habitants du Danube. — Par exemple : deux témoins suflisent pour faire un testament; deux fripons déposeront que madame de Valserre a donné tous ses biens, de vive voix, et en leur présence, à un troisième fripon absent, et cela suffit. — Les assassins et voleurs, n'ont pas de défenseurs; la bonne àme des juges doit leur suffire, etc., etc.; enlin la législation des ànons et des oies appliquée à un peuple de singes malins et méciiants.

Pour appliquer cette belle législation, on vient de renouveler tous les tribunaux, et de chasser six cents juges italiens qui, avec leurs familles, sont à la mendicité. Dans chaque tribunal,

il y a un lier» de juges allemands, mesure nécessaire, car les Ilaliens ne comprennent nnllement resjiril de lois aussi baroques.

Le renvoi des juges du pays a profondémenl clioqué le peuple. Vous voyez que ce pays, quoique heureux, s(!slime forlà],laindre.

Leur richesse est incroyable. On a ordonné de raccommoder les balcons cl de mettre des consoles ou arcs-boutants à ceux qui avaient plus de six pouces de saillie. Cette petite loi de police a fait reconstruire la moitié des façades do Blilan. Sous un autre prétexte, les deux tiers des boutiques sont changées ; en un mol, on regorge de richesses. Les banquiers Cifnù ont gagné un million sur leurs soies, en quinze jours. Tout le monde a gagné en proportion, les soies ayant augmenté à Londres dune manière incompréhensible ; la cause eu est au lîcngale.

Ce qui augmente la richesse du Milanais, c'est l'incroyable absurdité des lois qui se succèdent en Piémont. Tous les gens riches viennent respirer Milan. Ce spectacle corrige un peu les Milanais de la manie de se croire malheureux. Milan est, dans le fait, une riche république, adoimée aux arts et à la volupté.

Voilà, je crois, mon cher philosophe, tout ce que je ne pouvais pas vous écrire de là-bas. J'oubliais deux hommes extraordinaires : M. Dalpozzo, que vous aurez vu à Rome, président de la Consulta, ou à Gênes, premier présidenl, ou à Paris, maître des requêtes : c'est le Benjamin Constant du Piémont.

On imprime à Milan les Opère d'un avvocalo native Milanese; c'est une suite de consultations qui forment la plus sanglante critique des arrêts du sénat de Turin, corps judiciaire fort respectable avant la révolution, et qui aujourd'hui passe pour archi-vénal, M. Dalpozzo a vingt-cinq mille francs de rente et la bonhomie ou l'ambition de rester à Turin. En février il y a eu grand conseil sur son compte; il s'agissait de le mettre à Fenestrelle pour quatre ans.

Le gouverneur de Turin, M. de Revel. vieux honnête homme lie soixante-cinq ans, vient d'hériter de biens immenses dun M. de la Turbie. Il a dit au conseil : « Mais enfin Dalpozzo ditil vrai? — Oli ! il n'y a pas de doute. — En ce cas, nous sommes Irop heureux d'avoir quelqu'un qui s'oppose un peu à tous ces

avocats.» C'est uniquement à ce propos que Dalpozzo doit la tief des champs; comme propriétaire, le Hevel acraintle jugomenldu sénat. Dalpozzo nallaut pas en prison, on pourrait bien lui donner une place; c'est peut-être pour cela qu'il reste à Turin. C'est un homme aimable à force de raison. Je le voyais tous les soirs dans une loge, et il nous contait de drôles df irails. Le king est le meilleur homme du monde, et peut-être aussi dominé par ses ministres que s'il donnait les deux chambres; mais le voglio .'... (l'honneur du mol voglio), me disait un Piémonlais, homme d'esprit, en nous promenant sur la place du Château. — M. G. se fait moquer de lui ; ilfiutramonr à la Louis Xlil et sans offenser Dieu. — Le ministre de Russie, ouvertement brouillé avec les ministres, a déclaré que dorénavant il habiterait Gênes; c'est une mauvaise tcle. — Le comte de Lodi couvre le Piémont d'espions et me paraît fort adroit. Pour moi, je regarde conmie extrêmement intéressant et utile que le Piémont reste in statu que.

L'autre homme remarquable est le médecin Razori, un des conspirateurs de Mantoue, qui est sorti le mars. Pauvre comme Job, gai comme un pinçon et grand comme Voltaire, au caractère près. Razori a une volonté de fer. Je mets au premier rang des hommes que j'ai connus. Napoléon, Canova el lord Byron; ensuite Razori et Rossini. Il est médecin el inventeur, de plus poëie el écrivain du premier mérite. Il va vivre en faisant des livres; il traduit en ce momenl de l'allemand. Conversation étonnanie, fi-

gure usée, mais superbe, figure de camée. Si vous étiez moins encroûtés, vous auriez un homme comme cela pour huit mille francs à Paris. Ce sérail le brochet qui ferait courir vos carpes; il iroublerait un peu le concert de louanges réciproques que vos savants se renvoient sans cesse avec un accord si touchant.

Ce qui fait que je ne solliciterai que le plus tard possihle, c'est que je passe trois soirées ou plus, par semaine, de onze heures à deux après minuit, avec madame Elena Vigano, fille du grand compositeur de ballets, et qui est le premier amateur d'Italie. Nous sommes là quinze ou vingt ; on parle ou l'on se tait avec le plus parfait naturel ; vous m'enleodez, vous, qui

connaissez lltalie, el îS'iiia nous chante sept à huit airs, qninze ou vingt, quand le cœur lui en dit. Les trésors de la iampe nier-VL'iiieuse ne pourraient payer, pour moi, les délices de ces soirées. Songez qu'où y va en boites, archi-bolles, et (jue souvent je n'y prononce paswn mot. On s'étend sur un canapé, et ou se laisse charmer. Le portrait de Nina, que Maisouelle vous remettra, est une caricature ; c'est Bettoni, imprimeur célèbre, qui a fait ces lettres.

Je passe une heure ou deus. dans la loge de M. Louis Arborio de Brème, fils du Brème qui a deux cent mille francs de rente, îiini de madame de Staël, de M. Brougham, homme d'esprit et chef des romantiques italiens. A projjos, la guerre des romantiques et des classiques va jusqu'à la fureur à Milan ; ce sont les t'triset les bleus. Toutes les semaines il paraît une brochure piquante ; je suis un romantique furieux, c'est-à-dire je suis pour Shakspeare contre Racine, et pour lord Byron contre Boileau.— Pendant que j'en suis à M de Brème, il faut que je vous parle d'une commission. J'avais bien juré de ne jamais donner de commission, mais

celle-ci n'est pas pour moi, et vous la ferez si vous voulez. La veille de mon départ, M. Louis de Brème m'a rappelé que le célèbre Alessandro Verri, auteur des ^uils romaines, a laissé en manuscrit plusieurs ouvrages. Sa famille, mécontente de lui, ne veut pas les publier; mais Verri prévoyait le cas, et a laissé des doubles à un ami. Cet ami a envoyé ces manuscrits à iM. L..., eu priant ledit L... d'envoyer mille francs à Milan, ou de renvoyer les manuscrits. Ce M. L... est !e traducteur en français des deux premières parties des ^uits romaines et, de plus, ultra. Voyez s'il vous convient de prendre un cabriolet, et de vous transporter rue Sainte- Marguerite, à Leifet d'obtenir une réponse dudit L..., qui ne répond plus depuis six mois. Probablement aucun libraire ne veut donner mille francs; mais, dans ce cas, il faut qu'il vous remette les manuscrits. Au fond, ils ne sont pas imprimables en Italie.

Vous n'avez pas d'idée des propos des ultras : l'affaire Fualdès est une ramification de la conspiration Didier; mes oreilles ont entendu cela. Donc ils meurent de peur. Tous les employés

dansent encore, quoique ruichesUe ail cessé de jouer.— On dit

ici que M. de Seuneville ne fera pas de brochure, et que B ,

cet honiuie à laleiil jaune, va |tui)lifr T histoire du coup de niaiii de D.'dier ; il est phis sûr (lu'il iuqirime De lajiisiice et des /o/s d'cxccplion en 1815, lilre impossible à remplir à Paris.— Je suis

élonué de M , dont je vous ai souvent parlé. Ce garçou-là ne

lit rien, pas même les journaux ; son métier l'absorbe, et cependant il parvient tout seul aux vues auxquelles je narrive

qu'aidé par nos Anglais voyageurs; par exemple, Tutililé, pour un Etat, de n'avoir aucun crédit et de faire banqueroute tous les dix ans. — Pour vous distraire de la politique, devenez romantique; les lillt'raleurs actuels sont conuno l'école de Bologne du temps de Francia : il faut un Louis Carraclic pour les remettre dans la voie. — A propos, certainement que je veux une description des tableaux de napliaël, cela est de première nécessité pour moi ; la Chambre de mint Paul, à Parme, et la Vierge de la bibiiolhèque, m'ont mis tout à fait du parti du Corrége, à mou dernier voyage ; j'ai besoin de me forlilier en Uaphacl.

A M. LE BARON DE H..., A PARIS

MiUin, le 22 avril 1818.

Vous croyez que je me liens pour ballu par voire excellente lettre ? Très-peu. Je suis toujours pour la banqueroute, dans lintérêl des moulons et non du berger. (You will find me baeLedby Tracij.)

Mais nous avons les beaux-arls, sur lesquels nous sommes d'accord. Devinez qui est censeur de tous les plats journaux qui s'inq)rimenl en Italie, et censeur très-sévère? L'archiduchesse Béalrix, jeune personne de soixante-cinq ans, à Vienne, qui, il y a trois ans, en sa qualité de dernier rejeton de la famille d'Esté, persécutait le Tasse. Un opéra intitulé Le tre Eleonore, qu'on allait jouer, fut obligé de se nonnner Lope de Vega.

Que je vous félicile dç votre petit cabinet donnant sur ce joli

jardin; je connais le local pour avoir eu deux ou trois missions, en 1810, dans cette maison. Le jardin où vous lirez ceci me semblait rafraîchissant.

J'attends, pour le 50, les livres de Joubert, et j'attends comme la manne dans le d.'sert, uon sans m'être impatienté notablement; car je suis de voire avis : hors Londres et Paris, il n'y a pas de conversation. Il y a des monstres, des Canova, des Piossini, des Vigano; mais les lumières ne sont pas répandues.

Si vous pouvez, d'ici à deux ans, faire une fugue de deux mois dans l'étranger, pour voir le colosse aux pieds d'argile d'en dehors, peut-être que vous reviendrez méprisant encore plus nos gens. Voyez les trois ans de voyage de feu M. le baron de Montesquieu. En un mot, je prêche pour les voyages. Pour finir de vous prêcher, et le journal — Quelle bonne chose que les Mémoires d'un homme non-dupe et qui a enirevu les choses ! C'est, je crois, le seul genre d'ouvrages que l'on lira en 1850. On lira huit hommes de génie, car il n'y en a guère plus; ensuite du Saint-Simon, du Bezenval et du Duclos, toujours; on en tire le jus de la connaissance de l'homme.

Qu'est-ce que ceux de Lauzun? Comme ce Talleyrand écrit

mal! Lauzun dira-t-il qu'il a couché avec M..., A ? —

Croyez-vous aux Mémoires de Morellet? — Quelque ennuyeux qu'ils soient, ses Mémoires aussi secs, aussi ratatinés que ceux de Bussy-Rabutin, pourront être curieux.

On dit ici Stanhope tué d'une balle et achevé à coups de poignard. Si le fait est ou devient vrai, donnez-moi des détails.

Même en admettant que les Anglais sont divisés en dix partis (moi, je n'en vois que trois), pouvez-vous nier que YEdimhurg revieiv ne soit tirée à douze mille exemplaires? Donc, ce peuple est plus raisonnable que nous en politique. D'ailleurs, nous sommes

ce qu'il était en 1060, sous Charles 11; et cent cinquante ans d'éducation, n'est-ce rien? Donc, j'en crois plus dix Anglais que dix Français. C'est une erreur de vos eumiqjies de Paris, que la froideur soit de la sagesse. J'aimerai toujours mieux un Brougham passionné qu'un Bequey froid, et un sir Samuel Romilly que votre M. Desèze qui prend le pont du Gard pour un pont.

Monti vient de faire un ouvrage sur le dictionnaire de la Crusca. Celte pauvre langue italienne est engloulie par le français. J'ai ici le volume qui paraît de l'ouvrage de Monti; vous êtes profond dans cette partie ; le port est bon marché, j'ai envie de vous l'envoyer.

Voici un fait :Faure a un champ de moine dans la plus belle position ; c'est impossible de le vendre; tout le monde lui dit : C'est un bien national. Ne me niez-vous pas cela dans votre avant-derniére?

Adieu, mon cher ami. Encore une lettre ou deux avant le 20 mai, car je crains bien d'être enchaîné jusque-là. Par exemple, ce qu'on sait de l'assassin de lord Wellington.

Que pensez-vous de ce raisonnement, qui me semble sans réplique?— «Dans ce siècle, réunir les honneurs de la vertu cl les plaisirs du vice, c'est l'impossible. »

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS

Milan, samedi 55 avril 1818.

Sautez de joie, je vous envoie la femme la plus aimable, la plus gaie, la plus naturelle, que Venise ait jamais produite. Enfla je vous envoie deux mois de bonheur et de folie, un épisode heureux à votre vie.

Hier matin, elle a formé le projet de partir demain; son père lui a accordé la permission. Le prétexte est de donner trois ou quatre concerts au piano; c'est le premier amaleur d'Italie; elle est élève et amie de Rossini et de Michèle Caraffa. Le but réel est de voir Paris ; le rêve serait d'y être engagée dans la nouvelle troupe que l'on forme à Louvois. Dieu m'en préserve! L'Italie serait privée d'une de ses fleurs; mais vous êtes si obtus, vous autres Parisisiens, que je ne veux rien vous dire de ce divin ta. lent. D'ailleurs, je dors; j'ai passé avec elle jusqu'à trois heures, et je me réveille à neuf pour écrire. N'allez pas croire (jue je

sois son aiiiaiil, la place e^t prise; d'ailleurs, j'en jouis mieux comme ami.

Jj lui donnerai des leltres pour vous, le comi.l.iijanl S..., qui, à volri; défaut, pourra la Irimb-Aler, et même le père de sepi enfants, quoique je comp'e peu sur lui. Cependant l'aimable

A , en la dirigeant dans l.i première emplette, si essentielle,

d'un chapeau et d'une robe, lui rendrait un craiid service. Si les sept enfants occupent trop celte maison, l'aimalde Van Brosse y suppléera; avertissez ces deux personnages.

Au fond, elle a un peu de peur de se lancer à Paris avec un valet de chambre qui est allé à Lyon, et un vieux banquier arrivé hier de Livonrne, et qui va à Paris passer cinquante jours, pour une banqueroute. Donc, le premier jour, double mesure de blague rassurante. Paër est l'ami de la famille.

Delà famille de qui? O'ioi, vous ne le voyez pas, de l'aimable, de la folle, de la divine F.léiia Vigano. Si vous me faisiez un pareil

envoi, je vous embrasserais quinze jours de suite, à la première vue. Je lui ai enflé Votre Excellence de la manière convenable. Elle arrivera le 25, le 26, le 27. Prévenez à Vliôlel critalie, place des Italiens, où je l'adresse. Je lui dis de manger à Vhôtel de Bruxelles. L'essentiel est de lui ôter la ipeur le premier jour; ce sera le grand service. Elle a un boisseau de lettres de recouimandalion. — lleudez-la conlonle de vos procédés. — Si vous pouviez exaller le père de sept enfants, de manière à lui faire faire l'effort incroyable d'aller, pendant deux jours, (juand il rentre, à riiôiel d'halie, voir si elle est arrivée. — // faiiL lui ôter l'isolement et la peur dans le premier moment. — Dites-moi vile, vile, ce que vous avez fait di colanto senne.

TORICELLI

A MOKSIKLK LK BAl'.O.X li\L M..., A PARIS.

MiLni.le 16 mai 1818 Mon cher ami, celte femme charmante, et qui serait adorable

quand niêiiie elle ne cliaulerait pas comme un ange, madame Éiena Viganô, doiU je vous ai envoyé le portrait si peu ressemblant, eh bien, vous allez avoir le bonheur de la voir !

Elle est folle de Paris ; elle a voulu absolument voir celte ville, et je crois que, pendant les deux mois qu'elle y sera, elle donnera quelques concerts. Vous entendrez la voix la plus aimable de l'Italie. Cet organe enchanteur vous mettra au courant de tout ce qui a été fait d'admirable depuis que vous avez quitté rilalie.

Quoiqu'elle parle français comme un ange qu'elle est, peutêtre les premiers jours ce grand nom de Paris lui fera-t-il un peu peur. (C'est là que votre Italien va briller.) Donnez-lui les conseils nécessaires pour se conduire au milieu de tant d'amateurs sans oreilles. Vous qui connaissez si bien le monde, vous pouvez guider d'une manière sûre madame E!éna Viganô; elle a beaucoup de lellres de recommandation ; M. Paër est son ami ; cependant, je compte plus sur vous que sur tous les autres. Vous devez lui donner des directions pour réussir. Menez-la un samedi chez Maisonclte, elle vous chantera deux airs et vous serez ravis. Plus elle chanle, mieux elle elianle; cette voix si (lexible, si miniature, s'anime et se fortifie en chantant; elle est l)lus divine encore dans le douzième air que dans le premier.

Traitez madame Éléna Viganô comme ma sœur ; dès que vous l'aurez vue, vous trouverez que mes éloges sont bien au-dessous de la réalité.

Adieu, remerciez moi bien vite.

II. Beyle

K MONSIEUR P., COLOMB, Dir.ECIEIT, DES COMIilLL'IlOXS INDIRECTES, A MONTBRISON.

Milan, le 17 juin 18)8.

A toi, qui as vécu dans la société de madame de Slaé), L rsquo sa qualité d'exilée attirait de l'intérêt sur sa personne, j'a-

dresse quelques juiiemciilb inspirés par lu leclure de l'ouvrage poslliunie quou vient de publier; j'en ai éprouve une vive iudicnuion. Ne penses- lu pas, avec moi, qu'il y a une infâme làclielé à s'exprimer ainsi sur Napoléon à Saiutc-IIélène?

Je suis loin d'avoir la plus pelile partie des talents qu'il faudrait posséder pour discuter le mérite des Considérations sur les principaux événements de la Révolution française, de madame de Staël. Est-ce un bon ouvrage, ou seulement un ouvrage à la mode que ce livre, dont l'Europe vient de dévorer soixante mille exemplaires? C'est ce que je me garderai bien de décider; je me borne à avancer que deux cent quaranle-lRiit pages du deuxième volume (page 172 à 420) contiennent plus de puérilités, d'absurdités, de non-sens de tout genre, et, si j'ose le dire, de calomnies, qu'aucun autre livre vendu au même nombre d'exemplaires.

Il me semble voir une femme dépourvue de sensibilité et surtout de la pudeur de la sensibilité, mais pleine d'imagination et d'esprit, sans aucune instruction autre que celle d'avoir lu Ilume cl peut-être Montesquieu sans y rien comprendre. Elle est lancée dans les salons de l'Europe, et passe sa vie avec les premiers bommes du siècle; elle accrocbe une pbrase sur cbacuu des grands problèmes qui sont en discussion depuis trente ans. Mais, au milieu de celle coluie du grand monde qui fait le bonbeur de celle femme mélancolique, sa véritable élude est celle des succès de salon et des caractères divers de ses amis.

La bonne compagnie ne i)eut être composée que de gens qui emploient aux jouissances fines de l'esprit cl du cœur le temps que les autres classes sont obligées de consacrer au soin de cur fortune. La bonne compagnie est donc nécessairement aristocrate. Comment s'y prendra la fille d'un banquier genevois pour

vivre avec des duchesses? Elle s'attachera au ministère comme à son patrimoine; elle ne pourra vivre sans avoir un ministre dans sa famille; elle parlera sans cesse de son père aux grandes dames, parce que, pour elle, c'est montrer ses parchemins.

Ce qui me persuade que les vues précédentes sont assez jus-

tes, c'est qu elles rendent raison de rélonuanle bigarrure des Considérations.

Comme la lête de l'auteur ue savait tirer des conséquences de rien dans les matières sérieuses, son livre est une collection de phrases qui se louchent bout à bout, mais dont chacune contredit la précédente ; c'est un résultat naturel de sa manière de composer. Madame de Staël a casé dans sa mémoire toutes les phrases spirituelles qu'elle a dites et entendu dire sur tout del)uis quarante ans.

Une chose qui me persuaderait que les étrangers ont, en ctlct, moins d esprit que nous, c'est que son article sur Bonaparte est la seule chose plate qu'elle ait jamais écrite. Elle y cherche l'esprit, et quel esprit! — Enfin, quand même cet esprit-là vient à lui manquer, elle a recours aux phrases sentimentales et à ce qu'on appelle le style romantique. Quand madame de Staël, à force de chaleur de lête, était parvenue à déguiser un sentiment commun sous l'emphase de mots extraordinaires et singulièrement groupés, elle croyait fermement avoir fait faire un pas au style du siècle de Louis XIV ; c'était une maladie de famille. Je crois même qu'elle avait la prétention bizarre d'èlre jalouse des gr.uids écrivains de cette époque, et que c'est là une des sources secrètes de sa haine pour Louis XIV; l'autre source, c'est que M. Nicker n'aurait pas pu être ministre sous Louis XIV.

Nous arrivons à une ([uestion que je n'ose aborder :. madame de Staël est-eile de bonne foi dans ce dernier ouvrage? Navaitclle pas quelque autre objet en vue que le succès littéraire ." N'y aurait-il point une contradiction éternelle entre ce livre, plein du regret de la Ilérolution, et les ouvrages qui lui ont fait sa réputation ?

La voix publique répondra bientôt pour moi. Un des inconvénients attachés à cette noblesse, que madame de Staël adora avec toute la ferveur d'un parvenu, c'est que, si d'abord on est' accueilli sur parole, bientôt on est jugé sans appel. Si l'on a été hypocrite, ci l'on a offert la vérité en holocauste, sous le voHe de la candeur d'une belle âme que la fausseté révolte, si surtout l'on n'a pas reçu le salaire secrètement envié, le mépris est là tout prêt à arracher la couronne de roses du succès

et à la remplacer par les tristes couleurs réservées aux transfuges.

Mais, Dieu merci ! toutes les femmes n'ont pas été infulèles à la cause du malheur. J'aime à me figurer celte noble madiunc Bertrand, vraiment noble par le cœur comme par la naissance, celle jeune femme, que je vis autrefois environnée de toutes les pompes du pouvoir, et aussi peu vaine de tant d'honneurs qu'une bourgeoise en eiit élé flattée; j'aime à la voir assise sur ce rocher à jamais célèbre, où elle est reléguée par l'amour conjugal, et oîi la suivent les cœurs et les respects de tous ses amis d'Europe. Je me la figure parcourant un instant un libelle, à cause du nom de son auteur, et bientôt le jetant à la mer avec dédain, et se disant avec un juste orgueil, malgré sa modestie naturelle : « Parmi les

feuunes existantes, je suis la première dans l'eslime des Français ! »

Les noms héroïques de mesdames Bertrand et de la Valelle «eront honorés par la postérité, taudis que ceux de mesdames de Staël et de Genlis iront se perdre dans la tourbe de ces âmes communes qui ne savent admirer la vertu que lorsqu'elle est employée au bénéfice du pouvoir.

Celait, cependant, il faut le dire, un spectacle curieux et attrayant que celui qu'offrait le château de Coppet, lorsque madame de Staël en faisait les honneurs. Le sentiment aristocratique d'appartenir à une société choisie, on doit l'avouer, entrait pour les trois quarts dans le charme de ces réunions. Cette femme unique improvisait au milieu d'une foule de gens qui se trouvaient tout fiers d'être là. Ce n'étaient point l'épanchement et la gaieté qui animaient le salon de Coppet; mais d'un côlé l'affectation et de l'autre le plaisir d'entendre dire, sans préparation, des choses aussi étonnantes. J'admirais la sottise de Napoléon de n'avoir pas su gagner un être aussi séduciible et destiné à produire tant d'effet sur des Français. Pourquoi, par exemple, ne pas lui offrir la place de madame de Pompadour, avec une dotation annuelle de deux préfectures et de cent places de juge ou de chambellan?

Peut-être est-il permis de penser que, dans ce cas, on n'eût pas écrit cette phrase si noble, et qui a fait presque autant de

plaisir en Angleterre qu'en France : « Le duc de Wellington, le plus grand général d'un siècle où Napoléon a vécu. »

Puisqu'on a publié un livre de madame de Slacl, puisqu'on a ouvert une discussion sur son caractère, toutes les convenances

permettent à chacun de dire son avis sur cette femme étonnante, mais sans vraie sensibilité, et qui, au fond, je le répète, avait l'âme d'un parvenu.

Les CoHs/(/m<i/o«s sont un livre habituellement puéril et souvent brillant. Ce qui en fait le mérite à Paris, c'est que c'est un libelle très-habilement fait contre Napoléon ; il y a cependant des traits d'ignorance incroyables.

Madauie de Staël regarde l'aristocratie anglaise comme la perfection des gouvernements ; elle déclame sans cesse contre l'égoisme; elle prétend, sans doute, se montrer supérieure ij l'égoisme en nous assommant, à chaque page, de Vimporlance de M. Necker. Madame de Staël adorait la noblesse, et les malins ne manqueront pas de dire qu'en parlant de son père elle produit son titre de noblesse.

Le principal mérite de madame de Staël est de bien peindre les honunes avec lesquels elle a dîné : Sieyès, par exemple. De plus, son livre contient un bon choix d'anecdotes; mais combien ce style tendu et visant à Veffet est au-dessous de sa charmante et entiaînanle conversation !

On ne sait ce qui trompe sans cesse madame de Staël. Est-ce une profonde et sotte ignorance des choses, est-ce sa haine contre le prisonnier de Sainte-Hélène ?

Ce qu'il y a de plaisant, c'est que cette société qui l'admire tout haut et se promet d'avance les adorations de l'Europe et les honneurs de la vertu, comme extrêmement libérale, n'est rien moins que cela.

Madame la baronne de Staël répète, avec beaucoup d'agrément, mais à tort et à travers, ce qu'elle a entendu dire sur la politique à ses nombreux amis. On reconnaît toujours en elle la fille d'un parvenu, au respect aveugle qu'elle professe pour cette noblesse à laquelle sa famille ne put jamais atteindre. On pourrait croire que cette âme toute prétention, mais dont la principale prétention est d'être grande et généreuse, sait apprécier

les actions qui ont de la grandeur ; il n'en est rien; on ne trouve, au contraire, qu'un acharnement bas et ridicule contre tous les grands hommes de notre glorieuse Révolution; et, un instant après, madame la baronne de Staël exalte, comme des modèles parfaits de grâce et de véritable esprit, les faits les plus ridicules et les plus sots de l'ancien régime. Tout cela, pour en revenir au panégyrique d'un homme qui eut un petit talent et un orgueil immense'.

Madame de Staël veut réconcilier sa gloire avec l'orgueil de ses familles historiques, et prouver que si la Révolution s'est faite, c'est contre l'intention de M. Necker : cette assertion est tout à fait digne de cette âme libérale et généreuse, qui admire lord Wellington comme le premier général d'un siècle oii Napoléon a vécu.

Parmi les plus lâches calomnies que madame de Staël a réunies contre un grand homme malheureux, l'excès du ridicule a fait remarquer le passage où il est question de dépenses de l'État payées avec l'argent provenant des tributs levés sur l'ennemi vaincu. Si on fait le pénible effort de se rappeler les circonstances dans lesquelles ces phrases ont été écrites (1815 et 1816), on y

trouvera réunis tous les genres de bassesse : la calomnie esld'un'oêle incroyable. Quoi ! la France payait, eu 1801, ses routes et ses ports avec l'argent qu'elle devait trouver en Prusse et en Autriche en 1805 et 1800!

Le grand homme qu'on calomnie est précipité par les destins au comble du malheur; il n'y a donc nul danger à l'accabler. La nation généreuse dont on cherche à diminuer la gloire est précisément celle qui a fait le bonheur d'une petite étrangère pleine d'esprit, mais encore plus de vanité, en élevant son père au ministère. Cette étrangère a des prétentions toutes spéciales à la sensibilité, et c'est au moment même des massacres de Nîmes, c'est lorsquelle est environnée de protestants réfugiés et fuyant

* Voir la judicieuse histoire de M. de Montyon, intilul-.'e : Particularités et observations sur les miiiistres des finances les plus céli-bres de France, depuis 1660 jusqu'en 1791, ainsi que le livre de M. Bailloul, ancien député et digne de ce beau titre. (H. B.)

Trestai ons, le chefdessicaircs royalistes du Midi, c'esllor;q',rellc peut enlcndre les coups de fusil qui précipitent tant d'illustres Français dans la tombe, qu elle ne trouve d'élo(iucnce que pour célébrer ses familles hhloriques et maudire un gouvornenieut qui, du moins, n'a pas de Trcslaillons à se reprocher.

Je relis cette page; je suis fâché de n'y trouver que des mois propres et des expressions que je suis prêt à justifier, le Dictionnaire de V Académie à la main. — Voir ce dictionnaire aux mots : Calonmie, Lâche, Bas, Ridicule.

II me semble que le meilleur ouvrage de madame de Staël est son livre sur V Allemagne.

Delphine est un roman guindé, ennuyeux et atroce. Le génie de madame de Staël l'appelait à faire Y esprit des lois de la société de 1780. Tout ce qui se rapproche de ce sujet dans DelpJiine est charmant ; mais, pour peindra les passions d'une manière agréable, il est indispensable d'avoir une âme, et, de plus, une âme généreuse et vraie. Si l'on trouvait, par hasard, dans la littérature française un écrivain qui eût préconisé l'aristocratie après les massacres de Nîmes, qui eût calomnié Bonaparte après son exil à Sainte-Hélène, qui eût parlé jusqu'à la nausée de Vamour passion, tout en ayant l'air de suivre les habitudes de V amour-monarchiqne de Louis XV, cet écrivrain, quchpie piquant que fût son style, finirait par être peu lu, et peui-êlrc même ne se sauverait du mépris que par l'oubli. L'invasion des idées libérales va amener une nouvelle littérature. La première qualité exigée par les nouveaux besoins de nos cœurs est la franciiise, soit dans le caractère, soit dans les écrits. Je crains que le jésuitisme, plus ou moins adroit, ue sort, pour toujours, passé de mode.

L'i4//e»!ft3«e de madame de Staël pourra survivre ime vingtaine d'années à ses autres écrits. Cet ouvrage touibera dès que nous aurons deux volumes bien faits et surtout bien éails sut !a littérature romantique. L'esquisse de madame de Staël est agréable, mais fausse à tous moments; c'est tout simple, elle ne savait pas l'allemand, et l'on peut croire qu'elle a fait son livre sur des analyses fournies par M. Schlegel.

Que dirions-nous d'un littérateur anglais qui jugerait nos

grands écrivains sans savoir un mot de français et en ne lisant (luc des iradnclions? Que serait-ce ensuite si cet écrivain avait la prélcniion de faire sentir aux Espagnols, par exemple, notre manière de sentir et surtout d'exprimer les passions? 11 me semble

qu'après ses prétentions au sentiment la prétention de juger la littérature allemande est une des plus singulières de celte femme distinguée.

Madame de Staël pouvait craindre que les écrivains allemands ne lui fissent cette objection accab'ante, et elle a fait preuve de jugement dans sa manière d'acbeler leur silence; elle avait affaire à une nation pleine de prétentions au caractère, à Toriginalilé, et qui aussi a toute la vanité d'un parvenu. Elle a donc exagéré d'une façon comique le mérite des petits écrivains allemands. Les Aimé Martin et les i>acretelle d'Allemagne sont encore tout étonnés de se voir des écrivains célèbres.

(Juant à Scbillcr et à Gœtbe, aux vrais grands hommes, elle a connu et bien peint leur personne, mais elle ne s'est pas doutée de leurs écrits. Scbiller, par exemple, est plein d'images sublimes qui, traduites dune manière quelconque en français, sont d'un ridicule achevé; c'est tout simple, ce sont les transports d'une grande âme s'élancant dun autre système de civilisation. Quelles bonnes traductions que madame de Staël se soit fait f.iire, elle n'a jamais pu se procurer la véritable pensée de l'auteur.

Si j'adressais ce langage au public, j'ajouterais le correctif suivant :

Je serais bien trompé et encore plus affligé si, en obéissant à mes sentiments pour un bienfaiteur aussi malheureux qu'il est illustre, j'avais pu faire douter un instant de mon juste respect pour les vertus sociales de l'austère auteur que je me suis cru dans la stricte obligation d'attaquer.

Si, emporté par ce qui m'a semblé l'évidence, j"ai pu me servir de quelque expression un peu trop vive envers ce que je considé-

rais comme un mensonge, et un mensonge dirigé contre la plus grande infortune , j'en demande pardon aux mânes de l'auteur de Delpliine. Ce n'est pas la faute de mon respect pour elle si j'ai cru que les talents nécessaires pour faire un bon ro-

man sont un peu différenls de ceux qu'il faut pour écrire Thisloire.

Il n'y a pas encore un an ' que la France a perdu et pleure madame de Staël. Trouvera-ton peu délicat qu'une plume obscure mette un tel empressement à relever ses erreurs? — Mais elle s'est bien permis d'accabler de tout le poids de sa renommée européenne un grand bomme, privé de sa femme et de son fils, emprisonné sous un climat meurtrier, voué à une mort lente et prochaine, et en proie à tous les malheurs que les hommes puissent infliger à un de leurs semblables!

Quand on aspire à la célébrité, on se soumet tacitement aux chances du manque de succès. Ce serait une singulière prétention que celle de vouloir échapper à celte loi si juste et si générale. Mais il y a tant de prétentions de tout genre dans les Considérations, que peut-être ses partisans auront-ils celle prétention - posthume.

Pour moi, je n'ai que celle de ne pas avoir manqué à la politesse et au juste sentiment de mon extrême infériorité en comballant un ouvrage que je crois une mauvaise acliun.

A ::o;îstecr r. colomb, a moxtbrison.

Milan, le 10 juillet 1818.

J'ai la tête fiircie d'écrits sur TEspagne de 1808, de cette Espagne ignorante, fanatique, héroïque. Le sujet m'a fortement in-

téressé, et tu vas avoir quelques bouffées de la chaleur dont je me sens pénétré. Ce ne sont que des sensations isolées, sans ordre, sans suile. Veux-tu en savoir davantage? fais comme moi, lis de Pradt^, Escoïquiz, llnfanlado, Cevalhos, Rocca, Azanza, etc.

' Madame de Staël mourut à Paris le 14 juillet 1817. » Mémoires hiiloriques «ur la révolution d'Espayne; y voir, page 267,

Depuis quinze ans, la monarchie d'Espagne avait allciiit un degré de riiiicule inouï dans les annales des cours les plus avilies. L'arislocratie des nobles et des prêtres, qui seule peut faire le brillant de la rnonarcliie, s'y laissait bafouer comme à plaisir. Un mari, un roi, donne successivement à l'amant' de sa femme :

i° Le commandement suprême de toutes les forces de terre et de mer;

2" La nomination à presque tous les emplois de l'Élai;

5" Le droit de faire par lui-même la paix et la guerre.

Si ce favori avait été un Richelieu, un Pombal, un Ximcnez, un scélérat habile, on concevrait les Espagnols; mais il se trouva que c'était le plus stupide co([uiu de l'Europe. Ce peuple, qu'on prétend si fier, se voyait gouverné despoiiquenient par l'objet de ses mépris. Mettons à part toute fierté; que de malheurs généraux et particuliers ne devait pas amener un gouvernement aussi infâme! Notre aristocratie de France, avant 1789, devait être une république en comparaison de l'Espagne. Et cependant l'Espagne refuse une constitution libérale; et, ce rui est bien j)lus encore, une constitution garantie par le voisinage du souverain légitime et détrône!

Il faut déjà être parvenu bien avant dans la vie, et avoir pour les hommes presque autant de mépris qu'ils en méritent, pour concevoir une telle conduite. Napoléon, qui avait vécu en Corse et en France, au milieu de nations pleines d'énergie et de finesse, fut, à l'égard des Espagnols, la dupe de son cœur.

L'Espagne, de son côté, manqua une occasion que la suite des siècles ne lui représentera plus. Chaque puissance a un intérêt (mal entendu, il est vrai) à voir ses voisins dans un état de faiblesse et de décadence. Ici, par un hasard unique, l'intérêt de la France et de la Péninsule, pour un moment, se trouva le même; l'Espagne avait l'exemple de l'Italie, que Napoléon avait élevée. Quoique la nation espagnole soit très-conlente sur son fumier, peut-être d'ici à deux cents ans parviendra-t-elle à arra-

la célèbre conversation qui eut lieu à Bayonne, en mai 1808, entre Napoléon et Escoïquiz.

* D. Emmanuel Godoy, prince de la Paix, né à lîadajoz en 1768. (R. G.)

cher une conslliiilion, mais une conslilulion sans autre garantie que celte vieille absurdité qu'on appelle des serments; cl Dieu sait encore par quels (lois de sang il faudra l'achclcr!

Au lieu qu'en acceptant Jo-^epli pour roi, les Espagnols avaient un homme doux, plein d li micres, sans ambition, fait exprès pour être roi constitutionnel, et ils avançaient de trois siècles le bonheur de leur pays.

Supposons que Ferdinand VII se soit livré à rcmpcreur, comme Napoléon s'est livré aux Anglais à Rochcfort (1815). Le

prince espagnol refuse le royaume d'Étrurie; il est conduit à Valençay, séjour agréable et sain; et Napoléon, qui en avait appelé à la générosité si vantée du peuple anglais, est confiné sur un rocher où, par des moyens indirects et en évitant Todieux du poison, on le fait périr.

Je ne dirai pas que la nation anglaise est plus vile qu'une autre; je dirai seulement que le ciel lui a donné une malheureuse occasion de montrer qu'elle était vile. Quelles réclamations, en effet, se sont élevées contre ce grand crime? Quel généreux transport de tout le peuple, à la nouvelle de cette infamie, a désavoué son gouvernement aux yeux des nations? o Sainte- Hélène ! roc désormais si célèbre, tu es recueil de la gloire anglaise. L'Angleterre s' élevant, par une trompeuse hy[]Ocrisie, au-dessus des nations, osait parler de ses vertus; celte odieuse action l'a démasquée; qu'elle ne parle plus que de ses victoires, tant qu'elle en aura encore. Cependant l'Europe est muette et elle accuse Napoléon, ou, du moins, elle semble écouler favorablement ses accusateurs. Je ne puis dire ma pensée. o hommes lâches et envieux ! peut-on s'abandonner à trop de mépris envers vous, et, lorsqu'on est parvenu à êlre votre maître, ne fail-on pas très-bien de s'amuser de vous comme d'un vil gibier?

L'Espagne rencontra le hasard le plus heureux qui puisse se présenter à un pays profondément corrompu, et, par conséquent, pour longtemps hors d'élat de se donner la liberté à luimême. Donner à l'Espagne de 1808 le gouvernement des États- Unis aurait semblé aux Espagnols, qui sont les plus insouciants des hommes, la plus dure et la plus pénible tyrannie. L'expérience que Joseph el Joachim ont faite à Naples éclaircit la

question; ils ont clé rois avec presque tous les ridicules du métier; mais ils ont été modérés et raisonnables; cela a suffi pour avancer rapidement dans ce pays le bonheur cl la justice, et pour commencer à y mettre le travail en honneur. Remarque que la sensation pénible qu'un individu éprouve à rompre des habitudes vicieuses est également ressentie par un peuple. La liberté demande qu'on s'en occupe. Durant les premières aimées, cette gêne masque aux yeux des sots le bonheur qui doit résulter des nouvelles institutions.

Ainsi, pour TEspagne, Napoléon était meilleur que Washington; ce qui lui manquait en libéralité, il lavait en énergie.

Il y a un fait qui est palpable, même à l'égard des gens pour qui les choses morales sont invisibles. La j)opulation de l'Espagne, qui n'était que de huit millions quand Philippe II y entra, a été portée à douze par le peu de bon sens français que les rois de cette nation y ont introduit. Or l'Espagne, plus grande que la France devrait être plus fertile à cause de son soleil. Elle a presque tous les avantages d'une île. Quelle est donc la puissance secrète qui empêche la naissance de quatorze millions d'hommes? On répondra : C'est le manque de culture des terres. Je répliquerai à mon tour : Quel est le venin caché qui empêche la culture des terres?

Après la cession de l'Espagne par les princes de la dynastie que la guerre y avait placée quatre-vingt-dix ans plus tôt. Napoléon voulut réunir une assemblée, faire reconnaître ses droits par elle, établir une constitution, et, au moyen du poids et du prestige de sa puissance, donner le mouvement à la nouvelle machine. L'Espagne était peut-être le pays de l'Europe où Napoléon était le plus admiré. Compare ce système de conduite à celui de Louis

XIV en 1713; vois surtout les correspondances des agents suballerues des deux époques, ministres, maréchaux, généraux, etc., etc.* Tu reconnaîtras que Venvie est la principale source du succès de madame de Staël et des libellisles actuels, et des dangers et des ridicules que l'ignoble vulgaire prodigue aux défenseurs dupvi-onnier de Sainte-Hélène.

* Voir Saint-Simon, le marquis de Saint-riiilippe. (H. C]

Les dépnlés réunis à Buyonne rcconiuircnt Joseph le 7 juin au soir. Le discours du duc de riufanlado n'exprimant pas une reconnaissance formelle, Napoléon s'écria : « H ne faut pas tergiverser, monsieur; reconnaître franchement ou refuser de même. Tl faut cire grand dans le crime con»me dans la vertu. Voulez-vous retourner en Espagne, vous mettre à la tête des insurgés? Je vous donne ma parole de vous y faire remettre en sûreté; mais je vous le dis, vous en ferez tant que vous vous ferez fusiller dans huit jours non, dans vingt-quatre heures'. »

Napoléon avait trop d'esprit et de générosité pour exécuter cette menace. Dans le langage de l'armée française on appelle cela emporter son homme par la blague; ce qui veut dire éblouir un caractère faible.

(ju'ou dise, après ce qui se passa à Bayonne, que l'appui des rois est dans leur noblesse! La noblesse, au contraire, est ce qui rend la royauté odieuse.

On a tant d'orgueil national, on est si patriote en Espagne, que même les prêtres le sont. Aujourd'hui, la moitié des généraux, qui se battent en Amérique pour la liberté, se sont élevés de la classe des curés; c'est une ressemblance de plus avec les Turcs.

La physionomie du clergé est peut-être le trait qui sépare le plus l'Espagne du reste de l'Europe.

Si Napoléon eût fait pendre le prince de la Paix, renvoyé Ferdinand VII en Espagne avec la constitution de Bayonne, une de ses nièces pour femme, une garnison de quatre-vingt mille hommes et un homme desprit pour ambassadeur, il lirait de l'Espagne tous les vaisseaux et tous les soldats qu'elle pouvait fournir. Qui peut assigner le degré d'adoration auquel se serait abandonné un peuple chez lequel la louange devient un hymne et l'admiration une extase? Il est hors de doute que Napoléon fut séduit par l'exemple de Louis XIV. Une io'is provoqué à léna, il voulut faire autant que le grand roi. 11 changea de roi précisément chez la seule nation à laquelle cette mesure ne convient

' Voir le discours du duc de riiif;\n(;iiIo, dans le Moniteur àa 18 juin 1808. Les héros caslilians, auteurs de M. le duc, auraient eu quel(juo peine à s'y reconnaître. (H. B.)

pas. Les menaces, sans cesse renouvelées de M. de Talkyraud, eurent aussi beaucoup de part à sa résolution.

Au moment oîi Joseph entrait en Espagne et où Napoléon retournait triomphant à Paris, l'Espagne était déjà soulevée. Tandis que le conseil de Castille ordonnait une levée de trois cent mille hommes, un grand nombre de communes se soulevaient d'elles-mêmes.

Napoléon reçut à Bordeaux la nouvelle de la bataille de Baylen, où Castanos et Rcding firent mettre bas les armes au général Dupont. C'était son premier revers : il en fut au désespoir. Ni la

Russie, ni Waterloo, n'ont rien produit d'approchant sur celle âme hautaine, « Voler des vases sacrés, s'écriait-il dans sa fureur, cela se conçoit d'une armée mal disciplinée; mais signer qu'on a volé! » Et un instant après : « Je connais mes Français; il fallait leur crier : sauve qui peut; au bout de trois semaines ils me seraient tous revenus. » 11 interrogeait les assistants : a Mais n'y a-t-il pas une loi dans nos codes pour faire fusiller tous ces infâmes généraux? »

x.xxv

A MONSlLUr, R. COLOJIB, A JIONTBRISON.

Milan, lel8aoùH818.

Te souvient-il encore de nos doctes bavardages sur la campagne de Russie, lorsque en mars 1814 un boulet autrichien noui cul réveillés si bruyamment dans notre petite chambre à Carouge? Par un retour sur celte fatale année 1812, voici quelques souvenirs qui t'intéresseront peul-êlre; si cela t'ennuie, tu auras bien, dici à deux, mois, quehiue poêle à allumer dans te» bureaux.

11 y a un peu plus d'un siècle que le sol sur lequel est bâti Pétcrsbourg, la plus belle des capitales, n'était encore qu'un marais désert, et que toute la contrée environnante était sous la domination de la Suède, alors alliée et voisine de la Pologne, royaume de dix-sept millions d'halriiants. La Russie a toujours

':ru, depuis Pierre le Grand, qu'elle serait en 1819 la maîtresse de l'Europe si elle avait le courage de le vouloir, et l'Amérique est désormais la seule puissance qui puisse lui résister. On dira que c'est apercevoir les choses de loin; voyez l'espace que nous avons

parcouru depuis la paix de Tilsili en 1807. Dès l'époque de cette paix, tous les militaires prévirent que s'il y avait jamais lutte entre la Russie et la France, cette lutte serait décisive pour un des deux pays, et ce n'était pas la France qui avait les plus belles chances. Sa supériorité apparente tenait à la vie d'un homme, La force de la Russie croissait rapidement et tenait à la force des choses; de plus, la Russie était inattaquable. Il n'y a qu'une barrière contre les Russes : c'est un climat trcscîiaud. En trois ans ils ont perdu par les maladies, à leur armée de Moldavie, trente-six généraux et cent vingt mille hommes.

Napoléon eut donc toute raison de chercher à arrêter la Russie, tandis que la France avait un grand homme pour souverain absolu. Le roi de Rome, né sur le trône, n'eût probablement pas été un grand homme, et encore moins probablement un souverain despotique. Le sénat et le corps législatif devaient tôt ou tard prendre de la vigueur, et certainement linlluence de l'empereur des Français serait tombée, à la mort de Napoléon, en Italie et en Allemagne. Rien ne fut donc plus sage que le projet de guerre contre la Russie, et, comme le premier droit de tout individu est de se conserver, rien ne fut plus juste.

La Pologne, par ses relations avec Stockholm et Constanlinople, était, pour le midi de l'Europe, un boulevard formidable. L'Autriche et la Prusse eurent la sottise, et Louis XV l'ineptie de prêter les mains à la destruction du gage unique de leur sûreté future. Napoléon dut cherchera rétablir ce boulevard.

Peut-être l'histoire le blàmera-t-elle d'avoir fait la paix à Tilsitt; s'il pouvait faire autrement, ce fut une grande faute. Nonseulement l'armée russe était affaiblie et épuisée, mais Alexandre avait vu ce qui manquait à sou organisation. J'ai gagné du temps,

dit-il après Tilsitt, et jamais délai n'a été mieu.x mis à profit. En cinq ans l'armée russe, déjà si brave, fut organisée presque aussi bien qr.e la française, et avec cet immense

avantage qu'un soldat fiançais coule autant à sa patrie que quatre soldais russes.

Toute la noblesse russe est engagée, de près ou de loin, dans 1 intérêt commercial qui exige la paix avec l'Angleterre; quand son souverain la contrarie, elle le fait disparaître. La guerre avec la France était donc également indispensable du côlé de la Russie.

La guerre étant indispensable, Napoléon eut-il raison de la faire en 1812? 11 craignait que la Russie ne fît la paix avec la Turquie, (pie riiifliicncc de TAngletcrre à Saint-Pétersbourg n'augmentât, et quenfin ses revers en Espagne, qu'il ne pouvait plus tenir cacliés, n'encourageassent ses alliés à reconquérir leur indépendance.

Plusieurs des conseillers de Napoléon lui représentèrent qu'il serait prudent d'envoyer quatre-vingt mille liommes de plus en Espagne pour en finir de ce côté-là avant de s enfourner dans le Nord (ce sont les paroles dont ils se servirent). Napoléon répondait qu'il était plus raisonnable de laisser l'armée anglaise en Espagne. « Si je les cbasse de la Péninsule, ils viendront débarquer à Kœnigsberg. »

Le 2 i juin 1812, Napoléon passa le Niémen à Kowno, à la tête d'une armée de quatre cent mille bonimes. C'était le midi de PEurope qui cbercbait à écraser son maître futur. Cette campagne commença par deux malheurs politiques. Les Turcs, aussi stupides qu'honnêtes gens, firent la paix avec la Russie, et la Suède, jugeant sagement sa position, se déclara contre la France.

Après la bataille de la Moskowa, Napoléon pouvait faire prendre ses quartiers d'hiver à Parmée et rétablir la Pologne, ce qu» était le véritable but de la guerre ; il y était parvenu presque sans coup férir. Par vanité et pour effacer ses malheurs en Espagne, il voulut prendre Moscou. Cette imprudence n'aurait été suivie d'aucun inconvénient, s'il ne fût resté que vingt jours an . Kremlin; mais son génie politique, toujours si médiocre, lui apparut et lui fit perdre son armée.

Arrivé à Moscou le 14 septembre 1812, Napoléon aurait dû en paitir le 1" octobre. U se laissa leurrer de Pespoir de fairç

la paix; riiéroïquc lirûlcment' de Moscou, s'il Tcûl, évacu«, do venait alors ridicule.

Vers le 15 octobre, quoique le temps fût superbe et qu'il ne gclàt encore qu'à trois degrés, tout le monde comprit qu'il était plus que temps de prendre un parti; il s'en présentait trois :

Se retirer à Smolensk, occuper la ligne du Borystlicne et réorganiser la Pologne.

Passer l'biver à Moscou, en vivant avec ce qu'on avait trouvé dans les caves, et sacrifiant les chevaux qu'on aurait salés; au printemps, marcher sur Pélersbourg.

Troisièmement, enfin, comme l'armée russe, qui avait beaucoup soul'fert le 7 septembre ^ se trouvait éloignée sur la gauche, faire une marche de flanc par la droite, arriver à Pélersbourg, qu'on trouvait sans défense et sans nulle envie de se brûler. C'est dans celte position que la paix était certaine. Si l'armée française avait eu l'énergie de 1794, on aurait pris ce dernier parti ; mais la

seule proposition aurait fail frémir nos riches maréchaux et nos élégants généraux de brigade sortant de la cour.

Un inconvénient de ce projet, c'est qu'il fallait rester comme séparé de la France pendant cinq mois, et la conspiration Mallel a nionlré à quelles gens le gouvernement était confié eii l'absence d'un maîlre jaloux. Si le sénat ou le corps législatif avaient été quelque chose, l'absence du chef n'aurait pas élé fatale. Dans la marche de Moscou à Pélergbourg, tout le flanc gauche eût élé libre, et Napoléon pouvait, un mois de suite, envoyer chaque jour un courrier et gouverner la France. Marie-Louise régente, Cambacérès chef du civil, et le prince d'Eckniulh, du militaire, et tout marchait. Ney ou Gouvion Saint-Cyr, à Millau et Riga, pouvaient faire passer un ou deux courriers par mois; Napoléon lui-même pouvait visiter Paris; car une armée russe, eu Russie, est nécessairement immuable pendant trois mois. L'homme ne peut se conserver dans ces froids terribles qu'en passant dix heures de chaque jour auprès d'un poêle; et Par-

' L'incendie de Moscou commença dans la nuit du 14 au 15 septembre. * A Boroilino.

niée russe est arrivée à Wilua aussi délruile que la nftlrc.

Des trois partis à prcnilrc, onclioisit le plus mauvais. Mais ce n'était rien encore, on l'cxécula de la manière la oins absurde ; Napoléon n'était plus le général de l'armée d"Égyple.

L'armée avait souffert dans sa discipline par le pillage qu'il avait bien fallu lui permcllre à Moscou, puisqu'on ne lui faisait point de distributions. Rien n'est dangereux, avec le caractère français, comme une retraite, et c'est dans les dangers qu'on a besoin de discipline, c'est-à-dire de force.

11 fallait annoncer à l'armée, par une proclamation détaillée, qu'elle se rendait à Sniolensk, qu'elle arait ainsi quatre-vingt-treize lieues à faire en vingt-cinq jours, que chaque soldat recevrait deux peaux de mouton, un fer de cheval et vingt clous à glace, plus quatre biscuits; que chaque régiment ne pourrait avoir que six voitures et cent chevaux de bât; qu'enfin, pendant vingt-cinq jours, toute insubordination serait punie de mort; tous les colonels ei généraux, assistés de deux ofticiers, recevraient le droit de faire fusiller sur place tout soldat insubordonné ou maraudeur.

11 fallait préparer larmée au départ par huit jours de bonne nourriture, avec distribution d'un peu de vin et de sucre. Les estomacs avaic'Ut beaucoup souffert dans la marche de Wiicpsk à Moscou ; car, à force d'imprévoyance, on avait trouvé le secret de manquer de pain en Pologne.

Enfin, toutes ces précautions prises, il fallait regagner Smolensk, en évitant, le plus possible, la route qu'on avait dévastée en venant à Moscou, et dont les Russes avaient brûlé toutes les villes : Mojaïsk, Giat, Wiasma, Dorogobouje, etc.

Sur tous ces points on fit exactement le contraire de ce que la prudence ordonnait. Napoléon, qui n'osait plus faire fusiller un soldat, se garda bien de parler de discipline. L'armée, à son retour de Moscou sur Smolensk, était précédée de trente mille fuyards, prétendus malades, mais se portant fort bien les dix premiers jours. Ces gens gaspillaient et brûlaient ce qu'ils ne consommaient pas. Le soldat fidèle à son drapeau se trouva faire un métier de niais. Or, comme c'est là ce que le Français abhorre par-dessus tout, il n'y eut bientôt plus,

sons les armes, que les soldats à caraclore héroïque et les nigauds.

Les soldats m'ont souvent répété dans la retraite, mais je ne puis le croire, car je ne l'ai pas vu, que, par un ordre du jour donné à Moscou, vers le 10 octobre, le prince de Neufchàtel avait autorisé tous les soldais qui ne se sentaient pas assez bien portants pour faire dix lieues par jour, à prendre les devants. Aussitôt les têtes se montèrent, et les soldats se mirent à calculer le nombre de jours de marche qu'il fallait pour se rendre à Paris.

A WONSIEUK LE PAKÛN ME M .., A TAniS.

Milan, le » août 1818.

Per Dio! ceci passe la permission; les cieux sont devenus d'airain. La Nina est partie avant-hier pour Bologne; je pars dans une heure per i colli di Brianza, entre les deux branches du lac de Como, de Lecco à Como. Je voudrais bien, au retour, avoir une lettre de vous, quand vous devriez ne me rien dire de la conspiration; je parle de celle de Chapdelaine, que vous avez peut-être oubliée, mais que nous ne croyons véritable que depuis huit jours, qu'un Milanais est arrivé de Paris.

Mais le bon, le divin, sera l'histoire et les histoires de la Nina, que vous me devez en conscience. Elle m'a dit : « M. de M... a bien de l'esprit, mais il est méchant » J'en ai conclu qu'elle

vous avait lâché pour M. le comte P , père ou lils, et que

vous aviez lancé l'éiiigramine. A la vie qu'il paraît qu'elle avait menée, il faut que quelqu'un ail été ami dévoué. La blàmerai-je? Parbleu non. Il s'agissait pour elle de rendre brillants les sofxanle-dix jours qu'elle a passés à Paris, el elle y a réussi; car

elle est ivre de Paris , au point d'en offenser les bons Milanais, qui, <le leur naturel, sont jaloux. Donc, huit pages sur la Nina; je ferai l'ignorant à son égard. En novembre, elle va à

Venise, où je Tirai voir en décembre. Au mois de février, elle revient ici pour un an, avec le papa, (pii a quarante-qualre mille francs pour 1819, et qui est si bon, si généreux, si cliarilabic, qu'il n'a jamais dix sequins. Imaginez qu'il f.iit des pensions aux frères de ses premières maîtresses. Quelle qu'ait été la Nina à Paris, elle est charmante, ici, par son naturel et par son chant.

Comment va le che5 Maisonelte? quand imiie-t-il son patron, par un bon mariage, avec une dot de trois cent mille francs? Présenloz-lui mes vœux à ce sujet.

De conversation sensée, ici pas l'ombre. Journaux rares; noire boussole, c'est la Gaxzelta di Lugano et la Minerve; plus, mille huit cents Anglais qui nous passent sur le corps.— Primo vivere, deinde philosophari. Pour moi, je remplace le premier par le second. Je vis à peine, mais je n'ai cependant point de dette que mille quatre cents francs à Didot. Enfin , vaille que vaille, quand je n'ai pas de 7ierfs, c'est-à-dire quatre fois par semaine, je suis content.

Otello et la Vestale ont été des chefs-d'œuvre, comme nous n'avons rien en France depuis Voltaire. Le reste de nos opéras détestable. Dorliska, de Rossini, commun. Je m'imagine que Pacr et Spontini sont jaloux de Rossini. Vif, généreux, brillant, rapide, chevaleresque, aimant mieux peindre peu profond que s'appesantir; sa musique, comme sa personne, est fiiite pour faire raffoler Paris.

A ilOSSIEDR LE PARO.N DE M..., A PARIS.

Milan, le 5 septembre 1818.

Hélas, non, je n'ai pas reçu celte substantielle lettre du 5 juin! C'est la première des vôtres qui finisse dans la pipe d'un caporal ; et je jurerais bien que ce caporal est français. Si je l'avais eue, j'en aurais cru plutôt à la conspiration. Comment croire que des gens sans cœur, ni bras, ni jambes, conspirent? Si réel-

lement ils poussaient leurs iiUonlious bénignes jusqu'à vouloir égorgiller, ceci produira un second 5 septembre ' ; c'csl-à-dire que les nobles n'auront plus que les trois quarts des places, au au lieu des sept huitièmes.

Si cet effet avait lien, je pourrais bien essayer d'obtenir une place de cinq mille francs à Paris. Le bâtard est pire que jamais, et il est secondé depuis peu par le ministre de la guerre. Les intendants militaires de Grenoble ne veulent plus me payer ma demi-solde de neuf cents francs, sous prétexte qu'ils ne voient ma face qu'une fois l'an, et que je suis notoirement absent : c'est le coup de pied de l'âne. Un douaire si bien gagné ! Je n'étais l)as absent pendant mes douze campagnes ! — Remarquez que, le corps de commissaires des guerres étant supprimé, Son Excellence ne peut pas avoir besoin de moi du soir au lendemain, et qu'il faut d'abord, pour jouir de mes talents, qu'elle me fasse nommer à une place par ordonnance; mais malheur aux vaincus! Ce dernier trait m'a piqué.

Le tableau que vous me faites de l'agitation morale de Paris et des flots de l'opinion, qui déborde et renverse tous les vieux édifices, diminue la peine que j'aurais à me jeter dans ce gouffre ; cela ne se voit pas deux fois ; c'est la débâcle du Valais. Une fois

jouissant des deux tiers de la liberté anglaise, on relondjcra dans un cours majestueux et lran(|uille encore comme l'Angleterre, de 1715 à 17G0. Faites part de mon vœu à Maisonette, et dites-lui que si réellement il y a un second 5 septembre, je désire une place. Je pense que je ne l'obtiendrai pas; qu'est ce que douze campagnes sous l'usurpateur? Je n'en serais pas trop fâché. Je suis persuadé qu'à Paris je serais Juiïssanl, c'està-dire malheureux. Je paye par cet excès de sensibilité désordonnée l'enthousiasme et le bonheur que j'ai trouvés dans plusieurs moments de ma carrière ; par exemple , à 1 entrée à Berlin, le 26 octobre 1800. D'ailleurs, vous connaissez ma mortelle répugnance pour les bas de soie, et je m'éloigne chaque jour davantage de la jambe fine qui convient au solliciteur.

* Allusion à rortionnancc royale du 5 septembre 1816, donnée par Louis XVIII. (R. G.)

J'ai Irotivc les programmes de Viganô; mais si c'est pour mettre ses ballets, ils ne vous serviront pas de rien. Vous y voyez, par exemple, dans Olello : les sénateurs exprimant leur clonncmcnt; mais comment! Voilà le talent de ce grand liommc. Il a observé admirablonienl les gestes humains. Par exemple, au troisième acte de la Vestale, celle-ci se rend à son amant; la pantomime qui dure un quart d'heure est tellement vraie et tellement gracieuse, que, sans indécence, il... enlève tout le momie. Vous sentez que, dans un programme destiné à faire comprendre ce qu'on voit, on ne décrit pas; ce serait voler leur ofiice aux yeux des spectateurs. C'est le premier homme de lettres venu qui fait ses programmes à Viganô. Celui d'un de ses principau^t ballets n'a été fait (lu'aprcs le ballet, qui était délicieux, et Viganô eut toutes les peines du monde à dire ce qu'il avait voulu exprimer à

M. Gherardini, le traducteur de Schlegel, qui voulait bien lui faire son programme. — Je parie que vous me trouverez exagéré. Si vous n'avitz jamais vu de tableau de Raphaël, (pie penscriez-vous des louanges qu'on lui donne?

Tenez-moi au courant des livres passables que vous lisez. Je trouve plats tous ceux qui nous arrivent de France; ce ne sont (pie des faclums pour ou contre un parti, et la vérité y étant dite avec la crainte de M. de Marchangy, ils ne seront pas même bous pour l'histoire. Quand je considère ([u'on ne parle pas en Angleterre des ouvrages de BI. de ïracy, je regarde toujours à mes pieds pour voir s'il n'y a pas un chef-d'œuvre. Quelle critique fait-on des Commentaires de Montesquieu? Que le critique n'a pas volé son style à l'auteur.

Bien de neuf ici qu'un mauvais opéra de Rossini, Dorlisha; c'est du mauvais Voltaire. Rossini, piqué des critiques qu'on lui a décochées à Paris, à propos de la Nina, veut aller y composer des opéras français, ce qui doit sembler séditieux à xMM. Paér et Spontini. On vient d'engager pour Paris deux ou trois chanteurs du sixième ordre.

Dites-moi quelque chose du congrès ; veut-on y anéantir la liberté de la presse? Ce serait bien Lui; mais l'œuvre est difficile. Quant au reste, nous nous en moquons ; que me fait que le Luxembourg soit à Guillaume ou à George?

LETTRF.S A SES AMIS. 9j

Nous avons ici un nouveau journ:il : il Conciliatore. Je crois que cela sera plat pour vous cl ulile ici. Duport donne un concert de dausc, vendredi 15 soplciubrc. Atlicu, un mol lous les quinze jours.

RoBEiiT frères.

I.acde Como, Tramozina, 24 odobre

Il faul que ce soit une chose luen uicrveilleusc que de pouvoir se rendre chaque malin ce superbe lémoignagc : « J'habite Paris et, de plus, par ma position, je sais quehiues-uns des secrets d'une douzaine de faquins qui se croient du talent parce qu'ils ont de la puissance. » Si vous n'étiez i)as transporté par ce noble senlin-K'ut, comment auriez-vous pu arriver à la belle imai^inalion que je craignais ([u'on arrêlàl les ballets de Viganô poulies ballets eux-mêmes? Avez-vous reçu deux paquets dont chacun contenait Otello, la Vestale, Myrra et Psami? Un si gros j)aquet, adresse à un si grand personnage, ne sent-il pas d'une lieue la statislique, le rapport officiel, etc. ."

Si vous avez eu le icmps de lire le chapitre d'IIclvélius : De re-sprit par rapport à différentes sociétés, vous auriez compris que, quand je trouvaisla France pauvre, je parlais de liiléralurc. Vous me citez en réponse V Esprit d'association, de M. de Laborde; vous aviez mieux à citer : la Physique de Biol est un ouvrage tout autrement supérieur. Demandez à Maixonette s'il n'est pas vrai qu'on apj)ellc littéraires les ouvrages (p]i perdent vingt-cinq pour cent dans la Iraduclion'i' Rien de moins lillé-

raire que l.aborde, si ceu'eslB Tracy, lui-même, n'est lit-

léraire que par la sublimité et la justesse des pensées. VEsprit des lois ne fui littéraire que par le slyle divin. La preuve en esl

que Benlham, dont le génie est Montesquieu perfecliomié, n'a jamais élé cité comme augmeniani les richesses littéraires de

l'Anglfierre. Tout cela est encore vrai de radminislnilion militaire de n.ivcl. Picsle donc le livre de madame de Staël ', qui n'est que de la conversation écrite, ouvrage coulradictoire et I.'uéril, s'il en fut jamais, et à genoux devant le plus grand mal de la société actiielie, la noblesse.

L'ouvrage de B ou de Laborde peut vous donner beaucoup de plaisir; dans ce cas, vous avez raison de l'appeler sublime; Terreur est d'ajouter que ce sont des ouvrages de liltérature. L'un est de sècbe jurisprudence, l'autre est tissu de mesquines conséquences de Ricardo et de Say, saupoudrées d'un peu d'esprit; mais, iût-il écrit par l'abbé Galiani, ce n'est pas là de la litléralure.

C'est ensuite une erreur d'un autre genre que de croire que Lcmercier et Cbénier, gens enterrés eu 1790, soient supérieurs ou seulement égaux à Viganô. Vous jugez de Viganè par Gardel ; c'est exactement comme si vous jugiez de madame Catalani par mademoiselle Armand, ou de Raphaël par David, ou de Canova par M. Lcmol. Un Français peut bien dire et croire que Lemot lui fait plus de plaisir que Canova. Mais à un tel homme on dit: Parlons de \-AMinerve et des élections. Certainement il n'y a personne en Italie capable décrire une page comme Benjamin Constant. Tout homme qui a nu succès immense dans sa nation est remarquable aux yeux du philosophe. Je vous dis que Viganô a eu ce succès. Par exemple, on payait quatre mille francs par an les compositeurs de ballets; lui a quarante-quatre mille francs pour 1819. Un Parisien viendra qiii dira : « Fi, l'horreur! » II peut être de bonne foi; seulement je dirai tout bas: (i Tani pis pour lui. » Si Vigano trouve l'art d'écrire les gestes et les groupes, je main-

tiens qu'en 1860 on parlera plus de lui que de madame de Staël. Donc, j'ai pu l'appeler grand homme, ou, du moins, homme extrcnn-ment remarquable et supérieur, comme Rossini ou Canova, à tout ce que vous avez à Paris eu beaux-arts ou littérature.

Ensuite, c'est une erreur de fait, et parce que vous le voulez

• Comidcralions sur les principaux ivénemenl'i de la rcvolulion française.

bien, que vous rcdiiiscz à dciix\cs poêles de l'AngleleiTe. Si vous vouliez, Crai/;e, et Campbell, el Walter-Scott, seraient aussi des poêles, puisque leurs ouvrages en vers ont eu douze éditions, et qu'aucun d'eux n'est assez grand seigneur pour faire acheter ses ouvrages par natterie. Si vous vouliez, je vous dirais que je ne vois rien en France de comparable à Monti et à Goethe; mais vous me repondrez que je suis burlesque, que vous avez iMM. Cuvier, Laplace, BerlhoUet, Gouvion-Saiiil-Cyr, le duc de D.dmatie, etc. Tout cela parce que vous n'avez pas lu altentivemenl Y Esprit dllelvétius.

Vous trouverez ce que dessus ridicule, et nous n'en serons pas moins bous amis; au contraire, il n'y a rien de plus agréable que de se dire de bonnes injures. Le Commentaire sur Montesquieu contient exactement mon Credo politique. Lorsque l'auteur me donna le livre, il me dit de n'en pas parler; c'est pourquoi je vous le dis de Jefferson. Si on en fait une seconde édition, envoyez-m'en deux exemplaires.

Écrivez-moi au plus vite des détails sur l'Espagne; je suis à la Tramezina depuis dix-neuf jours, et vos lettres me rendent rccommandable à vingt ou trente pauvres hères qui ont chacun un

demi-million, mais qui ne font pas la dépense de l'abonnemenl à un journal français.

J'ai une chambre délicieuse, qui n'est séparée du lac que par une roule de huit pieds de large, où viennent passer chaque jour cinquante personnes de la société répandue dans les cent î'///«squi ornent ce vallon délicieux. Dans la villa Sommariva, plus voisine de ma chambre que la vôtre ne l'est du café deFoy, j'ai cent tableaux médiocres, deux d'i Guide, deux de Léonard de Vinci et une statue de Canova. Le soir, société très-gaie, {rei-mii-siqiiante, Ires-innamorata, où je suis admis volontiers el sans avoir besoin de parler et de briller. Un de ces jours j'ai fait dix-huit parties de billard sans dire la valeur de dix lignes. Celle vie me coûte huit francs par jour; c''est à peu près mon revenu, et c'est nn terrible argument contre l'idée d'aller augmenter le nombre des sollicileurs crottés.

Promenez de ma part une longue lettre au vicomte; c'est un Welclie qui préfère la Cinli à la Nina. Que voulez-vous dire à de u o

telles gens? Qu'ils sont les dignes descendants des admirateurs de Coucher et de Rameau.

J'ai l'admirable ouvrage de M. Il.dlam, lïisloire du moyen âge du cinquième au quinzième siècle, deux volumes. Il y a cent cinquante pages sur lliistoire de France que vous dcvritz faire traduire ; cela est aussi bon que Tliourct. (ïhouret est un bonune qui passe pour le meilleur historien de France, en Italie, et qui sera un cuistre à vos yeux accoutumés à lespril de VIHsloire de Cromvjell.)

Vous autres qui vous croyez tant de talent, vous ne savez pas comme on se rao(iue de vous pour l'affaire de Lyon. Senlez-vous.que, horreur à part, c'est la conspiration' la plus ridicule qui ait jamais existé pour des gens qui, à cent lieues de là, font métier de tout savoir? Et vous vous croyez du talent! Vous avez bien mieux, morbleu! Vous avez du pouvoir et des sonnettes. Gaiu-leantbene nantis.

En attendant, voyez comme le pape se lire bien de sa conspiration de Macerata ; rien de plus prouvé et de plus grave, car Vinfâme parti carbonaro existe toujours, et cependant pas une goutte de sang. Cela était un peu plus sérieux que ces pauvres diables de patriotes de 1816, auxquels vous avez tout douceltc-nienl coupé le poing.

Nous avons ici un dueito sublime, chanté par Frédéric H exactement mis comme Fleury dans les Deux Pages, et une jeune femme qui lui demande la grâce de son amant, qu'on va fusiller. C'est Remoriui et madame Camporesi. Si les brouillards de la Seine n'ont pas rouillé vos oreilles, achetez ce duetto chez Piicordi, de Milan, le premier marchand de musique d Italie, et faites-le chanter à Paris. Les paroles ne signifient rien; cela peut aller à un père refusant un mariage à sa fille. Ce duetto est le début de Pacini, jeune compositeur de dix-neuf ans, fils du bouffon. Solliva est éteint. — Demain nous avons le Pèlerin blanc, rais en ballet par le plat Gioja, le même dont le Comte d^Essex

* Celte conspiration, qui éclata à Lyon le 8 juin 1817, avait été organisée par l'autorité niililaire, pour se faire un mérite de sa répression ill. C.)

m'a chassé te la ville, tant les tours de force et viugt chevaux qui galopent m'ennuyaient.

Il y a dans le n° b6 de VEdinburg review un article excellent sur le Dante persécuté par les jésuites jusqu'en 1780: on Ta payé quaire-viu;;t-dix-sept louis à Foscolo, qui est à Londres,

Vous me devrez huit pages, rien que sur les intrigues des élections. Cette nation fait-elle son éducation? Jusqu'à quel point le raisonnable \itw\,-\\ encore y être ridicule? — La collection des articles de Dussault, publiée par M. le chevalier Eckard, immortel auteur de VHistoire de Louis XVII, vaut-eîle la peine d'être lue? Je regarde Dussault comme leFiévée du classicisme, le meilleur avocat d'une vieille platitude.

A JIADx\ME G..., A JIILA!^.

Varèze, le 16 novembre 1818. (Remise le 17 novembre.]

Madame,

Je voudrais vous écrire une lettre un peu amusante, mais je passe ma vie avec de bons bourgeois qui s'occupent toute la journée du prix du blé, de la santé de leurs chevaux, de leur maîtresse et de leur casin. Leur grosse joie, leur bonheur si facile me fait envie; avec un cœur qui se contente de choses si grossières, comment faire pour manquer le bonheur? Et, cependant, ils errent au hasard, au milieu de ces écueils qui sombienl si aisés à éviter, et eux aussi sont presque toujours malheureux. Us ne s'occupent guère du monde qui nous intéresse, et qui est pour eux comme une teire étrangère. Une chose les a beaucoup frappés : ils prétendent être sûrs que madame A,,. a pris un amant; c'est encore un Russe qui a celte jolie femme; car il paraît décidé que

31, de Pahlen a la petite L,.., la Génoise. Donc, c'est un M. de B.,., que je connais, très-joli garçon, mais peut-être l'être le plus sec qu'on puisse rencontrer, le plus alfecté, le plus bavard, le plus égoïste, le plus à cent lieues du

semimenf, qui a persuadé à madame A... qu'il l'adorait et, qui plus est, qu't^lle l'adorail. Us passaient leur vie à lire des romans scnlhnenlaux ensemble. Ici, elle n'écoulait pas un mot du spectacle pour être toujours à lui parler. Ceci est sûr, mais je doute du reste.

Le plaisir le plus vif que j'ai eu aujourd'hui est celui de dater celte lettre; jespère, dans un mois, avoir le bonheur de vous voir. Mais que faire pendant ces trente jours? J'espère qu'ils passeront comme les neuf longues journées qui viennent de s'écouler. Toutes les fois qu'un amusement, qu'une partie de promenade cesse, je relombe sur moi-même et je trouve un vide effrayant. J'ai commenté mille fois, je me suis donné le plaisir d'écouler encore mille fois les moindres choses que vous avez dites les derniers jours que j'eus le bonheur de vous voir. Mon imagination fatiguée commence à se refuser à des images qui, désormais, sont trop liées avec l'affreuse idée de votre absence, et je sens que tous les jours mon cœur devient plus sombre.

J'ai trouvé un peu de consolation dans l'église de la madone del .Monte; je me suis rappelé la mu.ique divine que j'y entendis autrefois. Je m'en vais à Milan, un de ces jours, à la rencontre d'une de vos lellres ; car je compte assez sur votre humanilé pour croire que vous ne m'aurtz pas refusé quelques lignes pour vous si indifférentes à tracer, si précieuses, si consolantes pour un cœur au désespoir. V^ous devez être trop assurée de votre pouvoir absolu sur moi pour vous arrêter un instant à la crainte vaine

de paraître encourager ma passion en me répoudanl. Je me connais; je vous aime pour le reste de ma vie; tout ce que vous ferez ne changera rien à l'idée qui a frappé mon âme, à l'idée que je me suis faite du bonheur d'être aimé de vous et au mépris qu'elle m'a donné pour tous les autres bonheurs! Enfin, j'ai besoin, j'ai soif de vous voir. Je crois que je donnerais le reste de ma vie pour vous parler un quart d'heure des choses les plus indifférentes.

Adieu, je vous quille pour être plus avec vous, pour oser vous parler avec tout l'abandon^ avec toute l'énergie de la passion qui me dévore.

IIe.nrï.

A JlONSIEUIl LE BARON DE M..., A TAHIS,

Milan, le 11 décembre 1818.

Lisez-vous le Concilialore? Non ; car, 1° il est bélc ; '2" il est libéral. Cependant, s'il paraît chez Galignany, lisez dans les six derniers numéros des articles signés : E. V., c'est-à-ilire Ermès Visconti (le marquis). C'est sur le romanticisme; c'est-à-dire, sur cette question : « Voulons-nous la tragédie à la Xipharés ou la tragédie à la Richard lll ? » Ce M. Ermès passe pour le meilleur philosophe du pays. Votre attention, à vous autres Français, est absorbée par la polil-que ; pour quarante ans, la littérature va donc se réfugier dans les pays qui n'ont pas encore le bonheur de pouvoir appliquer à leur vilaine maladie le mercure des deux chambres.

Quand la France sera guérie, la littérature y reparaîtra aussi belle et plus vigoureuse que jamais, et la cause de Racine tient aux carrosses du roi, où M. de Chateaubriand nous apprend qu'il

eut l'honneur de monter, avant d'aller écouter les bruits du désert.

Comparativement, la France va donc être littérairement stérile; car les me%%o-termine, si bons en politique, ne valent rien en fait d'arts. La poétique de madame de Staél est plus mauvaise que celle de la Harpe ou de XEdinburg review.

La France est sur le grand chemin de !a félicité; si on veut lui faire prendre les sentiers qui abrègent, la charrette versera. Au moyen de ([uoi, nous voilà presque d'accord, ce me semble. C'est un Anglais très-connu qui m'a convaincu de celte vérité. 11 m'a loué Uenri Hallam, que nous faisons venir. Vllisloire de Philippe le Long, l'inventeur des communes, et le portrait hideux et savantissime de la féodalité, que nous prêche M. de Villeneuve, ex-préfet, sont admirables. Ce serait pour Maisonette un livre ministériel, et en même temps une acquisition importante pour notre pauvre histoire de France.

Je viens de lire une lellre de l'aimable S...; sans écorner sa verln, elle est la favorite de la reine, du roi, des princes, etc. Ils l'accablent de choses flatteuses à Munich ; ma poco di danaro. Le jour de naissance d'Adélaïde S..., où elle a eu dix-huit ans, le prince royal * est venu chez elle en grand gala, et, en entrant, lui a dit avec majesté : « Je vous prie de vous mettre à genoux.— Elle s'y met tout étonnée.— Jurez-moi, devant Dieu qui voit tout, aujourd'hui votre jour onomastique, que, quoi qu'il vous arrive dans la suite, vous me regarderez toujours comme votre père. » — Elle n'est libre qu'en avril ; vous l'auriez à l'Opéra-Buffa pour quinze mille francs ; mais vous êtes trop barbares.

Grasset a été en Italie honnête homme et connaisseur; li.., tatillon et friponneau. Il y avait à Varèze, ville de six mille âmes, quand j'y étais, un pauvre diable qui cbantail Basile dans le Barbière di Siviglia de Rossini ; il était ridicule et connu dans la ville sous le nom de don Basilio, quand un beau matin nous avons appris que ce rare sujet nous était enlevé par la superbe Paris.

Vous avez la Chabrand, la Fodor etPellegrini, dit-on. — J'ai vu hier la délicieuse Liparini ; elle est bien changée ; faites-lui chanter la Contessa di Colle Ombroso; partout ailleurs elle est mauvaise.

Le 26 décembre, nous avons ici la Clemenza di Tito, de Blozart, par Crivelli, la froide Camporesi, habillée en homme, et la froide Fesla.

Adieu, écrivez, écrivez-moi donc.

' Le prince Louis, devenu roi de Bavière en 1825. (R. Ci

A MONSIEUR R. COLOJIC, DinEf.TEUU DES CONTUIUUTIONS INDlKJiCTl'.S, A WONTCniSûN.

Milan, le 2 mars 1819.

Tandis que les affaires adminislralives et robscrvalion des niouvomciils de la politique absorbent ton attention, veux-tu savoir ce que deviennent mes idées? — Prends lecture de Téhicubralion suivante.

En 1819, notre esprit ne se préoccupe pas assez, ici, en Italie, d'un pbénomène des i)lus lieureux pour notre littérature et pour nos arts; c'est que nous sommes la seule nation qui ait de ïultention au service de la littérature.

En France, on ne parle que de constitution et de lois organiques, iVullras et d'indépendants.

En Angleterre, il faut bien comprendre le cas des ouvriers de Manchester, dont la révolte a rempli tous les journaux pendant l'été de 1818.

Ces pauvres gens, qui sont quarante mille, gagnent quatre shillings (quatre francs quatre-vingts centimes) par jour; c'est tout ce que leurs maîtres peuvent leur donner. S'ils leur donnaient quatre shillings et demi, les produits des manufactures anglaises, apportés sur le continent, seraient plus chers que les produits des manufactures du continent. Maintenant, grâce aux impôts qui entêté mis depuis 1792 pour humilier la France, un ouvrier anglais, travaillant quatorze heures par jour, ne peut pas vivre avec quatre shillings. C'est ce qui fait que sur six hommes qu'on rencontre dans la rue, à Londres ou à Bristol, un, au moins, reçoit l'aumône de la paroisse'. Croit-on qu'un pays

Voir le singulier ouvrage intitulé Fie de Vévêque Watson, écrite par lui-même. C'est là que l'on voit réellement ce que c'est que l'arislocratie anglaise. Voir également les discours prononcés en 1818 à la chambre des communes, sur la question des pauvres. (H. B.)

{oi Œrvur.s postihmks de stendiial.

rongé par un Ici nuilhcnr ail du lenips à donner à la lillérature ol aux arls? 11 esl bien moins près du bonheur que la France, qu'il a coniballue avec un succès apparent. 11 esl bien moins heureux que l'Italie, où Ton a le temps de rire et d'aller applaudir Rossini. Remarquez que les trois quarts des hommes distingués, en tout

genre, sorlenl de la classe pauvre qui, en Angleterre, n'a ni le loisir de lire, ni l'argent nécessaire pour acheter des livres.

Supposons qu'il naisse un génie hardi en Angleterre; au lieu de chercher à devenir un ShaUspeare, il deviendra, s'il le peut, un lord Erskine, ou mourra sur la route.

Supposons qu'un Yollaire naisse à Paris ; au lieu de publier la tragédie à'OEdipe et d'attaquer M. de la Molhe, il cherchera à connaître M. Benjamin Constant, et ensuite écrira dans le Conservateur ou dans la Minerve.

Savez-vous ce qu'on fail dans rAméri(iue méridionale ? On y ampute les jambes aux malheureux blessés avec des lames de sabre '. Voilà où en sont les arts utiles dans celte partie du monde.

Dans l'Amérique du Nord, on songe à f;ùre de l'argent, et non pas à se procurer les douces jouissances des arls et delà littérature. Les premiers hommes du pays blasphèment les arts. Voyez cet Anglais si judicieux, Morris Biikbe(k, parlant des chapileaux de marbre que le gouvernement américain a fait venir de Rome pour les colonnes du capiiole de Washington.

Voyez la discussion sur lâchai de la bibliothèque que l'illustre Jefl'ersou offrait au public.

Trouve-l-ou dans toute celte Amérique, si prospérante et si riche, une seule copie, en marbre, de V Apollon du Belvédère?

Les grands génies, en Amérique, tournent directement à Yutile. Voilà le caractère delà nation; ils se fout Washington ou Franklin, et non pas Allieri ou Canova.

L'attention est partout pour les d'iscussions d'utilité et de politique, et Ihabitude de ces discussions rend impropre aux arts. Nous seuls, nous avons encore l'âme accessible aux douces sensations des arts et de la litléia'ure

* ilonlltly review, par sir Bichard Pliil'pps.

Je n'hcsilc pas à le dire : dans Télal où en sont les clioses, en 181!i, le véritable siège de la liltt-ralure, c'est le pays qui, trois fois dt'jà, a civilisé le monde.

1" Au temps de l'antique Étrurie;

2" Sous Auguste;

3° Par le siècle de Léon X.

Pour prendre la place que la force des choses nous assigne , sachons cire d'opinions différentes, sans devenir ennemis; laissons les basses injures à la canaille , et méritons une sage liberté.

Un bon livre, publié à Milan, ferait événement; à Paris, il serait étouffé par un panqibict sur la conspiration de Lyon, de l'invention du général Cannd, et à Londres, par la discussion sur la loi pour léiuancipalion des catholiques.

Allez publier aujourd'hui à Munich une belle tragédie, et vous verrez l'effet qu'elle produira.

C'est pour cela que la question du romunticisme, qui intéresse encore plus la France que l'Italie (car nos deux plus grands poêles, le Dante et l'Ariosie, sont archi-romaniiques), que la question du romanticisme, dis-je, s'agite dans ce momrnt à Milan

et non à Paris. Nous avons même vu, par la conversation du bal masqué, que ce mol romanticisme est arrivé jusqu'aux classes de la société qui ne comprennent rien à la littérature.

Plions Dieu que quelque homme de talent prenne ici la défense du classicisme, et force ainsi les romantiques à faire usage de tout leur esprit, et à ne laisser aucune erreur dans leur théorie.

rSAISOXSEMENTS LITTERAIRES A LA MODE EN 1819.

Cet homme n'est pas de mon avis : donc c'est un sot. — Il critique mon livre : donc il est mon ennemi. — Il est mon ennemi, donc c'est un scélérat, un voleur, un assassin, un âne, un faussaire, un masoaizone, un vil, etc., etc., etc., etc.

lOG ŒUVRES POSTHUMES DE STENDHAL,

A ImPSSIELT. R. COLOMB, DIP.F.CTIX'R DES CONTHICUTIOSS INDIRECTES, A MONTIiRISON.

Milan, le 18 mars 1819.

Tâche donc de venir à Cularo en seplcnibie prochain; nous pourrions nous y ronconircr. J'avais fail Tarlicle suifanl, pensant le mellre dans un de vos journaux ; mais à qui s'adresser pour ohlenir celle immense laveur? Vois sMl y a quelque parli à en tirer.

Que dans les beaux-arls il n'y a qu'un cas unique où le romanticisme ne soit pas applicable.

Qu'est-ce qu'élever une statue à un grand homme?

1° On se propose, par un senlimenl de tendressse, de faire])laisir à son ombre, et de le récompenser ainsi de tout le plaisir qu'il nous a donné;

2° On se propose d'exciter les hommes à l'imiter;

3" Ou, enfin, d'éterniser les grandes qualités qui l'ont distingué.

Ici, je prie en grâce mon lecteur de regarder bien allenlivemenl et bien froidement ce qui se passe dans son âme. Pour cela faire, la première chose nécessaire est d'avoir une âme.

Quand je m'approche de cette slalue m marmo bianco, que j'aperçois à une certaine distance, sous les marronniers dcl corso di porta Renza^, je sais bien que c'est à Appiani qu'elle est élevée , ou, si je suis étranger, deux mots d'inscription vont me l'apprendre.

Indiquez qu'Appiani fut un peintre, par quelque accessoire plus ou moins ingénieux, vous rae donnerez le plaisir de deviner une énigme; mais, par cette petite jouissance, toute de finesse et de vanité satisfaite, vous retenez à terre mon âme qui brûlait de s'élancer vers le ciel; pour un inslaiit vous ravalez mon âme à n'être que celle d'un classicisle.

* Celle slalue se voit au musée de Brcra.

Donnez à Appiani un geste qui exprime son âme et non pas son étal, car vous ne pouvez donner l'idée de ses cliefs-d'œuvre qu'en montrant son âme. Exprimer quelque chose de particulier à Tarliste : que, par exemple, il avait les cheveux frisés de telle ou telle manière, ou qu'il était bel homme, c'est imiter les peintres du quatorzième siècle, c'est faire une méprise; car est-ce pour son toupet [ciuffo) ou pour sa jolie jambe que le public lui élève une statue? C'est uniquement aux qualités de son âme et de son esprit qu'on rend un hommage immortel.

Si les traits que nous recevons en naissant de nos parents, si la physionomie qu'ensuite y impriment nos habitudes morales, exprimaient parfaitement et entièrement notre âme, je dirais : Faites un portrait de votre statue. Mais, comme il n'en est pas ainsi, une statue doit être un porirait embelli et doit présenter : 1" Assez de ressemblance ; 2° autant que possible l'expression des grandes qunliics que le public veut éterniser.

J'ai étudié très-attentivement le buste de Viiellius à Gènes, les têtes d'Aristide et de César aux Sludj à Naples, les bons buste.^ dcl Campidoglio à Rome ; j'ai cru voir :

1° Qu'il faut, dans la figure humaine, supprimer tous les |>elils détails qui n'expriment rien;

2° Laisser, avec soin, aux détails que l'on conserve, la physionomie de l'ensemble, le même degré de convexité dans les muscles. C'est ainsi que l'on fait le portrait pour la postérité.

Si le lecteur a la bonne foi et le talent de lire dans son âme, il y verra, je crois, que telle chose qui est intéressante dans la nature parce qu'il y a réalité, ne signifie rien dans les arts. Quoi de plus intéressant que de voir, à Montmorency, Jean-Jacques Rousseau écrivant, sur sa petite table, les lettres brûlantes de la F\ouvellc Héloïse^ Quel homme ne se fût pas arrêté pour jouir de ce spectacle." Faites-en un tableau, il intéressera peu; faites-en une statue, elle sera ridicule.

C'est que la sculpture fixe trop notre attention sur ce qu'elle entreprend d'imiter. Dans la nature, notre attention ne s'arrête pas à la perruque bien bouclée de Rousseau : dans la sculpture, elle nous fait rire. Vous venez de trouver dans la rue le rival qui veut vous enlever le cœur de votre maîtresse; vous lui avez

parle, car vous êlcs forcé de le uiénagor; dites-moi quelle forme avait le nœud de sa cravate.

Dans le marbre, que voulez -vous que me dise cette jambe et celte cuisse d'Appiani?

Nues,]»ar des contours grandioses (comme dans la statue de riiocion), elles i)euvent exprimer un caractère', et ainsi élever mon âme au sublime; mais vêtues à la moderne avec des bas de soie et des souliers à boucles, cette jambe et celle cuisse sont ridicules.

Pourquoi? je n'en sais rien. Pourquoi le tabac me fait-il éternucr? Mais le fait est mr. Voyez à Paris le dégoût que donnent (les centaines de statues Iraitces dans ce genre. 11 ne se passera |)as cinquante ans avant qu'on ne les Ole de leurs niches pour les reléguer dans quelque garde-meuble. Voyez à Saint-Paul de Londres la statue habillée du père du rommticisme, le célèbre Johnson.

Je me trompe peut-être; peut-èlre suis-jc égaré par les habitudes de mon âme, et je déclare impossible pour tous vtti plaisir qui est seulement impossible pour moP; mais il me semble qu'ici le romanticisme n'est pas applicable. Il faut le nu, car le nu est le moyen de la sculpture.

Mais, me dira-t-on, que concluez-vous sur le monument d'Appiani qui, dans ce moment, occui)e tous les esprits? — J'aurais bien envie de ne p,as conclure. En effet, quels sont mes titres pour oser contredire tant d'ariisles si resjjectables et si justement célèbres? Cependant, pour ne pas avoir l'air déparier sans avoir didée arrêtée, je dirai qu'il me semble convenable;

i" D'élever une statue à Appiani sur le baslion de porta Henza;

2" Qu'elle soit à demi nue et drapée à l'antique, comme la stalue de Thocion ou celle d'Aristide ;

5" Que son geste et son regard exi)riment une admiration douce et tendre pour les grâces delà nature;

* l-'cnsomble des liabiludes morales, et non pas une passion. (11. B.)

* tÀco l'errore dei c'.assicisti di buona Jode, vccchi per la plu parte. La gcncr:,ii"iTie tlie va fariiiandosi a Pavia, non avi'à le slesse abiludini, e di qua dieci ann ia villoria è sicura. (II. D.)

4° Qu'une de ses mains soit appuyée sur un groupe des trois Glaces, de quatre-vingts centimètres de proportion;

5° Qu'à ses pieds Ton voie une palette, des pinceaux et une inscription non en latin, en grec ou en syriaque, mais en italien simple clclar :

A Appiani, le peintre des Grâces.

Né à Bozizio en 1757,

Il mourut à Milan en 181G.

XMII

i MoN?;EUR n, COLOMB, DinECTEUR DES CONTP.IDUTIONS DIRECTES, A MONTBHISON.

Milan, le l<^^^v^il 1819.

Qu'auras-tu pensé du mol romaïUicisme qui s'est égaré, je crois, dans la longue dissertation que je t'ai adressée le mois der-

nier? — Quoi qu'il en soit, je l'envoie une sorte de petil Irailé sur ce que j'entends par le romantici&me dans la musique. Un jour, probablement, lu visiteras l'Italie; il est bon que lu saches d'avance quelles sonl les idées qui y ont le pas.

S'il seni!)le au premier coup d'œil que le romanlicisme ne peut pas s'appliquer à la musique, c'est qu'il s'y applique trop; c'est que, dans ccl art charmant, où nous avons la bonne habitude de n'applaudir que ce qui nous fait plaisir, le classicisme nous scnib'c:ail trop ridicule. Nous ne connaissons pas la musique des Grecs, cl l'on n'écouterait pas un instant à la Scala la musique qui ravissait nos pères en 1719.

Il m.e scmbie que la musique nous f.iit plaisir en mettant notre imagiualiondans la nécessité de concevoir certaines illusions. 1 orsquc nous entendons de la musique que nous connaissons déjà, notre esprit, au lieu de s'abaudooner à de délicieuses illusions au profil de la passion qui nous subjugue dans le moment, se met à comparer le plaisir d'aujourd'hui avec le plaisir 1. 7

d'iiior; cl, dès lors, le plaisir d'aujourd'hui esl dôlruil; caria seiisibilitc ne peut faire qu'une chose à la fois.

Cimarosa, Piccini, Sacchini, Galuppi, ont fait chacun tre.iie opéras; de ces cent vingt opéras, cinquante à peine ont été joués à Milan; et quand ont-ils été joués? Vers 1780, quand nos lières étaient encore à l'université. Dune nous n'en avons pas la moindre idée, et cependant nous ne pouvons pas les soulfiir.

Pourquoi? c'est qu'au lion de jouir nous comi)arons; or la comparaison esl ce qui tue la musique. Quand l'on nous donne le Barbier de Séville de Paisielio ou la SeccJiia rapita de Zingarclli,

nous comparons le style de cette ancieinie nmsique au style moderne des Rossini, des Mozart, desMayer.

Qu'arrive-t-il de là? c'est que nous applaudissons avec fureur le Barbier de Séville de Rossini, qui ne présente autre chose que les idées de Cimarosa habillées à la moderne.

N'allez pas croire que je n'admire pas Rossini ; je crois qu'avec Canova et Viganô il esl maintenant l'honneur de noire belle Italie. J'avoue que ce n'est qu'après lavoir adoré pendant cinq 011 six ans que je me suis senti le courage de le critiquer. Biais, enfin, je suis obligé ici de faire voir que, comme les femmes décident pour le moins autant que les hommes du mérite de la musique, il n'entre point de pédanterie dans le jugement du public, et que, par conséquent, il esl ultra-romantique. Ce qui plaisait à nos pères en 1790 ne nous plaît plus en 1819, trente ans plus lard.

Mon sentiment pariiculier, c'est qu'il entre un peu iïaffcclatien dans ce dégofit du i)ublic pour la musique ancienne. Il y a certaines cantilènes (jni expriment les passions. Par exemple, la jalousie est exprimée par l'aria Vedro menlf io sospiro, que chante le comte Almaviva dans les Nozze di Figaro, de Mozart; ces cantilénes-\3i ne ' nivent pas vieillir en trente ou quarante ans, et j'avouerai que dans tout VOtello de Rossini je ne trouve rien qui exprime aussi bien la jalousie, ce tourment des cœurs tendres, que cet air : Vcdro menlf io sospiro.

Le public est ennuyé à mort des opéras sérias que Ton continue à donner à la Scala, pendant le carnaval, par le classicisme le plus ridicule, uniquement parce que cela plaisait à nos pères

vers 1770. D'ici à deux ou trois ans, cli.>cun osera dire ce qu'il seul, et nous aurons allernalivenieiil un opéra séria et un opéra

buffa. Alors on sera obligé de revenir au génie de la gaieté, on reprendra les chefs-d'œuvre de Cimarosa, et seulement on priera Rossini, ou quelqu'un de ses élèves, de renforcer un peu l'harmonie des acconipaguements.

Cet hiver, nos dames, eu bâillant à mourir de tous les opéras sérias dont on nous a assommés, se consolaient de temps en temps en chantant : Ci pensera il marito. Rllos empruntaient ce souvenir au Rivale di se stesso, le seul opéra vraiment bouffe dont on nous ait régalés depuis longtemps.

Cet hiver, la Camporesi che ci faceva sbadigliare col me%xo degV lUinesi aurait pu nons charmer par Don Giovanni, au moyen duquel madame Camporesi et Crivelli ont fait gagner dieci mila luigi à \ imprésario de Londres. Le Malrimonio scgreto est trop connu pour le donner de longtemps, mais enfui c'est un opéra très-comique, eti'on sait que Crivelli et madame Camporesi l'ont chanté avec succès à l'étranger. Donc ils auraient chanté à peu près aussi passablement un autre opéra de Cimarosa, aussi comique et moins connu.

Je conclus : nous avons assez de sérieux a casa, nous voulons du comiq'ic à la Scala. 11 faudrait que la nova impresa fût obligée à donner ailernalivrnicnt un opéra buffa et un opéra séria. Cet hiver, pour nous égayer, nous avions tous les soirs trois tragédies à la Scala '.

J'ajoute que le carnaval prochain, puisque nous avons le boiheur d'avoir Rossini, au lieu d'un opéia séria, il faut lui demander un opéra bufla, et que le librelto de cet opéra buffa ne soit pas une traduction du français, mais une chose vraiment italienne, adaptée à nos moeurs, et, par là, vraiment romantique.

' Gl' lllincsi, Acbar grand Mogol, cd il rilorno dcl Pcllegrino.

A 31ADA.ME ..., A

Yarcze, le 7 juin 1319.

Madame,

Vous me nielloz au désespoir. Vous m'accusez à plusieurs reprises de manquer de délicatesse, comuie si dans votre bouche cette accusation n'était rien. Qui m'eût dit, lorsque je me séparai de vous, à Milan, que la première lettie que vous m'écririez commencerait par monsieur, et que vous m'accuseriez de manquer de délicatesse?

Ah ! madame, qu'il e&t aisé à l'homme qui n'a pas de passion d'avoir une con'luite toujours mesurée et prudente! Moi aussi, quand je puis mécouler, je crois ne pas manquer de discrétion ; mais je suis dominé par une passion funeste qui ne me laisse plus le maître de mes actions. Je mêlais juré de m'embarquer, ou au moins de ne pas vous voir, et de ne pas vous écrire jusqu'à votre retour; une force plus puissante que toutes mes résolutions m'a entraîné aux lieux où vous étiez. Je m'en aperçois trop, cette passion est devenue désormais la grande affaire de ma vie. Tous les intérêts, toutes les considérations ont pâli dev^;ii;::d!e-ià. Ce funeste besoin que j'ai de vous voir m'entraîne, me domine, nie transporte. Il y a des moments, dans les longues soirées solitaires, où, s'il était besoin d'assassiner pour vous voir, je deviendrais assassin. Je n'ai eu que trois passions en ma vie : l'ambition

de 1800 à 1811, l'amour pour une femme qui m'a trompé de 1811 à 18''8, et, depuis un an, cette passion qui me domine e.t qui augmente sans cesse. Dans tous les temps, toutes les distraclions, tout ce qui est étranger à ma passion, a été nul pour moi ; ou heureuse ou malheureuse, elle remplit tous mes moments. Et croyez-vous que le sacrifice que je fais à vos convenances, de ne pas vous voir ce soir, soit peu de chose? Assurément je ne veux pas m'en faire un mérite ; je vous le

présente seulement comme nne expiation pour les torts que je puis avoir eus avant-liier. Celle cxpiaiion n'est rien pour vous, madame; mais pour moi, qui ai passé tant de soirées affreuses, privé de vous et sans vous voir, c'est un sacrifice plus difficile à supporter que les supplices les plus horribles; c'est un sacrifice qui, par l'extrême douleur de la victime, est digne de la femme sublime à laquelle il est offert.

Au milieu du bouleversement de mon êlre , où me jette ce besoin impérieux de vous voir, il est une quabté que cependant jusqu'ici j'ai conservée, et que je prie le destin de me conserver encore, s'il ne veut me plonger, à mes propres yeux, dans le comble de l'abjection : c'est une véracité parfaite. Vous me dites, madame, que j'avais si bien compromis\es choses, samedi malin, que ce qui s'est passé le soir devenait une nécessité pour vous. C'est ce mot compromis qui me blesse jusqu'au fond de l'âme, et, si j'avais le bonheur de pouvoir arracher le trait falal qui me perce le cœur, ce mot compromis m'en eût donné la force,

Mais non, madame, votre âme a trop de noblesse pour ne pas avoir compris la mienne. Vous étiez offensée, et vous vous êtes servie du premier mot qui est tombé sous voire plume. Je prendrai pour juge, entre votre accusation et moi, quelqu'un dont

vous ne récuserez pas le témoignage. Si madame D..., si la noble et sublime Métilde , croit que ma conduite de samedi malin a été le moins du monde calculée pour la forcer, par le juste soin de sa considération dans ce pays, à quelque démarche ultérieure, je l'avoue, cette conduite infâme est de moi, il y a un être au monde qui peut dire que je manque de délicatesse. J'irai plus loin. Je n'ai jamais eu le talent de séduire qu'envers les femmes que je n'aimais pas du tout. Dès que j'aime, je deviens timide, et vous pouvez en juger par le déconlenancement dont je suis auprès de vous. Si je ne m'étais pas mis à bavarder samedi soir, tout le monde, jusqu'au bon padre Reltore, se serait aperçu que j'aimais. Mais j'aurais ce talent de séduire, que je ne l'aurais pas employé auprès de vous. S'il ne dépendait que de faire des vœux pour réussir, je voudrais vous obtenir pour moi-même, et non pas poui' un autre être que j'aurais

figure à ma place. Je rougirais, je n'aurais plus de bonlienr, je crois , môme aimé de vous, si je pouvais soupçonner (pu; vou.; aimez un autre que moi-même. Si vous aviez des défauts, je ne lourrais pas dire que je ne vois pas vos défauts; je dirais, pour être vrai, que je les adore ; et, en effet, je puis dire que j'adore celte susceplibililé extrême qui me fait passer de si horrii)les nuits. C'est ainsi que je voudrais être aimé, c'est ainsi qu'on fait le véritable amour; il repousse la séduction avec horreur, comme un secours trop indigne de lui, et avec la séduction tout calcul, tout manège et jusqu'à la moindre idée de compromettre l'objet que j'aime, pour le forcer ensuite à certaines démarches ultérieures, à son avantage.

.l'aurais le talent de vous séduire, et je ne crois pas ce talent possible, que je n'en ferais pas usage. Tôt ou lard, vous vous apercevriez que vous avez été trompée, et il me serait, je crois, plus affreux encore, après vous avoir possédée, d'être privé de vous que si le ciel m'a condamné à mourir sans cire jamais aimé de vous.

Quand un être est dominé par une passion extrême, tout ce qu'il dit ou îout ce qu'il fait, dans une circonstance particulière, ne prouve rien à son égard ; c'est l'ensemble de sa vie qui porto témoignage pour lui. Ainsi, madame, quand je jurerais à vos pieds , louie la journée , que je vous aime ou que je vous hais , cela ne devrait avoir aucune induence sur le degré de croyance que vous pensez pouvoir m'accorder. C'est l'ensemble de ma vie qui doit parler. Or, quoique je sois fort peu connu et encore moins intéressant pour les personnes qui me connaissent, cependant, faute d'autre sujet de conversation, vous pouvez demander si je suis connu pour manquer d'orgueil ou pour manquer de constance.

Voilà cinq ans que je suis à Milan. Prenons pour faux tout ce qu'on dit de ma vie antérieure. Cinq ans, de trente-un à trente-six ans, sont un intervalle assez important dans la vie d'un homme, surtout quand durant ces cinq ans il est éprouvé par des circonstances difficiles. Si jamais vous daignez, faute de mieux, penser à mon caractère, daignez, madame, comparer ces cinq ans de ma vie avec cinq années prises dans la vie d'un autre

inflividu quelconque. Vous trouverez des vies beaucoup plus biilhintes par lo taleiil, beaucoup plus beureuses; mais une vie plus pleine d'honneur et de constance que la mienne, c'est ce que je ne crois pas. Combien ai-jc eu de maîtresses, en cinq ans, à Milan ? combien de fois ai-je faibli sur l'honneur? — Or j'aurais

manqué indignement à l'honneur si, agissant envers un être qui ne peut pas me faire mettre répce à la main, j'avais cherché le moins du monde à le compromettre.

Aimez-moi si vous voulez, divine Mélilde ; mais, au nom de Dieu, ne me méprisez pas. Ce tourment est au-dessus de mes forces. Dans votre manière de penser, qui est Irès-jusle, être méprisé m'empêcherait à jamais d'êire aimé.

Avec une âme élevée comme la vôtre, quelle voie plus sûre pour déplaire que celle que vous m'accusez d'avoir prise? Je crains tant de vous déplaire, que le moment où je vous vis le soir du 5, pour la première fois, et qui aurait dû être le plus doux de ma vie, en fut, au contraire, un des plus inquiets, par la crainte que j'eus de vous déplaire.

Réllcxions. — Mardi soir 8 juin 18J0.

Idées de planter tout là.

Ce soir, froideur à ne pas remettre les pieds au collège; jalousie pour le cavalier Giorgi, qui va faire la conversation de l'autre côté du canapé, el, en sortant, elle s'appuie beaucoup sur lui, d'un air inlimc. Les femmes honnêlcs aussi coquines «;!ic les coquines.

A ÎIATIAME . , A PISE.

Florence, le H juin 1819.

Mada;

Depuis que je vous ai quittée hier soir, je sens le besoin d'implorer votre pardon pour les manques de délicatesse el d'égards auxquels une passion funeste a pu m'entraîner depuis huit

joiirs. Mon repcnlir esl sincère ; je voudrais, pnisqtio je vous aï (h'iilii, n'clre jamais allé à Vollerrc. Je vous aurais exprimé ce poiiiiimcnl de regret profond, hier mên>c, lorsque vous daignâtes m'admeltre auprès de vous; mais, permettez-moi de vous le dire, vous ne m"avoz pas accoutumé à l'indulgence, bien au contraire. Or je craignis qu'il ne vous parût que demander pardon de mes folies ne fût vous parler de mou amour et violer le serment que je vous avait fait.

Mais je manquerais à cette véracité parfaite qui, dans l'abîme où je suis engagé, est ma seule règle de conduite, si je disais que je comprends un manque de délicatesse. Vous verrez dans cet aveu l'indice d'une âme grossière et peu faite pour vous comprendre, je le crains. Vous avez senti ces manques de délicatesse ; ainsi ils ont existé pour vous.

Ne croyez point, madame, que j'aie formé tout d'un trait le projet de venir à Volterre. Vraiment je n"ai pas tant d'audace avec vous; toules les fois que je suis attendri et que je vole auprès de vous, je suis sûr d'être ramené sur la (erre par une dureté bien mortifiante. Voyant sur la carte que Livourne était tout près de Volterre, je m'étais informé el l'on m'avait dit que de Pise Ton apercevait les murs de cette ville beureuse, où vous étiez. Dans la traversée, je pensais qu'en prenant des lunettes vertes et cliangeant d'babit je pourrais fort bien passer deux ou trois jours à Volterre, ne sortant que de nuit et sans être reconnu de vous. J'arrivai le 3, et la première personne que je vis à Volterre, ce fut vous, madame; il était une heure; je pense que vous reveniez dîner en sortant du collège ; vous ne me reconnûtes point. Le soir, àbuit heures et quart, lorsqu'il fil tout à fait obscur, j'ôtai les lu-

nettes pour ne pas sembler singulier à Schneider. .\u moment où je les ôtais, vous vîntes à passer, et mon plan, si heureusement suivi jusqu'alors, fut renversé.

J'eus sur-le-champ celte idée . si j'aborde madame D..., elle me dira quelque chose de dur, et dans ce moment-là je vous aimais trop, une parole dure m'eût tué; si je l'aborde comme son ami de Milan, tout le monde dira dans cette petite ville que je suis son amant. Donc je lui marquerai bien mieux mon respect en restant inconnu. Tout ce raisonnement eut lieu en un clia

d'œil ; ce fut lui qui nie conduisit toute la journée du veudreJi h. Je puis vous jurer que je ne savais pas que le jardin Giorgi appartînt à voire maison. Je croyais vous avoir vue eutrtr à droite de la rue, en montant, et non à gauche.

Dans la nuit du 4 au 5, je pensais, dis-je, me trouver le plu:^ ancien des amis de madame D... Je fus tout fier de celte idée. Elle peut avoir quelque chose à me dire sur ses enfants, sur son voyage, sur niiUe choses étrangères à mon c:»;our. Je m'en vais lui écrire deux lellrcs telles, aue, si elle veut, elle peut rendre raison de mon arrivée a ses amis a ici et me recevoir. Si elle ne le veut pas, elle me répondra non, et tout sera fini. Comme, en cachetant une lettre, j'ai toujours l'idée qu'elle peut être surprise, et que je connais les âmes basses et l'envie qui les possède, je me refusai à joindre mon billet aux deux lettres officielles, afin que, si votre hôte les ouvrait par mégarde, on n'y vît rien que de convenable.

Je vous l'avoue, madame, et peut-être je risque de vous déplaire en vous l'avouant, jusqu'ici je ne vois point de manque de délicatesse.

Vous m'écrivîtes d'une manière Irès-sévère ; vous crûtes surtout que je voulais forcer votre porte, ce qui ne me semble guère dans mon caractère. J'allai rêver à tout cela hors de la porte, à ...; en sortant de la porte, ce fut par hasard que je ne pris pas à droite ; je vis qu'il fallait descendre et remonter, et je voulais être bien tranquille et lout à mes réflexions. Ce fut ainsi que je fus amené au Pré, où vous vîntes plus tard. Je m'appuyai contre le parapet et je restai là deux heures à regarder Cette mer qui m'avait])()rté près de vous, et dans laquelle j'aurais mieux fait de finir mon destin.

Remarquez, madame, que j'ignorais entièrement que ce Pré fût votre iiromenade habituelle. Qui me l'aurait dit? — Vous scnlez que j'étais d'une discrétion parfaite avec Schneider. Je vous vis arriver; aussitôt je liai conversation avec un jeune homme qui se trouvait là et je partis avec lui, pour aller voir la mer de l'autre côté de la ville, lorsque M. Giorgi m'aborda.

J'avoue que je pensai que vous ne croyiez plus que j'eusse voulu forcer votre porte; je fus très-heureux, mais, en même

lemps, Ircs-limide. Sans la ressource de parler aux enfants, cerlainemont je me conipronieliais. Ce fut bien pis quand nous eulràmes au collège : jallais me trouver vis-à-vis de vous et vous voir parfailemcut; en uu mot, jouir de ce bonheur qui me faisait vivre depuis quinze jours et que je n'osais même espérer. Je lus sur le point de le refuser à la porte du collège ; je ne me sentais pas la force de le supporter. En montant les escaliers je me soutenais à peine; certainement, si j'avais eu affaire à des gens fins, j'étais découvert. Je vous vis enfin ; depuis ce moment jusqu'à ce-

lui où je vous quittai, je n'ai conservé que des idées confuses; je sais que je parlais beaucoup, que je vous regardais, que je fis Tanliquaire. Si c'est dans ce mouient-là que j'ai commis des manques de délicatesse, c'est bien possible, je n'en ai nulle idée; seulement j'aurais domié tout au monde pour pouvoir fixer le lapis vert de la table. Je puis dire que ce moment a été un des plus heureux de ma vie, mais il m'est entièrement échappé. Telle est la triste destinée des âmes tendres : on se souvient des peines avec les plus petits détails, et les iistants de bonheur jettent l'âme tellement hor.^ d'elle même, qu'ils lui échappent.

Le lendemain soir, je vis bien, en vous abordant, que je vous avais déplu. Serait-il possible, peusai-je, qu'elle fût amoureuse de M. G...? — Vous me donnâtes la lettre qui commençait par monsieur; je n'en pus guère lire au collège que ce mol fatal, el je fus au comble du malheur au même lieu eu la veiile j'étais fou de joie. Vous m'écriviez que j'avais voulu vous tromper en faisant le malade et qu'on n'avait pas la fièvre lorsqu'on pouvait se promener. Cependant, le vendredi, avant de vous écrire, j'avaLs eu l'honneur de vous renconlrer deux fois à la promenade, el je ne prétendais point dans ma lettre que la fièvre m'eût pris tout à coup, dans la nuit du vendredi au samedi. J'avais des pensées si tristes, qu'être renfermé dans ma chambre augmentait mon malaise.

Le lendemain de ce jour falal, je me punis en ce vous voyant pas; le soir, je vis M. G... jaloux; je vous vis vous appuyer sur lui en sortant du collège. Plein d'étouuement, de consternation et de malheur, je pensai qu'il u"y avait plus qu'à partir. Je

comptais ne plus vous faire qu'une visilc de politesse, la veille lie mon dcparl, visite que vous n'auriez pas reçue, lorsque la femme de chambre me courut après dans le jardin, où j'étais déjà avec M. Giorgi, criant : « Madame dit qu'elle vous verra ce soir au collège. » Ce fut uniquement pour cette raison que j'y allai. Je pensais que vous étiez bien maîtresse d'aimer qui vous vouliez; je vous avais demandé une entrevue pour vous exprimer mes regrets de vous avoir importunée, et peut-être aus?i pour vous voir bien à mon aise et entendre le son de celte voix délicieuse qui retentit toujours dans mon cœur, quel que soit le sens des paroles qu'elle prononce. Vous exigeâtes le serment que je ne vous dirais rien de relatif à mon amour; je l'ai tenu, ce serment, (juelque grande que fût la violence à me faire. Enfin je suis parti désirant vous haïr, et ne trouvant point de haine dans mon cœur.

Croyez-vous, madame, que je désire vous déplaire et faire l'hypocrite avec vous? Non, c'est impossible. Vous allez dire : « Quelle âme grossière et indigne de moi ! » — Eh bien, dans cet exposé fidèle de ma conduite et de mes sentiments, in iquez-moi le moment où j'ai manqué de délicatesse et quelle conduite il eût fallu substituer à la mieime Une àmo froide s'écrierail aussitôt : « Ne jias revenir à Volterre. » 3Iais je ne crains pas celte objection de votre part. 11 est trop évident qu'un être prosaïque u"eût pas paru à Volterre: d'abord, parce qu'il n'y avait pas d'argent à gagner; en second lieu, paice que les auberges y sont mauvaises. Mais, ayant le malheur d'aimer réellement et d'être reconnu de vous le jeudi soir, 5 juin, que fallait-il faire? Il est inutile de vous faire remarquer, madame, que je n'ai point riuq)ertinonce de vouloir faire avec vous une guerre de plume. Je ne prétends point que vous répondiez au long à mon journal ; mais peut-être votre âme noble et pure me ren- (ha-t-elle un peu plus de justice, et,

quelle que soit la nature des relations que le destin laissera subsister entre nous, vous ne disconviendrez pas, madame, que l'estime de ce qu'on a tendrement aimé ne soit le premier des biens ^

* Je trouve In réponse en quatorze pages au clou des clefs ; un procac'a

Florence, le 30 juinlClO.

Avec un peu de fièvre, sorianl de Vliiganiw felue, qui m'a plu beaucoup pour la première fois, cl pendant leqnel je compojais celte letlre. J'ai écrit ce qui suit le 29, de dix heures cl demie à minuit et demi :

Madame,

J'ai ce malheur, le plus grand possible dans ma position, que mes actions les plus pleines de resjjcct, cl je puis dire L3 plus timides, vous semblent le comble de l'audace; par exemple : n'avoir pas épanché mon cœur à vos pieds les deux premiers jours que je fus à Vollerre et sur des actes de respect qui m'ont peut-être le plus coûté dans ma vie. A tous moments, j'étais tenté de rompre la règle que le devoir m'imposait. Dix fois, plein de choses à vous dire, je pris la plume. Mais je me dis : Si je commence, je succomberai. Je sentais le bonheur d'oser vous écrire dix lignes au-dessus de tout pour moi. Mais, si dix lignes pouvi,, jnl m'excuser auprès de vous, il me semblait que je sortais par là de l'espèce d'incognito où je devais me tenir soigneusement pour ne pas vous blesser. Avoir été vu de vous était un hasard, oser vous écrire était une action de ma pleine el Thrc volonté.

11 est évident que, comme étrangers, et permettez-moi do croire que ce n'est que de nation que nous sonuTies étrangers l'un à l'autre, comme étrangers nous ne nous comprenons pas; nos démarches parlent une langue différente.

Je frémis pour le passé; que de manques de délicatesse j'ai dû vous exprimer en vous disant tout le contraire! iS'ous ne nous

l'a apportée hier soir, demandant une grazzia. Cette réponse, datée à la fin du 26, n'est pas venue par la poste. J'ai bien t'ait do n en pas ôçrirc une $ec .nde. (II. B.)

i.flttres a ses amis. Ifl

coniprcuous absolument pas. QuamJ j'écrivais: « bclineider, en bavardant, cerliliera que je suis malade, » j'entendais, certifiera ti vous, à la maîiresse 'e ma vie. Que me font les idées des habitants de Volterre?

Autre cho^e. Je n'ai jamais compris qu'il fût décent d'aller chez le Reltore, et, par le plus cruel des sacrifices, je m'étais promis de ne plus y aller, et je crus faire merveille en ne m'y présentant pas le mardi. Je croyais que c'était vous poursuivre, vous vexer de mon amour; car, en allant chez le Rettore, j'allais chez vous, et vous m'aviez reçu friàdemenl; el, si vous vous en souvenez, madame, la mercredi, en vous abordant tout tremblant, je sentis le besoin d'excuser ma présence là, par l'invitalion de la femme de chambre.

Combien de mes actions les plus simples de Milan ont dû vous déplaire! Dieu sait ce qu'elles signifient en italien.

Pour l'honneur de la vérité, pour n'en plus reparler, je vous affirme que, vous voyant passer le 3, à une heure, un instant après

que vous m'eûtes regardé sans me reconnaître, Schneider me dit, en deux mots, qui était celte dame et qu'elle h:bilail casa Guidi. Je n'osai lui faire répéter ce nom. 11 me semble toujours être transparent quand on me parle de vous. Le 5, je fis le tour de la ville, de la porte de TArco à la porte de Florence, m'orieiitant d'après le plan levé par monsieur votre frère. Je remarquM à côié de la portu Fiorcnlina le jardin anglais de M. Giorgi J'y allai et je vis déjeunes demoiselles sur le mur. 11 me plut, je me promis de revenir le lendemain, et j'ignorais qui j'étais destiné là y rencontrer. De même, pas la moindre préparation dans mon excuse à M. Giorgi, car je n'avais pas fait !a p'.us petite interruption à Schneider, je n'avais pas même prononcé votre nom

Soyez sûre, madame, qu'on ne vous a pas remis ma première lettre de samedi, au m(,nientqueje la portai. J'allai me promener assez loin. Quand je repassai devant la casa Giorgi, il y avait certainement plus d'une heure à ma montre, et je me rappelle fort bien que j'hésitais beaucoup; je ne tr,>uvais pas l'intervalle assez considérable. Enfin je me dis; « Maudite timidité 1 » et je frappai. C'est absolument M. Giorgi qui me prêta l'idée de de- Boandev à vous voir; c'est cxacfemenl comme mercredi matin.

qjand j'allai voir sa yalcrio, iioiir vous rcmcltre une lettre; il voulait absolument inc faire entrer dans votre chambre, quoiqu'il ne fût que neuf heures et demie.

Je me suis bien mal fait comprendre, madame, si vous me croyez un homme si difficile à desespérer. Non, je n'espère plus, et il y a déjà longtemps. J'ai espéré, je l'avoue, au mois de janvier, surtout le 4; un ami qui était chez vous le 5 me dit en sortant (pardonnez-moi les termes propres) : Elle est à vous: fcrezvoiis le scélérat? Mais, le \o février, je perdis tout espoir. Vous me dites

des choses ce jour-là que je me suis souvent redites depuis. Il ne faut pas croire que les choses dures, que je ne vous blâme en aucune manière de m'adresser, bien au contraire, soient perdues. Elles tombent profondément dans mon cœur, et ce n'est qu'assez longtemps après qu'elles commencent à faire effet, à se mêler dans mes rêveries et à désenchanter votre image.

J'ai beaucoup pensé depuis quatre mois à ce qui me reste à faire. — Faire l'amour aune femme ordinaire? La seule idée me révolte et j'en suis incapable. Me jeter dans l'impossibilité de vous revoir par une bonne insolence? — D'abord, je n'en nurais pas le courage; ensuite, excusez mon apparente malhon nêleté, ce serait me mettre dans le cas de m'exagérer le bonheur d'être auprès de vous. Pensant à madame D... à cent iieucs d'elle, j'oublierais ses rigueurs, je mettrais à côte les uns des autres les courts moments où il me semblait, à tort, qu'elle me traitait moins mal. Tout me deviendrait sacré, jusqu'au pays qu'elle habite, et, à Paris, le seul nom de Milan me ferait venir les larmes aux yeux. Par exemple, depuis un mois, pensantà vous de Milan, je me serais figuré le bonheur de me promener avec vous à Volterre, autour de ces superbes murs étrusques, et jamais il ne me serait venu à l'esprit de me dire les choses vraies et dures qu'il m'a fallu dévorer. Ce système est si vrai, que, lorsque je reste quelque temps sans vous voir, comme au retour de Sanuazaro, je vous réaborde toujours plus épris. Je puis donc dire avec vérité, madame, que je n'espère pas; mais le lieu de la terre où je suis le moins malheureux, c'est auprès de vous. Si, malgré moi, je me montre amoureux quand je suis près de vous,

c'est que je suis amoureux ; mais ce n'est nullement que j'espère vous faire partager ce scnlimenl. Je vais nie itennellre un longue explication philosophique, à la suite de laquelle je pourrai dire :

Trop d'espace sépare Andromaque et Pyrrlius.

Le principe des manières iialicnnesest une certaine emphase. Rappelez-vous la manière dont V... frappe à votre porte, dont il s'assied, dont il vous demande de vos nouvelles.

Le principe des manières parisiennes est de porter de la sim. plicité dans tout. J'ai vu faire en Russie cinq ou si grandes actions par des Français, et, quoique accoutumé au ton simple de la bonne compagnie de Paris, je fus touché encore de trouver si simples les gestes de ceux qui les faisaient. Eh bien, je crois, madame, qu'à vous, l'ornement d'un autre climat, ces manières simples auraient semblé légères et peu passionnées. Remarquez que, dans mes belles actions de Russie, il s'agissait de la vie, chose qu'on aime assez, en général, quand on est de sang-froid.

Les manières de M. Lampalo et Pecchio peuvent vous donner quelque idée de notre ton simple, à nous autres Français. Remaïqucz que le visage de Vismara est tout à fait à la française; ce sont ses manières qui font un contraste avec les nôtres et que je donnerais la moitié de ma vie pour pouvoir contracter. Il suit de là que mes démarches, comme cela m'a frappé hier à la lecture de votre lettre, que mes dén)arches, dis-je, doivent souvent peindre à vos yeux un sentiment bien éloigné de celui qui les inspire. C'est probablement comme cela que vous trouvez que ']ose.

Vous savez que, dans les romans, les amants malheureux ont une ressource: ils disent que l'objet de leur amour ne peut plus

aimer; je trouve que celle ressource me vient depuis quelques jours. Vous voyez donc, madame, par cette confidence que je prends la liberté de vous faire de tout ce qui se passe de plus intime dans moi, que je n'espère pas.

On vous écrit, madame, ((qu'on pense à Milan queje suis venu vous rejoindre ou que j'ai souiiailé qu'on le croie. » — C'cbl

cette auiicc, pour lapiemicrc lois, que jai passé un au à Jlilun sans fairft de voyage. Je parle à très-peu de pcrson :c5, cl ces 1 Drsoimes sont accoutumées à me voir partir el arriver. Vous êtes partie le 12 et moi le '2i : j'ai dit que j'allais à Grenoble. Ici j'ai trouvé Vaini et Trivul/.i ; je leur ai dit que je revenais de GiOiioble; que, me trouvant à Gènes, la Litminara de Pise, annoncée alors pour le 10 juin, m'avait amené à Livourne, et le relard de l'arrivée de l'empereur à Florence.

Quant à l'idée que je désire qu'on croie que']e suis venu vous rcjoindie, s'il est au monde une supposition maligne dont il me soit facile de me jusiilier, non par des phrases, mais par de bons ùits bien constants, c'est celle-là.

Depuis cinq ans que je suis à Milan, le peu de personnes qui me connaissent peuvent le certitier, il ne m'est pas arrivé une scîile fois de nommer une femme. Je ne parle pas d'une personne qui voulut, malgré moi, me loger chez elle. Une autre femme s'est affichée au bal masqué ce carnaval; mais elle l'a bien voulu, et je n'y ai pas eu la moindre part, et ce qui me démontre bien franc du collier sur cet article, c'est que mes amis les plus intimes ont été très-étonnés de cette relation déjà ancienne et terminée depuis longtemps. Il est vrai que je n'avais ces femmes que comme

des filles. Mais cela, loin de nuire à la petite vanité de s'en v.inler, ne ferait que lui donner un vernis de meilleur ton. Je défie la personne qui vous écrit de faire nommer sur mon compte deux autres femmes. A propos de quoi, madame, vous aurais-je donné la préférence pour une infamie, à vous, surtout, que l'estime publique rend si difficile d'attaquer sur ce point? J'ajouterai que dans ma jeunesse j'ai toujours •jté trop ami de la gloire vériiable, et, grâce à beaucoup d'orgueil, j'ai toujours eu trop d'espoir d'y parvenir, pour aimer la gloire du mensonge.

Madame, si l'on me calomnie sur une chose dont Cagnola, Vismara et les autres peuvent me justifier mathémaiiquement, que dira-t-on sur d'autres sujets qui, de leur nature, ne sont pas susceptibles d'autant de clarté dans la justification? Mais je m'arrête par respect pour l'amitié dont vous honorez la personne qui écill.

LETTTxES A SES A.M[S. 125

Je pense, madame, qu'en arrivant à Milan ce que j'ai de mieux à faire est de «lire comme à Vaini. Si vous pensez aulrenient, madame, daignez me donner vos ordres. Dois-je dire que j'ai été à VoUerre? 11 me semble que non.

J'espère, madame, avoir ôlé de celte lettre tout ce qui rappelle trop ouvertement rameur '.

.1 >:ûnsiecp. le bakon de m..., a pap.is,

Florence, le 18 juillet 1819.

C'est charmant ! Je revenais de me |>romener aux Uffiz-z-j, où. comme vous savez, on va le dimanche ; je pensais justement à vous. Quel plaisir de le tenir sous le bras! me disais-je; mais

le m'a abandonné, comme un vil jacobin Je rentre et je

trouve voire lettre. Je suis bien fâché de voir que vous souffrez ; je vous exhorte à la p!us grande prudence; le vieux Moscati m'a dit qu'il tallait trente ans de tempérance pour se consoler de ces accidents. Donnez-moi des détails.

Il m'est arrivé, le 23 mai, de toucher sept cents francs; grande fêle au manoir infernal. Que faire d'une somme si énorme ?

— Le 24, je suis parli par la diligence de Gênes, — cinquante francs. — Huit jours à Gênes. — Traversée délicieuse en vingt sept heures, et soupant à Porto Venere, de Gênes à Livourne. — Huit jours à Livourne et Pise, pour ces plates fêles; et, enfin, je suis à Florence depuis quarante jours et j'ai encore cent francs.

— Dernièrement, au dîner de table d'hôte, devant trente convives, j'ai soutenu une dispute de chien sur le maréchal .^ey.

* Elle me répoiul par une rupture apparemment Ibmlée sur le vers : Trop d'espace sépare Andromaque et l'ynhus.

Lettre de désespoir de Dominique, dont on n'a pas gardé de copie. Le 6 juillet, la lettre suivante lui est adressée; elle l'aura reçue le vendredi 9 juillet. Cette lettre, bien écrite, n'a qu'une page. (Elle n'a pas été retrouvée.)

Quand le vicomte verra celle leltre, il dira : « Ya>\\, voilà justcnienl le dc'bul de Je fais mes farces. »

Je cherche du noir dans ma lêlc. Je votis dirai que les Florcn-liiis me déplaisent exlrêmement; il y a quelque chose de sec cl de correct qui me rappelle la France. La Louibardie et mon cœur sont faits Tun pour Fautrc ; j'espère que voilà un grand cœur.

Vous allez me dire quelque injure quand je vous avouerai qu'en quarante jours de temps et étant tout le jour dans la rue, ayant vu toutes les processions du Corptis Domini et de la Saint-Jean, je n'ai pas trouvé une seule Florentine vraiment belle. Mes beautés ici sont deux jeunes Anglaises, qc.e je vois tous les soirs aux Cascine, et sur le pont dclla Trinità, vers onze heures. Encore sont-ce des beautés de biocliet : je veux dire sans expression. C'est sur le pont délia Trinilà que nous avons cherché un remède aux inl'âmes chaleurs qui nous ont cuits pendant dix jours. Figurez-vous qu'on n'arrose pas les rues à Florence; littéralement, les pierres de la place du Grand-Duc étaient encore brûlantes à minuit. Le Bottegone était brûlant; mais il doit avoir fait inie fortune ; il fallait prendre une gramolata toutes les heures, sous peine de crever ; on dit que nous n'avons eu que vingt-huit degrés et demi.

Que pense-t-on de VHistoire de Venise de M. Daru? Il disait qu'il y avait, en 1790, un ambassadeur vénitien à Versailles qui faisait des rapports originaux à sa République. C'était une infâme tyrannie que cette aristocratie ; j'ai été sur les lieux et j'ai vingt anecdotes : pas l'ombre de liberté ; cent familles puissantes qui nourrissaient quelques milliers de pauvres nobles ; tout le reste opprimé. A ces deux dernières circonstances près, c'est comme à Vienne. — A propos, l'empereur a éié d'une générosité incroyable: il donne trois ou quatre mille sequins, conmie on donne vingt-cinq louis; c'est le contraire d'il y a trois ans ; il se sauve en économisant sur sa défroque; il porte un chapeau à calotte enfoncée par le temps, que le domestique de votre domestique jetterait à la rue. Tout son habillement vaut bien trente francs. Du reste, le comte de Sainle-Ilélène * a gâté

* Napoléon.

LETTRES A SES AMIS. l'27

le mélicr; ces souverains se promènent comme des ostensoirs, plus ou moins beaux à voir, mais ils ne font point de décrets qui tiennent le public en anxiété, ils ne sont pas centres d'action. Aussi indifférence complète et pis que cela. — Mon Dieu ! où mettrai-je celte letlre à la poste? Si j'étais un Irlandais, je vous dirais : Ne manquez pas de m avertir, si vous ne la recevez pas. Je compte sur mon écriture.

31a société ici se compose d'orfèvres, avec lesquels je fais des] ; ne-niques, où l'on boii à la santé de Benvenuto Cellini. Ces orfèvres ont amené au dernier dîner, à côté de la tour du Dante, près âiiVAcienda del Ghiaccio, dîners exécrables, qu'ils trouvent fort bons et qui coulent cinq paules; ils ont amené, dis-jc, deux Américains, qui ne doutent pas que l'emprunt de l'Angleterre ne soit para belltim, pour eux. Mais ils croient que les ministres anglais, pour se soutenir, veulent la guerre. Les aristocrates anglais meurent de peur et se serrent contre le ministère. J'espère avoir la joie de voir une révolution dans ce payslà. Les pontons et Sainte-Hélène seront vengés. — Adieu, je vais à la Cenerentola par la Monbclli; c'est très-bien chaulé; mais t njours Rossini, c'esl le Pair iV amjuilles.

riorencc, le 20 juillet 1 SI 0.

Madame,

l'cut-ctre que, dans ma position de disgrâce, il peut vous sembler peu convenable que j'ose vc^js écrire. Si je voijç ç.jis devenu odieux à ce point, je veux tâclier, du moins, de ne pas mériter da-

vantage mon malheur, et je vous prie de déchirer ma lettre sans aller plus loin.

Si, au contraire, votre âme sensible, quoique trop fière, a la bonté de me traiter comme un ami malheureux, si vous daignez me doimer de vos nouvelles, je vous prie de m'écrireà Bologne, où je suis obligé d'aller : «Al signorB.,nella locandadelF Aquila

Ner;!.))Jcsuisrécllcm(Mil inquiet (le volrc santé. Serîcz-voiis;5Scz cruelle, si vous étiez malade, pour ne pas me rapprendre en deux mois? 3Iais il faut matlendre à tout. Heureux le cœur qui cstéchaufCé par la lumière IraïKiuille, prudente, toujours égale d'une laible lampe ! De celui-là, on dit qu'il aime, et il ne commet pas d'inconvenances nuisibles à lui et aux autres. Mais le cœur qui est embrasé des (lammes d'un volcan ne peut plaire à ce qu'il adore, fait des folies, manque à la délicatesse et se consume lui-même. Je suis bien malhcureu.x.

IlENr.i.

• Bologne, le 24 juillet 1819.

La pipe du caporal m'a fait apporter ici ma lettre, ^avczvous qu'en arriv.mt le 11 j'ai trouvé neuf lettres qui m'annoncent que j'ai perdu mon père le 20 juin, et qui me grondent de n'être pas à Grenoble depuis longtemps? Une de ces lettres contient la copie du le^la!nent, qui est une espèce de manifeste contre ce pauvre Henri. On lui donne cependant la moitié de la partie disponible; mais tout le ujobilier, qui est considérable, à .'U. M ce qui est juste.

Si Henri avait pour sa part cent mille francs, comme cela pari îi probable, il mettrait :

40,000 fr. à fonds perdu, à 10 p. 100. . 4,000 fr.

40,000 en rente 9,500

20,000 à 5 p. 100 sur terres. . . . 1,000

et son fonds perdu actuel 1,000

,9,100 fr.

Je m'abonnerai bien à avoir sept mille francs. — Il faut que j'aille m'ennuyer à Cularo. Je serai électeur; parlez moi de celte comédie. Vous êtes mon conml des anciens. Dans la suite, avec sept mille francs de renie, faut-il vivre à Paris ou à Milaa.'

A MONSIEUR LE BAHON PE JI., A PARIS

Cularo (Grenoble), le l'"' scplembre 1810.

Je suis bien rcconnaissiuil de voire belle Icllre de huil pages. Je compte aller vous joindre le M, après les élections ; la chose est sûre, car j'ai dans le tiroir de ma table six mille francs en or. — Il laisse dei dehili infuiiti; j'aurai de trente à cinquante mille francs, voilà tout. J'ai trouvé cent vingt mille francs de dettes, plus deux mille cinq cents francs de rentes viagères, à servir annuellement: tous les aperçus qu'on m'avait envoyés étaient exagérés, et ce n'est, comme vous voyez, qu'après vingt jours de courses et d'attention soutenue que j'y vois clair.

Je serais avec vous, sans les élections; quoique mon méjiris soit déjà au comble, je veux cependant sacrifier dix jours à ce spectacle. Je suis électeur, car je paye quatre cent quaire-vin-ts francs.

Je parierais pour M. Grégoire; le parti libéral, guidé par .M. Duport-Lavillettc, une des meilleures tctes du pays, le porte ferme, et, pour gagner les électeurs de Vienne et de Bourgoin, nommera Sapey et Français de Nantes, choix dont vous, ventru, vous devez cire enchanté. Je crois que M. de Rollin sortira an premier tour de scrutin.

Le préfet déclame ouvertement contre Grégoire, et, ce matin, on a reçu un pamphlet anonyme contre ce digne évêque; c'est le relevé de ce qu'il a dit en 1792 contrôla royauté. Malheureusement c'est justement ce que pensent nos pc'trâ de campagne, qui payent trois cents francs juste. Les susdits paysans sont les seuls (à part l'opinion anlimonarchique) qui pensent raisonnable nient sur tout. Ils nommeront qui vous voudrez dès que vous leur aurez rendu la nomination des juges de paix, des maires et des ofliciers de la garde nationale.

Le préfet porte le comte Dérenger contre Grégoire; aujourd'hui voici les probabilités :

r.oHiii, Grégoire, Sapey, Français.

Le niinislère présente : Bérenger (le comte conseiller d'Ela;), Planelli-Lavalcttc, Dubouchage.

La partie la mieux liée est celle des ultra; ils ne perdront pas une voix; les curés de campagne ôteront à Grégoire cent claquante voix de dévots.

Le préfet est méprisé, quoique plein d'esi)rit ; c'est qu'il <■ t avare; il ne leur a pas donné à boire assez largement le jour de la Saint-Louis. — 11 y a eu un demi-duel pour une danseuse, j'en-

tends i)our une demoiselle jolie et honnête, sur laquelle un officier est tombé en valsant; le préfet est intervenu gauchement. Enfin il a invité, par écrit, un nommé Comcirau. charciitier grossier, mais qui paye plus de trois cents francs d'impôts ; letlit charcutier en fait des gorges chaudes avec ses amis les peigneurs de chanvre ; il sont deux artisans dans ce cas.

Au total, vous savez que ma profession de foi est le Commentaire sur Montesquieu. Toute la basse classe ici pense comme moi, el, dans dix ans, les deux tiers des gens aisés partageront cette opinion. On lit très-peu à Grenoble; mais le Ccmeur et la Minerve sont crus aveuglément. On vend beaucoup de Thouret et l'on a déjà vendu huit Commentaires. — Il y a dans la bourgeoisie deux ou (rois llambden de village. — Il y a une nuance, le parti militaire et le parti libéral /)«>■. Les militaires, étant insolents, perdent chaque jour du terrain. — Au reste, en organisant d'une manière populaire le jury, les mairies et les juges de paix. M... pourra garder ses chères ulaces cinq ou six ans encore. 11 est une bête de laisser condamner i/unoyer et acquitter .Martaiuville. Je suis témoin que cela a donné trente voix, au moins, à Grégoire. Il me semble que Mazarin n'aïu'ait pas fait celte faute; mais cet homme n'est, au plus, qu'un demi-Mazarin. A sa place, l'honneur à part, j'aurais dix millions de plus el serais plus assuré de la majorité.

Les gens que Votre Excellence ventrue me désigne pour députés sont, politiquement parlant, dans le dernier mépris; on

ne doute pas que le banquier K ne soit prêt à tout vendre

pour une pairie.

j'ai beaucoup d'estime pour MM. Michoud, le général Brun,

Dn|»ort-Lavilletlc cl Piivicr, notaire; voilà des gens moilcR-s, au moins Irois des quatre, et qu'û faut employer, si vous voulez une vérilable popularité. Les juges sont dans la boue et les prêtres un peu moins, parce qu'on regarde M. B... comme un habile fripon. — Du reste, tranquillité profonde, car le préfet et le général sont modérés; vous pouvez vexer de mille manières ce peuple avaul qu'il montre les dents. Adieu; au revoir le 18 ou 19 septembre.

Durui'.

LT

A MONSIEUR LE BARON DE 51..., A PAUIS

Milan, le 2 iioveuiLre 1819.

Arrivé le 22 octobre, en bonne santé, mon illustre paresse m'a empêché de vous faire part des sensations que j'ai trouvées sur le Simplon, dans la vallée d'Izelle et aux Tilam, ballet de Viganô. — L'idée dominante que je rapporte de Paris, c'est que chacim a raison dans son trou, et qu'il est absurde de vou' loir être à la fois dans deux trous. Quelle belle chose d'être ambidextre, c'est-à-dire, à la florentine et à la française en même temps! C'est parce que la délicieuse promenade du boulevard me fait bâiller jusqu'au talon que je vous semblerai le comble de l'absurde en vous disant qu'un de messieurs les Titans, a-^isis et haut de cinquante pieds, baisse la tête, élève une main dans les nues et en redescend sa chère sœur. Les Titans, qui sont malins et qui s'ennuient en enfer, donnent à celte chère sœur trois petites urnes, qui ne sont autre chose que les âges de fer, d'airain et d'argent. On

ouvre ces urnes, et les mal- Iicurs correspondants se développent sur la terre. Tout cela, c'est l'erreur d'un grand honniie, aussi i; and que (lanova, en-, lendcz-voiis? Deux grands honnnes, à savoir, Moiiti et moi , sommes fous des deux premiers actes. Le premier peint l'innocence. Au quatrième , les malheurs qui sortent de l'urne de

for, où il y a des brasselels, une epée et un diadciiic (notez ce dernier mol), sont du premier grand en fait darl.

Un homme d'esprit de Turin, avec lequel j'ai dîné hier, a improvisé un discours sur Viganô; je l'ai prié de me donner cinquante lignes, que l'aimable M. la B... pourra arranger dans le Journal de Paris. Ce pays-ci est comme les familles nobles tombées dans la misère; il faut casser le nez avec l'encensoir. D" ailleurs, failes observer à M. L... que la France na pas quatre hommes à opposer à Canova, Viganô, Monii et Rossiui.

J'ai vu Rossiiii hier à son arrivée; il aura vingt-huit ans au mois d'avril prochain, et veut cesser de travailler à trente ans. Cet homme, qui n'avait pas le sou il y a quatre ans, vient de placer cent mille francs chez Barbaglia, au sept et demi pour cent. Ou lui donne mille francs par mois comme directeur despote du ihéàire de Saint-Charles. Voilà une belle idée : prendre liiomme de génie de la partie et le faire despote.

Outre les mille francs par mois, Rossini a quatre mille francs pour chaque opéra qu'il fait, et on lui en déniante tant qu'il en peut faire, v'^a Donna del Lago, sujet tiré de Walter Scott, a eu le plus grand succès. Il va nous faire une Bianca Capello, que nous jugerons le 26 décembre. On sera sévère; il a déjà fait le premier acte à Kaples, d'où il vient. Barbaglia entrelient ce grand homme,

et lui donne gratis carrosse, table, logement ed arnica. La divine C..., qui n'a, je crois, que quarante ou cinquante ans, fait les délices du prince Jablonowski, du millionnaire Barbaglia et du maestro.

La lUpresaglia (la Reva-ache), opéra actuel de Stundz, est une plate imitation de Mozart; le petit ballet est infâme. Je suis fâché de ne pas avoir apporté le Frère Vénitien et trois ou quatre autres mélodrames. 11 faut des choses nettes à la musique ; ce qui lui convient le moins, c'e^t l'esprit français, comme la Revanche. Crivelli est passable, et la Camporesi excellente. La Ronini acquiert beaucoup ; la Pasta n'est plus reconnaissable, elle travaille sept à huit heures par jour à donner de nouvelles habitudes à son gosier, La Grassiui a dix mille francs pour chanter deux mois à Brescia : voix usée. La Nina, toujours plus fidèle, toujours plus brillante, je ne l'ai point vue. Son piano va être le

quartier gdnéral de Rossini, qui liier, à son arrivc'e, a c(d invile à dîner pour dix jours de chaque semaiiie. 11 compte rapporter àNaples sa Paga entière, ce qui renclianle.

J'allais vous abonner au Conriliatore; mais le pauvre diable

est mort le 20 d'octobre, de répidémie de Ost dommage,

surtout pour les articles de M. Ermès Visconli.

Vous avez à Paris, depuis deux mois, un M. Mauzoni, jeune homme de la plus haute dévotion, lequel avait fait, ce printemps, deuK ados fort longs sur la mort du général Carmagnolii, le grand'pcre de la Carmagnole, né à Carmagnoli en Piémont, et fatto morire à Venise, par le Conseil des Dix. Ces actes étaient faits pour être lus; il s'est interrompu pour traduire le livre de Tahbé

de Lamennais, sur Y Indifférence en matière de religion, et pour réfuter les impiétés de Sismondi, Ermcs l'a excité à faire une tragédie jouable: il a refait ses deux premiers actes et les trois derniers, le tout en trois mois. Celle Mort de Carmngnola est sous presse e desta la ipiii alla aspeltazione. Toute ma crainte est que cela ne plaise pas à M. Duvicquet ou au grand Évariste Dumoulin, car c'est romantique. Des soldats se battent , un solitaire les arrête : « N'êtes-vous pas tous Itidiens, tous fils de la même patrie?» etc. On dit ce passage sublime.

LU

A MONSIEUR LE BARON DR M..., A PAniS,

Milan, le 21 décembre 1819.

l\:" collection de bnïonneltes ou de guillotines ne [hu! pas plus arrêter ime opinion qu'une collection de louis ne peut arrêter la goutte.

Voilà, mon ciicr 'j'!,i.5, Tidcc qui m'est venue en lisant la deuxième partie de votre lettre du 8. Je riais de bon cœur de vnire ignorance politique, ou plutôt du voile que lamonr de votre baronnie elles souvenirs de supérionté individuelle qu'on vous inocula jadis, à l'académie d'Alfien, ,r:elteui devant vos yeux. Vous me rendez ce rire quand je vous parie de Vigauô, et

nous avons lous deux raison, car il n'y a pas de moral, et nos physiques sont différents. La preuve en est (juc de tout Paris je ne regrette que Nina. Tout \e reste me semble vieille coquette, et vos tableaux et vos livres me fout l'effet de madame Saint- Aubin; n'est-ce pas là le nom de l'amie de madame Lambert? Tout cela

se réduit à ce que le l.'orrôge aurait fait ses madones noires s'il eût peint au Sénégal,

Le bon, entre amis, c'est d'être francs ; conune cela, on se donne le plaisir de roriginalilé. Donc, à l'âge près, je voudrais être Grégoire. Mon seul défaut est de ne ne pas aimer Ike blood^; mais, puisqu'on ne peut compter sur rien, pas môme sur la Charte, je me réjouis de l'élection de Grégoire, bien plus qu'au moment où nous la fîmes. La raison, c'est que son exclusion, après le ministère Fouché, est un fait palpable, que le dernier paysan, acquéreur de domaines nationaux, comprendra quand nous le lui aurons expliqué, de toutes les manières, pendant un an. Même dans le sens de votre roi, je l'aurais admis; ce trait de respect pour laCharte, que coûtait-il? Enfin, rien de moins endormant que cette séance. Je vous parais le comble de l'absurde, ainsi basta cosl.

Je vous donne ma parole d'honneur que, si j'avais été député, j'aurais fait entrevoir les idées que je viens de vous écrire; cela aurait fait ma gloire en 1830. Je trouve les libéraux plats; même M. d'Argenson fut plat, en 1815, de ne pas parler plus net sur Nîmes. Donc, encore une fois, vous vous trompez quand vous me dites que j'aurais vu deux cent cinquante grands hommes à la séance du 6.

Dans votre réponse, mettez une phrase ultra, en caractères bien lisibles. Au reste, notre style français, à vous et à moi, est inintelligible ici, et notre écriture archiinintelligible : donc ne vous gênez nullement.

Nous ne sommes pas moins éloignés en tragédie qu'en politique et en ballets. Un médecin vous sauve en vous donnant ré-

métique ; cela diminue-l-il la gloire du médecin qui me sauve ici, à trois cents lieues de vous, en ne me donnant pas l'énietique ?

• Le sang.

Voilà le principe du rommiticisme (\i\e vous ne sentoz jias assez. Le mérite csl (l'administrera un public la drogue juste qui lui fera])iaisir. Le mérite de M. Manzoni, si mérite il y a, car je ri ai rien In, est d'avoir saisi la saveur de l'eau dont le public italien a soif. Cette eau ferait peut-être mal au cœur au public de la rue Richelieu ; qu'est-ce que cela me fait à Milan? Sentez bien ce principe du rommticisme ; là il n'y a pas d'académie de Turin entre vous et moi.

Un mélodrame est à Paris nn ouvrage que deux mille littérateurs peuvent faire; une Mort de Carmagnola ne peut être faite ici que par deux ou trois hommes. Croyez que si M. Manzoni réussit il aura une gloire immense, et que tout ce qu'il y a de jeunes prêtres en Italie se creuse la cervelle depuis douze ans pour faire une tragédie différente d'Alfieri, et ne trouve rien. Donc, quand Carmagnola serait un mélodrame traduit, s'il fait pâmer toute une nation, il a un grand mérite; lisez cette phrase à vos Saint-Aubin.

Je passe mes soirées avec Rossini et Monli ; tout pesé, j'aime mieux les hommes extraordinaires que les ordinaires. — Je vous quitte pour aller dîner avec Rossini ; je passe ici pour être ultraanti-rossinien ; on s'occupe beaucoup de musique et de Grégoire. Je vais lire votre lettre à Rossini ; il est fort drùlc et a de l'esprit : il est juste à la hauteur des lettres de Rombet, il crée sans savoir comment. Schiller a ùit deux ou trois excellentes tragédies comme Walslein, ayant sur le sublime des idées dignes de

M. Cousin. Si Rossini voyait le comment de ses oeuvres, il devrait être à mille lieues en avant des théories du sieur Roinbel; moi-même je suis fort en avant aujourd'hui, après cinq ans d'expérience.

LUI

A MONSIEUR LE IJAP.ON DE M..., A r'Ar.lS.

Milan, le 5 mars dS-20.

Ne craignez rien de la pipe, écrivez par Turin; j'ai reçu avant-hier votre lettre du 20 février. Si vous riez de mes rcusei-

çrnompnts sur Rossini, je ris de vos prédiclioiis de solidité pour le mini^lcre. Jai discute vingt luis l'âge de Rossini avec Rossini ; il jure qu'il a vingl-liuit ans, je croirais trente; on se raiipelle ici Tannée où il (ut exempté de la conscription ; cela prouve, je crois, vingt-neuf ou trente ans.

On donne ici un petit ballet qui est une comédie contre Dieu. L Idole Birmano descend de son autel pour partager les offrandes avec les prêtres. Alessundro neile Indie de Vigauô nie plaît infiniment. Nous aurons Galli et Criveili après Pâques.

Je ne me sens pas d'humeur de vous décrire Alexandre aux Indes; cela est horriblement ardu; et, ai)rès s'être tué de peine, cela se réduit au discours du lion, qui veut faire goûter au cerf le plaisir de boiie du sang. Vous êtes Ihonime de Paris, moi l'homme de Milan ; le foin intellectuel qui nourrit nos esprits de-

puis six ans est différent. Une bouteille ne peut pas contenir, à la fois, du Champagne et du bordeaux.

Nous avons eu des bals masqués, dont quatre charmants: toute la bonne compagnie y était , entre autres une princesse russe, madame Volkonski, femme bien remarquable, point affectée, chantant comme un ange et une voix de contralto, élevant, à la Tracy, un fils qu'elle adore; écrivant passablement en français, elle a fait imprimer des nouvelles. Elle a trente-deux ans, laide, mais d'une laideur aimable, composant de jolie musique, folle et charmante sous le masque. La princesse est partie ce matin pour Naples. Voilà qui me paraît mieux que madame Saint- Aubin.

Quel dommage de n'avoir pas de port franc ! J'ai oublié de porter à Paris des poésies que j'ai recueillies en Toscane ; elles sont du comte Giraud, petit Mirabeau de Rome. C'est une satire quil a lue à une société des trente premiers personnages de Florence et où il les satirise eux-mêmes Vous devez connaître les masques et la satire; c'est peut-être ce qui nie console. Elle est intitulée la Cetra Spermaccutica. Les masques sont : le marchcse Ricardi, madame Rinibotti, nioglie di Ruggeri; Torrigiaui, Alegrina Fiazi, juive, Capponi le boiteux, le Suisse Kleiber, entrepreneur des tabacs, Bartoli, Bardi, Piero Dini, il dottore del Rosso, la moglie di Fanchi. Le divin, diviuissime, c'est que cela fut lu à eui-

mêmes, celui qu'on déchirait baissant la vue, et ainsi successivement de tous.

5 mars.

Voici comment notre Scala est arrangée. L'entreprise finit le 21 mars ; le gouvernement donne quatre-vingt mille francs pour trois mois à un entrepreneur qui a engagé Galli débarquant de Barcelone pour huit mille francs; ce qui fait plus de cent Irancs par soirée. Plus, la Feron, une amie de Puccita, pour prima donna, et le fatal Puccita pour compositeur. Le second opéra sera de Car^iffa, qu'on a engagé et qui est ici. Viganô et la Pallerini vont donner la Vestale à Bologne et à Sinigaglia. Nous aurons les Taglioiii et, dit-on, un ballerino l'rancese. Du reste, ce pays-ci juge de la danse comme nous de la musique. — La Camporesi a vingt mille francs de rente et se relire dans quinze jours; son beau-frère Marconi, de Rome, lui a fait un cadwiu de cent mille francs, afin de ne pas avoir une personne de son sang sur les planches.

A MONSIEUR THOMAS MOORE, A LONDRES

Bologne, le 25 mars 1820.

Monsieur,

Les amis du charmant auteur de Lallah-Rookh doivent sentir les arts. Ils font sans doute partie de ces Happy-few, pour lesquels seuls j'ai écrit, Irès-fàché que le reste de la canaille humaine lise mes rêveries.

Je vous prie, monsieur, de présenter les trois exeni|>l;»ires * ci-joints à vos amis.

Je viens de lire Lallah-Rookh pour la cinquième fois, et suis

De VUisloire de la peinture en llaiie.

toujours plus éloiiné qu'iiu lel livre ail pu naître en Anglelerre, dans nu pays corrompu, selon rnoi, par une teinte de férocité hébraïque.

J'ai l'honneur dêtre,

Monsieur, Votre très-humble et obéissant serviteur, H. Beyle.

A KONSICLR BEXLP.ME, LIBRAIRE A LONDRES.

Bologne, le 25 mars 1820.

.Monsieur,

M. de Burral ma fait passer votre obligeante lettre. Le paquet (jue vous avfcï fait mettre à la diligence à Calais, probablement le 2 février 1819, n"étani point arrivé, je vous prie d'écrire. Je viens de recouvTer de cette manière, en provoquant des recherches, un paquet de livres qui a mis dix mois de Paris à Milan, où je réside todjours.

Comme j"ai quelque idée d'aller passer plusieurs mois dans le singulier pays que vous habitez, pour avoir un substantif à joindre à mon nom, je consens à être l'auteur de Vllistoire de la peinture en Italie, (jue le n" 04 de V Edinburg-Review traite trop bien.

Si, par hasard, on faisait à cet ouvrage le même honneur qu'aux autres, je verrais avec plaisir mon nom sur le titre de la traduction ; cela m'ouvrirait les ateliers des artistes, dont je compte particulièrement m'occuper en Angleterre. J"ai fini Vllis-

toire de la peinture en Italie; je pourrai occuper mes loisirs à faire Y Histoire de la peinture en Europe ; ']e lie i>uh\\eri\\ le tout que quand je trouverai un libraire (jui achète le manuscrit.

Vous pourrez donner gratis des exemplaires de la Peinture à Murray, Colburn, Lougmann, enfin aux libraires que votre connaissance de la place de Londres pourra vous faire penser cire dans le cas de s'occuper d'une traduction. Mais un ju^te

amour-propre ne me permet pas de provoquer le moins du monde celle Iraduclion, el je ne pense à y mctlre mon nom que pour pouvoir êlre accueilli de M. Th. Lawrence el aulres artisles gens d'esprit.

Il y a plusieurs erreurs de fait dans VIHstoire de la peinture, que je corrigerai avec plaisir pour le libraire de Londres, auquel j'enverrai, s'il le demande, trente pages au moins d'additions el de corrections.

Envoyez un exemplaire à M. Rich-Pliilips, le rédacteur du Mo)Uhhj-Bevietu, je crois, qui m'avait fait cadeau de son ouvrage sur le jury. Faites également remettre un exemplaire à M. llob-bliouse, ami de sir Francis Burdelt, que j'ai eu Fbonnenr de voir à Rome.

Agréez, monsieur, l'assurance de ma considération la plus dis tinguée,

II. Beyle

A MONSIEUK LE BARON DE M..., A PARIS

Bologne, le % mars 1820.

Mon cher ami,

A l'avenir, adressez toutes vos lettres à rornatissimo signer Domcnico V... à Novara (Piémont). Écrivez-moi à cœur ouvert, en véritable ultra et souvent; il n'y a rien de délicieux comme les différer.ces bien tranchées d'opinions.

Par exemple, voire Journal de Paris n'a pas plus d'esprit en littérature qu'autrement quand il accuse mes détails sur lord Byron. 11 est amoureux fou et réaimé d'une jeune comtesse, donl le mari a soixante-dix mille écus de rente, l'écu à cinq francs trente-sept centimes; mais je réduis cela à cent cinquante mille francs de rente. Ce bon mari a laissé sa jeune femme trois ou quatre mois en pension chez le lord, qui est allé courir la Dalmalie avec elle. Il est à quarante milles d'ici ou à Venise, occupé de Don Jnan,

Du reste, comme Canova, il fail rhypocrite. Un savant me racontait ce matin comme quoi lonl Dyron dit pis que pendre des romantiques, et adore le Tasse, dit-il, à cause de la régularité. M(>i, je méprise ce vil calcul. Tous les classiques le portent au ciel, à cause de ce mot; les romantiques, à cause de ses œuvres, et voilà mon drôle en paradis.

Si je puis rassembler quatre mille francs, au lieu d'aller à Paris, j'irai en IS'il en Angleterre, et là, avec la qualité d'auteur de la Peinture, ajoutée à mon nom, je pourrai peut-être surmonter Porgueil de quelques-uns de ces aristocrates et voir les belles choses qu'ils enfouissent dans leurs country-seats.

Vous recevrez YArnour; c'est un bavardage qui formera soixante-dix pages in-18, du caractère de stéréotype ; j'en voudrais cent exemplaires sur papier très-beau. Ne vous mêlez nnliemenl Je correction ; je me fiche des fautes d'impression. Sou'.eincnt, dans vos lettres, que rien n'indique jamais comme laultur,

DOSIENICO VjS.MAHA,

Ingénieur à Novara.

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS

Manloue, le 28 mars ^820.

J'ai trouvé à courir le monde pour peu d'argent, et me voici dans une ville pleine encore des idées de Jules Romain. Il y a loin de Jules Romain à Ferdinand VII, qui, sans doute, est continuellement devant vos yeux. Vivre honni et bafoué au fond du cœur, par les gens qui nous entourent, serait intolérable à un homme de cœur; mais voilà que je deviens imprudent.

J'ai passé huit jours à Bologne, ville ^qui fait peur au papa et qui, à l'imprimerie près, jouit d'une extrême liberté. Dans une société d'où le légat (cardinal Spina) sortait, un disait : // governo di quesli maladelti preti. — L'atljuinisiraliuu publique

est, liKéralcmcnt parlant, un iiillage; la plupart dos chefs sont honnèies, mais si bêles, si bêles ! c'esl-à-dire, ils ont beaucoup (le finesse pour se conduire ; mais pour comprendre un compte de vingt feuilles déchiffres, impossible; plutôt que de le lire, ils passeraient par le trou de la serrure. Le pape n'est rien moins qu'un imbécile ; il est ultra connue un chien, ainsi que Consalvi ; mais il veut hsiiapace, et, pour cela, il gouverne dans le sens, à peu près,

de la majorité. C'est avec peine que je me suis laissé persuader, par vingt anecdotes, que Consalvi trouve réellement du plaisir à faire le mal du plus grand nombre, pour le plaisir du petit, kl est, iillrà.

Bologne est pleine de réfugiés qui arrivent de Ferrarc, Cc-:ene, Aucône, Macerala, où le gouvernement est comme celui de Cularo, sous le droit divin. C'est une persécution exercée par les bigols et les nobles. Voici le mécanisme : Les Icgnli sont des enfants, de jeunes monsignori appartenant aux grandes familles de Rome. Comme cnfanis, ils se laissent mener par les évê(iues. A Bologne, au contraire, le légat-cardinal Spina est un homme très-fin, qui veut rester dans une bonne ville et n'y pas laisser sa peau. Le cardinal-archevêque aime des fenmies dévotes et dodues, et ne peut se mêler en rien du gouvernement. Tout le monde vole, tout le monde est content, et cependant maudit les prêtres. « Nous ne pouvons pas être plus libres que nous ne le sommes, me disait un homme d'esprit; mais tout esl de fatlo et rien A^iure. Demain Sa Sainteté peut me jeter dans les cachots de San Léo et confisquer ma fortune; cela sera crueL mais non pas îîijiiste; il n'y a aucune loi qui le défende. »

Si ce gouvernement avait une administration sensée, comme celle de l'usurpateur en France, je le trouverais excellent. Savez-vous que, pour cent mille francs, on y achète une terre qui, net de tout impôt, rend huit mille trsncs? J'ai vérifié cela (le vingt manières. Le taux légal de l'argent est le huit pour cent , le taux commun le quinze pour cent, et Ihomme qui se ((intente de douze pour cent passe pour très-délicat. J'ai quelque envie de réaliser (renie ou quarante mille francs, et de me faire banquier à Bo-

logne ; je parle sérieusement : c'est une ville de soixante-dix milie 4mo6, où les feunnes ne sont pas

prudes cl oii Ion rit. Une terre me rendra quatre cl demi au plus dans !<• délicieux pays de Cularo, et à Bologne je gagne en un clin dœil trois cl demi pour cent. Tout y est d'un tiers moins cher que dans mou nid habituel.

En un tour de main, j'ai été présenté à toute la société; si j'avais dix ans de moins, j'aurais fait merveilles; les femmes vous loisent un homme à la troisième minute, et elles font bien. Nos prudes de Paris sont bien bêtes, comme je m'apprête à le prouver par ma docte dissertation intitulée De l'Amour. Si l'on n'a pas le bonheur de sentir l'amour-passiou, au moins le plaisir physique, et si on s'en prive deux ans, on y devient inhabile; voilà ce que je voudrais dire à nos Françaises, qui injurient les Italiennes.

Cela, avec le huit pour cent, voilà mes deux pensées dominantes à Bologne. — Ici, à Mantoue, tout le monde parle Espagne. Je vous quitte pour aller flâner dans une belle église dessinée par Jules Bomain.

50 mavs. — Je reçois votre belle lettre de huit pages. Que le bonheur de Lambert me charme ! J'ai penf é vingt fois à lui dans mon voyage. Son patron lui parlant de sa gloire, quand l'autre lui parlait de vivre, était une image qui me poursuivait.

A propos, avez-vous reçu un grand dEspagne qui, pour être (idèle au costume, est un peu bossu? Il est hâbleur, mais bon garçon; soyez sans gêne avec lui; poussez-le à acheter le Commentaire et à en aller voir le commentaire aux Chambres. Il me semble digne d'Aglaë; il aura cinquante mille francs de rente à sa majorité, dans deux ans; voilà des gens heureusement nés.

J'embrasse tous nos amis.

Clapier et C^.

A JlOSSIECr. LE HAliON DE M..., A PAHIS.

Milan, le 10 avril 1820.

On ne devrait jamais écrire de voyage sur un pays qu'on

n'habite qu'un an. —Pourquoi? — C'est qu'on ne le connaît pas. — AI) ! ail !

J'avais à Paris deux mille francs; j'en ai dépensé neuf cents par mois. Sachez qu'un philosophe de mon espèce ne peut jamais aller plus loin. Me voilà donc condamné à ne pouvoir jamais parler, et, ce qui est bien pis, imprimer sur les femmes de Paris.

Montrez-moi une esquisse d'un peintre, je vous dirai quel est son style. Voilà que je trouve, dans le numéro 63 de VEdinburgreview, un article sur Crabbe, précédé d'une dissertation sur l'esprit d'observation qui, sans s'en douter, ne songe plus aux rangs; voilà Stendhal tout pur, et il volerait cela s'il en avait occasion. Puisqu'un calicot est Malo, Besançon sera deux cinquièmes de Malo et madame de Chichilla deux cinquièmes de Saint-Aubin; ipaiica inlelligenti. Surtout continuons à nous moquer du fond du cœur l'un de l'autre; tout le reste est fade. Molière disait, en copiant Cyrano de Bergerac : « Je prends mon bien où je le trouve. » Si mes books arrivent à 1890, qui songera au grain d'or trouvé dans la boue?

Vous êtes d'accord avec le catéchisme que j'ai lu celte nuit, et que j'ai eu par une voie bien baroque et qui prouve bien le triomphe de ces idées. Je suis de l'avis de l'archevêque en tout, et

vous aussi, puisqu'une platitude, comme celle de feu M. Didier, peut tout renverser. Et si Ton n'eût pas touché à la cliart(!?

— Les Didier impossibles.

Non, l'on ne secourra pas le roi d'Espagne; l'intervenûon étrangère est incompatible pour deux cents ans avec les préjugés espagnols. Si j'étais Argiielles, je proposerais d'augmenter l'autorité du roi pour le successeur de Sa Majesté actuelle. Si, contre toute évidence, il est de bonne foi, il tiendra trente ans.

Madame Feron réussit ici auprès de la canaille de la musique par des ganmies ascendantes et descendantes, et chromiUiques.

— Puccita est à terre; mais samedi la singulière Gaxza Indra. — Rossini a fait cinq opéras, qu'il copie toujours; la Gnz-za est une tentative pour sortir du cercle : je verrai. (Juant au Barbier, faites bouillir quatre opéras de Cimarosa et deux de Paisiello, avec une symphonie de Beelhoweu ; mettez le tout en mesures vives,

pnr des croches, beaucoup de triples croches, et vous avez le Barbier, qui n'est pas digue de dénouer les cordons de S/^i/Za^'a, de Tancrède et de Vllalitma in Algeri.

iMon Dieu ! que votre Journal de Paris est plat! C'est qu'il ne fait pas d'articles comme les ligues précédentes; il garde toutes les rancunes coulre la critique. Que ne prend-il la préface des Vies de Haydn, Moxart et Métastase pour faire un article sublime" H sera agréable et piquant aux yeux d'un de ses lecteurs.

J ai vu un voyageur qui m a conte que sur la N)iiaiara on a élabli des Cnbanes mobiles où l'on prend des bains de vapeur qui

font des miracles; si jamais vous avez des douleurs à la cuisse, rappelez-vous cette invention.

Vous vous moquiez de moi quand je vous disais que le romanlicisme était la racine ou la queue du libéralisme; il fait dire : examinons et méprisons l'ancien. — J'ai lu tout Schiller, qui m'ennuie, parce qu'on voit le rhéteur; c'est Sbakspeare que je veu:< et tout pur. Malheur en révolution d'esprit ou d'intérêts au ineix-o termine!

Avez-vous 1 eçu un rabâchage sur Bologne? Si vous voulez du plus profond, je puis vous en donner. Tout tient à un fil L'essentiel, c'est que pour cent mille francs on a huit mille francs netdimpoi.d.r.js le plus Liù'"; pays du monde, où vos vieux habits râpes de Paris feraient la gloire d'un élég;ini. — Ils vont avoir hVt'-stale et la Noce di Denevento ', de l'immortel Viganô, qui y est depuis deux mois. Ah! le grand homme! - M. Taglioni et sa fenune nous ont embêtés ici d'un ballet à la française, hPrise deli'iluca, où un combat naval, à cinq dislances successives des vaisseaux, fait beaucoup d'effet. — Nous avons le contraire d'il y a deux mois; au lieu de la Camporesi, la Feron, et rC'uîrlin, au lieu de l'Allemande M...

Gain, arrivé de Barcelone, où Remorini le remplace, me console de tout. Nous venons d'avoir un grand malheur domestique : le fils unique de notre charmante comtesse est mort; elle est au désespoir et à la campagne : adieu les soirées'

On vient d'arrêter ici: T trois prêtres quia vuU mauvais

* Le Noyer de Dénivcnt,

goùl; 2° (rois prêtres faussaires; 5° un prêlre qui, moyennant une IcUre de change de quatre-vingt mille (rancs, a fait avoir à M, Setlala, un des premiers ultras du pays, un héritage de huit cent mille francs (du major Latuada). Ce prêtre, Canavesi, fait l'amour avec madame, qui Ta lâché. Là-dessus il a demande ses quatre-vingt mille francs, et, par pitié pour les pauvres enfants, il appuie sur ceci : il ne montre pas un autre testament qui annule celui de Settala.

Le pouvoir, un peu plus spirituel que le vôtre, ne laissera pas tomher ces trois affaires.

Ah! que je serais heureux si j'avais huit mille francs! J'irais passer six mois en Amérique; je cultive cp projet.

DOMEXICO V...

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS

Milan, le 12 juilletl820.

Je n'ai pas ose vous écrire durant vos grands ou vos petits (roubles de Paris, car je ne sais encore quelle idée m'en faire. Tout ce que j'aurais pu vous mander de ce séjour tranquille vous eût semblé bien insipide.

Tout ce que je puis vous mander de moins innocent, c'est que la reine Caroline d'Angleterre faisait ici l'amour publiquement avec un palefrenier du général Pino, nonmié Bcrgami, qu'elle a créé baron, et avec lequel elle rentrait tous les soirs dans sa chambre à coucher, à dix heures. A Pcsaro, elle montrait dans son salon son propre buste et celui de M. le baron; car c'est ainsi qu'elle et qu'on le nomme. 11 a été palefrenier durant la campagne de Russie, et n'y a pris d'autre part que de soigner les che-

vaux que montait son maître. Mais, depuis, il a pris Irois cent mille francs à sa maîtresse, à force de faire faire mauvaise chère aux gens qu'elle invile. Comme elle est folie d'amour, elle n'y prend pas garde. 11 dit au marchand de vin : « Il me faut dix sous par bou-

lolllc;» au boiiUmger : « 11 me faul dix pour cenl sur vo(rc compte. » — Toiil le moudre crie; c'est un scaudale et un mépris abouiiuable. Donc, si vingt pairs anglais viennent se promener six mois eu ce pays, ils s"en retourneront avec ridéeque leur Qiieen est la catin la plus ignoble des trois royaumes.

C'est ce qui fait que je ladmirc, c'esl-à-dire son courage de punir ainsi son mari. Probablement le mépris et la haine qu'on a pour lui font la force de la reine. Tout ce qu'elle ditdOniplda est vrai. Elle a avec elle un homme courageux, Vassalli, et un brave colouc l, Italien aussi, dont j'ai oublié le nom. Elle est généreuse, elle écrit des leilics de quatre ou cinq pages de mauvais français, pleines de feu, d'idées, d'orgueil et de courage; j'en ai vu.

Son amour n'est que physique eldéguûtuit; on lui présenta Bcrgami pour un chasseur derrière sa voilure; elle tomba amoureuse de ses gros favoris noirs à la première vue. Si elle eût pris quelque beau colonel italien, avec deux croix et vingt campagnes, elle eût eu la bonne compagnie pour elle. Le nom de comtesse Oldi, qu'elle porte, est celui de la sœur de Bergami, qui a épousé un comie; lui est d'assez bonne famille.

Voici les moyens de justification de ladile Qiieen: 1° une lettre de son mari, qui dit explicitement: « Je n'abandonnerai jamais pour vous une telle, ma maîtresse; de voire côté, je vous conseille

de vous amuser le plus que vous pourrez. » Cela de la première année du mariage. 2° Elle a fait deux enfants; devinez avec qui. Allons? — Avec le vieux roi Georges 111, parlant à sa personne. Tout ce qu'a fait Georges IV ici, contre elle, est bêle au possible.

Vous saurez que, le jour de la Pentecôte, 21 mai, je crois, j'ai fait une délicieuse promenade en baleau, sur le Tessin et le Pô, pour aller voir les jardins de Belgiojoso; il y avait des femmes jeunes, gaies, riches, et pour moi anti-Saint-Aubin. Seulement, j'ai pris une petite fluxion de poitrine peu forte, mais longue, car je suis encore faible. J'ai été amusé sur mon canapé par les nouvelles de Paris ; je dis celles qu'on débitait. On est archiultra-libéral ici, et vingt fois la Charte a été proclamée, sans exception, sur la place du Carrousel.

Je ne compreiids pas un mot à ces do Parisiens. Que

M. Lafillte s'amuse à les payer quatre francs par jour, cela me semble dur à digérer; que, d'un autre côté, ils abandonnent le juste soin de leurs meubles d'acajou, pour affronter les cuirassiers de la garde royale, c'est ce que je ne croirai que dans l'autre monde; car alors peut-êî i je les mépriserai moins. Maiidtz-moi ce que je dois croire. Jai vu quatre ou cinq témoins oculaires qui ont eu diablement peur et qui se contredisent.

Adressez-vous à M. Caraffa, qui vous donnera les airs de la Nina. J'étais cloué dans ma cbambre le jour de son départ, qui a été dix fois différé; je n'ai pas pu lui remettre quatre ou cin(j curiosités musicales, mais que personne ne peut clianler à Paris. Croyez qu'on ne pouvait pas mieux faire votre commission.

La Nina fait un arcbimyslère de ses airs; ceux que Rossini fabrique sont pour la Coibrand et étaient pour la Camporesi; c'est

pour cela qa aucune amateur de Paris ne les cbantera jamais.

Rossini mange comme trois ogres ci est gros comme Nourrit de l'Opéra, auquel il ressemble. 11 a beaucoup d'estime pour mademoiselle Cbomel. Mademoiselle Coibrand, qu'il dirige de concert avec le prince Jablonowski et Barbaglia, est furieuse contre la Cbomel, que vous avez vue à Louvois.

Sans ma faiblesse, vous seriez arrivé à douze pages ; mais adieu.

Laubry.

& r.;o:,3iiiou le caro.x na m , a pauis.

Mihin, le 23 juillet 1820.

Mou clicr ami, il m'arrive le plus grand malheur qui pût me tomber sur la tête.

Des jaloux, car qui est celui qui n'eu a pas, ont fait circuler le bruit (pie j'étais ici agent du gouvernement français.

r..s Œi:vr,i:s posthumes im-: st!:n:j;ial

Il V a six mois que cela circule. Je me suis aperçu que plusieurs personnes cherchaienl à ne pas me saluer.; je m'en fichais rondement, lorsque le bon Plana nVa écrit la lellre que vous recevrez. Je ne lui en veux point ; cependant voilà un terrible coup! Car, enfin, que fait ici ce Français? Jamais la bonliumic milanaise ne pourra comprendre ma vie philosophique, et «pie je vis ici avec cinq mille francs mieux qu'à Paris pour douze mille francs.

Envoyez, je vous prie, la présente lellre et celle de Plana à Crozet, à Troyes. Je prie Crozel d'écrire quelques phrases à Plana.

Donnez-moi voire avis; que faire pour détromper mes connaissances d'ici ?

Je suis trop ému pour pouvoir parler d'un autre sujet. Soyez sûr que je ne m'exagère pas la chose. Il y a trois mois que je n'ai pas été admis dans une société, parce qu'une personne impartiale a dit : « S'il vient, i)iusieurs persoiiues (il est vrai que ce sont des gens qui me haïssent) se retireront. » Je n'ai su cela qu'il y a deux heures.

Voilà le coup le plus sensible que j'aie eu dans ma vie.

Depuis trois mois je n'ai pas de vos leUres.

IXÎ

A MONSIEUR LE BXIMS DE M..., A l'AKIS.

Slila 1, ie 8 août 1820.

Mon cher ami, M. le dccleur Razori e-t incoutestablcmenî im des hommes les p'us remarquables de ce pays. 11 joint nu esprit étonnant à Part de faire des cures merveilleuses comme médecin.

M. Giovanni Fossali, que je vous présente, e.'^t l'élève de M. R;izori. Cet élève, qui est déjà un médecin distingué, va passer un hiver à Paris, pour se perfectionner et comparer la doc-

trine des médecins français à celle de M. Razoïi, quia inventé le système des contre- slimuUuiLs.

Recommandez M. Fossali aux premiers médecins de voire préfecture, et donnez-lui les moyens de s'instruire. Donnez-lui aussi des billets de spectacle.

Je n'ai pas de lettre de vous depuis la loi sur les élections ; yoyez quelle paresse abominable! Je soupçonne quelque lacune.

Adieu ; écrivez donc.

1], Beyle.

A j:OKSii;UR LE DAROS DE M..., A TAP,!.:.

Milan, lo 50 août 1820.

Mais que diable devenez-vous? Je n'ai pas de lettre de Votre Excellence depuis les charges de cavalerie sur les badauds de Paris; et moi, badaud de province, je ne comprends pas encore lesdites charges.

Je voudrais vous intéresser par des nouvelles. Savez-vous

qu'un M. de M , en Savoie, vient d'avoir un grand-cordon

des la Très-Sainte-Annonciade? Voyez le journal de Milan du 25 ou 20 août.

On se dégoûte de Rossiui, Sa réputation est plus générale que jamais; elle est arrivée aux bas étages de la société i mais la tête revient à Mozart et Cimarosa, ou, mieux encore, elle voudrait du nouveau. Mercadante, de Naples, me semble bien paie. — On va avoir à Milan, en octobre, un opéra de M. Meyerbeer, juif de Berlin, brûlant d'enthousiitme pour la musique, enthousiame garanti de ridicule par quatre-vingt mille francs de rente. Mais, comme la musique de Mercadante, celle de Meyerbeer ne fait rien sentir de nouveau, malgré toute la bonne volonté du monde. — Mademoiselle Tosi, fille duu avocat riche, quand on parlait au barreau, et pauvre depuis qu'on écrit, va débutera la

Scala, en oclobre. Figure superbe de ihéàtrc, belle voix, uuUe méthode, id est autant de méthode que la Calalani.

Avez-vous été intéressé par une lettre sur la Queen d'Angleterre? C'est une folle dans le genre ignoble et bas, une li(i~ roîne de corps de garde, voilà enfin le mol propre, pleine du plus grand courage. Rien de plus avéré que sa dégoûtante conduite avec le courrier Bergami ; mais, par ce m.iudit esprit d opposition, on commence à la nier.

On parlait hier soir dune grande conspiration à Paris. — Les journaux libô-raux sont pleins d'exagérations sur le libéralisme de l'Italie. A Rome, tout est prêtre, laquais ou Mercure de prêtres; les nobles, bêles comme des pots; il n'y a pas le plus petit élément de libéralisme; chaque ville a quinze ou vingt jeunes gens qui lisent Benjamin Constant et font des oimé! — Le contraire à Bologne et Ferrare. Un peu des deux à Rimini, Ancône, etc. ; là, la révolution est mûre.

A Milan et Venise, le gouvernement est si juste, si doux, si Icnl, qu'au fond on est bien: des vœux vagues, rien de plus.

En Piémont, deux partis acharnés qui voudraient bien avoir la douceur de se faire écarteler réciproquemeni. Mais les nobles sont les plus forts. Le roi n'est que le chef de l'aristocratie; la reine est ultra exécrée; on dit qu'elle va faire occuper Alexandrie par une garnison allemande ; excellente mesure, car le King est si bon, qu'il peut un beau matin signer la conslilulion. Il y aura beaucoup de sang répandu un jour ou l'autre; les coups de couteau recommenceront de plus belle.

J'ai été malade, puis calomnié; je me suis tranquillisé en pas-.cant quinze jours au frais, à Varèse, avec Faimable Schiassetti,

qui me chantait toute la soirée; elle fait ce qu'elle veut de sa voix. Elle sera libre le 1" avril 1821, diies-le aux gens du Théâtre-Italien. Elle sait trente opéras, dont elle a loujonr.î chanté le premier rôle; voilà de l'argent comptant pour une direction. îlademoisIle Schiassetli a une mémoire si étonnante, qu'elle peut chanter demain soir celui de ces trente opéras qu'il plaira à Votre Excellence. Vous aurez un contralto avec des cordes hautes, une espèce de baryton femelle. Belle tète antique; elle a vingt mille francs par an.

A propos, le mari de ia maîtresse de lord Byron est préciséni(;iil nri bravo du quatorzième siècle, Irès-capable d'assassiner l'homme aiupiel il a vendu 1ns wifc. Cette luife est une grosse blonde, portant dans la rue ses appas blancs étalés et des souliers de satin rouge ; du reste, Irès-fraîclie et vingt-trois ans. J'ai oublié le nom de cette comtesse de Pesaro ; je vous l'ai dit de Bologne. — Ledit lord, pour se faire des partisans, se fait tout classique en parlant aux pédants italiens; par exemple : Mezzo« fanti à Bologne ; cela me paraît bien milord.

Toute la Romagnc se met en garde nationale, bon gré mal gi c. Le cardinal Consalvi a la signature du pape en poche, pour une constitution; mais, à mes yeux, ledit Consalvi est au-dessous de sa position.— Adieu; voilà tout ce que je sais, et je vous ai éciit malgré les nerfs : voyez l'amitié !

M. l'abbé de B..., ami du duc de Broglie, vient de mourir de rage de n'être rien et d'une fluxion de poitrine.

A MONSIEUR R. C..., DinECTEUR DIÎS CONTRICUTIONS INDIRECTES, A MONTDRISOiN.

Milan, !e 4 septembre '1820.

Dans le petit volume* dont ma générosité t'a gratifié l'année dernière, à Cularo, je n'ai pas donné le portrait du voyageur; il me semblait que parler de soi était chose ridicule. Des amis m'affirment que, dans la circonstance, il n'en est pas ainsi. Donc, la nouvelle édition compieudra le portrait dudit voyageiu", et quelques observations de son cru sur les femmes italiennes : je veux te faire jouir de ce suj)plément par anticipation.

LE VOYAGEUR

Le grand mal de la vie pour moi, c'est l'ennui. Ma tête est

• Rome, Aaples et Flcrence en 1817,

une lanterne magique; je m'amuse avec les images, folles ou tendres, que mou Lmaginaiion me préi-eule. Un quart d'iicurc après que je suis avec un sot, mon imagination ue m'olfre plus que (les images ternes et fastidieuses. L' Inconstant raconte que ce qui le charme dans les voyages, c'est

Qu'on ne revoit jamais uc qu'on a déjà va.

Je suis inconstant d'une manière un peu moins rapide ; ce n'est qu'à la seconde ou troisième fois qu'un pays, qu'une musique, qu'un tableau, me plaisent extrêmement. Ensuite, la nmsique, après cent représentations, le tableau, après trente visites, la contrée, au cinquième ou sixième voyage, commencent à ne plus rien fournir à mon imagination, et je m'ennuie.

On voit que mes bêles d'aversion, ce sont le vulgaire et Vaffecté. Je ne suis irrité que par deux choses : le manque de liberté et

le papisme, que je crois la source de tous les crimes. Un être humain ne me paraît jamais que le résultat de ce que les lois ont mis dans sa tête, et le climat dans son cœur. Quand je suis arrêté par des voleurs, ou qu'on me tire des coups de fusil, je me sens une grande colère contre le gouvernement et le curé de l'endroit. Quant au voleur, il me plaît s'il est énergique, car il ra'anuise.

Comme j'ai passé quinze ans à Paris, ce qui m'est le plus indifférent au monde, c'est une jolie femme française. Et souvent mon aversion pour le vulgaire et l'affecté m'entraîne au delà de l'indifférence. Si je rencontre une jeune femme française et que, par malheur, elle soit bien élevée, je me rappelle sur-le-champ la maison paternelle et réuucaliou de mes sœurs; je prévois tous ses mouvements et jusqu'aux plus fugitives nuances de ses pensées. C'est ce qui fait que jaime beaucoup la mauvaise compagnie, où il y a plus d'imprévu. Autant que je me connais, voilà la fibre sur laquelle les hommes et les choses d'Ilaiie sont venus frapper.

LES FEMMES

Qu'on juge de mes transports quand j'ai trouvé eu Italie,

pans qu'aucun voyageur nreût gâté le plaisir en m'avcilissaul, que c'était précisément dans la bonne compagnie qu'il y avait le plus dlmprcvu. Ces génies singuliers ne bont arrêtés que par le manque de fortune et par rim[iO?sible; s'il y a encore des préjugés, ce n'est que dans les basses classes.

Les femmes, en Italie, avec lame de feu que le ciel leur a donnée, reçoivent une éducation qui consiste à peu près uniquement

dans la musique el une quantité de momories religieuses. Le point capital, c'est que, quelque péché qu'on commette, en s'en confessant, il n'en reste pas de (race. Elles entrevoient la conduite de leur mère ; on les marie; elles se trouvent enfin délivrées du joug, et, si elles sont jolies, de la jalousie de leur mère. Elles oublient, en un clin d'œil, toute la religion, et considèrent tout ce qu'on leur a dit comme des choses excellentes, mais bonnes pour les enfants.

Les femmes ne vivent pas ensemble; la loge de chacune d'elles, au théâtre, devient une petite cour ; tout le monde veut obtenir un sourire de la reine de la société; personne ne veut gâter l'avenir.

Quelques folies qu'elle dise, dix voix parlent à la fois pour lui donner raison ; il n'y a de différence que par le plus ou moins d'esprit des courlisans. Il n'y a qu'un point sur lequel la reine de la société puisse essuyer des conh'adictions ; elle peut dire qu'il est nuit eu plein midi ; mais si elle s'avise de dire que la musique de Paër vaut mieux que celle de Rossini, dix voix s'élèvent pour se moquer d'elle. Du reste, toutes les parties de campagne, tous les caprices les plus fous qui lui passent par la tête, sont autant d'oracles pour sa cour.

Vous voyez comment chaque femme ici a des manières à elle, des idées à elle, des discours à elle. D'une loge à l'autre, vous trouvez un autre monde; non-seulement d'autres idées, mais une autre langue ; ce qui est une vérité reconnue dans l'une est une rêverie dans l'autre : c'est comme être ambassadeur à la cour d'un prince jeune el militaire, ou à celle d'un vieux souverain prudent. (En 1810, cours de Bade et de Dresde.)

Ici, les moyens de plaire aux femmes par la conversation (l'espiii) sout donc irèsdifférenls. U n'y a de ressemblance qu'en

deux choses, cl l'essence de ces choses, quand elles sont libres, est d'elle éleinellcincnl différente : c'est l'imagination et l'amour.

Tout homme qui conte clairement et avec feu des choses nouvelles esl sûr des applaudissements des femmes d'Italie. Peu importe qu'il fasse rire ou pleurer; pourvu qu'il agisse fortement sur les cœurs, il est aimal)le. Vous pouvez leur conler la fable de la comédie du Tartufe, ou la manière barbare avec laquelle Néron vient d'empoisonner Brilannicus, vous les intéresserez autant qu'en leur contant la mort du roi Murât; il s'agit d'être clair et extrêniemerU énergique. Comme la sensibilité l'emporte de bien loin sur la vanité, vous plairez, même eu étant ridiculement outré ; on s'aperçoit de l'enflure, mais ce n'est pas une offense. Le livre dont elles raffolent aujourd'hui, c'est VHisloire de Vlnquisilion d'Espagne, de M, Llorenie; par ses noirs faniômes, il les empêche de dormir. Un inquisiteur qui viendrait à Milan dans ce moment pourrait être très à la mode et fort couru.

Les événements {vicende) d'une vie orageuse, sous l'apparence de la tranquillité, forment bien vite le jugement des dames italiennes; il leur est permis de dire des sottises, mais non pas d'en faire ; chaque erreur est sévèrement punie par les événemeiUs. Chez nous, on trouve de Vagrément et puis de la niaiserie dès qu'on entrevoit une ombre de péril : c'est le conirah-e ici.

Les femmes italiennes ont du caractère contre tous les accidents de la vie, excepté contre la plaisanterie, qui leur semble toujours une atrocité. Jamais, dans le monde, un boiume, pour plaire à son amie, ne persifle une autre fennue, puis(iue jamais

d(;ux femmes ne sont ensemble qu'en cérémonie. Par la même raison, jamais deux femmes ne se picotent. Celte horreur pour la plaisanterie se trouve au même degré chez les hommes ; au moindre mot qui peut être une raillerie, vous les voyez changer de couleur. Tel est le mécanisme qui rend impossible ici l'esprit français; l'Apennin se changera en plaine avant qu'il puisse s'introduire en Italie. La louange fine et délicate ne peut avoir de grâce qu'autant que la critique est permise ; comment le goût

de la société pourrait-il naître ici, puisque ce qui faille cliarme de la société ne peut y exister? Comment des indifférents réunis dans un beau salon, bien chauffé et bien éclairé, peuvent-ils se donner du plaisir, si la plaisanterie est interdite? Les habitudes et les préjugés des Italiens les forcent donc à passer leur vie en tcle-à-tèie.

Ajoutez que la politesse qui porte à préférer les autres à soi passe ici pour faiblesse, dans un salon; jugez de ce que c'est au café, au spectacle, dans les lieux publics. Un étranger est obligé de refaire son éducation et à tous monicnts se trouve trop poli ; s'il fait la moindre plaisanterie à son ami, l'autre croit qu'il ne l'aime plus.

Chez les hommes, comme parmi les femmes, les caractères se déploient ici en toute liberté ; il y a plus de génies et plus de sols. Les bêles le sont à un point incroyable et à tout moment vous surprennent par des traits à faire constater par témoins, si l'on veut les conter.

Un de mes amis, il y a huit jours, était allé rendre visite à une très nouvelle connaissance et à une heure très-indue. Le mari était à deux lieues de là, dans sa terre, à tirer le pistolet avec ses

amis; la pluie vint; ennuyés de leur soirée, ils rentrent à Brescia. Le mari, très-jaloux de son naturel, va droit à la chi'.mbre de sa femme ; étonné de la trouver fermée, il frappe, SCS pistolets à la main. La femme dit à son amant, en riant et en chantant : « Ah! voilà mon mari! » et elle court lui ouvrir, l'embrasse et lui dit : « Sais-tu? Colonna est là. — Et où est-il? — Dans le petit cabinet à côté de mon lit. » A ces mots, Tamanl, ne voulant pas se laisser bloquer dans le cabinet, sort assez mal en ordre. Qu'on se figure la mine de ces deux hommes, le mari homme violent et les pistolets chargés à la main ! Tout se passa en plaisanterie, un peu forcée, je m'imagine. Comme l'amant s'en allait et, à sa grande joie, se trouvait déjà dans l'antichambre, le mari le rappelle d'un air fort sérieux; l'autre traverse tous ces grands salons somLres, éclairés chacun par une seule bougie. Le mari le rappelait pour lui faire cadeau d'un fort beau panier de gibier que son garde-chasse venait de lui apporter à la campagne. Voulait il se moquer de lui? c'est ce

que nous n'avons pas pu encore deviner. Mais voilà ce que j'appelle une idiole charmante : qu'on juge des femmes d'esprit!

L'essentiel de l'esprit ici, à l'égard des femmes, c'est beaucoup cVimprévu et beaucop de clair-obscur (dilïérence Ircs-marquée des grands clairs au\ grandes ombres) ; et dans la personne, beaucoup d'air militaire, le moins possible de ce que Ton appelle en France l'air robin, ce Ion de nos jeunes magistrats, l'air sensé, important, couteut de soi, pédant : c'est leur bête d'aversion; elles appellent cela l'air andegliè; elles adorent les moustaches, surtout celles qui ont assisté aux revues de Napoléon.

Rien n'est plus rare et surtout moins durable que de voir une femme en recevoir d'autres-, il faut pour cela des circonstances

extrêmement particulières, par exemple, qu'elles soient toutes deux jolies et qu'en aimant beaucoup l'amour, elles se soucient peu de l'amant *.

Ce trait frappant des mœurs milanaises a été formé ou fortilié, je ne sais lequel, par le théâtre de la Scala. Là, chaque femme reçoit tous les soirs ses amis et brille seule dans sa loge, où, pour ne pas emprunter une idée française, elle est le seul objet des galanteries et des flatteries des visitants. Les femmes qui n'ont pas le bonheur d'avoir une des deux cents loges de ce théâtre reçoivent quelques amis qui font un laroc, assaisonné des paroles les plus grossières : asinone, coujonon? ce jeu est une dispute continuelle. Dans la petite bourgeoisie et dans les maisons où l'on vit à l'antique, la bouteille de vin bon est sur le champ de bataille, et sert à redonner courage aux combattants.

Les agréments plus délicats, une fois qu'on les a goûtés, d'une société mélangée d'hommes et de feumies, sont inconnus ici. Les hommes ne demandent pas dune manière impérieuse des jouissances dont ils n'ont pas d'idée, et il faudrait les exiger de ce ton, pour obtenir des femmes une chose qui blesse si cruellement leurs intérêts les plus chers.

Tel est le mécanisme en vertu duquel il ne se formera jamais de société à Milan. A Paris, la société absorbo tout un homme ,

• Comme la Kina et la Bonsi^noii. (H. B.]

un homme de sociclé n'est plus rien ; tout lui dit conm^c la baronne des Dehors trompeurs :

Ne soyez point époux, ne soyez point amant ; Soyez riiomme du jour, et vous serez cliarmant.

C'est que la vanité fait les cinq sixièmes de l'amour chez un Français. Ici, c'est tout autre chose : l'amour est bien l'amour, et quoiqu'il soit plus enchanteur, il ne demande point le sacrifice de toute votre vie, de toutes vos occupations, de toute Veinpreinte qui, au fond, vous distingue des autres hommes. Ici, c'est la maîtresse qui prend le tonde l'homme qu'elle aime. La maîtresse de Canova est artiste, et celle de Spallanzani l'aidait dans ses expériences de physique. Parmi les jeunes gens» excepté deux ou trois sots cités, personne ne songe à être mieux mis qu'un autre : il faut être comme tout le mond^; Trois ou quatre hommes à bonnes fortunes m'ont paru généralement détestés des femmes ; les plus jolies ne voudraient pas les recevoir, mais s'ils savent leur métier et qu'ils les trouvent, par hasard, dans une maison de campagne, ils peuvent les rendre folles en une soirée; c'est ce dont j'ai été témoin et presque confident.

Qu'avez-vous donc? disais-je à une jolie femme: — « Je suis blessée au cœur, me dit-elle franchement, ce mauvais sujet me plaît. » — La nuit, elle réveilla son mari : « Emmenez-moi, lui dit-elle, ou je ferai quelque folie. » Il ne se le (il pas répéter, et dix minutes après ils étaient sur la route de Venise.

On me reprochera de tout louer. Hélas! non : j'ai un grand malheur à décrire, rien n'est plus petite ville que la grande société de Milan. Il se forme comme une espèce d'aristocratie, des deux cents femmes qui ont une loge à la Scala et de celles qui vont tous les soirs au Corso en voilure; dans ce cercle, qui est celui de la mode et des plaisirs, tout est connu. Le premier regard qu'une femme donne à la salle, en arrivant dans sa loge, est pour en pas-

ser la revue ; et comme depuis la chute du royaume, en 1814, il n y a plus de nouvelles, si elle remarque la moindre irrégularUc, si M. uu ici n'est plus vis-à-vis de ma»

cl. une une Iclle, clic se (ounic vers son aniaiil, qui va au parterre, el (le loge en loge, pour savoir cos" è déneiif (ce qu'il y a de nouveau). Vous n'avez pas d'idée de la facilité avec laquelle on arrive, en une dcnii-licurc, à une information précise. L'amant revient et apprend à son amie pourquoi M. un tel n'es! pas à son poste. Pendant ce lemps-là, elle a remarqué que le Del Canto, un officier de ses amis, est depuis trois jouis assis au parterre, toujours à la même place. — Et ne savez-vous pas, lui dit-on, qu'il lorgne la comtesse Conti? ■ Je m'imagine que cet affreux caquetage, ce petlegoUsmo, qui fait aussi le mallieur des petites villes, ne corrompt pas autant la société des marchands el des gens moins riches, dont les femmes vont tout simplement au parterre, ou dans quelque loge d'emprunt.

La naissance ne fait rien po^r être ai'mis dans celte aristocratie de la Scala ; il ne faut ahsolument que de la fortune et ua I)eu d'esprit. Il y a telle femme très-noble qui se morfond dans sa loge avec son servant, et donl on se garde; bien d'aller troubler le lèlc-à tête. Ces femmes-là ne peuvent avoir des hommes un peu bien; elles sont réduites à quelque espèce, ordinairement quelque cadet de grande famille, dont le frère a quatre-vingt mille livres de rente cl qui, lui, a huit cents francs de pension et la table.

Dans quelques familles très-nobles et très-antiques, j'ai distingué de certaines nuances, qui tiennent encore aux mœurs des Es-

pagnols, qui ont si longtemps opprimé et pollué ce beuu pays avec l'infâme administration de Philippe 11.

C'est à ce pri.ice exécrable et à ses successeurs qu'il faut attribuer tous les malheurs de l'Italie et la bêtise générale qui a pris la place des lauriers, dans tous les genres, dont son heureux sol était couvert avant l'an 1550. L'influence de Napoléon a fait tomber les idées espagnoles; mais si le remède fut énergique, il a été appli([ué trop peu de temps.

Les gens à la mode, ici comme en France, sont les officiers à demi-solde. Au reste, c'est à leur amabilité et à l'abondance de leurs idées que vous vous apercevez qu'ils ont servi ; ils n'ont rien de cette jactance militaire, de ce ton blagueur, qui me

choquait tant à Londres, dans ccrlaincs réunions de Sainl- Janies 's Street.

Un autre inconvénient de la société ici, c'est qu'on rncurt d'hiedia (d'épuisement); ou ne sait que dire, il n'y a jamais de nouvelles. La Minerve^ est proscrite à Milan, comme au jardin des Tuileries, et le Journal du commerce est prohibé. La soirée se passe, entre hommes, à maudire la bassesse, rhypocrisie et les mensonges des seuls journaux qu'ils reçoivent. Ils semeitcnt dans une colère comique et affublent les rédacteurs des épithètes les plus avilissantes, et faute de savoir ce qui se passe, toutes les discussions politiques se terminent par des cris de rage. L'on se lait un moment et puis on se met à parler des ballets de Vigano ; la Vestale et Otcllo ont plus fait parler à Milan, même dans les basses classes, qu'à Paris la dernière conspiration des Ultra.

Or une discussion sur Olello n'est pas si utile, mais est infiniment plus agréable qu'une discussion sur M. de Marchangy. Elle

ne viendra que trop tôt pour les aimables Milanais, celte fièvre politique qui rend inaccessible à tous les arts et par laquelle pourtant, grâce à la féodalité, il faut passer pour arriver au bonheur. En attendant, les gens que nous sommes obligés de ne mépriser qu'en secret à Paris sont ici affublés de tous les noms qu'ils méritent, et les Lanjuinais, les B. Constant, les Carnot, les Exelmans, portés aux nues. La Gazette de Lugano donne, deux fois par semaine, des nouvelles de ces gens que Ton aime sans pouvoir s'en entretenir ; il n'est pas de loge où je n'aie entendu parler ce soir du procès de M. Dunoycr et de la sérénade que lui ont donnée les jeunes gens de Rennes.

Et, me dira-t-on, vous avez vu tout cela en un mois? — Lei tiois quarts des choies que je dis peuvent se trouver inexactes, et je les donne pour ce qu'elles valent, pour les apparences; j';'.i cru voir ainsi. L'on ne lirait plus de voyages si on exigeait de cha(iue voyageur qu'il eût habité assez longtemps les villes

* Revue hebdomadaire publiée de février 1818 à mars d820; elle eut une très-grande vogue, et fut tuée par rélablissement de la censure, après l'assassinat du duc do Berri. (R. G.)

(itnil il parle, pour pouvoir donner à ses récils Tapparciice de la ccnilude. Il faudrait habiter cinq ou six ans l'Italie ou l'Angloierre avaiil de les juger ; les gens qui s'expatrient ainsi sont, pour la plupart, des négociants et non des ob?ervalcurs.

A MONSIEUR LE CAIION DE M..., A VAVM.

Milan, le 10 octobre 1820.

L'eniliousiasnie de Partliénope' est à son comble, général, brûlant, sans bornes. La rage a gagné jusqu'aux évèques et archevêques. Je parierais cent contre un que tout cela est vrai; il faudrait vingt pages pour vous dire comment cela m'a été conté. 11 paraît que le King a voulu se sauver quatre fois et qu'il est dans le tombeau de la nourrice d'Enée^, place trcs-forte. Ce peuple enthousiaste est rempli des erreurs et préjugés les plus archiridicules. On tuera fort bien un homme à Naples parce qu'on croit que sou regard peut porter malheur aux mesures annoncées dans une afliciie qu'on lit. Ces gens se préparent (aussitôt qu'ils seront sûrs que nos soldats entreront chez le pape), ils se préparent, disje, à s'emparer de Rome, Florence, Bologne. A Rome et à Bologne, ils trouveront beaucoup de soldats d'anciens régiments français, pleins de feu et de bravoure. Les Macaroni ont aussi des projets sur Ancône. mais ils seront déjoués ; nos braves soldats peuvent s'embarquer à Trieste, quand le parti sera pris à Troppau, et en trois jours être maîtres d'Ancône.

Rome est pourrie; il en sortira deux ou trois mille bourgeois, prétendus libéraux, qui feront d'excellents soldats; mais le pays ne bougera pas. On est furieux et plein d'enthousiasme à Tolenlino, Ancône, Forli, Cesena, Bologne. On bavarde beaucoup à

« Révoliition de Xajiles en 1820, » La citadelle de Gaële.

Florence; mais les nobles, qui se sont faits libéraux, seront gagnés au moment du danger, et, de concert avec les prêlrt-s, qui sont cinq cents à Pérousc, petite ville de quatre mille âmes, ils arrêteront tout : pays douteux.

Lucques, arcliijacobin. — Brescia, idem. — Milan et Venise, ventrus. L'ancien militaire se battrait avec le plus grand plaisir;

mais Tadmiiiistration est juste, humaine conduite par des hommes du plus grand talent ; le souverain, nomme éminemment raisonnable et sage.

Chaque jour la poste apporte à chaque syndic piémonlais deux ou trois proclamations jacobines. Il y a eu une pétition signée, demandant au roi une ancienne constitution d'un Philibert, ie crois, qui, quoique gothique, donnerait la liberté. Le King élMt d'avis de la donner; trois ministres ont dit que ce fâcheux remède était le seul qui pût conserver Gênes à la monarchie. — On est furieux à Gênes; ils veulent leur ancienne aristocratie bête. La Queen et, dit-on, Saint-Marsan, ont fait ajourner la constitution; on avait peur que, sous ce prétexte, l'armée du voisin n'entrât.

Tout le monde a la fièvre, tout s'agite. Plût à Dieu que tous les jacobins eussent été déportés au Texas !

Pour rendre ma lettre amusante, il faudrait vous donner des anecdotes, dont elle est le jus; mais j'ai des nerfs. Comptez que j'ai plutôt affaibli les couleurs.

Écrivez, écrivez ; je ne sais rien que par vous.

A MESSlEOnS LES DEPUTES DE LA FRANCE.

La Gadenabbia (lac de Conio), le 15 novcm Lrc ICCO

Messieurs,

L'on a dit que les académies sont utiles dans le cas oîi l'objet de leurs travaux est de ranger et de mettre eu ordre la masse

tics coiiiiiaissaiices humaines, on fie veiller à ce que les dc'rotivertcs utiles, après avoir brillé durant nu certain temps, iic rctonibenl pas dans l'oubli. Par exemple, on avait au moyen âge, en

Italie, l'art de transporter les édilices; l'on ne peut doiiler que plusieurs lours n'aient été transportées, sans que leur solidité en souffrît, à quelques centaines de mètres.

Les académies sont utiles pour conserver les inventions du génie; servent-elles, dans leur état actuel, à encourager le génie et à multiplier les inventions de tout genre qui font la gloire et la richesse d'une nation? Nous ne le croyons pas. Quand les académies ont agi comme corps, ou lésa vues persécuter le Tasse ou blâmer Corneille.

On vous demande une loi, messieurs, qui, loin d'entraver le génie, excite les hommes singuliers, doués de cette faculté, à être utiles à leur patrie.

Le travail de chaque homme est, en général, récompensé par la société dont il fait partie, suivant le degré d'utilité de ce travail. La loi ne doit changer le taux naturel de l'appréciation et du payement d'un travail quelconque qu'après les plus mûres délibérations.

Mais, sil est un fait généralement reconnu, c'est que l'imniense majorité des hommes n'a pour les œuvres du génie qu'une estime sur parole. La masse n'admire et ne comprend que ce qui ne s'élève que de peu au-dessus du niveau général. Si nos poétiques de tout genre ne proclamaient comme à lenvi le mérite de la Fontaine et de Corneille, il est permis de croire qu'il serait peu senti par la majorité des hommes qui ont du loisir et qui, à l'égard des lettres, forment le public. La vie active qui procure les richesses a peu de considération pour la vie contemplative, qui conduit un Pascal ou un Descartes aux découvertes les plus importantes. Le public étant peu reconnaissant à l'égard des hommes de génie, au

moins durant le temps que ceux-ci, jeunes encore, sont eu étal de produire, ces hommes de génie, qui sont toujours en petit nombre, pourront recevoir des moyens de subsistance sans qu'il en coûte beaucoup au trésor. D'autre part, leurs ouvrages étant d'une véritable utilité à la nation, soit directement par le plaisir intellectuel qu'ils procurent et par les

idées justes qu'ils pl.icent lUuis la lê!e de beaucoup de leurs concitoyens qui ainsi sont plus lieurcux, soit indirectement par Tuniversalilé qu'ils procurent à la langue, il nous semble qu'on ne léserait pas les citoyens en prenant sur la masse de l'impôt une somme de trois cent mille francs pour les académies. Le projet suivant ' tend à concilier la considération publique aux liommes éirniri!'^ di'us les diverses parties dp savoir bur-ain"

A MONSIUUR LE l'AUON DE M..., A PAUIS.

Milan, le 22 décembre 1820.

Je reçois voire lettre du 7, qui, malgré ses défauts, me fait un plaisir extrême, car je suis au lit depuis dix-buit jours, avec trois

* Ce projet csl resté à l'état d'ébauclie cl ne saurait être reproduit. (r..C.)

* Ceci exige beaucoup de mesures de détail, dont la proposition peut sembler susceptible de ridicule, mais l'objet n'en est pas moins essentiel. On peut se rappeler de quelle considération ont été environnées la jeunesse deJ.-J. Rousseau et de Racine, et la vieillesse de Corneille et de la Fontaine. Au reste, c'est dans les détails de ce genre que le présent projet de loi est surtout susceptible d'amendements. Le but de l'auteur est seulement d'attirer l'attention des cbambres sur le peu de bicnèlre que présente/en

général, la jeunesse des grands hommes. Le nombre des grands hommes, gk)ire d'une nation, est, sans contredit, proportionnel au nombre de gens qni essayent de réussir. Si l'Angleterre \ trouvé des poètes tels que Burns dans la classe des paysans, c'est que la vente de la propriété d'un bon livre suffisait eu Angleterre pour faire vivre l'auteur. Lord Byron et sii- Walter Scott acquièrent sous nos ycu.K, parleurs ouvrages, un degré de richesse auquel ne sont jamais ai rivés Montesquieu ni Racine. Les gens à talent, en France, sont disposés, par leur peu d'aisance, à accepter de petites places du gouvernement ; ils font de mauvais commis en employant leur temps à un travail d'une valeur inférieure à celui qu'ils pourraient produire. Burns faisait partie d'une soiitté qui procurait à ses membres les livres csseiticlsà lire. (It. C.)

saignées et un rluinie inllamnialoire; je compte sortir un de ces jours.

Le Ihéàlie de la Scala a clé Li philiaide niênip depuis que les hommes de génie s'en sont écartés. Vous savez ([uon ue donne presque que du neuf; cela est plus ulilc à l'art et moins à nos plaisirs. Cet usage, le contraire du goût français, qui est d'admirer du vieux beau reconnu pour tel, imprime un cachet au goût italien.

Les jacobins feront lom'ter le théâtre de Naplcs; déjà les jeux sont supprimés, et il ne bat plus que d'une aile. Pour finir Taonée dernière, Levasseur a eu un grand succès dans la calomnie du Barbier et dans l'opéra de Mcyerbecr, dont jai déjà oublié le nom, quoiqu'il n'ait fini que le oO novembre. Mi-yerbcer est un honnne comme .Marmoiitel ou Lacrctelle; quelque peu de talent, mais pas plus de génie que sur la main; quand il veut mettre du chant, il prend les plus ignobles cantilèiies des rues. Ce qu'il a de remarquable, ce compositeur, c'est quatre-vingt mille francs de rente,

sans en r.ibiUtre une obole; il vit solitaire, travaillant quinze heures par jour à la musiiiue. Il ne veut plus jouer du piano, et c'est le premier pianiste de l'Europe, à ce qu'on dit.

Le 26 décembre, comme vous savez, nous avons deux ballets et un opéra neufs. Phèdre, du vieux Mayer, voleur effronté. — Mademoiselle Tosi, fille dun avocat fort estimé, comme qui dirait Tripier à Paris, ayant une voix superbe, débute pour courir la chance de gagner deux cent mille francs. Elle a une taille et une tête qui seront superbes au théâtre ; sa voix est belle, mais elle ne saiL pas chanter. Quenlendez-vons par ces paroles? — Elle ne sait pas mettre tous ses airs, tristes ou gais, à la même sauce piquante (pour le dire en passant, mériie et défaut de Rossini).

Le public est juste et sensé pour la musique, et l'on s'occupe beaucoup de la Tosi ; je vous en parlerai le 28 ; lisez la Gax^Lle de Milan du 'âS ou du 29. — Vigano voulait faire XEbrea di Toledo, sujet à laWalter Scoll, et qui, dans le goût à'Ivanhoe, finit par le brûîement de Ihéroïne : veto- Il fait platement VEnlcvewcnt des Sabines. Aujourd'hui 22, il n'y a que deui actes d'achevés; mais

l'exécrable de cejjraïKl homme est meilleur que rexcellent des autres. — La Mariani, voix superbe de coulrallo; elle a six notes magnifiques ; elle manque de chaleur ; excellente seconde chanteuse; elle fait entendre des sons inconnus jusqu'à elle; mais il faudrait que Rossini prît la peine de lui faire des airs en six notes. — La Pellegrini, très-belle, air commun, bête et ennuyée, femme misanthrope, c'est-à-dire haïssant tout le monde, serait applaudie à Feydeau, chante mal et aigre tous les beauy. airs possibles; ne l'engagez jamais à Paris.

A propos, grel'loz, dans le premier opéra venu, le trio de Meyerbeer, chanté par Levasseur, Pellegrini et un autre basso. Cela vous ferait plaisir, ainsi que le chœur des paysans du même opéra, qui, décidément, s'appelle JI/a?'gMer/75 d'Anjou.

La Monbelli, chantant un peu du nez, était divine il y a dixhuit mois et doit l'être encore. Pour une petite salle, et pour Paris, charmante. Elle a des sourcils comme trois fois les vôtres, et, cependant, est sage par ambition, pour épouser quinze mille francs de rente, comme sa sœur qui a biiscalo M. Angiolo Lambertini, auteur d'un bête de journal, nommé le Journal des modes àc Milan. Lisez-le ; c'est le meilleur thermomètre de la musique. L'auteur a vingt-cinq ans, bête et savant, mais excellent violon; ami intime de Rossini; il a épousé la Monbelli; son père était chanteur, sa sœur excellente pianiste; ils ont vécu avec Rossini, Crivelli, tout ce qui a paru en musique. Lisez ce journal ; failes lui une ligne d'éloges, dans ce sens, dans le Journal de Paris; c'est mon ami, et vous servirez la musique.

Je ne connais pas la Cortesi. — La Bonini, très laide, est fort Lionne. — LaPasta' se forme journellement, prendendolo solamenie, pour ne pas nuire à sa voix. — RCiiorini est la plus belle voix de basse que je connaisse ; il était très-dévot et a été chaste toute sa jeunesse. Sa voix, plus belle que celle de Galli, est moins flexible; mais Galli, sans voix, serait encore le premier acteur à la Shakspeare de l'Italie, et Remorini sera toujours un sahnn, ce qui veut dire un coffre : c'cct la voix de Laïs

* Madame Giuditta Pasta, dont le talent comme canlalrice et comme tragédienne jeta plus tani laiil d'éclat dans l'opéra séria à Paris (II. G.)

jeune, avec une bonne méthode ; il gagne Ircnle mille francs depuis sept à huit ans. — Ambrosi, encore plus salam, c'est-àdire le conîraire de Tolle-rini. — Pellegrini a une voix presque aussi belle que celle de Reniorini, mais sans goù! ni grâce. — Zuchelli a de rârac, timide, tendre; il chante, en pensant à la peinture ou à sa maîtresse, tout un opéra, et paraît sans couleur; à la fin il chante dix mesures qui mettent des larmes dans tous les yeux : par exemple, les II vvo destino, à la fin de l'opéra de la Femme à deux maris, où il fait le mauvais mari. Il a plu beaucoup à Jlunich. Enfin, voici Téchelle : Galli, trcnle-cinq mille francs. — Zuchelli, vingt nulle francs. — Remorini, trente mille francs. — Ambiosi, quinze mille francs, — C'est, je crois, ce qu'on les paye in giornaln. Mais si San Carlo se ferme, la demande diminuant, tous ces messieurs tomberont de trente pour cent. Je relis voire lettre. Dans une petite salle comme la vôtre, et avec votre silence respectueux, j'aimerais mieux la Monbelli, que vous auriez pour trente mille francs, que la Fodor ; vous auriez un chant bien autrement italien. Son père, le sublime ténor Monbelli, a vécu à lu et à toi avec Cimarosa, Sachiui el Paisiello; il abhorre les ornements et la sauce piquante à la Rossini. — La Schiassetti, voix bien plus faible, fait fureur quand elle est en voix; elle sera libre à Munich; le prince royal est amoureux fou d'elle, en tout bien tout honneur, depuis trois ans. Son engagement expire en avril, et elle irait à Paris pour vingt mille francs. — La Schiassetti est jolie, fière comme quarante aristocraties; sa mère est comlesse, et son père, le général baron Schiassetti, le plus brave housard de l'armée d'Italie.

Si vous ne pouvez pas me lire, consolez-vous avec la pensée que j'ai pris du café pour la première fois depuis un mois, à celte fin d'être digne de vous écrire.

Rossini ne fait plus que se répéier; il est énorme, mange vingt bifiecks par jour, clc , etc. Le jeune Mercadante, Napolitain de vingt ans, qui a fait Ercole, a, dit-on, du talent; je n'ai jamais senti ce talent, quoique la Schiassetli, dans les vingt-cinq jours que j'ai passés avec elle à la campagne, me le chaulât sans cesse. — Caraffa, vous le connaissez ; on pom-rait tirer un bon opéra de tous ses opéras. — Pacini fils, jeune et joli jeune

liommc de dix-huit ans, a fait ou volé un duo sublime: celui de Frédéric-le-Grand qui refuse à la maîtresse d'un de ses officiers la grâce dudit qui va être fusille. Fai(es-vous chauter cela par lîeuiorini, et vous pleurerez nécessairemeul. — Pas d'autre ténor que Davide fds.

J'ai encore plus de peine à écrire que vous à me lire ; le corps s'en va, mon cher ami.

Dès qu'on aura réimprimé la tragédie de lord Byroii sur le doge Faliero, qui se fit couper le cou en 1208, ce me semble, envoyez-la moi par la poste. — Ledit lord a adressé la parole

au bal, à Venise, à une miss M ; le lendemain; le colonel

M lui a envoyé un défi; Ton a arrangé l'affaire. La phrase

du Byron avait été insignifiante, courte et archidécente; mais le souffle de ce monstre souille une beauté pâle et froide,

Il est toujours avec sa grosse blonde de Pesaro, dont le mari a cinquante mille francs de rente; il est très-capable d'assassiner le

noble lord, et, s'il ne peut mieux, de se battre en duel i.vec lui. Je dois vous avoir écrit cela, que je liens de l'apothicaire Ancillo, le deuxième poète de Venise ; le premier est le satirique Buralli. Il y a là du vrai génie, mais un peu délayé. Comprenez-vous le vénitien ! — Vous me direz oui; mais est-ce vrai? Je verrai à faire copier quelque chose de Buratli.

A propos, j'ai, je crois, vérifié que l'ultra Alfieri ment continuellement dans sa vie, et que cette vie a pris fin par la jalousie que lui donnait le peintre F**% qui, comme vous savez, vit dans l'intimité de la comtesse d'Albany.

A SIR WALTER SCOTT, A EDINBOUBG

A la Porelta, le 18 février 1821.

Monsieur, S'il vous convient de faire prendre à Paris les livres dont Y\v * Peut-être celle lettre n'est-dle pas parvenue à Walter Scott, car le

dication est ci-jointe, j'aurai trouvé un faible moyen de marquer ma reconnaissance de l'extrême iilaisir que vient de me donner the Abbot.

Quel dommage que l'auteur n'ait pas eu à peindre le moyen âge de celte admirable Italie' 11 aurait trouvé les premiers pas de l'âme humaine vers la liberté. Au lien de l'égoïste héroïsme de l'absurde féodalité, il eût trouvé sous ses pas la peinture de tout ce que l'âme humaine pouvait alors pour le bonheur de tous. Les idées étaient encore obscures et incertaines, mais les âmes

avaient toujours ici, en 1400, un degré d'énergie que, depuis, elles n'ont plus retrouvé nulle part.

Malheureusement, pour se procurer la vision du moyen âge de ce pays, il faut s'enterrer au milieu de monceaux de parchemins poudreux, qui, encore vers 1G50, furent brouillés et gâtés exprès par les jésuites. Aucun écrivain n'a cherché à donner un recueil sincère d'anecdotes peignant les mœurs de celte époque. Quels ne seraient pas les transports de l'Europe si un homme comme l'auteur de Waverley lui révélait la vie de Cola di Bienzi, ou l'exil du premier Côme deMédicisl

Pignotli [Storia di Toscana, Firenze, 1810, 9 vol. in-8°) peut servir de fd pour ne pas s'égarer au milieu des auteurs originaux, qui, eux-mêmes, ne sont qu'une introduction aux manuscrits qui renferment la véritable physionomie des lemps. Un guide agréable serait aussi le Famiglie illuslri d'Ilalia, di Pompeo Lilta, Milano, 1820; Burchard, Journal d'Alexandre VI ; Fiorlifioca, Viln di Coin di Ricnzi, etc.

Du reste, on prend la liberté de présenter les ouvrages mentionnés dans la note ci jointe, non comme objets agréables, les principes poliliques sont trop différents, mais comme signes de reconnaissance. Les amis de l'auieur de Marmion doivent être d'excellents juges; c'est pour cela qu'on a mis des doubles.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et Irèsohéissaut serviteur.

U. Deyle.

manuscril sur lequel on a pris celte copie est sans rature et porte la signature de Deyle. (11. C.)

j:OSSIEUr. LE EARON DE M..., A PAr.TS.

Milan, le 7 mai 18-21.

."éiais fort en peine de la sanlé de ma pauvre mère*, lors- (|ue j'ai reçu intacte votre lettre du 11 avril. Je vous ai écrit plusieurs longues lettres, ensuite doux ou trois lettres plates, comme celle-ci. M. Dominique est un original qui sera avec vous dans trente jours ; je serais fàclié quil dût embrasser Besançon à travers la Manche.

La chute délia Pielra di Paragone vous démontre ce que j'avance depuis cinq ans : qu'un Parisien comme vous et un Italien tel que moi avons un goût différent. De plus, chacun a le bon goût s'il parle sincèrement. Tout ce dont je puis vous assurer, c'est que la chute du Sigillara (nom d'amour donné à la Pietra) a produit un grand scandale dans Landerneau, et que le nom d'oreille de parehemin a été prodigué aux gens de bon goût par excellence. Sigillara, avec YUaliana et Tancrcde, portera le nom de Rossini à la postérité. Du reste, il est drôle de dire, à propos de la Pietra, que Rossini se répèle : c'est son troisième ou quatrième ouvrage. Vous avez pris les répétitions par la queue. Ne prenez jamais conseil de Dominique sur les choses qui doivent plaire à Paris; en ce sens, il manque d'yeux; il peut dire ce qui plaît généralement ici et ce qui lui plaît.

J'ai vu 31. Ilérold, que j'ai trouve gentil, mais déjà diablement, je ne dirai jamais gdté, mais changé par l'air de la Seine. Le Français actuel me fait l'effet du singe. Donc à vos yeux je serai le lourd éléphant, e sempre hene.

Les arts sont morts et enterrés. Nous avons ici Mercarlanle. C'est le seul maestro qui se dislingue un peu, avec Pacini. Le duo

de Frédéric li est sublime ;JOMr moi. On dit qu'il l'a volé; voilà la question.

' La France.

Le premier acte de la Pucelle de Vigaiio, copié de Scliiiler, fut un clief-d œuvre en son temps, et par moi à vous décrit, les quatre derniers actes plats. Ce grand homme balifiera en août

Adieu. Dominique sera à Paris au commencemcnl de juin. Vous trouverez en lui un animal de plus en plus différent du Français aimable, et probablement aussi insupportable à vous que les Saint-.\iil)in et compagnie le sont à lui.

RoiiEUT.

A JlOiNSIEUR LE CAI;o.N DE M. ., A PAUIS.

Milun, leGjuin 1821.

Je vois que vous n'aurez pas reçu la longue lettre que je vous ai écrite sur le !^ucl:;és d'ADiiinio, à Venise. Crivelli y était trop chaud; musique sublime de Pavesi, je crois, qui depuis vingt ans ne faisait rien qui vaille. Paroles qui ont enlevé; malgré les fautes de langue, il paraît qu'il y a du romanti(ine. Cela va bien au nom de l'auteur, qui est simplement Diedevaracovitz, jeune genlil-homme, qui vit à Venise. Tout cela, orné de phrases convenables, a fait, dans son temps, une lellre de quatre pages. Si vous l'avez reçue, rappelez-vous toujours qu'il faut multiplier tous mes résultats par le rapport j, le goût de Paris divisé par le goût italien; car je parle à des b.irbares qui ont sifflé Siyillnra, qui est au Barbier ce que le Tartufe est au Cocu imaginaire.

Comment va le voyage de Besançon en England? Dominique serait bien piqué d'être oblige de débutor dans l'île de Barataria', sans le secours de son Menlor. Que penseront de moi les Malo renforcés et les Saint-Aubin en carrosse, si vousne dirigez mes pas? C'est cette énorme hypocrisie nécessaire qui me dés-

Paris. — Dominique, c'est Beyle lui-même.

espère. Je suis allé voir la relraile de Dominique sur le lac de Como ; j'y ai passé dix jours avec ma sœur ; c'csl là qui! viendra. Il voudrait déjà être hors de Paris; te^l une expérience ennuyeuse, qu'il lente uniquement par respect pour voire prudence.

M. Levati a publié quatre volumes des Voyages de Pétrarque. Ce sont des extrails consciencieux, et surtout plats, des œuvres de Pétrarque. Cependant cela a un peu du mérite tVAnacharsis, et réussirait en Angleterre-, l'ouvrage se composera de cinq volumes. Comme je connais Pauteur, Utiles annoncer, si vous li» pouvez.

La charmante Schiassetli reste encore un an à Munich. Madame Pasla, chantant à la française, chant iieurté, aura dû plaire aux sifflcurs de la Pietra cli Paragone.

11 fait un froid de chien en Suisse et probablement en France.

Auguste ,

A IJONSIF.UR r.. C..., DIRECTEUR DES CONTRICUTIOKS INDIRECTES A SIONTCRISON (lOIISE) .

Paris, le 29 décembre 1821, à onze heures et deiuie du soir, en rentrant, n'ayant rien à lire.

Je t'envoie, mon cher ami, un dialogue dont j'ai clé, ce soir, à lOpéra. un des interlocuteurs, et que tu auras mot à mot, tel (lu'il a eu lieu. Poumons, habitants de Paris, cette conversation n'offre rien de bien neuf; mais, dans ta pauvre petite ville, elle aura peut-être pour toi quelque intérêt.

L'AMÉRICAIN ET LE FRANÇAIS

L'Américain (homme de vingt-six ans) :

J'arrive de la Havane, ma patrie; j'ai passé ma jeunesse à

Philadelphie ; je compte séjourner six mois à Paris et y dépenser (inaraiile mille francs. Mon ami, le général Z., m'a amené ce soir au balcon de l'Opéra ; mais, étranger comme moi, il ne sait rien de ia France, ou du moins de la partie sérieuse de la France. Daignez m'instruire ; songez qu'il y a quarante-quatre jours j'étais en Amérique. J'ai lu tous les bons livres d'Europe et surtout les écrivains français célèbres ; diies-moi quels sont les hommes remarquables dont je pourrai voir la figure à Paris ; je suis très-curieux de voir la face d'un homme célèbre.

Moi. — 11 y a, d'abord, le duc de Dalmatie et le général Gérard : ce sont de grands hommes de guerre.

L'AjiÉr.if..\!N. — Je les connais par \eiloniteur et les rapports de Wellington.

Mdi. — Dans les sciences, il y a MM. Laplace, llumboldt, Fourier, Flourens, Cuvier.

L'Américain, — Hélas! je ne comprends rien à leurs œuvres sublimes ; je sais justement autant de chimie qu'il en faut pour faire du sucre et du rhum, et comme j'en fais pour trois cent mille francs par an, mon affaire n'est pas d'en savoir davantage, mais d'apprendre à rassembler le plus de jouissances possible avec ma fortune actuelle; parlez-moi de la littérature.

Moi. — Vous m'embarrassez; connaissez-vous le l'aisse à Paris, de Voltaire'

L'Américain. — Ce conte délicieux? — je le sais par cœur.

Moi. — 11 pourrait me dispenser de répondre. Si Voliairc nous trouvait pauvres et en décadence dans un temps où l'on pouvait dîner chez le baron d'Holbach avec Voltaire d'abord, Montesquieu, Rousseau, Biiffon, Helvélius, Duclos, Marmontel, Diderot, d'Alcmbert; où l'on voyait débuter Beaumarchais, le second des comiques français, et l'abbé Delille, le chef dune de nos écoles de poésie ; si Voltaire nous trouvait pauvres alors, que dirait- il aujourd'hui?

L'Américain. — 11 dirait que rallention d'une des plus spirituelles nations du monde est tournée vers la poliliepie ; que, peut-être, si MM. de Marcellus, Benjamin Constant, de Chauvelin, le général Foy, ne consacraient pas, à peu près exclusivement, leurs talents à la politique, ils occuperaient sur le Parnasse

français des places aussi élevées que beaucoup d'écrivains des siècles derniers. Et l'abljc de l'radt, dont les ouvrages foui la fortune de nos libraires d'Amérique, croyez-vous qu il ne vaut pas bien un Marmonlel ou un Duclos? Mais trêve aux discussions, il me faut des noms propres.

Moi. — Prenez la liste des membres de l'Académie française.

L'Américain. — Une de mes habitudes, un peu sauvages, d'Amérique est de ne jamais en croire un autre, quand je puis nie croire moi-même. Quelle confiance voulez-vous que j'aie en une liste d'Académie, où je ne vois les noms ni de de Pradt, ni de Benjamin Constant, ni de Béranger, que nous connaissons si bien en Amérique, et où je vois, au contraire, tant de noms que je lis pour la première fois? Mais, mettez décote toute modestie; dites-moi avec simplicité et bonhomie : si vous vous sauviez dans la chaloupe du bord de votre vaisseau, qui fait naufrage, que vous eussiez la perspective de vivre quelques années, comme un nouveau Robinson, sur une terre déserte, et si, pour dernière supposition, vous n'aviez sur votre vaisseau que des livres imprimés depuis vingt ans, quels ouvrages prendriezvous en sautant dans votre chaloupe?

Moi. — Dabord Pigault-Lebrun.

L'Américain. — Bravo ! voilà ce qui s'appelle répondre; nous connaissons beaucoup ses ouvrages à la Havane, quoique, ayant le tort de faire rire, ils soient fort peu estimés de vos pédants de Paris. Ensuite ?

3Ioi. — Après le plus gai de nos romanciers, je prendrais le plus grand de nos philosophes, ou, pour mieux dire, le seul philosophe que nous ayons ; YIdéologie et le Commentaire sur L'Espril des lois, du comte de Tracy.

L'Américain. — Bravo encore ! C'est sur ce commentaire que j'ai appris la politique au collège de Guillaume et à Philadelphie. M. Jefferson avait fait traduire ce livre pour nous dès 1808. Après?

Moi. — Je prendrais les comédies de M. Etienne.

L'Américain. — Est-ce l'auteur delà Minerve?

Moi. ~ Lui-même.

i,' Américain, — Que d'esprit ! On l'a chassé de l'Académie -.

française, et il scsl trouve des geus qui ont bien voulu prendre sa place?

Moi. — Oui, et ces gens, à Paris, ne sont pas plus dcslionorcs q;!C d'autres.

L'AjiÉnicAiN — Voilà ce qu'on n'aurait jamais vu du temps de Voltnire; vous avez perdu la délicatesse morale. Du temps de Voltaire, on n'eût pardonné à un tel misérable qu'autant qu'il eût volé un million. Qu'on dise après cela que les gens de lettres n)anquent de courage 1 J'ai lu les Deux gendres de M. Etienne, dans la traversée ; cela m'a paru une satire plutôt qu'une comédie.

Moi. — N'oubliez pas que le grand Molière a mis à la mode, dans ce pays-ci, la comédie satirique; la comédie simplement gaie, comme Falslaff, n'y est guère connue. L'Américain. — Après ?

Moi. — Après est bientôt dit ; je commence à être embarrassé. Ah! je prendrais le trop petit nombre d'ouvrages que nous devons à M. Daunou.

L'Américain. — J'ai écrit ce nom. Après? Moi. — Voulez-vous les comédies de MM. Picard et Duval ? L'Américain. — Est-ce amusant?

BIoi. — Plutôt à voir jouer qu'à lire. Ce qui est amusant, ce sont les premiers volumes de l'Ermi/e de la Chaussée d'Antin, de M. de Jouy.

L'Américain. —Nous les avons en Amérique; cela a antant de succès parmi nous que le Tableau de Paris de Mercier. Sachez, mon cher ami, que Paris est la capitale du monde. Dès que nos femmes voient ce nom sur le titre dun livre, elles le demandent au libraire. Et les poêles? après M. de Bérangcr, qui avez-vous? Moi. — Je suis bien en peine de vous répondre, à vous qui lisez Byron, Moore, Crabbe, Walter Scott; mais, en y réfléchissant, je trouve M. Baonr-Lormian.

L'Américain. — Qu'a-t-il fait?

Moi. — Une traduction de la Jérusalem délivrée. L'Américain. — Cela vaut-il les Géorgiques de Delille ? Moi. — Pas tout à fait. Le sujet était aussi attachant que les mauvais préceptes d'agriculture des Géorgiques sont ennuyeux ;

mais le succès a éié en raison inverse du charme des sujets. M. Baour-Lorniian fait fort bien le vers alexandrin, mais il est un peu Nous avons M. de Lamartine.

L'Américain. — Ce jeune homme qui a été si prôné par les journaux w/ira? Nous Favons fait venir eu Amérique; c'est fort joli; c'est lord Byrou peigné à la française. Apres?

Moi. — Nous avons .MM. Chencdollé, Edmond Géraut, Alfred de Vigny.

L'Américain. — Les litres de leurs ouvrages?

Moi. — Je les ignore; je les crois fort bons, mais je vous avoue que je ne les ai jamais lus. Nous avons des poètes tragiques.

L'Américain. — Ah ! mou cher ami, je n'aime pas les épopées en dialogue, et les dialogues où l'on fait une réponse en cinquante vers à une demande qui en avait quarante ; voyons les noms.

Moi. — M. Lemcrcicr.

L'Américain. — L'auteur de Pinto et de la PanJiypocrisiade?

Moi. — Précisément; Vàuleuv nm^'x d" A gamemnon, de Jitgurllta, de Clovis, d'Isule et Orovèse, etc., etc.

L'Américain. — Je verrai ces pièces, car je suis fort conteul de certains morceaux de la Panhijpocrisiade, Quel effet ne lerait pas ce poème abrégé et traduit en anglais ! — Avez-vous d'autres tragiques?

Moi. — Une douzaine, au moins; M. Casimir Delavigne, l'auteur du Pcnia.

L'Américain. — Ah ! de celte tragédie que j'ai vue hier, en arrivant?

Moi. — Elle-même.

L'Américain. — C'est un homme d'un grand talent ; mais son oeuvre ne m'a donné aucun des plaisirs du drame ; c'est de l'épopée en dialogue et quelquefois en énigme. Et quels sont ses rivaux ?

Moi. — Mais, ses rivaux, personne. Les autres tragiques sont MM. Ancelot, Lebrun, Viennet, Liadières. Delrieu.

L'Américain. — J'ai écrit lous ces noms; me conseillez-vous d'acheter leurs œuvres?

Mol. — Écoutez, il ne faut iroiuper personne, même quand il s'agit ùch gloire nationale; voyoz-los jouer avant de les acheter.

L'AsiÉr.icAiN. — A propos d'autres qu'il faut voir, je voudrais bien entendre parler le célèbre Cliateaubriand.

Moi. — Impossible. Comme l'on craignait que la cbambre des pairs n'acquît trop d'iniluence sur l'opinion, les séances de ces messieurs sont secrètes. —Vous voyez, mon cher ami, rétat de notre littérature ; et cela quand nos voisins les Anglais ont huit ou dix poêles vivants, quand l'Italie a Monti, Foscolo, Manzoui, Pcllico !

L'AMÉnicAiN, — Oui, mais ces pays n'ont pas eu cinquante généraU.v célèbres et dix victoires par an. Vous voyez bien en noir, mon cher Européen; un peuple n'est jamais grand que dans un genre à la fois. Du temps de l'empereur, qui se doutait du talent de M. de Chauvelin pour la tribune? Tel homme qui se fait mettre en prison pour un pamphlet politique aujourd'hui, du temps du baron d'Holbach eût peut-être eu aulanl de talent que Duclos ou d'Alembert. Mais je cours me procurer un billet pour entrer demain à la chambre des députés; un dit que Benjamin Constant doit parler : je brûle do le voir Adieu.

A MONSIEUR , A PARIS

Paris, le 24 février 18'22.

Monsieur,

Je joins à ce billet le prospectus de la Rcvue'^ dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir. Je désire que vous y trouviez des motifs pour accorder votre appui à une publication dont le mérite principal sera certainement d'être très-consciencieuse.

* Ce projet de revue n'a pas eu de suite. (R. C.

LETTRES A SES A51IS. i77

r;ARlSTAR(JUE

on I:\D1CATELT. UNIVliRSEL DES LIVRES A LIRE.

La vérité tome nue.

Eli quoi ! encore un journal IiltéraireV — Penneltez ; celui-ci sera dilférenl de tous les autres; voici pourquoi : Deux citoyens servaient l'État, avant 1814, dans des emplois fort dissemblables: lun en France, l'autre à l'éiranger. Depuis, ils ont voyagé. A la fin, ennuyés de ne rien faire, ils ont clierché une entreprise par laquelle ils pussent faire rendre le dix pour cent à leurs fonds. Ils ont Irouvé que !a moins ennuyeuse pour eux serait de faire un journal lilléraire, où Ton rendrait compte avec une impartialité rigoureuse de tous les ouvrages remarquables qui paraîtraient en Europe, en Amérique et aux Indes.

Jacques et Pierre (ce sont leurs noms) ont pensé qu'ils n'avaient pas besoin d'autres qualités que celles qu'ils s'efforçaient autrefois de porter dans leurs fonctions publiques : de rinlelligence, beaucoup de droiture, de franchise et de courage.

Ils ne sont point ce qu'on appelle hommes de lettres; ils n'ont pas cet honneur. Bien loin de là, ils ne connaissent personne, et

n'ont épousé aucun parti en littérature. Dans les extraits qu'ils donneront des livres nouveaux, ils s'efforceront de faire disparaître routeur de l'extrait, pour faire faire connaissance avec l'auteui uu livre. Ils s'attendent à avoir, sinon pour enu<;uiis avoués, du moins pour gens leur souhaitant du mal en secret, tous les auteurs dont ils auront analysé les ouvrages. C'est un malheur, mais ils aiment mieux s'y exposer qu'à l'ennui dont serait pour eux une entreprise commerciale ordinaire. Du reste, ils ne diront jamais rien des personnes; pour fuir même la tentation, ils éviteront, autant ([ue possible, de connaître, même de vue, les gens de lettres qui honorent l'Europe.

Leur parti politique est centre gauche, à peu près les opinions de l'honorable 31. Ternaux.

Les deux citoyens qui enlreprcnucnt VAmlarque ont voyagé do

1814 à 1S22. Eiilrc cii\ deux, ils connaisstMil à fond les liitéralurcs allemande, anglaise et italienne: voilà une phrase naïvc_ Ils demandent la permission de se servir toujours de ce style simple, et d'appeler un elial un chat. Au surplus, ils seront trèslaconiques; ils pensent qu'un journal, tel que le leur, doit avoir liorreur des phrases de plus de quatre lignes. Ils éviteront soigneusement toute espèce de pompe et d'emphase; ils veulent être utiles aux gens qui achètent des livres nouveaux, mais qui ne veulent acheicr que ceux qui s'élèvent un peu au-dessus du vulgaire. On n'annoncera jamais, même sur la couverture de YArislarque, les œuvres littéraires qui ne rempliront pas celte oondilion.

En ayant le courage de dire la vérité toute mie, ils comptent qu'au bout de deux ans les fonds qu'ils engagent dans cette entreprise leur rendront quinze pour cent. Voilà le public au fait de

toutes leurs pensées. Ils continueront à être aristarques de bonne foi. Dans ce siècle de coteries, ils comptent uniquement sur leur sincérité pour leur tenir lieu des talents littéraires qu'ils n'ont pas.

Mais, nous dira-t-on, êies-vous dignes de faire un tel ouvrage? — Nous répondons : Jugez-nous par nos œuvres. Au bout de quelques cahiers vous connaîtrez Jacques et Pierre, sans qu'il soit besoin de vous peindre ici leur caractère ou de vous faire des promesses tournées en style plus ou moins agréable, mais que certainement vous ne croiriez pas, et avec raison ; car, après tout: promesses de prospectus!

Le 15 de chaque mois il paraîtra un cahier de VAristarque, composé de sept feuilles, caraclères, justification et papier comme le présent propcclus. Le prix de l'abonnement est de vingt-quatre francs pour six mois et de quarante-six francs pour un an. ^iVAristargueili.ùl interrompu, on rendrait les deux tiers de tous les abonnements courants.

A la suite du prospectus se trouve cette note :

Impiego di Irecenlo franchi al mese, per due galanluomini; se van d'acordo sarà, coll tempo, di cinquecento franchi al mese; ma bisogna pazienza, rcciproca loleranza e perdonarsi moite cose.

A MO.-NSIEUR ....

Paris, IcGavrîHG::.

On vous a parlé, me cUics-vous, d'un comte de Gallembcrg, jouissant de certaine réputation comme compositeur, et vous me faites l'iionneur de me demander ce que j'en pense : je vais vous satisfaire.

Le comte de Uallembcrg est un noble Allemand, né vers 1780 ; c'est le premier compositeur du siècle pour la musique des ballets, et peut-être le premier compositeur qui ait jamais paru en ce genre. M. de Gallemberg est, ce me semble, le véritable représentant du compositeur allemand ; tout en lui est un effet de science. Quand on chante devant ce maesirone, son oreille ne distingue pas les sons faux; on peut chanter iu)puiiémenl à un demi-ton et même à un ton tout entier au-dessous ou au-dessus du ton. Cette petite différence, qui fait bondir un habitant du Jlidi, n'est pas môme percepiible pour M. le comte de Gallemberg. Et ce même homme fait des choses admirables en musique instrumentale. Il a fait des morceaux d'éclat et de 7najesté pour des scènes de ballet, représentant rentrée triomphale d'un général vainqueur dans la ville qu'il vient de conquérir, ou un jeune prince conduisant à l'autel la fdied'un puissant empereur, qui n'ont été égalés par personne.

iM. le comte de Gallemberg n'a été longtemps qu'un simple amateur. En 1822 les plus belles voix d'Italie sont des amateurs étrangers au théâtre.

Un mol encore sur la musique. L'un des hommes que j'ai vus de ma vie les plus aimables au piano, c'est iM. l'eruchini de Venise. On peut dire que sa renommée a rempli la Lombardie. Il a composé plusieurs chansons un peu vives, à la vénitienne, qui étaient supérieurcmenl chantées par la (ille de rimniortel Viganô.

Montmorency, le 10 juin 182'î.

Tout en promenant mon gros indivulu sur !es riants col>!aux (rAndilly et do Montmorency, je me suis lancé dans la philosophie allemande; vous m'en voyez tout haniisé, et vous porterez la peine de mes lectures; cela est ennuyeux, mais utile. Donc je vous envoie un Petit cours de philosophie; c'est tout simplement la réunion des notes d'un solitaire; soyez indulgent pour l'œuvre, en mémoire de l'auteur.

Exposé du système de Kanl, par Kinker,

Examen de V ouvrage de M. Kinker, par M. de Tracy.

J'ai lu, aussitôt après, TEKamen de la philosophie de Kant, par M. le comte de Tracy (mémoire de soixante-dix pages, inséré dans le tome 111 i\es Mémoires de l'Institut de France). K^ml ne s'ci-l pas toujours bien entendu lui-même, et il est lort difficile de l'entendre. Quand enfin l'on en est venu à bout, l'on se trouve en présence de vérités si simples, qu'il ne valait pas la peine de les dire. Ces vérités sont mêlées avec un tas énorme d'absurdités, qu'un homme d'un aussi grand talent que Kanl n'aurait jamais dites si son langage avait été clair.

Rien ne soutient un philosophe comme une langue forcément claire. L'homme qui est obscur en français, par exemple, ne peut pas se faire d'illusion; ou il se trompe, ou il cherche à tromper les autres. Le mémoire de M. de Tracy est aussi clair qu'on peut l'être, lorsque l'on est réduit à poursuivre son adversaire dans une sombre caverne.

Tons les systèmes de philosophie sont adressés à la jeunesse. Les [thilosophes, d'un amour-propre peu délicat, .sous le nom de

• Voir h lettre écrite au même ami le 2S décembre 1820. (R G]

sijsU'incs de philosophie, adressent des romans à celte bonne jeunesse, et ils sont iûrs d'eu êlie applaudis avec toute la chaleur que l'on a à vin;;! ans pour les romans. Ce secret fut celui de Platon à Athènes. d'Aheilard à Paris, au douzième siècle, et à Paris eucore de nos jours, c'est là tout le secret d'un prolesseur plein de talent.

Moi qui ai soixante ans et qui ai lu tous les systèmes de philosophie, je vais adresser trente lig;nes à cette jeunesse, l'espérance de la patrie.

Il n'y a vraiment que deux sciences ' au monde :

1° La science de connaître les motifs des actions des hommes. Une fois que vous connaîtrez les motifs véritables des actions des hommes, vous pourrez chercher à leur donner des motifs qui les portent à faire les actions dont le résultat est du bonheur pour vous. En 1822, les hommes mentent presque toujours quand ils parlent des motifs véritables de leurs actions. La science la plus utile à un jeune homme, celle qui, à vingt ans, prouve le plus d'esprit, est celle de pénétrer les mensonges de cette espèce. La véritable politique n'est que l'art de faire que M. A... ne place pas son bonheur à faire une action qui nuit à M. B... 11 est un livre dont le titre devrait être ;

« De l'art de découvrir les motifs véritables des actions des hommes. j> Ce hvre, c'est YEsprit d'Helvétius.

2" La seconde des deux sciences utiles, c'est la logique, ou l'art de ne pas nous ti'omper en marchant vers le bonheur.

Ce qui fait rire dans le monde, le vrai ridicule, c'est l'action d'un homme qui se trompe en croyant marcher vers son but; car un but, en lui-même, n'est jamais ridicule.

On rit de l'homme qui veut aller à Rouen ei qui s'empresse de monter dans la diligence d'Auxerre. Un jeune homme, voulant ^jvoir de l'esprit en 1822, se fait pédant, et cite à tout propos Juvénal ou Crolius. On rit; on se moque de lui; il s'«st trompé tlo date comme de chemin ; son pédantisme eût passé pour do \' esprit eu 1G22.

' Le mot propre serait art : un art dépend toujours d'une science ; il est la mise en pratique des procédés indiqués par une science. (II. B.) I. 11

La logique est l'art de ne pas nous tromper de route en raarcliani vers le but que nous voulons atteindre.

M. de Tracy a prouvé admirablement dans son Idéologie que nos erreurs viennent toujours de l'imperfeoiion de nos souvenirs. Celte découverte étonne d"abord ; quand on y a réfléchi six mois, on prend la vcrité sur le [ail à chaque instant de la vie.

Je réduis donc toute la philosophie à ne pas se méprendre sur les motifs des actions des hommes, et à ne pas nous tromper dans nos raisonaemenis ou dans l'art de marcher au bonheur,

Alcesie.

A ÎIOSSIEUR ..., A PAP.IS.

Paris, le 28 juillet 1822.

Voici, monsieur, la seconde leçon dans la connaissance do cœur humain; on peut lui donner ce live :

Du granit et du remplissage calcaire ou de débris de végétation; essai de géologie morale.

Je vous serai obligé de me rendre ce papier; meltcz-le tous enveloppe et laissez-le jeudi à ma porte.

PiocliJrs de granit.

Voilà des rochers de granit. Les débris de la végétation ont formé les parties ombrées 2, 2.

L'espace V, V, semble nue plaiue, au>: yeux de Ihomnic peu exercé.

LETTRES A SES A^ÎTS.

II faul savoir faire la différence du granit au remplissage.

Le granit, c'est le caractère naturel d'un homme; sa manière hai^ituelle de chercher le bonheur. Le caractère est comme les traits, on commence à le voir à deux ou trois ans, il est bien reconnaissable à seize ou dix-sept, on l'aperçoit dans toute sa force à vingt-six ou trente.

Le remplissage 2, 2, c'est ce que la politesse, l'usage du monde, la prudence, fait sur un caractère.

Un jeune homme prend l'espace P, P pour une plaine. 11 ne voit pas que dès que l'homme devra faire quehjue chose d important à ses propres yeux, il suivra le contour du granit de son caractère. Alors, dans les grandes circonstances, l'espace P, P est loin d'être une plaine.

Un second usage de celte coupe de montagne est de nous faire juger de notre caractère.

Notre caractère, bon ou mauvais, c'est comme le corps que nous reconnaissons à seize ans, quand nous commençons à réfléchir. Beau, laid ou médiocre, il faut le prendre tel qu'il est ; seulement, l'homme sage en tire parti.

Une fois que nous savons quel est notre caractère, nous pouvons nous attendre au bien et au mal, qui en sont prédits dans les livres qui donnent la description dudit caractère. Par exemple :

Caractère violent,

phlegmalique,

tendre et mélancolique, comme J,-J. Rousseau.

Un jeune homme de seize ans, jugeant de son propre caractère par ses actions, pourrait tomber dans cette erreur de

prendre l'espace V, P pour une pUiiiic, <\\. de ne pas comprendre qu'il y a un précipice en C, C.

Cassio, par exemple, s'cnivraut dans la tragédie que l'on donne demain au ihc-àlrc de la Porte-Saint-Marlin, ne prévoit pas assez qu'il y a un précipice dans son propre caraclcrc, en C, C.

La lilliographie du Miroir » d'aujourd'hui dimanche 28 montre le caractère de granit de Voltaire, dans une pointe connue 0, sortant tout à coup de sa politesse ordinaire et des plus simples habitudes d'usage du monde. Recevant Leiiaiu, au lieu de lui demander de ses nouvelles, il lui donne la réplique de son rôle. L'amour de la gloire viagère était le fonds du caractère de Voltaire.

J'ai riionueur d'ôlre,

Bl.uze Dur.ASD.

A MONSIEUR .... A lONPnrS.

Paris, le 5 août 1832.

Je suppose qu'il y a des personnes en Angleterre qui aiment la litl("ralure française, et qui, connaissant déjà tous les anciens aincurs qui ont illustré celte littérature, voudraient faire connaissance avec les écrivains modernes. C'est le besoin que j'éprouve moi-même à l'égard de la littérature anglaise. Mais comment choisir entre tant de productions dont je lis les litres dans les annonces de librairie; les litres les plus séducteurs trompent bien souvent; les éloges les plus ponqieux ne sont pas toujours donnés au mérite. 11 m'est arrivé de faire venir un livre à grands frais, le Voyage d'Eustace en Italie, par exemple. Je me souviens encore de l'accès d'humeur noir(3 qui me prit après avoir lu vingt pages de ces trois gros volumes, qui m'avaient coûté quatre-vingts francs et la peine d'écrire trois lettres.

* Titre d'un petit journal fort spirituel «pii paraissaiHou-, les jours on 1S22.

Il paraît chaque mois, en France, vingt-cinq à trente ouvrages nouveaux. Mon projet est de vous faire connaître, par quelques lignes simples, claires, nettes et sans fard, les deux ou trois ouvrages qu'un amateur de livres peut acheter chaque mois, et les cinq ou six qu'il peut parcourir.

Je crains, monsieur, que vous ne trouviez mon ton un peu tranchant; je vous assure que je cherche seulement à être bref et clair. Personne n'est, au fond, plus tolérant que moi. Je vois des

raisons pour soutenir toutes les opinions ; ce n'est pas que les miennes ne soient fort tranchées; mais je conçois comment un homme qui a vécu dans des circonstances contraires aux miennes a aussi des idées contraires.

Chaque mois je vous rendrai comple des ouvrages qui auront paru dans le mois précédent. Quoique nous soyons aujourd'hui au milieu d'octobre, j'ai des raisons de penser que les ouvrages qui ont paru en France en août et septembre ne sont pas encore connus en Angleterre. Je vais les parcourir rapidement.

L'année littéraire a commencé en France d'une manière brillante; nous avons eu, coup sur coup, V Histoire de V Église de M. de Potier, l'ouvrage le plus profond qui ait paru sur cette matière, mais un peu sec et ennuyeux, et le Voyage en Sicisse de M. Siuiond ; c'est un fort bon livre que l'auteur, qui a vécu vingt-quatre ans aux Etats-Unis, a traduit lui-même en anglais.

Je ne vous parle pas des Mémoires de Lau%nn, dont on a supprimé la moitié, celle qui avait rapport à la feue reine Marie- Antoinette. Ce genre d'ouvrages, que nous trouvons fort amusant en France, paraît choquant en Angleterre.

Les Mémoires de Lauzun sont comme Yossatura de la comédie du dix-neuvième siècle. Voilà les événements, voilà comme ils s'emmanchent; la couleur seule est ou parait fausse. Je dis parait, car peut-êlre Lauzun avait- il l'habitude d'écrire ainsi. — La réponse de lady Barrymore à Lauzun l'accusant d'infidéiilé avec le comte d'Artois, serait chose neuve au théâtre. — Quant au choix des personnages, ceux des Mémoires de Lauzun sont bien ce qu'il faut. Celle comédie serait, quant aux personnages, parfailement

bien calcidée pour notre siècle, si éminemment romantique. Quoi de plus plaisant que le comte d'Artois (amant

sacrifié de lady Barrymore) allciidaiU trois heures, dans un cabriolet, par un froid piquant, sur la place Louis XV, et croyani: c... Lauzun, qui rit de le voir attendre !

Notre haute société d'ici a été fort choquée de YHisloire de Paris de BI, Dulaure. Cet ancien abbé est, à ce quil me semble, un honnête homme, qui appelle

Un chat un cliat et Uollet un fripon.

Les sept volumes de Dulaure se vendent aujourd'hui cent francs, et peut-être bien qu'on n'ose pas les réimprimer. Le parti opposé à celui qui a fait le succès de Touvrage de M, Dulaure a trouvé Taltaque si rude, qu'il a cru nécessaire de lui opposer un préservatif, à peu près comme on dit ici que vos minisires opposèrent autrefois le Quarierhj à VEdinbury-Review. Cet antidote de Dulaure s'appelle le Tableau de Paris, par M. de Saint- Victor. Cela est supérieurement imprimé.

Le livre le plus piquant qui ait paru en août, ce sont les il/emoires de M. le duc de CJioiseul. Contre l'ordinaire de ces sortes d'ouvrages, M. de Choiseul a publié ses Mémoires de son vivant. Il nous donne les détails les plus curieux sur la fuite du roi Louis XVI à Varennes, et sur son arrestation par le maître de poste Drouct. Ces Mémoires peignent admirablement la haute société de 1789. Rien n'y ressend)le moins que la haute société de 1822. Vous pouvez en juger par M. le duc de Richelieu dernier mort ; c'était le plus simple, le plus raisonnable des hommes, le plus honnête, le plus manquant d'esprit et d'à-propos. Il était fils de ce fameux duc de Fronsac qu'un seul mot peindra : il porta le

libertinage à un point qui scandalisa, même chez le fils du fameux duc de Richelieu, dont votre Horace Walpole vient de vous doimer un portrait si ressemblant et si original. [Mémoires, tome II, vers la page 50.)

Pour en revenir au duc de Choiseul, je vous dirai que ce nobleman jouit ici de la plus belle réputation; il est estimé de tous les partis. Ses Mémoires sont curieux en ce qu'ils font toucher au doigt et à l'œil quelles espèces de têtes le siècle de légèreté du Régent et de Louis XV avait formées en France. On est étonné

de ï étroit des têtes de ce icmps-là, delà faiblesse d'esprit des gens que M. de Choiseul met en scène et qui sont cependant les plus spirituels du monde. Je crois que ce qui rendait si pitoyables dans l'action, des gens d'ailleurs si aimables et avec lesquels on aurait été si heureux de vivre, c'est l'extrême importance qu'ils attachaient à un million de petits soins et de petites attentions. Un Français de ce temps-là ne pouvait pas se permettre le mouvement le plus simple, la démarche la plus insignifiante, sans songer à la règle établie par la bonne compagnie pour ce mouvement ou celte démarche. On peut juger combien M. de Bouille et M, de Choiseul durent se trouver empêtrés quand il s'agit de combiner la fuite du roi Louis XVI. Kien n'était plus facile, et, à force de soins minutieux, ils trouvèrent le secret de faire arrêter ce prince. Par exemple, le roi voulant faire M. de Bouille maréchal de France, aussitôt qu'il l'aurait joint, fut très-embarrassé pour se procurer un bâton de maréchal de France. On songeait à faire de cela une cérémonie charmante, embellie par l'enthousiasme des troupes. Le roi, ne pouvant pas demander un bâton de maréchal au ministre de la guerre, qu'il détestait, M. le duc de Choiseul se déteimina à prêter à Sa Majesté le bâton de maréchal

de son beau-père, le maréchal de Slainville. Ce qui relève, par le contraste, la futilité de toutes ces idées, c'est le bon sens simple et pratique du maître de poste Drouet, qui reconnaît le roi Louis XVI, à la ressemblance de son effigie sur un assignat de cinquante livres, et prend les mesures les plus efficaces pour faire arrêter ce prince. Si des hommes connue Drouet eussent été chargés de le faire sauver, ils l'auraient mené en sûreté au bout du monde.

Les Mé^noires de M. le duc de Choiseul font partie d'une collection que je vous conseille de vous procurer; c'est la collection des Mémoires pour servir à l'histoire de la Révolution française, publics par MM. Berville et Barrière.

Ces messieurs, quoiqu'ils disent le contraire, n'osent pas publier en entier les Mémoires qu'ils font paraître; ils sont obligés de suppruner les passages qui seraient offensants pour la Himille régnante. Par exemple, ils ont été obligés de réduire d'un tiers les Mémoires de madame Campan, femme de chambre de la

reine Jiaric-Anloiiiette, qui puraîlront dans un mois. Mndarnc Campan conlrariail un peu les idées de marlyrc qu'on vcul nous donner sur celte princesse si belle et si malheureuse.

A propos de mémoires, je vous conlerai une anecdote peu connue, même en France, sur les Mémoires du cardinal de Uetz. lun des chefs-d'œuvre de noire lilléraiure. On sait que le cardinal, quoique écrivant dans sa vieillesse, avait raconté plusieurs anecdotes galantes. Jamais les femmes nont eu tant d'influence, en France, que du temps de la guerre de la Fronde. Une autre raison rendrait ces anecdotes exirèmenicui^récicuscs; c'est que la ga-

lanterie se ressentait encore alors des moeurs fortes du moyen âge; il y avait mie chaleur de passion, une smcérité de dévouement qui, plus tard, ont disparu de la haute société européenne.

Les Mémoires du cardinal de Retz passèrent, avant d'être publics, par un couvent de religieuses de la Lorraine. Ces btinnes religieuses effacèrent, avec le plus grand soin, toutes les anecdotes galantes. A l'époque du Directoire, en France, Rewbell, l'un des directeurs, se fil prêter, par la Bibliothèque nationale, le manuscrit original des Mé)noires de Retz, et s'assura qu'avec de Vacide miirialique et de l'eau il serait possible de faire disparaître l'encre avec laquelle les religieuses de Lorraine avaient eftacé un graml nombre de lignes.

Au moment où le directeur Rewbell était occupé de sa découverte, survint la révolution qui le renversa. La France fut privée d'un magistrat médiocre, mais, ce qu'il y a de vraiment fâcheux, c'est que, dans la bagarre le manuscrit des Mémoires de Retz fiut égaré. Il «e trouve peut-être aujourd'hui clicz quelque épiekr, qui le distribue avec son poivre comme du vieux papier.

Il est un autre genre de Mémoires auquel il manque ce qui fait le principal charme des Mémoires : la qualité d'avoir été écrit par une personne qui, sûre que son manusciil ne serait imprimé que longtemps après sa mort, y parlait avec une franchise al'ant jusqu'à la naïveté.

On vient de réimprimer les Mémoires de 7ni$tres^ Belamy, traduits en français, et les Mémoires de mademoiselle Clairon.

LETTRES A SES AMIS. iS'.i

Ces derniers sont pleins de prétention, comme mademoiselle Clairon elle-même, et, de plus, assez ennuyeux. Il n'y a dinto ressant qu'une histoire de revenaut; mais celte histoire, il faiii l'avouer, fait dresser les cheveux à la lête. Les Mémoires de mistress Delamy ne sont intéressants pour vous que parce qu'ils sont procédés d'une notice sur les mœurs anglaises. Vou> y verrez la manière dont nos littérateurs actuels, qui ont peur de Shahspeare, traitent les compatriotes de ce grand homme. Cela est d'un ridicule rare, et je vous invite à ne pas prendre la chose au tragique et à ne pas vous en fâcher. Si le général Pillet vous a calomniés, lord Blainey et M Scott nous Toni bien rendu dans leurs voyages.

Talma va donner les Mémoires de Lekain, c'est-à-dire une Notice sur Lekain. Le public ici est amoureux des Mémoires. Tant mieux pour lui et pour les libraires: car, d'ici à vingt ans nous en verrons de bien curieux.

L'hiver dernier, M. le prince de Talleyrand, l'homme de France qui a lesprit le plus vif et les passions les plus viles, a fait lire deux volumes de ses Mémoires à ses amis. Ces deux volumes sont la peinture des mœurs de l'ancien régime, de 1780 à 1795. Les Mémoires de l'ancien évêque d'Aulun auront dix volumes in-8°, et donnent un tableau remar(;uable de la police militaire sous Napoléon.

Les Mémoires du général Pdcard seront les jdus intéressants après ceux de M. de Talleyrand. Le général Ricard fut ami do Napoléon, quand celui-ci n'était que capitaine. Il est difficile d'avoir plus d'esprit que le général Ricard; c'est lui qui fut chargé, on 1814, d'aller donner ce Itoax au congrès de Vienne; il mystifia complètement le congrès, en parlant dans toutes les sociétés de

Vienne d'une armée de deux cent mille hommes, en France, prête à agir, et fut cause ainsi que la Saxe ne fut pas partagée. C'est M. de Talleyrand qui inventa cette excellente mystification.

Mais je m'aperçois que cette lettre est déjà trop longue. Je remets à l'ordinaire prochain de vous rendre compte de sept à huit ouvrages d'une assez louable médiocrité, et qu'il peut être avanlageux de consulter; par exemple, Y Histoire de la Musique

en Italie, du comle Orloff ; les Voyages des frères Bacheville, oriiciers français de la garde impériale, perséculcs par le gouvernement actuel.

A MONniECr. , A LONDRES.

Pai is, le !'='■ septembre 1828.

Des acteurs anglais sont vcîuis à Paris; ils y ont essaye des pièces de Sliakspeare. D'abord ds ont joué sur un théâtre fort grand et essez bien disposé. La recette a été de cinq mille francs; jusque-là tout était bien ; mais ce théâtre, situé au débouché des rues Saint-Denis et Saint-Martin, est fréquenté d'ordinaire par les commis des marchands de la rue et du faubourg Saint-Denis. Ces jeunes gens ont coutume d'aller chercher au théâtre de la Porle-Saint-Marlin les événements épouvantables du mélodrame et les tyrans qui dissimulent. Occupés toute la journée à mesurer du calicot, le mélodrame leur semble admirable ; c'est tout simple, ils ne connaissent pas mieux, et plusieurs, dit on, ont pris Shakespeare (qu'ils prononcent Cha-kes-péare) pour un aide de camp du duc de Wellington.

Pour des spectateurs placés dans de telles conditions, tout développement de passion semble ennuyeux; il leur faut une succession rapide de coups de poignard et de changements de décoration. Il y a beaucoup de ces choses-là dans Sbakspeare, mais elles y sont amenées par le dialogue et la marcIie naturelle des passions; au lieu que dans le mélodrame le dialogue n'est calculé que pour amener des coups de poignard, des enlèvements, des cachots et des sauts par la fenêtre.

Les commis de la rue Saint-Denis ont trouvé Otello (la pièce de début des acteurs anglais) d'un ennui mortel. Dès qu'ils se sont aperçus qu'ils ne comprenaient pas l'anglais, ils se sont mis à sifder. Au troisième acte, tout à coup, ils ont élé saisis d'uue

terreur panique, et, trois à quatre cents jeunes gens, oubliant Ihonneur nalional, se sont mis à se sauver en escaladant la scène et passant par-dessus le malheureux orchestre. Des lors, apparition des gendarmes, désordre abominable et fin de la première soirée.

Le second jour, il y avait trente mille curieux et deux escadrons de gendarmes sur le boulevard de la Porte-Saint-Martin. Les acteurs anglais ont été siffles dès la première phrase de VÊcole de la médisance de Shéridan. Mais ici le public était tout autre; les prix avaient été augmentés; le parterre, cette fuis, était rempli de jeunes gens fort bien vêtus, et le tapage avait quelque chose de moins vulgaire et de plus concerté.

11 m'est pénible d'avoir à révéler certaines petites intrigues, assez peu honorables, de gens qui ont toujours beaucoup d'esprit et souvent une conduite fort noble et fort approuvée du public. L'on ne peut se dissimuler que le Miroir, le Constitutionnel, le

Courrier frajiçais et les Débats ne disposent, en fait do spectacles, de l'opinion de la jeunesse de Paris.

Il n'y a d'exception que pour les élèves, assez nombreux à la vérité, d'un jeune professeur * plein de talent et surtout d'éloquence, qui, pendant quelques années, a donné un cours de philosophie, et auquel il était réservé de faire paraître trop peu spacieuses les salles les plus vastes des collèges où on lui permettait de paraître. Ce jeune philosophe, puissant par la parole, et l'on peut dire digne émule du grand homme (Platon), qui est l'objet de son culte exclusif et dont il prétend ressusciter la pîii losophie; ce jeune professeur, parlant de littérature avec bonm,' foi, et ne songeant nullement à se ménager une place à l'Acndémie française, disait à ses quinze cents auditeurs : « Quant ; ;i Uiéàlre, ô mes élèves! livrez-vous bonnement et simplement aux impressions de votre cœur ; osez être vous-mêmes, ne sotsgezpas aux règles. Elles ne sont pas faites pour votre âge heureux; vos cœurs sont remplis de passions brûlantes et généreuse s. Placez- vous hardiment sous les portiques des théâtres; vous e;i savez plus que Ions les rhéteurs; méprisez les la Harpe et leurs

• M. Victor Cousin.

successeurs, ils n'ont écrit que pour faire des livres. Vous, formés comme vous l'êtes par dix ans de travaux sérieux et d'études approfondies, livrez-vous à vos impressions. Généreuse jeunesse, vous aurez toujours raison quand vous pleurerez, et les choses dont vou*^ rirez auront tonjoins une tendance vraiment ridicule. »

Ce qui précède n'est qu'une ombre, ime conlxe-épreuve imparfaite, un souvenir elfacé des brillantes leçons prononcées |);ir

celte voix éloquente, qui se tait aujourd'hui, et qui était écoulée avec tant de respect.

L'on peut dire que ce jeune professeur a appris, à tout ce qu'il y a de distingué dans la jeunesse, à oser, au théâtre, être soimême et n'écouter que ses propres impressions. Mais le bienfait des hautes leçons du Platon moderne a été restreint à ceux des jeunes gens qui ont assez de fortune, et par conséqueni assez de loisir, pour approfondir des études qui ne sont que de simple agrément. Il serait souverainement injuste de faire un crime à plusieurs élèves des Écoles de droit et de médecine, soutenus à Paris par des sacrifices pénibles de la part de leurs familles, de n'avoir pas consacré six mois d'un temps précieux à se fidre une idée juste de ce que doit être la lillérature en général, et en particulier la littérature dramatique, en l'an de grâce 1822.

Le Miroir, journal rempli d"esprit, de brillant, d'à-propo^, et qui donne souvent !e plaisir de deviner des énigmes pi(iuantes ; le Constitutionnel et le Courrier français, qui, dans leur partie littéraire, offrent des articles marqués au coin d'une raison profonde; les Débats, journal un peu jésuitique, mais plus pro.*"ondément littéraire peut-être qu'aucune autre œuvTC périodique de l'époque; les quatre journaux que je viens de nommer, disje, se partagent l'opinion littéraire de toute la jeunesse qui n"a pas eu le loisir d'approfondir des objets d'un intérêt un peu futile. Mais les trois premiers, le Miroir, le Constitutionnel et le Courrier, désignant souvent la jeunesse par le nom déjeunes barbares, ont acquis sur elle et ses opinions littéraires un empire sans bornes. Cet empire n'est nullement partagé par les jésuitiques Débats, dont on se méfie.

Ma tâche ici devient bien pénible ; je dois être ingrat, je dois

diredii mal do gens qui, tous les malins, me font passer une liciire agréable. Je proleste que j'ai la main forcée par la vérité, ou par ce que je prends pour elle ; je décline d'avance toute interprétation ol'fensante.

Après ce préambule nécessaire, onirons courageusement en matière. Ne serait- il pas possible qm; parmi les rédacteurs des trois joturnaux qui se partagent Teinpire, sur l'opinion des jeunes gens qui, par leurs occupations sérieuses, n'ont pas le ttnnps de se l'aire une opinion littéraire, quelques uns eussent fait le petit monologue suivant:

« 11 y a ciiKjuanle ans que l'on souffrit que la musiqce italienne fît entendre à Paris ses accents séducteurs. Cette espèce de vanité puérile, que nous avons décorée du nom à'honneitr national, et nous avons nos raisons pour cela, a eu beau combattre pour la musique française, après cinquante ans de guerre, Feydeau et le grand Opéra vont tomber écrasés sous les coups que leur portent l'opéra Buffa et madame Pasta. Feydeau et le grand Opéra, ou ne chanteront plus, ou chanleront comme on chante rue de Louvois. C'est bien là ce qu'on appelle, dans les arts , être anéantis. La musique des Prétendus semble ridicule, môme aux bourgeois de la rue Saint-Denis, et le jeune Nourrit, qui va succéder à son père de brillante mémoire, chante comme on chante à Louvois.

« Telle est la vive image du sort qui nous est réservé. Shak- - peare va nous jouer, à nous, auteurs actuellement estimés des vaudcvilU^s, des comédies et des seules tragédies qui aient la vogue, le même tour que Mozart, Rossini et Cimarosa ont joué à Lesucur, à Grélry, à Lemoine et à Berton. Nos tragédies et nos vaudevilles rai-portent à plusieurs d'entre nous dix mille francs

par an, outre un j.cu de gloire. Si nous laissons jouer Shakspeare en anglais à Paris, voici le sort qui nous menace :

«Qiiehiuc maudit directeur de théâtre du boulevard, au lieu de payer un droit d'auteur, pour des mélodrames nouveaux, à M. Guilbert de Pixérécourt ou à M. Caigncz, aura liilée de couper avec des ciseaux une trentaine de pages dans YOtello on dans le hichard III de Shakspeare , si mal à propos traduit de l'anglais par madame Guizot, et nous verrons ces pièces don-

utics comme mélodrame. La Iroisième ou quatrième que l'on essayera ainsi aura un succès fou. Quelque prince ou quelque homme riche engagera Talma, Ligier ou mademoiselle Mars à apprendre un rôle dans quelque iragédie de ce Shakspearc ; on osera représenter cette tragédie, ainsi montée, à la campagne ou à Paris, sur quelque théâtre particulier. De ce moment-là, et ce moment peut arriver dans trois ans ; dans ce siècle, où tout galope, Sylla et Régulus paraissent ennuyeux. Que sera-ce donc des pièces que nous autres nous avons en portefeuille'

« Le remède est simple; persuadons à la jeunesse qu'elle fera un acte de patriotisme en sifflant les acteurs britanniques. Faisons-les sifller d une manière outrageuse, et avant qu'ils aient pu ouvrir la bouche. Qui sait même si l'on ne lancera pas à ces maudits acteurs quelque pomme cuite ou quelque orange'? Alors le triomphe de la bonne cause est assuré ; les acteurs effrayés regagneront TAnglelerre, et nous serons peut-être délivrés pour dix ans de la crainte du Shakspeare. »

Je ne sais si ce monologue a eu lieu, mais tout ce qu'il annonce est arrivé exactement comme il l'annonce, à la Porte- Saint-Martin. Toute la vieille Académie française, ou du moins les princi-

paux membres de ce corps, autrefois si considéré, ont joint leurs anathèmes classiques aux anathèmes politiques des journaux en faveur auprès de la jeunesse. Les acteurs anglais ont été chassés, par des pommes cuites, du théâtre de la Porte- Saint-Martin. Mais, accoutumés, à ce qu'on dit, à un pareil traitement de la part de ce qu'on appelle, en langage de théâtre, en Angleterre, les gods (ce sont les matelots qu'on laisse entrer à moitié prix, à huit heures et demie, dans les théâtres royaux de Covent-Garden et de Drury-Lane), les acteurs anglais ont tenu bon et ont eu l'insolence, malgré les anathèmes du Miroir et les epigrammes de M. de Jouy, de donner dix-huit représentations, sur le plus exigu des théâtres de Paris, dans la grange qu'on appelle un théâtre, rue Chantereine. Là, par un autre malheur, une mademoiselle Rosina Penley s'est h\l une grande réputation. J'ai vu Talma et mademoiselle Mars, placés à côté l'un de l'au-

* Historique.

Ire, applaudir avec transport à la manière dont mademoiselle Penley a joué le premier acte de Roméo et Juliette, et le rôle tout entier de la Jeune Femme colère. Malheureusement ce succès a été stérile : toute la haute société est à la campagne; c'est la classe qui, à Paris, sait l'anglais.

Il y a eu peu de spectateurs à la rue Chantereine, et surtout ces spectateurs n'appartenaient pas à la classe dont nous regrettons l'absence. Nous les avons vus, dans Hamlet, se moquer des sons physiques de la langue anglaise, et toutes les fois que l'on donnait à Gertrude, la mère d'Ilamlet, son titre de reine qui, en anglais, se dit Queen, et qui, il faut bien l'avouer, au grand détriment de

Siiakspeare, se prononce kouine, nous avons entendu beaucoup de jeunes gens du parterre répéter en se moquant : Ohl oh! kouine! kou-ine! Il était facile de distinguer, dans ces exclamations de mes voisins, la mauvaise humeur d'une petite vanité déçue dans son attente. Ces braves spectateurs croyaient savoir l'anglais ; ils se donnaient peut-être, dans leurs coteries littéraires, pour savoir l'anglais; et ils ont vu qu'ils ne comprenaient pas Sbakspeare.

Il fallait bien se venger de ce désappointement, insupportable pour une petite vanité. De là, les épigrammes du Miroir et les recherches savantes sur la m.anière dont quelques matelots anglais ivres reçurent, il y a soixante ans, des acteurs français qui allèrent donner des représentations à Londres, sous la direction de Monet. Celait dans un moment de crise, la populace de Londres était irritée du mauvais succès d'une guerre maritinie, et venait de forcer le gouvernement à faire fusiller le pauvre amiral Byng. Le Miroir nous a gravement proposé cette conduite pour modèle, à nous Français de l'an 1822.

Aurions-nous donc un si grand tort, si nous disions aux jeunes gens qui se prétendent philosophes et qui trouvent si étrange que reine, en Anglais, se prononce kouine :

« Eh, messieurs, laissez-nous nos plaisirs qui ont le malheur de n'être pas les vôtres! Sil est vrai que les acteurs anglais ennuient, le combat finira faute do combattants; ils seront bien obligés de plier bagage, quand personne ne viendra les voir jouer. Quoi, messieurs, vous voulez empêcher les plaisirs des

aiiircs, iiniqncmenl parce que vous ne comprenez pas Tanglais? Quelle peiiic Jalousie! Vous vous prétendez libéraux et vous vons livrez à une lyrannic aussi absurde ! On ne vous dispute pas voire nombre; vous êtes quatre mille; cent d'entre vous peuvent louer dix loges, cent autres occuper le parterre, et vous emi'ècliorez de jonci- tous les acteurs que vous voudrez'. C'est le iiiomphe du miuibre. Mais le lendemain d'une si honteuse victoire, cessez dciever si haut la bannière de la Raison, cessez surtout de vous parer du nom de libéraux, de philosophes, et de demander pour tous les Français le libre exercice de l^urs droits naiurels; autrement, vous me rappelleriez malgré moi l'immortelle comédie du Tartufe, et je m'écrierais aussi :

« Vous êtes libéraux, et vous per^^éenlcz ! »

A MONSIEUR VAN P.... A PARIS

Vinccnnes, le 4 septembre 1822.

Je me surprends souvent à me trouver plus heureux que l.»rsque j'avais vingt ans. Cependant je vais allcindrc la quaranUiine.

Je me rcpents de ne m'être pas mis vn samedi, en 1803, (juand j'avais vingt ans, à faire la liste de mes actions de toute la semaine. Je n'ai rien à objecter aux actions que j'ai faites comme utiles (actions pour me faire des protecteurs, pour gagner de l'argent, etc.), ou faites par devoir, comme marquer ma reconnaissance à ronde qui a élevé ma jeunesse.

Mais c'est aux actions que j'ai faites comme agréables que j'ai beaucoup à dire. La plupart des choses que je faisais comme agréables, en 1803, étaient agréables \^om les jeunes gens de bon ton que je voyais, pour les jeunes gens élégants plus âgés

* llisloriijue, à la l'orlc-Suint-Martin.

que moi; mais, dans le lait, ne me faisaient nul pbisir. \ui!à pourquoi je suis plus heureux en 1822 : je ne fais que ce qui me cause réclllcmenl du plaisir.

sooncîî DE r.inir.cLE.

Un homme d'esprit, qui voit uu jeune homme se porter, comme à un plaisir, à une chose qui réellement l'ennuie, a une occasion superbe de se moquer de lui; C'àvVennui transpire, il se voit. Au contraire, rien ne donne un air plus respectable à un jeune homme que de le voir s'abstenir d'une action qui plaît à tous les jeunes gens, uniquement parce qu'elle l'ennuie.

11 n'y a que l'exception de la mauvaise honte.

Rien n'est ridicule comme de voir Charles, âgé de vingt ans, qui prend un plaisir qui lennuie, pour imiter son ami Adolphe, âgé de vingt-huit ans, jeune homme de bon ton qui, dans le fond, s'eunuie aussi de cette chose. J'ai vu un homme de quarante ans faire rir« toute une société, pendant six mois, de la prétention de Charles et d'Adolphe.

Faire un samedi, jour par jour, lundi, mardi, etc., la liste de toutes les actions qu'on a faites, comme amusantes, dans la se-

maine, et se demander (mauvaise honte à part) : Ai-je eu du plaisir réellement ?

[En note): Remettre, sous enveloppe, au n" (33.

A. MOiSSIEUn ..., A LOl'jnRES.

Paris, le 7 soplembre 18'22.

M. de Jouy, le poëte libéral, s'est mis dans une grande colère contre Shakspeare. Son journal, le Mroir, d'hier, est rempli de la diatribe la plus comique et la plus violente dans l'expression contre cette plate pièce nounnée Roméo etJidiclte.

C'est tout simple, M. de Jouy est l'auteur de Sylla, tragédie

qui est arrivée à sa cinquanlicme représeiitalion. M. de Jouy est uu hoimne d'esprit, qui a abandonné plusieurs des absurdités du thcâlre français; par exemple, les amours postiches, les confidents philosophes impassibles, etc. Dans sa tragédie de Sylla, il a osé imiter le célèbre dialogue de Montesquieu, intitulé Sylla et Eucrate. Il a osé peindre un grand caractère et Uii faire dire des mots simples. Cela est évidemment contre l^ s^enie du théâtre français, cela est évidemment une imitation d Shakspeare. M. de Jouy, au talent près, est comme Voltaire ; il se rapproche de Shakspeare, il l'imite; mais il voudrait bien qu'il ne fût connu que de lui seul.

M. de Jouy, l'un des personnages les plus marquants de la littérature française, est né au petit village de Jouy près Versailles, c'est pour cela qu'il s'appelle de Jouy. Il a été fort bel homme. Apres deux ou trois années passées à Pondichéry, dans l'intimité du gouverneur et de la gouvernante, il commença à devenir célèbre dans la colonie; il eut tant de bonnes fortunes, que madame

la gouvernante fut jalouse : ils se séparèrent. Celle femme généreuse fit de Jean un sous-lieutenant. Ce fut alors (comme il fallait être noble pour devenir officier) qu'il prit le nom de Jouy.

Un jour, dans l'Inde, lui et un ami entrèrent dans un temple, pour se nicttre à l'abri d'une chaleur insupportable. Ils y trouvèrent la prêtresse, espèce de vestale. Il sembla plaisant à M. de Jouy de la rendre infidèle à Brama, sur l'autel même de son dieu Les Indiens s'en aperçurent, accoururent en armes, coupèrent les poignets et ensuite la tête à la pauvre vestale, scièrent en deux l'officier, camarade de l'auteur de Sylla, qui, après la mort de son ami, put monter à cheval et galope encore.

Le sous-lieutenant de Jouy se battit fort bien, il monta en grade et enfin revint en France, il y a une vingtaine d'aimés, avec une jolie fortune et une bonne réputation militaire. Il a fait de jolis vaudevilles et deux ou trois tragédies. L'une, Tipoo- Saeb, est tombée malgré les intrigues infinies de l'auteur. La dernière, Sylla, a eu et aie plus grand succès, grâce â Talma, qui a imité tous les gestes de Napoléon.

M. de Jouy étant l'un des personnages les plus influents de la

litlcrature française, j'ai saisi l'occasion de vous le faire connaître. Les plaies injures qu'il dit à Shakspeare laissent soupçonner qui a préparé les scènes indécentes et étonnantes du théâtre Saint-Martin. Les auteurs tragiques français ont une peur horrible de Shakspeare. M. Penley leur a joué un tour abominable ; miss Penicy a eu un tel succès dans Jeane Shore (que le Constitutionnel, journal libéral, appelle Jam Soun), que les auteurs du boulevard fabriquent dans ce moment trois mélodrames

intitulés Jeane Shore, ainsi que je vous l'ai dit. Toute la haute société est à la campagne ; or c'est la haute société qui apprend l'anglais et achète la traduction de Shakspeare, par madame Guizot. Si 3L Penley peut se soutenir jusqu'au mois de décembre, le théâtre anglais est pour toujours établi à Paris. Si jamais on y voit M. Kean, faisant liichard III, comme il ressemble beaucoup plus à Napoléon dans ce rôle, que Talma dans Sylla, c'en est fait de la tragédie de M. de Jouy.

Le succès de mademoiselle Penley va en croissant. Tout le monde convenait, à la représentation de Juliette, qu'elle était fort au-dessus de mesdemoiselles Duchesnois et Georges, les deux premières actrices du Théâtre-Français. Mademoiselle Penley a une simplicité et un pathétique que l'on n'a pas vu depuis longtemps en France. Il serait curieux qu eUe fît goûter, cet hiver, les principaux chefs-d'œuvre de Shakspeare. En ce cas, adieu les réputations de MM. de Jouy, Arnaut fils, Delavigne, Ancelot, Bis, Guiraud, etc., etc. Chacun de ces messieurs a fait deux ou trois tragédies en style épique ; les vers sont ronflants, mais les pièces sont d'un ennui mortel. Les personnages s'y conduisent en dépit du sens commun, les vers sont copiés d'à près ceux de Racine. Je parierais que dans vingt ans l'on jouera en France Shakspeare traduit en prose.

De la Morale appliquée à la politique, par M. de Jouy de l'Académie française, 1 volume in-8°.

M. de Jouy est le BuoL-Maker ^ à la mode; c'est un homme aimable, et ses livres aussi sont aimables, mais sans aucune profondeur; cela même est un avantage qui se paye fort cher. La

* Faiseur de livres.

profondeur serait uu défaut dans le vrai Book-Makcr. Un livre, pour se bien vendre, doit : 1° avoir un joli litre; '2' èlrc écrit sur un sujet à la mode ; 5" être facilement compris.

Or, maintenant, rien de plus à la mode que les discussions politiques, tantôt sur la meilleure forme de gouvernement, laulôl sur les chances de succès des deux partis vUrn et libenil. M. de Jouy a lu les Garanties de M. Dannou, les Principes ;ijlitiques de M. Benjamin Constant; il a traduit les idées de ces messieurs en style de journal ; il s'est vanté dans le Constitutionnel et le Miroir, dont il fait la fortune, et voilà un livre dont ou vend deux nulle exemplaires et qui rapporte six mille francs à fon auteur.

Du reste, le livre est amusant, la morale surtout est excellente. Le luit de Touvrage est de prouver que toute cruauté retombe tôt ou lard sur le parti qui la conseille au gouvernement. Mais c'est un livre que les gens instruits ne lisent pas, ils ont vu les mêmes choses mieux dites ailleurs.

Précis de Vhistoire de la Uévohtliun française, par Il;'.baut Saiiit-Éiienne, un volume in-8".

Voici un original el du premier mérite; l'édition que je vous annonce est la cinquième.

Me permetlrcz-vous, à ce sujet, de vous nommer les quatre ou ' inq volumes qu'un étranger qui arrive en France doit lire pour avoir une idée de notre révolution:

1° D'abord, le livre de Dabaut Saiut-Étienne.

2° Ensuite les deux intéressants volumes intitulés Mémoires de madame Roland.

5° La réfutation de l'ouvrage^ de madame de Staôl, par M. Baillcul, ancien député, qui fut un des plus courageux ennemis de Robespierre. M. Bailleul a enfin expliqué le pourquoi et le comment de cette époque affreuse : la Terreur. On conspirait sans cesse contre le gouvernement, on conspirait sur tous les points de la France. Par exemple : M. le baron d'Imbert livrait Toulon aux Anglais. Les autorités locales n'avaient pas le temps de demander des ordres à Paris; 11 fallut donc

* Voir la lettre du 17 juin 1818, page 73.

donner un pouvoir immense aux autorilés locales; mais de quels hommes composer ces autorites?

Tous les nobles, tous les riches n'aimaient pas la Republique et conspiraient contre elle. On fut réduit à composer dans toute la France les autorités locales avec des maçons, des cordonniers,des charpenti(îrs, des ouvriersen un mot. A quelques exceptions près, c'était la seule classe qui aimât le système républicain. Ces gens firent non-seulement des sottises, mais, méliants à Texcès, ils prirent peur et se lancèrent dans la carrière du sang.

4" Après les deux volumes de M. Bailleul, je conseillerais à l'étranger les Tablettes chronologiques de M. de Jloni^aillard. M. de -Montgaillard est un homme très-fin, qui sait la vérité sur tout et méprise tous les partis. Imprimant en 1821, il n"a pas osé dire tout ce qu'il sait; mais du moins il ne dit jamais rien de faux et souvent fait deviner une vérité impossible à imprimer aujourd'hui.

5" Muni des lumières contenues dans les volumes que je viens d'indiquer, l'étranger pourra lire l'histoire de M. Bertrand de

MoUeville. Au talent près, c'est le Clarendon de !a f.unille do Bourbon. Le livre de M. de Molieville contient les aveux les plus précieux.

L'étranger pourra terminer son petit cours de l'histoire d(i la Révolution de France par :

G" L'Histoire de la guerre de la Piévolution, par le général Mathieu Uumas, dix volumes in-S".

Le général Dumas est encore un homme d'infiniment d'esprit, qui ne dit pas tout ce qu'il sait, et qui (latte tout ce qui a eu du pouvoir; par exemple, le maréchal Berlhier, le fameux secrétaire militaire de Napoléon. Du reste, il écrit fort bien et ne ment pas en choses importantes.

Au moyen des six ouvrages indiqués ci-dessus, l'étranger sera à même de se former une idée juste de la France. La lecture du dernier ouvrage est même une lecture de luxe et qui n'est nécessaire que pour la personne qui veut approfondir la curieuse lutte des monarchies de l'Europe contre les idées républicaines. Cette lutte à mort entre deux principes opposés est loin d'être encore terminée.

Le curieux Irouvera les détails les plus iuléressanls sur la famille régnante dans un petit voUîme in 8" qui se vend un louis actuellernenl à Paris, et qui est iiuilulé :

Mémoires du comte de Vauban, relatifs parliculièreincnt aux alïaires de la Vendée et au débarquemeul de Quiberou.

M. de Vaul)an, descendant du célèbre ingénieur cl maréchal de ce nom, était un émigré plein de courage. Ces Mémoires sont authentiques; l'histoire de leur publication est romanesque. C'é-

tait un des morceaux les plus curieux des Mémoires de Fouelle; je vous conterai cette histoire si elle vous iuléresse.

A MADAME G..., A GKESOBLE.

Pans, le 50 scplembre 1822.

A cette époque de Tannée, où la dispersion de la société rend le séjour de Paris assez maussade, le plus mince événement est une sorte de bonne fortune. Un de mes amis, à Londres, a donné une lettre pour moi à un Anglais fort désireux de voir la France. Sir Johu Armitage ne manque ni d'originalité ni d'esprit. Afin que vous puissiez en juger, ma chère amie, je vous envoie ce qu'il a écrit, jusqu'à ce moment, sur son voyage : c'est le reflet très-fidèle de sa conversation.

JOURNAL DE SIR JOHN ARMITAGE

Calais, le 21 septembre 1822.

L'orthographe de mon nom, qui est française, ma toujours donné le vif désir de voir la France et particulièrement la Normandie, pays où nous avons toujours dit, dans la famille, que nos ancêtres étaient grands propriétaires quand ils le quittèrent pour suivre Guillaume le Conquérant, lorsqu'il fondit sur l'Angleterre.

Je suis né assez pauvre cl, par coaséqueut, hors d'état d'aller voyager eu France. Ma première jeunesse s'est passée à la chasse. J'ai trouvé moyen de séjourner six mois aux Étals-Unis, sans déranger mou pciit budget. Un riche marchand de Liverpool, me

sachant fort honnête homme, me doima sa procuralion; j'allai arranger des affaires qu'il avait à Philadelphie.

De retour d'Amérique depuis trois ans, il y a deux mois juste, le 21 juillet, que je me promenais dans un petit parc dont s^e compose toute ma fortune et qui est situé dans les environs d'York; j'étudiais; je venais de fermer un volume du Voyage en Egypte, de Volney, et je déplorais mon sort, qui m'empêche de voyager, moi qui ai la passion des voyages, quand l'unique domestique qui compose à lui seul mon petit établissement est venu, en courant, me remettre une lettre de Liverpool. Je l'ouvre, je lis quatre lignes, je tombe à genoux, je regarde ma montre, il était exactement onze heures et vingt-deux minutes. C'est à onze heures vingt-deux minutes, le 21 juillet 1822, que mon sort a changé! Un cousin éloigné, assez fier et assez sot, que je n'avais pas vu deux fois depuis dix ans, s'est avisé de mourir, i.a mort de ce cousin me laisse le titre de baronnet et une fortune de mille livres sterling, tout juste.

Ce cousin était beaucoup plus jeune que moi, il n'avait que vingt-sept ans, et j'en avais trente-six et demi le jour de mon bonheur Je puis dire que ma vie a changé à onze heures vingtdeux minutes, le 21 juillet: ma première pensée a été de venir eu France.

Je vais donc voir la France, la patrie de mes ancêtres, ce pays si brillant, si déraisonnable, si singulier, après lequel je soupire depuis ma naissance, que j'étudie depuis vingt ans! — Malgré ma très-petite fortune, j'achetais, chaque année, pour vingt livres au moins, de cartes géographiques et de livres relatifs à la France. Ma passion pour connaître ce pays m'avait même donné une

teinte de ridicule parmi les sept ou huit personnes que je voyais chacune deux ou trois fois par mois.

Telles sont les réflexions qui m'occupaient le 21 juillet, en rêvant à mon bonheur, et me promenant dans mon petit bois. — Suis-je plus Français qu'Anglais, me disais-je à moi-même'

Esl-ce avec raison que mes voibins ni'accuscnl de manqtier de {uitiiolismc? — iMoii cliieu favori, qui a uu nom fraiiyais, Médor, autre liire à la liaine de mes voisins, s'arrêta au moment où je me livrais aux réflexions précédentes ; Médor attirail mou alienlion en attaquant vivement le gazon avec ses pattes de dcvaiil et rejelaui la terre en arrière; il taisait la guerre à une tauji"; il chercha pendant longtemps à la saisir.

Voilà mon histoire et celle de mes voisins, pensai-je tout à coup. Voilà l'histoire de la haine réciproque des Angbis et des Français. La taupe est heureuse dans son hahilation sous terre, et si elle pouvait parler, elle ne trouverait rien de ridicule comme rexislencc du moineau, toujours perché sur une branche de quehiuc haie, exposé à la pluie cl au vent, rais en l'uite vingt fois la journée, par le premier animal que le hasard Fait passer près du buisson où il a fixé son domicile errant. Cet être si malheureux, dit la taupe, erre dans uu océan de lumière; sans cesse ébloui, ses yeux sont sans doute dans un état de douleur continuelle : qu'un moineau est un être malheureux ! Toute sa vie n'est qu'un enchaînement de positions désagréables et de contrariétés.

L'histoire du moineau et de cette taupe, c'est l'iustoire de l'Anglais et du Français.

Quelle horreur, dit lAnglais, n'être pas seul dans sa maison, n'habiier qu'une malheureuse tranche de bâtiment, avoir un

étranger à l'étage au-dessus, un autre étranger à l'étage au-dessous, être exposé à rencontrer ces gens-là dans l'escalier une fois par jour, peut-être deux ! Quelle contrariété! Être peut-être l'objet secret de leur curiosité, être peut-être exammé par eux, quelle horreur !

Les réflexions du moineau sur la vie de la taupe m'occupèrent aussi une partie de l'heureuse matinée du 21 juillet; j'en fais grâce aux lecteurs de mou Journal, si jamais il en a.

J'ai voulu peindre mou caractère. Uu homme arrive d'Egypte et me dit : Ah ! monsieur, il n'y a rien d'imposant comme le spectacle des trois pyramides, s'élevant innnobiles au-dessob d'une mer de sable.

Avant de laisser aller son âme à la sensation de ce spectacle

imposant, on se dit : Mais quel est riiommc qui me parle? mérilet-il quelque confiance? — C'est peut-être un homme trèsrespectable et très-sage, trop sage peut-être ! Sent-il comme moi ? Si Ton avait passé deux soirées avec cet homme, son récit intéresserait cent fois davantage ; on saurait juste ce qu'il y a à retrauciier de ses récits pour savoir la vérité.

Eh bien, j'ai regardé avec un microscope ce qui s'est passé dans mon âme pendant les deux jours mémorables de ma vie, les 21 et 22 juillet 1822. J'ai conté à mon lecteur, avec une parfaite naïveté, tout ce que j'ai pensé et senti. Par ce moyen, il me connaît déjà un peu; il sait que j'ai près de Ireute-seiit ans. Je suis un assez bel homme; j'ai les cheveux cl les yeux très-noirs. J'étais grand chasseur, mais depuis longtemps c'était moins le goût de la chasse qui me portait à faire la guerre aux perdrix du voisinage, que le manque de l'argent nécessaire pour me livrer à

quelque passe-temps plus agréable. Souvent, voyant un joli oiseau à portée de mon fusil, je me suis dit : je vais changer cet être si joli et si propre en un quart de livre de chair morte, et, au lieu de tirer, je m'en suis approché doucement et ai tâché de l'observer de près, sans lui faire peur. Voilà un des traits de ma vie qui ont le plus diminué Teslime que mes voisins avaient pour moi. Comme j'ai l'imagination tendre et imprudente, un jour que j'avais épargné un joli chevreuil qui venait à moi au petit trot, j'eus la faiblesse de conter mon action à une jolie Ulle dont j'étais amoureux; mais elle avait l'âme commune, elle rit de ma sottise et en fit part à la société. Je m'aperçus ce jour-là que je m'étais encore trompé. Ce fut deux mois après que je saisis l'occasion d'aller en Améiique sans dépenser une guinée.

Je viens d'écrire ce qui précède dans le petit hôtel de Saint-Nicolas, à Calais. J'abhorre l'insolence des grands hôtels. Une journée où je me suis mis eu colère est perdue pour moi ; et quand je me vois faire une insolence, je m'imagine que l'on me méprisera si je ne me fâche point. J'ai donc choisi le petit hôte! de Saint-Nicolas, situé dans un coin de la ville, près la grande place du Phare à la vérité, mais dans une rue écartée, située derrière le mur de la ville, du côté de la mer. — J'avais beau- 1. 12

coup de mal de mer ce malin, à midi, en arrivant à Calais; j'avais froid. Sur ma mine anulaise, 1 hôiesse de Saint-Nicolas a voulu me faire du feu dans une chambre à part. Dieu m'en préserve, me ïuis-je écrié, je veux me chauffer au feu de votre cuisine.

Deux remarques déjà sur ce peu de mots. D'abord, j'avouerai que j'avais la vanité de croire savoir parler français; depuis vingt-cinq ans je me donne assez de peine pour cela. Or mon liôiesse ne m'a pas entendu; j'ai été obligé de répéter trois fois. Ensuite, quand on m'a eu compris, j'ai vu que mon Dieu m'en préserve était une exclamation beaucoup trop énergique el beaucoup trop sérieuse pour une chose aussi simple, que de préférer rester dans la cuisine au lieu d'aller seul dans une chambre. J'avais la faiblesse de ne vouloir pas être Anglais. Je me suis dit, si je dis simplement et froidement : J'aime mieux rester près du feu de la cuisine, on trouvera cela sec et bien anglais; il faut faire quelque avance à ces gens-ci pour qu'ils me parlent. Quel plaisir d'entendre parler français à des Français! Dieu, qui me l'eût dit il y a trois mois! Ah! mon cousin, mon grand cousin, quel service vous m'avez rendu !

Calais, le septembre.

J'ai dîné avec trois courriers et quatre commis porteurs d'argent de la maison Rolhschdd ; ce sont des gens pris aussi dans la classe des courriers. Mes courriers, tous gens enluminés, de trente à trenle-cinq ans, sont de petits bourgeois fort gais et d'un caractère très-ouvert. On voit les passions se succéder comme les images d'une lanterne magique dans ces âmes françaises; les passions, j'ai tort, c'est toujours la vanité ; mais celte vanité tantôt les met dans une position brillante, tantôt dans une passe moins flatteuse, et aussitôt les voilà malheureux. Plusieurs de mes courriers, à culottes de peau, ne s'étaient pas vus depuis deux ans; ils se sont contés réciproquement, avec de grands détails et beaucoup de piquant, l'histoire de leur vie. El vous, monsieur l'Anglais, me disaient-ils de temps en temps ? — Je leur ai conté que

j'étais premier groom des écuries du duc de Rutland. Comme je connais fort bien les chevaux, que j'ai

aimés à la passion, j'ai pa continuer mon rôle. Je leur ai narré ma vie auprès de Sa Grâce, et j'ai parlé douze minutes pour ôter à mes courriers toute idée de hauteur; j'ai même continué à parler une ou deux minutes après que, dans leurs yeux, je voyais que je les ennuyais. Cela a parfaitement purifié ma grande figure anglaise de toute idée d'impertinence. L'un d'eux m"a dit avec amitié : « Monsieur l'Anglais, ouvrez la bouche en parlant français, ne nous montrez pas toujours les dents, faites ([ue nous puissions voir la langue. »

Nous avons bu, entre huit, quatorze bouteilles de vin, à quarante sous d'abord, et les dernières à quatre francs : tous étaient gris, un seul arrivait à l'ivresse; entendez l'ivresse bavarde et gaie d'un Français

A MONSIEUR ...., A LONDRES

Paris, le 11 novembre 1822.

Monsieur,

Le fameux imprimeur Didot vient d'imprimer un petit ouvrage anglais, qui n'a été tiré qu'à vingt exemplaires, circonstance dont on m'a administré la preuve. Ce livre rare, même en naissant, n'a que soixante-cinq pages in-S" ; il a pour titre Family anecdotes.

J'en aurai un exemplaire d'ici à quinze jours.

La Loi de Moïse, par M. Salvador, trois volumes in-S".

Voilà encore un livre qui arrive cinquante ans trop tard, comme VEsprit de l'Église de RI. de Potier. M. Salvador, écrivant en 1770, fût allé à la célébrité, comme MM. d'Holbach et Boulanger. Aujourd'hui, nous regardons, à Paris, l'histoire des rois du peuple hébreu avec la même curiosité qui nous ferait étudier l'histoire des Caciques de quelque peuplarle indienne, jeune de civihsalion. Le livre de M. Salvador, quoique uu peu en-

miycux, est le meilleur à lire sur cette matière. 11 faut y joindre) le pamphlet de Volney, iutilulé Saûl, ou du Sacre des rois, lequel pamphlet empêrhn, il y a trois ans, le sacre du roi de France actuel. M. de Talleyrand déclara à son oncle, alors toutpuissant (M. le cardinal de Périgord), que cette cérémonie était IVappée de ridicule.

Marguerite Aymon, par madame de Cuhière, deux vol nr,<'s in-dS.

Voici un roman qui fait heaucoup de sensation dans la haute société ; c'est qu'il est écrit par une très-jeune femme d'uu colonel de l'armée de Napoléon, hahitant la province avec son mari. Mourant d'ennui, madame de Cubièrc s'est mise à écrire, le colonel s'est emparé du manuscrit et l'a fait imprimer; on dit qu'elle en est au désespoir. Quoi qu'il en soit du désespoir, feint ou réel, d'un auteur qu'on imprime et qui a du succès, Marguerite Aymon présente une copie exacte des mœurs actuelles. L'opinion est libérale, mais quand on veut marier sa fdle, la première question est pour savoir si le gendre futur est marquis ou seulement baron.

L'auteur de Marguerite Aymon a décrit des aventures arrivées dans sa propre société. Un jeune homme de vingt-trois ans, ado-

rant sa cousine, qui en aimait un autre, alla à la guerre, en lialie, en 1812, pour chercher la mort. Blessé mortellement, il lit un testament el laissa soixante mille francs à l'auteur du roman nouveau. La jeune légataire, loin de vouloir s'approprier ce don, chercha une jeune fille, parente de l'amant malheureux, et la maria av«c ces soixante mille francs. Ce Irait, si romanesque et pourtant connu de tout Paris, est l'un des plus jolis événements du roman nouveau. Ces événements ont tant de simplicité, que je doute qu'il réussisse traduit en anglais.

Histoire de la Gaule, par Marincourt, trois volumes in-8".

L'activité de la pensée est immense en France. Autrefois il fallait être homme de lettres pour écrire. Aujourd'hui que nous avons tous appris à écrire correctement, un capitaine à la demi-solde ou un préfet destitué se met à écrire pour occuper ses matinées. Celte disposition est favorable aux lettres. Des gens qui ont agi meltront plus de pensées eu circulation que des

gens de lettres uniquement occupés, pendant leur jeunesse, à ^ peser un liéniistiche de Uacine, ou à rechercher la vraie mesure d'un vers de Pindare.

(.'ouvrage de M. Marincourl nous raconte ce qui se passa entre les Alpes, les Pyrénées et le Rhin avant la conquête de César, et depuis César jusqu'à Clovis (en 500). M, de Sismondi et 51. Picot ont déjà traité de cette époque. M. Thierry travaille aussi à un grand ouvrage sur le même sujet; nous ne pouvons mauijucr d'arriver à la vérité. Les trois ouvrages de MM. de Sismondi, Picot et Marincourl sont un peu ennuyeux, quoique très-savants.

Nous espérons mieux de celui de M. Thierry, connu par de charmantes lettres sur l'histoire de France (voirie Censeur de 1817).

La Comtesse de Fargy, [lar madame de Flahaut-Souza, quatre volumes in-12.

Ce roman-ci peut être traduit en anglais. Vous avez déjà accueilli Charles et Marie, roman du mènio auteur. La Comtesse de Fargy présente une extrême délicatesse dans les sentiments, mérite compensé par l'absence de tout trait fort et profond.

Madame de FhJiaul est toujours ce queWalter Scott n'est jamais. Cent pages d'amour délicat, peint par madame Flahaut, donneraient la vie aux trois volinnes deNigel, par exemple. Elle aurait donné une grâce charmante aux amours du jeune Écossais avec la froide Marguerite. Walter Scott est injuste avec l'amour; il le peint mal, sans force, décoloré, sans énergie. On voit qu'il a élu lié l'amcur dans les livres et non dans son propre cœur. Madame de Flahaut, élevée à la cour de Louis XVI, nous peint sans cesse et un peu longuement l'amour efféminé qui ré gnait à Versailles en 1780. Le premier volume de ses romans amuse beaucoup, le quatrième lasse toujours. C'est que ses héros ont une sensibilité maladive. Les mœurs étaient si légères en 1780 que, pour leur donner la faculté d'être peintes, même dans un roman frivole, il faut leur prêter une énergie que l'on ne trouvait plus parmi les classes élevées dans la France de 1 780. Or c'est cette énergie que madame Flahaut ne sait pas peindre d'une manière naturelle. Quoique ce roman soit écrit avec bien plus de (inesse, de délicatesse, de prétention, de noblesse, etc., qr.c Marguerite Aymon, j'aime mieux le premier roman dema-

dame de Cubière que le dernier ouvrage de madame de Flaliaut- Souza. Les petils-fils de M. de Souza sont à demi Écossais.

Considérations générales sur les applications de la géoméliie, par M. Charles Dupinde l'InsliUit. — In-4", 2 feuilles.

Tous nos savants sont frivoles et ne songent qu'à faire leur cour et à aller à la messe, bien peu travaillent en conscience. Le public distingue MM. Arago, Boissonnade, Coui-ier ei Dupin. On reconnaît dans le dernier ouvrage de M. Dupin le digue élève de Monge. La base du savoir mathématique de ce grand homme était une bonne logique. 11 avait commencé par être tailleur de pierre à Meiz, et c"est de là qu'il partit pour s'élever, sans intrigue, à la place de sénateur, après avoir été l'un des fondateurs de l'École polytechnique. M. Dupin, bien connu en Angleterre, est l'un des meilleurs élèves de celte école qui vient d'être désorganisée en 1822, et qui a donné quatre mille cinq cents sujets distingués à la France. Ses Considérations sont un excellent supplément à tous les cours élémentaires de géométrie.

Voyage pittoresque autour du lac de Genève. Le texte de ce livre est assez plat ; cependant je le conseillerais à tous les étrangers qui vont visiter les bords du Léman. Rousseau leur a donné une célébrité exagérée. Je connais trois ou quatre autres lacs bien supérieurs en beauté; mais, Genève étant une colonie anglaise, un habitant de Londres qui y arrive croit presque n'avoir pas changé de pays. A Lausanne, on est plus gai et on a moins de morgue. La seule des institutions de Napoléon qui subsiste, c'est la petite république très-libre du canton de Vaud, dont Lausanne est la capitale. Comme cet État est très-petit, il meurt de peur d'être reconquis par l'arislocralie bernoise.

Collections des théâtres étrangers, 25 volumes in-8° Celle collection manquait tout à fait en France. Racine, qui ne mourut qu'en 1099, ignorait aussi enlièrement Shaksjieare que nous ignorions, avant le voltnne du Théâtre suédois, qui vient de paraître, l'existence deM.Léopold, poète suédois.

Ce M. Léopold, comme tous les poètes dos nations à civilisation factice, copie servilement Racine et les autres tragique

français. On nous donne deux tragédies de lui : Odin et Virginie ^ Odin se trouve le contemporain de Pompée. L'énergie et la niagnilicence de ce roi barbare, vénéré comme un dieu par ses sujets, fait un beau contraste avec la raison élégante de Pompée, général romain, qui se trouve, dans cette tragédie, le représentant de la civilisation. Dans sa tragédie romaine de Virginie, M. Léopold a eu l'idée ridicule de supposer que Virginie est amoureuse en secret du décemvir Appius.

Une grande révolution théâtrale se prépare en France. D'ici à quelques années, on fera la tragédie en prose et l'on suivra les errements de Shakspeare. On remarque dans les bibliothèques publiques que sept ou huit exemplaires de la nouvelle et assez plate traduction de Shakspeare, par le célèbre M. Guizol, ne suffisent pas à l'avidité des jeunes gens. Il y a tout juste un siècle que Voltaire, après avoir imité Othello dans sa Zaïre, apprit aux Parisiens, dans ses Lettres sur les Anglais, qu'il y avait un barbare nommé Shakspeare qui avait quelquefois des lueurs de eénie.

A MONSIEUR .,.,ALoXDRFS

Paris, le 27 novembre 1822, Monsieur,

Nous aurons prochainement les Dinen du baron dllolbach, par madame la comtesse de Genlis.

Madame de Genlis a été l'une des femmes les plus passionnées et les plus jolies de sou temps. Elle a infiniment d'esprit et cependant son style est froid et souvent ennuyeux; c'est que madame de Genlis a toujours songé, en écrivant, au rôle (jue l'auteur jouait dans le salon. Madame de Genlis a compris que la considération d'une femme qui compte près de quatre-vingts ans ne pouvait que gagner à afficlier des principes extrêmement monarchiques.

Les deux volumes dont je viens de vous donner le lilre l'eront beaucoup de scandale dans un mois, quand ils paraîtront. Ce sont, â ce qu'on assure, des conversations où Uidcroi, Marmonlel, r.aynal et tous les gens d'esprit de l'époque de 1778 afficlieul les principes et les idées les plus contraires aux sentiments que madame la comtesse de Genlis affiche aujourd'hui. Il y aura dans cet ouvrage beaucoup de calomnies contre les écrivains delà fin du dix-huitième siècle ; mais si leurs talents sont mal appréciés, leurs portraits seront dessinés avec vérité. Madame de Genlis était fort galante alors, et a connu de fort près la plupart des gens célèbres dont elle va nous donner la satire.

Le vrai tableau de la société des gens de lettres de 1778 se trouve dans les Mémoires de Marmontel et de madame d'Épinay, et dans la correspondance de Grimm. Tout ce qui survit du siècle spirituel de Louis XV nous dit que Grimm, surtout, est rigourcuseuifut vrai à l'égard de ses illustres contemporains.

L'Esprit de rencyclopcdie, quinze volumes in-8».

Voici un do ces ouvrages que le gouvernement poursuit de sa défaveur et dont on vend mille exemplaires en quinze jours. C'est une nouvelle édition de tous les articles piquants qui firent jadis la fortune de la fameuse Encyclopédie, publiée en trente volumes in-folio, par d'Alembert et Diderot. Cette entreprise valut sept cent mille francs de bénéfice aux libraires, et à peine deux mille francs par an aux deux philosophes, pencbnt quinze ans qu'ils y travaillèrent. L'Encyclopédie pénétra rapidement ilans toutes les bibliothèques, ce fut un coup mortel porté aux préjugés dans tous les genres. Cependant, si Bonaparte n'eût pas été détrôné, jamais l'on ne se serait avisé d'imprimer, eu 1822, y Esprit de l'Encyclopédie.

Mémoires sur les Cent-Jours, deuxième partie, par M. Benjamin Constant.

Les Cent-Jours ont été le règne du général Carnot, c'est-àdire le règne de la République. Napoléon n'était, à proprement parler, que ministre de la guerre. 11 n'a fait qu'une action de souverain, le fameux Acte additionnel aux Constitutions de l'Emnire. Cet acte ôta toute illusion ; on reconnut dans l'exilé de retour de l'île d'Elbe l'ambitieux qui avait cherché à étouffer

en France tout amour pour la liberté. Le peu de principes justes qui se Irouvenl dans Vacte additionnel y fut mis, malgré l'cmper(>ur et surtout malgré son ministre M. le duc de Bassano, par M. Benjamin Constanl. Cet homme courageux qui, en 1802, avait combattu Bonaparte au tribunal, n hésita pas à le seconder on 1815. Ceile démarche a pu être b'.àmée, pi.rcc que M. Benjamin Constant est fort pauvre. Bonaparte le fil conseilliM' d'Kiat avec vingt-cinq mille fraiics d'appointements. La plupart des collègues de M. Constant au iribunat, ayant abandonne la pairie en

1802, ont eu de grandes places et de bous appointements, de 1802 à 1814.

M. Constant regarda la domination de Napoléon, en 1815, comme un (lut; ce mal donné, il chercha à Tamoindrir.

M. Constant a fail riiisloire comp!ète de celle époque romanesque ; il vient d'imprimer un extrait assez timide de son histoire. H n'a rien dit que de vrai; mais la crainte de la prison (à laquelle il est condamné pour six mois) Ta empêché de dire toiile la vérité. Cependant on devine le vrai, même au travers des réticences d'un homme d'esprit; c'est ce qui rend fort pi- (juant le dernier livre de M. Constant. Si le style en est un peu vague, on voudra bien se rappeler le ion des pamphlets anglais])ul)liés pendant le règne de Jacques et avant la révolution de 1088. Jamais l'hisloire d'aucun peuple ne piésenla une sinnlilude aussi complète que celle de la France en 1822 et celle de l'Angleterre en 1084.

Essais sur le Portugal, par M. Balbi, 2 vol. in-8". Très-bon livre de slatisli(jue, peu intéressanl, mais fort ulile, et donnant (lu Portugal une idée qui doit être vraie. M. Balbi a habile longtemps le Portugal, et paraît honnête et sensé.

Histoire des Fonctions du Cerveau, par le docteur Gall, 2 vol. in-8". Voici encore une exposition du système des dispositions invincibles du docteur Gall. Col homme d'esprit est venu à Paris il y a quinze ans; on l'a trouvé excellent médecin: il y a fait une forlime brillante. En connaissant Phomme, on a appris à avoir de la considération pour son système. Je connais beaucoup de médecins fort sensés et des opinions les plus opposées en philosophie qui s'accordent à dire qu'il y a un fond de vérité

dans le système de Gall. Il est sûr que les philosophes modernes les plus oslimés, et Uclvélius à leur tôle, n'ont pas connu l'un des plus grands motifs des actions de l'homme, Vinstinct. L'opinion des philosophes de Paris est que le système de Gall est digne d'être examiné de nouveau. 11 faut être savant en anaioniie pour comballre le docteur Gall, qui, assure-t-on, a fait d'importantes découvertes sur la structure du cerveau. La nouvelle édition du système de Gall aura huit volumes.

Histoire naturelle des Animaux vertébrés, par Lamark, septième volume. Voici l'un des ouvrages les plus estimés par les savants de ce pays-ci. La France ne produit plus de gens de lettres, mais elle brille encore dans les sciences. Les noms des Fourier, des Gay-Lussac, des Dulong , des Legendre, sont connus eu Europe. Leur suffrage honore le livre de M. Lamark ef recommande à l'atlenlion ce nouveau volume d'une production déjà célèbre.

Mémoires de Leclerc, 4 vol. Bruxelles. Cet auteur est contemporain de Philippe de Comines, dont les Mémoires sur Louis XI et Philippe, duc de Bourgogne, sont si célèbres. Comines fut le duc dOtrante de Philippe, duc de Bourgogne ; il le trahit pour Louis XI , qui lui donna la seigneurie d'Argentan et en fit un de ses principaux ministres.

Leclerc est moins homme, mais beaucoup plus anuisanc que Philippe de Comines dans ses récits, et beaucoup plus pittoresque dans ses descriptions. Le style en est vieux ; cependant, on s'y accoutume au bout d'une heure, et en prenant la précaution d'écrire un petit vocabulaire de cinquante ou soixante mots ; c'est comme on fait pour les mots écossais, en lisant les romans de WaUer Scott. Comme Leclerc, simple conseiller dans une des cours de justice de Philippe de Bourgogne, n'avait pas trahi son

maître, il n'interrompt pas à chaque instant sa narration, comme Philippe de Comines, pour faire de la morale. Je conseille les Mémoires de Leclerc, surtout aux personnes qui veulent faire des romans historiques dans le genre de ISlgel ou de Waverlcy. Les Mémoires de Leclerc sont remplis d'aventures singulières et de grandes passions qui n'ont besoin que d'être développées ; il y a des descriptions qui, par leur pittoresque,

rappellent le charme de cerlnines descriptions de Waiî.er Scott dans Ivanhoe. Une scène analogue, décrite par Leclerc, se pasbe à Châlons-sur-Saône.

Des Cabinets et des Peuples, par M. le baron Bicnon, député et légataire de Napoléon.

Voici un gros livre qui aurait beaucoup de succès traduit en anglais. C'est Thistoire de la vie et de la mort de la Sainte-Alliance, que M. Bignon dit être morte à Vérone. C'est Ihistoire de la guerre de Sept Ans, des peuples contre les rois; Tauteur Ta appelée : Des Cabinets et des Peuples, parce qu'il dit que la guerre n'existe qu'entre les ministres des rois et les peuples ; les rois, gens modérés, pour la plupart, et amis des plaisirs, s'accommoderaient assez de la vie de roi constitutionnel. Les constitutions ne sont terribles que pour les ministres, qu'elles exposent à s'entendre dire des vérités dures et qu'elles forcent au travail.

Le livre de M. Bignon est exact et vrai ; du côté de la fidélité historique il n'y a aucune objection à lui faire ; mais il n'est ni piquant ni amusant. L'auteur l'a écrit du ton d'une note diplomatique, avec toute la mesure possible et en gardant toutes les avenues contre la critique. Il est infiniment plus sage que cet arlequin d'abbé de Pradt, et cependant il n'a pas eu la centième par-

tie des lecteurs de l'abbé. M. Bignon écrit l'histoire de la diplomatie en Europe de 1790 à 1814; Napoléon lui a laissé cent mille francs, par son testament, en l'invitant à écrire cette histoire.

L. MONSIEUR ..., A LONDRES

rmis, le 4 décembre 1822.

Non certainement, monsieur, je n'ai point lasssé là le cours de mes recherches sur le rire; celles que j'ai recueillies sont déjà assez nombreuses pour pouvoir en former un essai philo-

sophiqiie sur ce sujet dilOcile; bien que fort incomplet encore, je pourrai vous le communiquer à notre première entrevue. En attendant, vous aurez des observations faites ce soir même sur cette sorte de convulsion, dont les causes sont si variées.

Je suis allé ce soir au Tartufe, joué par mademoiselle Mars, pour éclaircir mes idées sur le comique. Je n'ai guère fait de progrès dans ces idées depuis di.v ans. Quand je pense au co- 7iii-qiie, je ne fais guère qu'arriver sur d'anciennes traces.

Mon mobile est ceci : si je pouvais faire du comique une analyse aussi claire et aussi complète (modestie à part et suivant moi) que celle que j'ai faite de Vamour, travailler dans le genre comique ne serait plus qu'un badinage pour moi ; je donnerais des coups de pinceau hardis, comme je ferais si j'avais à peindre (exactement et non pour produire un certain eflot) le cœur d'une

femme qui aime, soit de l'amour de vanité, soit de l'amour passion.

Ou a fort peu ri ce soir au Tartufe; on a plusieurs fois souri et applaudi de plaisir, mais l'on n'a ri franchement qu'en deux endroits :

r Quand Orgon, parlant à sa lille Marianne de son mariage avec Tartufe (deuxième acte), découvre Dorine près de lui qui l'écoute.

2» Le second rire a, je crois, eu lien dans la scène de brouille entre Valère et Marianne.

Un fait certain, c'est que la seconde pièce, les Jeux de r Amour et du Hasard, a fait beaucoup plus de plaisir que le Tartufe.

i° C'est un rojnan, et tous les jeunes cœurs à mes côtés sympathisaient au Dorante, c'est-à-dire voyaient une maîtresse dans mademoiselle Mars.

2° Cette pièce n'est pas sue par cœur comme le Tartufe.

3" Sans que le sol partare s'en rende compte, les bai barismes, les périphrases, les tours inexacts et qui disent trop ou U'op peu, nécessités par les vers, l'ennuient ; la prose de Marivaux lui convient bien mieux.

Procès verbal exact des rires du parterre en 1822 : voilà un

bon livre bien inslruclif à iaire. Le pédanlisme et la lecture des Ihcories bouchenl les yeux aux trois quarts des speetaleirrs.

4" Le Tartufe vivra en 1922; que dira-t-on alors des Jeux de Vamour de Marivaux?

Ti)us les dériuis de la langue du Ta-rliife auront disparu sous le vernis anli(iue, eu 2500, dans sept siècles d'ici.

11 rc.-le doue cousialé pour moi, par mon expérience do ce soir, ([ue l'on rit fort {)ou au Tartufe; ou na ri que deux lois, et encore le rire a clc bientôt absorbé par l'intérêt sérieux. Cependant beaucoup de scènes sont doublées à la Molière, Uorine est la doublure de la conversation d'Orgon, proposant Tartufe à Marianne, et de la scène de brouille des deux amants.

Daniis est la doulilure de la scène de la déclaration d'amour faite par Tartufe à Elmire.

Ces doublures donnant deux objets à noire attention : par exemple, ïimpression faite sur l'âme de Dorine dans la scène de brouille, offrent un canal à ralteniion du spectateur, qui serait ennuyé par le grand courant de la scène, par la querelle d'amour entre Marianne et son amant. Voilà ce que j'appelleiai scènes doublées (comme on dirait un morceau de drap doublé de soie).

3Liis, quoique le rire ne naisse que deux fois, Molière a sans cesse travaillé à donner un vernis de ridicule aux scènes du Tartufe. Sans cette admirable précaution, il donnait dans le plus abominable odieux, et tout plaisir cessait à l'instant. Sa pièce n'était plus qu'un misérable drame, nous attristant sur un dos mauvais côtés de la nature humaine.

11 faut que j'analyse bien, que je décrive dans ses moindres détails, l'idée de bégueulisnic; c'est là la qualité dominante du public actuel. Ce soir, il murmurait sans cesse de l'esprit de Mon-

rose (le faux Dorante); le sot public craignait de donner une mauvaise opinion de son propre esprit en ne murmurant pas des galanteries du faux Dorante; la plupart sont fort naturelles et bien plaisantes Cela ressemble aux phrases pathétiques du vicomte d'Arlincourt; c'est de l'esprit de laquais. Le faux Dorante s'évertue et doit se trouver fort aimable. Cela est agréable comme du vin délicieux.

Le public murmurait sans cesse; pure affectation; chacun murraurail pour être entendu de son voisin.

A MONSIEUR ..., A LONDP.ES.

Paris, le 1" janvier 1823.

Monsieur,

M. Picard, le plus vrai de nos poètes comiques, le seul qui ait su peindre un petit coin de la société contemporaine, publie un second roman :

Jacques Fauvel, quatre volumes, par MM. Picard et Droz.

Comme le premier {Eugène et Guillaume), il sera beaucoup lu, assez loué, et bientôt oublié. Qu'est-ce donc qu'il y manque? Le piquant. Tout est vrai dans Jacques Fauvel, mais tout y est coranum ; rien, ou presque rien, ne valait la peine d'être dit. Ce roman enchantera une classe de lecteurs, les gens sans imagination. Ils seront ravis de voir enfin un ouvrage d'imagination, qui's puissent comprendre et qui ne leur semble pas extravagant.

Jacques Fauvel naît en Auvergne; il raconte fidèlement, raisonnablement et platement, Ihisloire de sa vie. Tous les journaux diront du bien de cet ouvrage, parce que MM. Picard et Droz sont

des littérateurs estimables et des gens honnêtes. Tout se fait par coterie dans notre littérature ; malheur à l'homme de talent qui ne fait pas dix visites, en bas de soie noirs, tous les soirs ; jamais il ne verra ses ouvrages annoncés. C'est comme nos ministres : pour chaque déparlement il en faudrait deux : l'un chargé de travaUler, et l'autre d'intriguer; sans cela pas de succès.

Je conseillerais cependant aux étrangers de lire le Jacques Fauvel de M. Picard. Us y trouveront une peinture fort ressemblante de la France et des caractères français. Paris est le salon

de l'Europe ; tout le moudc veut savoir ce qui s'y fait et ce qu'on y dit. C'est une manie, mais, puisqu'on en est possédé, il vaut mieux chercher à la satisfaire en lisant le Fmivel de M. Picard que telle rapsodie nouvelle d'un voyageur anglais, qui se met hardiment, comme feu 31. Scott, à décrire une société qu'il n'a jamais vue, et dont, y eût-il été admis, il n'eût pu comprendre les finesses et les sous-entendus qu'après un an d'habitude.

Les Manteaux, par M. Loeve Veymar; deux volumes in-12.

Voici un ouvrage dans le genre du Table-talk de M. Ilazlitt. C'est une suite d'histoires dans lesquelles un manteau joue toujours un grand rôle. 11 y en a une fort intéressante, mais dont, à l'exemple de l'auteur, je devrai m'abstenir soigneusement de nommer le héros. C'est un beau jeune homme qui, à Florence, devient amoureux d'une jeune fille et lui fait la cour de la manière la plus mystérieuse. Il l'épouse, il la rend fort heureuse; mais de temps en temps il prend un manteau rouge et se rend chez le podestat. Bientôt la curiosité empoisonne le bonheur de la jeune épouse. Une nuit, sachant que son mari est appelé chez le podestat le lendemain de bonne heure, elle s'échappe de son lit,

se revêt de son manteau; elle paraît chez le podestat de Florence; sa présence inspire la terreur; elle trouve plusieurs aventures singulières, toujours pendant la nuit; avant le lever du soleil, elle rentre à la maison. Son mari, qu'elle adore, ne s'aperçoit de rien, mais aussi elle n'a rien découvert. Il sort, comme à l'ordinaire, enveloppé de son manteau. Une heure après elle met la tête à la fenêtre.... Que voit-elle? Le plus horrible spectacle, et, comme l'héroïne d'un roman anglais de la vieille école, elle devient folle. Je ne dirai pas dans quelle horrible fonction elle a vu l'homme qu'elle adorait.

Ce conte est plein d'esprit et de talent. Il y a en trop dans les Manteaux, ce qu'il y a en moins dans le Fauvel de M. Picard. 11 y a chez M. Loeve excès d'esprit, intempérance de force et de chaleur; mais je parierais qu'aucun journal ne louera M. Loeve, excc'|)ié r/l//;;a?i, bon petit journal, trop raisonnable, auquel il Inivaille.

Au milieu de la médiocrilé générale qui étouffe la littérature rançaise, voici deux jeunes gens de talent qui viennent de dé-

buter : iM. Miguel, auteur des Institutions de mnl Louis, couronnces par l'Académie, et M. Loeve Veyniar: vous pouvez lire hardiment les ouvrages signés de ces notns.

Lou Bouquet provençMOu, un volume in-12.

M. Raynouard, secrétaire perpétuel de TAcadémie française, est un savant qui a eu de l'esprit dans sa jeunesse. Il a fait la tragédie des Templiers, où, au lieu de copier Racine, comme la (ourbe des poètes actuels, il a osé imiter Corneille. Sa tragédie est froide, noble et sèche; mais, enfin, elle est un peu différente de

celles de MM. Uclavigne, Soumet, Uis, et autres grands hommes de même force.

M. Rnynouard est de MarseiUe ; il a fait cinq volumes ennuyeux sur les troubadours qui, vers Tan 1500, créèrent une littérature si originale, dans les environs de Carcassonne. M, Raynouard a remis un peu à la mode, en Provence, les poésies en langue du pays. Je viens de lire le petit volume dont je vous parle; il y a quelque vestige de naïveté de sentiment et de l'esprit arabe que l'on trouve dans les troubadours du quatorzième siècle. Cela est plus curieux que louchant; mais, enfin, ces poètes provençaux ne copient pas la cour de Louis XIV, ainsi que tous les autres poêles français passés et présents, et j'ai presque envie de dire à venir.

Qui nous délivrera de Louis XIV?

Voilà la grande question dont la solution renferme le sort de la littérature française à venir. Les gens de lettres actuels se sonl faii un point de doctrine de soutenir la guerre à la Louis .Y/F, et l'Académie française est devenue plus intolérante et presque aussi absurde que la Sorbonne.

Valérie, comédie en crois actes de M. Scribe.

Celle com.édie sentimentale aura quatre-vingts représentations. Pourquoi? C'est qu'elle sort du genre de Louis XIV. Elle courail le plus grand danger d'être siffiée le premier soir; mais le public n'a osé siffler la délicieuse mademoiselle Mars, qui joue le rôle d'une jeune fille aveugle de dix-huit ans. La pruderie littéraire du public ayant été surmontée le premier soir, ce boa public s'abandonne avec délices au plaisir, si nouveau pour lui, de voir du neuf.

Valérie est un roman de madame de Krudener transporté sur la scène. M. Scribe est un homme de trente ans, qui a déjà donné quatre-vingl-([uiijze comédies ou vaudevilles ; quatrevingts sont oubliés, mais quinze ou vingt sont des pièces charmantes; et, tous ensemble, grâce aux droits d'auteur, donnent quarante mille livres de rente à M. Scribe. Valérie, où tout est esquissé, mais où rien n'est approfondi, est aussi jolie à la lecture qu'à la scène; car, heureusement, elle est en prose.

Odes et poésies sacrées, par M. Hugo ; un volume.

Faire correctement des vers est devenu un métier dans la littérature française. Un jeinie homme, en travaillant constamment, pendant quatre ans, à apprendre par cœur et étudier les vers de Racine et de Delille, parvient, en général, à faire des vers corrects et assez bons au premier coup d'oeil ; le mal est qu'à peine en a-t-on lu quinze ou vingt, l'on se sent une trèsgrande envie de bâiller.

Voilà ce que n'a pas dit le numéro 74 de YEdinburg-Review, dans son excellent article sur la poésie française. Nous avons à Paris quatre mille jeunes lillén.leurs qui font bien le vers français; il y en a trois ou quatre, peut-être, qui sont parvenus à faire passer leurs pensées dans leurs vers ; ce n'est pas une petite affaire. Sur ces quatre mille poètes, beaucoup ont des pensées ; mais comment les rendie dans la langue de Racine? Dès qu'ils ne peuvent plus parler de Muses, (ÏApollon, iïHélicon, dlnspiralion, de mélancolie et de souvenirs, ils n'y sont plus.

M. de Lamartine a eu une vie de poète, une vie romanesque, une vie agitée par les gramlcs passions et par des sentiments héroïques; il a perdu, à Naples, une femme qu'il adorait; après quatre années de douleurs, il est parvenu à pouvoir faire parler

son cœur en vers ; il a trouvé des accents touchants; mais, dès qu'il sort de l'exijrcssion de l'amour, il est puéril, il n'a pas une pensée de haute philosophie ou d'observation de Ihomnie; c'est toujours, et uni(iucraent, un cœur tendre au désespoir de la mort de sa maîtresse.

Du reste, YEdinburg-Review s'est complètement trompée en faisant de M. de Lamartine le poète du parii ullra. Ce parti, si habileoieut dirige par MM. de VitioUeâ el Frayssiuous, cherche à

adopter toutes les gloires. Il a procuré à M. de Lamartine neuf éditions de ses poésies ; mais le véritable poète du parti, c'est M. Hugo.

Ce M. Hugo a un talent dans le genre de celui de Young, l'auteur des Nùjhls Thoughts: il est toujours exagéré à froid ; son parti lui procure un fort grand succès. L'on ne peut nier, au surpins, qu'il ne saclie fort bien faire des vers français; malheureusement il est somnifère.

Esquisses historiques de la Révolution, par Dulaure, ex-représentant du peuple; quatre volumes.

M. Dulaure a un véritable talent historique, et, ce qui est bien singulier, ce talent n'est nullement influencé par les théories du jour. 11 est sans affectation, sans sensibilité hors de propos, sans manies de théories générales à propos du moindre petit fait. M. Uulaure fait à chaque page une ou deux fautes de français que le moindre écolier pourrait corriger. Nous lui devons un des meilleurs ouvrages qui aient paru depuis la Restauration : c'est l'Histoire de Paris en huit volumes.

Les Esquisses historiques seront accompagnées de (igures. Je conseille d'avance cet ouvrage à tous les voyageurs anglais qui veulent parler de notre révolution. H faut les avertir qu'en général ils font rire dès qu'ils veulent ouvrir la bouche sur nos affaires; je crois qu'ils savent mieux celles de la Chine. Madame de Staël et Buike leur ont donné une vue tout à faii romanesque du drame imposant qui sapasse, en France, depuis 1789 et qui ne finira probablement qu'en 1900. MM. Dulaure et B.iilleul, tous les deux coUegues de Robespierre, pourront leur donner quelques idées justes; mais ces messieurs ne sont pas aussi amusants que madame de Slacl.

A MONSIEUR ...., k I-OiNDRES.

Paris, le 5 janvier 1823.

M. Andrieux, dont ou vient de publier les œuvres, est un élève de Vollalre, ingénieux, spirituel et sans force; tel i! s'est toujours montré dans ses comédies, dont une seule est restée au théâtre, les Étourdis, et dans ses poésies légères. Voici cinq volumes de ses œuvres; ils doivent plaire aux étrangers. Il me semble que si Frédéric II vivait encore il en serait enchanté, lui qui se plaignait de Vobscurité et de Taffectation des écrivains modernes.

M. Andrieux est un homme de bon goût; mais ses ouvrages ne conviennent plus au siècle vigoureux et sérieux au milieu duquel nous vivons. La génération des poupées qui commença la Révolution en 1788 a été remplacée par une génération d'houinies forts et sombres, qui ne savent pas bien encore, de quoi il leur conviendra de s'amuser. Les dures exagérations de MM. Hugo et Delavigne nous conviennent mieux que les petits vers doucereux et d'excellent goût de M.M. Andrieux et Baour-Lormian.

Méditations sur Véconomie politique, traduites de l'italien de M. le comte Verri.

Il y eut à Milan, vers 1780, une nicbée de pbilosopbes. Ils furent remarquables parce qu'ils osèrent penser par eux-mêmes. L'Europe doit Beccaria à cette école. Le comte Verri était sou ami intime; ils publièrent ensemble un journal dont le Spectateur d'Addison fut le modèle ; le journal milanais s'appela le Café. Comme le soleil est plus chaud et la pruderie plus faible à Milan qu'à Londres, il y a plus de passion et plus de gaieté dans le Café que dans le Spectateur.

Verri a fait une histoire de Milan ; une théorie du bonheur, où Ton trouverait des choses neuves. Beccaria, outre son grand

ouvrage sur les délits et les peines, a douué uu irailc du slyle reini»li d'une haute philosophie et plus original que sou livre sur les délils.

Verri eut un frère qui a donné les Nuits romaines, la Vie d'Érostrale, satire contre Napoléon; ce n'est qu'un rhéteur. Mais le comte Verri est un philosophe; il a eu sur récouomie politique des idées vraies et originales, mises en œuvre par M. Say.

Oriele, o lettere didue amanti, publicate da dependente Sac/u, un volume; Pavie, 1822.

L'apparition de ce roman à Pavie est un miracle. Comment la terrible censure autrichienne a-t-eUe laissé passer un roman philosophique dont le héros, exilé d'Italie, va en Amérique et devient l'élève de Jefferson?

La partie dramatique de ce livre, écrit dans un style boursoudé, est une imitation de la Nouvelle He'loïse de J.-J. Rousseau. C'est déjà un projet ridicule que d'imiter un tel ouvrage. Rousseau sentait vivement, et de plus était un rhéteur habile, formé à l'école de Démosthènes. Il y a loin d'un tel homme dévoré de passions et d'orgueil mécontent à un brave homme de lettres de Pavie.

Quoique assez ridicule, le roman à'Oriele étant le premier qui paraisse en Italie depuis vingt ans, sera très-utile et aura beaucoup de succès. Mais n'est-il pas singulier que l'Italie ne puisse pas absolument produire un roman original?

Les Lettere di Jacopo Ortiz, publiées par M. Foscolo en 1798, sont une copie du V/eriher de CœUie, tout comme Oriele est une copie du roman de Rousseau. On traduit à force Waller Scott à Milan. Le moyen âge d'Italie, illuminé par la liberté, offrirait de bien autres matériaux à un homme de talent que la vieille Ecosse de l'an 1700. Quelle figure à faire mouvoir que celle du Dante! Caslruccio Castracani, Coladi Rienzi, l'archevêque Guillelmino, et la foule immense de gens qui leur ressemblèrent, pourraient donner lien à des romans sublimes. Charles VII et ses Français, Bayard, le connétable de Bourbon, l'astucieux Comines, viendraient diversifler le roman par leurs physionomies françaises. Mais l'Italie n'a point de Waller Scott. Giacopo Oni% est comme Oriek, il veut toujours étomier par

«ne belle phrase. Ces héros de sentiment ne sont allenlifs qu'à dire de belles phrases et en ont l'air tout fiers. Pauvre Italie ' Voilà ce que iiois siècles de despotisme ont fait des compatrioies du Tasse et de Christophe Colomb.

A MO?iSlEUr. ...., A LONDRES.

Paris, le 12 février 1825.

Monsieur,

Un des savants les plus distingués de France prépare une histoire de la civilisation provençale, il y eut, de l'an 1200 à l'an 1528, un siècle de bonheur, de plaisir et d'élégance, tout à fait ignoré aujourd'hui. La Provence était alors, comme la Pologne en 1780, un peuple d'esclaves, au milieu duquel vingt mille gentilshommes goûtaient tous les plaisirs de la civilisation la plus aimable et la plus avancée. Mais, comme on l'a vu par l'exemple de Venise, toute société de nobles qui ne se fait pas soutenir par le peuple est renversée au premier choc.

Histoire de Bretagne, par M. le comte Daru, pair de France.

L'illustre auteur de VHistoire de Venise prépare une histoire de la province de Bretagne ; il dira des choses nouvelles, parce qu'il a relu dans un esprit nouveau tous les vieux monuments de notre histoire. M, Daru citera dans ses notes des poèmes extrêmement curieux sur l'ancienne histoire de Bretagne. Ils sont remplis de détails de mœurs qui rappellent Ivanhoe. La langue de ces poèmes est un latin barbare connue celui de Grégoire de Tours; c'est une langue que l'on comprend facilement au bout de huit jours.

L'histoire est fort à la mode en France. On était tellement ignorant et nos histoires avaient été si puériles, que c'est apprendre du uouvcau au public que de lui dire que la France a eu la

libertéctÔQS espèces de parlemenls jusque vers l'anlboO; la servitude ne date que du règne de Richelieu, sous Louis Xlll.

Cinq ou six hommes dÉUU, en France, soni occupés à écrire l'hisloire. Walier Scott aura une grande influence sur cette branche de noire littérature; il aura ouvert les yeux sur les beautés de nos anciennes chroniques. Ce qui semblerait puéril au goût dédaigneux du siècle de Louis XV nous paraît actuellement fort intéressant et peignant parfaitement les mœurs si pittoresques du moyen âge, qui, en France, comme partout, fut l'âge de l'héroïsme.

Vie et, jniracles du bienheureux Hélye, aumônier de Saint-Louis, accompagnés des preuves irrévocables de la sainteté dudit aumônier, preuves qui confondent les impies, etc.

Le titre seul de ce livre curieux remplirait une page. J'ai choisi cet ouvrage entre huit ou dix de la même espèce qui ont paru ce mois-ci. Ces sortes de livres se vendent fort bien ; ils sont accueilUs par la classe riche en France. Beaucoup de pairs, et j'en pourrais nommer parmi ceux qui marquent dans l'opposition libérale, achètent et recommandent ces productions, parce que, disent-ils, sans religion diuis le peuple, il n'y a jms de pairie.

Le fait est que la vie du bienheureux Thomas Hélye fera la fortune du libraire; mais le peuple ne se doute pas de l'existence même de tels ouvrages. Le peuple lit la Pucelle de Voltaire, parce que, dans la Ilévolulion, on a imprimé ce volume, ainsi que beaucoup d'autres de Voltaire, à douze sous le volume. Le peuple, en France, est souverainement méfiant; en littérature, il croit toujours qu'on cherche à le séduire, et, en politique, il croit qu'on le trahit.

Mémoires de Câlinât, publiés par son arrière-neveu, trois volumes in-8».

Catinat fut un philosophe au milieu de la cour de Louis XIV, et, ce qui est bien pis, ce fut un bourgeois.

La haute fortune de Câlinât et de Vauban, petit gentilhomme méprisé à l'égal de la bourgeoisie par la noblesse, expliiiiic la grandeur de Louis XIV. Quelquefois le mérite faisait percer un Lou)me ; c'est ce qui n'arrivait pl«s sous Louis XVI. Les Uc"

vioiresde Câlinât ne sont pas itUércssaiils comme ceux de Saint- Simon, mais ils peignent bien les opinions et les habitudes de V armée sous Louis XIV.

Le caractère de Catinat lui-même est fort curieux. Ce fut un sage, un peu trop adonne aux voluptés, méprisant la vanité et ses hochets. Ce seul trait en fait un personnage bien original dans les annales de la France. Catinat, né en 1657, écrivait vers 1700 et mourut en 1712.

Des canaux navigables de France, par M. de Pomeuse, un volume in-4".

Ce volume peut être utile à l'Angleterre. Nous avons eu dernièrement en France deux hommes de génie, Monge et Lagrange. Monge, ainsi que je vous Tai dit, fut l'un des fondateurs de celte Ecole polytechnique qui a inondé la France d'excellents ingénieurs. Napoléon voulait faire chaque année un canal navigable, le vendre Tannée suivante, et, avec le produit de la vente, continuer un autre canal navigable. Malgré ses guerres, il consacrait annuellement aux roules et aux canaux une somme de vingt-cinq

à trente millions; c'est plus que Louis XVI a'avait dépensé pour ce genre d'amélioration, dans tout le cours d'un règne de dix-neuf ans.

31. de Pomeuse s'est fait l'historien de tous ces grands travaux ; il est bien ennuyeux, bien dépourvu d'esprit, mais il est exact. Vous pouvez trouver dans son in-i" des 'procédés inconnus en Angleterre.

Noiiveaxix contes, ^diVmit.&àxnQ Guizot, quatre volumes.

Voici un recueil fort agréable et que l'on peut mettre entre les mains des jeunes miss anglaises. Je leur souhaite à toutes l'esprit et le bonheur de madame Guizot. Avant sou mariage, elle avait fait connaître, par beaucoup de charmants articles dans les journaux, le nom de Pauline de Menlan, qu'elle portait alors. Elle avait deux sœurs et peu de fortune ; elle donna sa légitime à ses sœurs, qu'elle maria bien, et déclara que, pour elle, elle n'épouserait jamais que l'homme assez généreux pour l'épouser sans dot. M. Guizot, sous-secrétaire d'État sous M. Decazes et écrivain de talent, épousa sans dot mademoiselle Pau-

liiie de Meulan, qui, aujourd'hui, aide sou mari dans ses nombreuses enlreprises litléraires.

Mémoires relatifs à Vhistoire d'Angleterre, de l'an 1400 à l'an 1800, trente volumes.

Voilà une superbe entreprise littéraire, formée par M. Guizot et exécutée par madame Guizot. Les deux premiers volumes viennent de paraître. On nous annonce, pour le mois prochain, la traduction des Mémoires de madame llutcbinson.

A propos de traduction, je dirai que celle de Peveril du Pic a passé pour séditieuse ici, et que, sans la crainte du ridicule, on l'aurait arrêtée, tant est frappante l'analogie de la France actuelle avec rAnglcterre sous Charles II. Vous ne pouvez vous laire d'idée de la platitude des traductions françaises des romans de Walter Scott; on emploie quatre traducteurs pour chaque volume ; trois au moins ne savent pas l'anglais ; le libraire donne dix sous par feuille à un prétendu littéraieur qui corrige le style; malgré celte belle manœuvre, la nation française est folle de Waller Scott. — Depuis ses dernières tragédies, lord Byron est beaucoup tombé dans l'opinion des Français.

« C'est un homme fou d'orgueil qui finira par se biûler la cervelle parce qu'il ne peut pas être roi. »

Voilà l'opinion française sur son compte.

Élégie sur la vie d'îinpetit ramoneur, par M. Guiraud.

Ce volume de quarante pages a du succès. Jamais l'on n'avait forcé le vers alexandrin français, naturellement si dédaigneux, à rendre des détails si naïfs. Vous qui avez le Deserted village de Goldsmiih, vous ne sentirez pas le plaisir que nous fait M. Guiraud en nous donnant des vers coulants et intéressants.

Discours de M. le prince de Talleyrand sur la guerre d'Espagne^ quinze pages in-8°.

Ce discours, mémorable en politique, a pris rang sur-lechamp en littérature. L'opinion publique a dit : « L'on n'a rien vu d'égal depuis les beaux jours de Mirabeau. » On a dit aussi : « C'est la Restauration de M. de Talleyrand. » 11 y a dans ce discours une naïveté tout à fait conforme au génie de la langue française, qui,

naturellement, est ennemie jurée des grandes phrases à la Chaloaubriand et à la d'Ariincourt.

Œuvres de Jean Rolrou, dix volumes in-8'.

Uu poète aimable, M. le Duc, l'auteur de VArt de diner en ville, donue une nouvelle édition du vieux Rotrou, l'auteur de l'excellente tragédie de Venceslas. L'exposition de Venceslas est restée le chef-d'œuvre de la scène fcwiçaise. Rolrou est notre Massingcr^ Il avait le caractère héroïque et trouva la mort en fiusant une belle action. Cette nouvelle édition est fort remarquable, elle contient des pièces inédites jusqu'à ce jour.

Duels et suicides du bois de Boulogne, deux volumes ia-12.

Un libraire a trouvé ce titre piquant et a dit à un des trentesix mille gens de lettres qui remplissent Paris : Faites-moi un ouvrage soî/s ce titre. Bien fait, cet ouvrage eût été du plus haut intérêt; même tel qu'il est, il se fait lire.

On dit qu'il y a plus de gens qui se tuent à Paris qu'à Londres; la différence entre les deux pays consiste dans le rang des gens qui se donnent la mort. Depuis dix ans, la France n'a pas vu trois personnages du rang de MM. Castlereagh, Samuel Romilly et VVithbread, se couper la gorge. Ce qui fait les suicides en France, c'est la vanité désappointée.

Quant aux duels, les gardes du corps du roi et de Monsieur, tous ultra et craignant les plaisanteries, passent leur vie dans leurs casernes, à tirer le pistolet et à faire des armes. Voilà la principale source des duels actuels. On ne se battait presque jamais sous Napoléon; on cite le général ... et M. de ... qui ont lue en duel chacun vingt-cinq adversaires.

A MONSltUU ...., A PABIS.

Paris, le 2G lévrier 1823.

Rien ne peut donc vous dissuader, mon cher ami, de ce funeste projet de vous retirer en province? Parce que vous avez

• Massinger, poêle dramatique aiiglais, néfcn lij84, à Salisbury, mort a Londres eu lt>40. [i\. G.)

cent mille écus de renie, vous pensez n'être obligé à faire la cour à personne. Quelle erreur!... lien est encore temps ; écoulez les conseils de rexpérience d'aulrui. Le bon Jean- Louis pensait comme vous; voyez ce qui lui est advenu. Au reste, voulez-vous une autorité autrement puissante que la mienne? — L'idée des monologues et dialogues suivants ne m'apparlient pas; elle est de Paul-Louis Courier, qui me Ta remise dimanche dernier, entourée des aperçus les plus piquants.

Le vigneron Jean-Louis est un bon homme, avec une disposition philosophique, qui cherche la paix; son ridicule est de s'êlre trompé et de trouver la guerre, et une guerre de tous les quarts d'heure, là où il venait pour goûlcr une tranquillité parfaite, l'iencontrant à chaque pas un mécompte ou un malheur, il se réfugia à Paris. Philosophe rêveur et tendre d'abord, il finit par avoir besoin de rexercice de la force et des autres verlus; dans un degré héroïque, pour ne pas se mépriser soi-même.

Jean-Louis, seul. — Il n'est que cinq heures trois quarts à ma montre, et voilà six heures qui sonnent à Phorloge de Saini- Nizier; ma montre se dérange. [Riant.) Mais, à vrai dire, quel besoin ai-je d'une montre dans Pheureuse vie que je vais mener? C'était bon à Paris, où les affaires, les rendez-vous, les soirées, me

talonnaient; mais dans ce charmant village de Saint- Nizier, quelle tranquillité délicieuse! quel air pur je respire ! ma loi, je ne monterai plus ma montre, c'est une peine inutile, je n'ai plus de visites de cérémonie à faire, libre et sans gêne... (Tapage épouvantable à la porte.) Mais, bon Dieu, quel tapage! {Entre un grossier paysan, fort insolent et en blouse.)

Le paysai,. — Est-ce vous qui est M. Jean-Louis?

Jean-Louis, se contenant. — Oui, mon ami ; que voulez-vous?

Le paysan. — Pardi, on n'est guère honnête chez vous. Savez-vous que je ne suis pas accoutumé à attendre à la porte; on me connaît dans Saint-Nizier ; il y a bientôt deux mois que je suis au service de M. le sous-préfet,

Jean-Louis, se contenant à peine. — EnOn, que voulez- vous?

Le paysan. — Ce que je veux, je vous le dirai ce que je veux; je ne suis pas accoutumé à attendre, et surtout quand je viens inviter les gens à dîner de la pai't de M. le sous-préfet.

LETTRES A SES AMIS. 23i

Jean-Louis, — Pour quel jour esl-ce que M. le sous-préfet me fiiil riionneur de m'cngager?

Le paysan. — Pardiiie ! Pour aujourd'hui. Croyez- vous qu'on y fait tant de façon, pour un qui s'appelle Jean-Louis; Jean-Louis tout court !

Jean-Louis. — Monami, j'aurai l'honneur de répondre au message de M. le sous-préfet; je ne puis pas dîner chez lui aujourd'hui.

Le paysan. — Comment, vous refusez noire sous-préfel ! Pardine, voilà qui est bien insolent !

Jean-Louis. — Blon ami, ne me faites pas ressouvenir que c'est vous qui Têtes, insolent; laissez-moi, j'ai affaire; je présente mes devoirs à M. le sous-préfet.

Le paysan. — Comment, vous ne viendrez pas dîner, à trois heures et demie précises, chez M. le sous-préfel? Ah bien! il va être joliment en colère ; il nous demande à tous qui vous êtes, ce que vous êtes venu faire dans notre pays, et celte grosse lettre qu'il a reçue hier de monseigneur le préfet, par un gendarme, je parie que c'est bien pour vous qu'elle est écrite.

Jean-Louis. — Adieu, mon ami.

Le paysan. — Conunent, adieu! sans trinquer avec moi? Ah vous êtes joliment poli ! (En s en allant insolemment.) Que peulon attendre aussi d'un qui s'appelle Jean-Louis ? Est ce un nom ça?

Jean-Louis. — La belle matinée! Quel air pur! quelle position pittoresque que celle de Saint-ÎNizier ! [S'interrompant.) L'insolence de cet homme m'a troublé; voilà le maudit défaut de mou caractère! mais qu'y faire? moi j'ai besoin de solitude.

A trente-sept ans, j'ai payé ma dette à la société ; j'ai fait cinq campagnes; j'ai été à Moscou, j'ai vécu à Paris; cette vie toute de devoirs et de convenances me déplaisait; d'ailleurs, qu'y faire? Je n'avais pour tout bien que ma demi-solde ; il y a six mois, un animal comme celui-ci m'éveilla aussi à six heures du malin ; mais, au lieu d'êire sous une allée de beaux arbres comme ceux-ci, c'était dans une petite chambre, au sixième étage, rue de Riche-

lieu. Je pouvais faire jusqu'à six pas dans naa chambre, en me promenant c"un angle à l'autre. Ne sachant que fciire avec trois cents francs de rente par mois, il me vint dans ridée de traduire Plulaïque; l'étais dans le grec juMpj au

COU, lorsque un beau matin une lellre nie réveille à six heures. Mou oncle le chanoine, brouillé avec moi, s'est avisé do mourir sans faire de icslameni el de me laisser, nuilgré lui, quatre cent vingt mille francs, qu'il destinait à bàlir un petit séminaire.

Je ne rêvais que l'indépendance, je pars, je quitte Paris, je voyage à pied. Saint-Nizicr n)e plaît, j'y achète des vignes pour trois cent mille francs. Jy suis depuis deux mois; ce petit bois m'a plu, j'y ai fait bàlir cette tour composée de quatre chambres.

Le MAÇON INSOLENT. — Eh bicu, monsieur Jean-Louis! voukzvous me payer, oui ou non?

Jean-Louis. — Tachez d'éire poli ; je suis prêt à vous payer les quatre cent vingt-six francs que je vous dois d'après voire marché.

Le maçon. — Moi, je prouverai que vous m'avez obligé à des changements, el il me faut la somme ronde de cinq cents francs.

Jean-Louis. — Je vous conseille de ne pas me faire perdre patience ; heureusement j'ai eu la bonne idée de faire un marché écrit.

Le maçon. — Ah ! votre marché écrit ! tenez, je vous conseille de me payer mes cinq cents francs, ou le procès vous coûtera plus des quatre-vingts francs que vous me refusez.

Jean-Louis, en colère. — Sortez à l'instant, ou je vous jette dehors.

Le maçon. — Ah ! vous le prenez sur ce ton! sachez que je ne me laisserai jamais maltraiter par un Jean-Louis, un huinniequi ue connaît personne, qui ne voit personne. Je vais vous faire citer! {A part.) Ma sœur est cuisinière chez M. le juge de paix, elje sais (juil dit que ce M. Jean-Louis est suspect : il perdra souprocès. D'ailleurs, ilya M. le marquis de Somont qui me protège ; il m'a donné des coups de canne, il y a quatre mois, et ne m'a pas payé ; il est juste que ce Jean-Louis, qui n'est protégé par personne, paye pour deux. [En s enfuyant..) Vous vous repentirez de vos menaces....

Il me serait fort aisé, mon cher ami, d'ajouter de nouveaux dialogues tout aussi instructifs ; mais j'espère que ces deux-c suffiront pour vous éclairer sur le sort qui vous attend si vous persistez dans cette déplorable résoluiiou.

LX XXVII

Paris, le 6 mars 1323.

M. de Lamartine, que vous avez vu en Angleterre, attaché à l'ambassade de M. de Chateaubriand, passe aujourdhui pour le premier de nos poêles. Il a un nouveau volume de poésies sous presse, et, dans ce temps où la politique seule inspire de l'intérêt, un libraire n'en a pas moins offert vingt-cinq mille francs à M. de Lamartine pour le nouveau volume de ses œuvres, ayant pour titre : Poésies, 1 vol. in-S».

Ce jeune poêle est fort intéressant. C'est par erreur, je vous le répète, que VEdinbiirg-Ilevieiu a dit, dans son dernier numéro, que M. de Lamartine était le poêle du parti ullra; ce poste lucratif est occupé par d'autres. M. de Lamartine a, au contraire, été persécuté par M. de Chateaubriand, un peu jaloux peut-être du talent original de son jeune secrétaire. J'ai lu plusieurs des pièces qui composent le nouveau volume de M. de Lamartine. C'est toujours une imitation du ton de lord Byron. Seulement le poète français, quoique né d'une famille noble des environs de Màcon , ne l'ait pas paraître l'orgueil et la misanthropie aristocratique du nohleman anglais. La sensibililé de M. de Lamartine est, au contraire, douce et profonde.

La touche de ses vers rappelle à tous moments ses aventures de Naples. Ces aventures louchantes ne sont un mystère pour personne ici ; mais il serait peu délicat de les imprimer. Elles ont plongé M. de Lamartine dans une mélancolie profonde, et lui ont donné son talent. Au contraire de nos autres jjoëlcs français, il a quelque chose à dire. Il peut dire des peines du cœur ce que Boileau disait des ridicules de la société :

Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.

Œuvres complètes de Regnard , 6 vol. in-8°. Cette superbe édition, dit rédileur, a été faite pour les Russes et les Anglais, qui viennent à Paris enlever des éditions enlicrL'S de nos auteurs français. L'année dciiiièie on a fait pareille édition de Voltaire, imprimée à dois mille exemplaires, dont il n'est pas resté trois exemplaires à Paris. En ce sens, la France aura beaucoup contribué à civiliser la l'.ussie.

La nouvelle édition de Regnard, de M. Crapelct, est remarquable^ en ce qu'elle donne une foule de farces, charmantes de gaiCté, que Regnard, un des hommes les plus heureux et les plus gaiS de son temps, faisait au courant de la plume, sans corriger, ^omnie j'écris ceci. Ces farces cbarm;mtes furent jouées sur le llK'àlre de la Foire, de 1688 à 169G. Je vous recommande les farces intitulées : le Divorce, les Chinois, la Foire Saint Germain, les Filles errantes, VHomme à bonnes fortunes. Seulement, n'allez [tas vous armer de votre raison pour juger ces folies. Dans un de ces moments où vous sentez quelques petites dispositions à la gaieté, prenez les tomes V et VI de celte nouvelle édition de Regnard, et je vous réponds que bientôt vous rirez aux éclats. Cela est plus gai que Molière. C'est une satire moins amère, moins sensée, et partant plus gaie que les comédies de 3Iolière. Regnard ridiculise \es jaloux, les amants passionnés, les gens de loi fripons; en un mot, il s'adresse aux classes éternelles et nécessaires de la société, et non pas, comme Molière, dans le Misanthrope , aux classes crée'es par le gouvernement et les mœurs de Louis XIV.

M. Auger, qui donnait ici une superbe édition de Jlolière, vient de l'arrêter; il a peur du courroux d'une Société célèbre, que Pascal a attaquée dans ses Lettres provinciales, cl qui renaît de ses cendres.

Adelchi, tragédie de M. Alexandre Manzoni; Milan, un volume. Depuis trois ans que le pauvre Pellico est en prison au Spielherg, M. Manzoni est resté le premier poêle tragique de l'Italie. L'inconvénient de son talent, c'est qu'il aime trop à faire de beaux vers. Son dialogue n'est pas rapide, ses personnages ont

l'air arrêtés par le soin et le plaisir de bien parler; cela empêrbe qu'il ne soit un poêle romantique; c'est un poêle me%%o termine,

entre les romantiques el les classiques, mais plus près des derniers, si ce n'est par sa théorie, au moins par sa pratique.

Probablement vous ne vous douiez pas, en Angleterre, de la grande dispute du romantique contre le classique, qui occupe les lillcratcurs de France, et surtout ceux d'Italie. Il s'agit de savoir si, pour faire des tragédies intéressantes en 1823, les auteurs français doivent suivre les errements de Racine ou ceux de Sbakspeare. L'Académie française a pris la résolution de ne jamais admettre dans son sein tout bomnie de lettres qui se serait souillé de Thérésie du romanticisme. Celle grande colère a été fort utile aux romantiques. Le caractère principal de la nation française est la méfiance ; il suffit qu'une doctrine soit protégée par le gouvernement ou les gens en place, pour devenir suspecte au public. Les Français ont envie de voir sur leur théâtre les tragédies historiques de la Mort de Ilenriîll , de VAssassinat du duc de Bûiirgogne au pont deBIontereau. Ce qu'on goûte le plus dans Sbakspeare, en France, ce sont les tragédies historiques de Henri VI et de Richard IIl. La nation française veut revoir et rejuger ses annales; elle aurait du plaisir à les voir se dérouler sous ses yeux. Or cela est impossible en employant le vers alexandrin français, qui, dit la Harpe, n'admet que le tiers des mois de la langue. Ce vers fut créé par Racine à Tusage de !a cour dédaigneuse de Louis XIV. Le vers simple du vieux Corneille conviendrait mieux à la tragédie historique, mais il serait sifflé aujourd'hui, comme man(juant de dignité. La protection que le gouvernement et l'Académie française donnent au genre classique avancera de dix ans le triomphe des romantiques. M. de Jouy a fait faire un grand pas

au théâtre français, par sa tragédie de Sylla. Cet auteur n'a nul génie, mais il est impossible d'avoir plus d'esprit. Il a vu que le public était ennuyé de Vamour fade peint par Racine dans Hippolyte, dans Bajazet, dans Xipharès, et, au lieu d'amour, il a copié le songe terrible de Richard III dans Sylla. Les vers de citte tragédie ne sont que de la prose rimée; il n'y a qu'un pas de tels vers à la prose énergique. Les vers anglais pouvenl tout dire ; gardez-vous de juger de nos vers alexandrins par les voues.

Vous avez maintenant une idée de la dispute qui agite les liltéraiures italienne et française. Le style de la brocliure intitulée Racine et Sliakspeare, pamphlet de suivante pages, est trop tranchant. L'auteur n'a pas eu l'art de paraître un peu plus douter de sa thèse ; il a manqué d'adresse, il a atiaquê trop de frout les classiques.

OEiivres complètes de Cabanis, membre de l'Institut, du Sénat conservateur, etc. ; sept volumes in 8°,

L'on n'a aucune estime en France pour la philosophie écossaise de Dugald Stewari*; on la trouve nébuleuse et inconcluxinte. Comme le mépris entre les nations est toujours réciproque, je pense que Cabanis, l'un des fondateurs de la philosophie française, ne doit être guère estimé en Angleterre J"ai remaïqué que jamais VEdinburg-Revieiu n'a parlé des ouvrages de M. le comte de Tracy, si populaires en France. Napoléon avait défendu à ses journaux de parler, en bien ou en mal, des œuvres de MM. Cabanis et de Tracy, et il les fit tancer vertement à l'Académie française par M. de Ségur, son grand chambellan, lequel reçut à l'Académie française M. de Tracy, qui y remplaça Cabanis. Ces deux sénateurs faisaient partie d'une opposition de dix membres qui irritait fort l'Empereur.

Des sept volumes des œuvres de ce graud philosophe, cinq sont fort ennuyeux, ce sont de purs ouvrages de médecine. Deux volumes renferment le chef-d'œuvre de Cabanis : les Rapports du physique et du moral de l'homme. Cet ouvrage, l'Idéologie de M. le comte de Tracy et son Commentaire sur VEsprit des lois de Montesquieu, forment les bases de l'éducation actuelle des Français. La méfiance, qui est extrême et universelle en France, fait que plus le gouvernement proscrit ces livres, plus les éditions s'en multiplient.

Jonrnald'un voyage autour du monde, pendant les années 181G, 1817, 1818, 1819, par M. Camille de Roquefeuil ; deux volumes.

On aime les voyages, ils reposent l'esprit des discussions. Je trouve que celui-ci repose un peu trop l'esprit. L'auteur a voyagé, mais il n'a pas porté avec lui des yeux philosophiques pour voir

* Ké en 1755, mort en 1828,

ee qui intéresse aujoiuci hui. auus vouiuiia couaaîlre rhoiiime, nous voulons connaître les mœurs des sauvages, étudier leurs passions, reconnaître chez Tliabitant du désert le germe des penchants qui, développés, agitent les salons de Paris. C'est ce qne j'ai cherché vainement dans le livre qui est devant moi. Un bon traité de l'Uomme sauvage et de tes passions aurait un succès fou en France; mais il faudrait des faits et des conséquences bien tirées de ces (idts. Les meilleurs voyageurs, y conij)risM. dellnmbold!, nous donnent trop souvent des déclamations plus ou moins pompeuses ; nous voudrions la vc'rilc dans toute sa simplicité. A-t-on assez d'esprit à Philadelpliie pour envoyer à TEurope le livre qu'elle demande sur l'homme snivage?

Cathédrales françaises, par M. Chappuy, ancien élève de rÉcole polytechnique; trente-six livraisons.

Quand, en France, nous voyons le titre d'élève de l'École polytechnique accolé au nom d'un auteur, nous nous attendons à trouver un ouvrage de mérite. Les cathédrales françaises présentent des chefs-d'œuvre du genre gothique. Celle de Paris est peu remarquable, mais le Munster de Strasbourg est au nombre des monuments les plus frappants que j'aie vus. J'ai trouvé dans ce temple sombre la terreur.

Voilà quelle doit être l'expression d'un temple chrétien. Le pécheur qui y entre en passant pour se distraire doit en sortir le cœur navre, avec la peur de l'enfer. Saint-Pierre de Rome ne donne point cette sensation; il est trop magnifique, trop riche, trop gai.

Lettres de Saint-James; troisième volume.

L'auteur inconnu de cet ouvrage est le meilleur politique qui imprime sur l'époque actuelle. Son style est obscur; peut-être la position personnelle de cet auteur lui fait-elle une loi de parler en énigmes. Quelques personnes ont cru que cet auteur genevois avait des relations avec M. Canniug. Quoi qu'il en soit, ce troisième volume des Lettres de Saint-James va servir pendant trois mois de magasin à pensées à nos journalistes. La Russie est forte parce que le gouvernement gouverne dans le sens du peuple; voilà la maxime fondamentale de celte troisième parlie; l'auteur ne le dit pas seulement, il le prouve.

Toul le inoiidc a lu le Voyage en Suisse de M. Siinond, égalcnicut auteur d'un Voyage en Angleterre. M. Siinoud n'est pas brillant, mais il est judicieux. Et, ce que le peuple lisant demande

au dix-neuvième siècle, ce sont des idées sur lesquelles il puisse compter.

Le public a refusé de lire les Lettres sur la Suisse de M. Raoul-Rochelle, parce que c'est le manifeste des idées d'un parti, à propos de la Suisse.

LXXXVIII

A ÏICSSIEDK ..., A. LONDRES.

Paris, le 9 avril 1823.

Monsieur,

Ma revue d'aujourd'hui commencera par :

Helation d'un voyage à Bruxelles et à Coblentx-, en 1791 ; un volume in-S".

Cinq mille exemplaires de cet étonnant ouvrage ont été vendus en dix jours de temps. Il paraît qu'un bonapartiste le flt imprimer en 1815, pendant les Cent-Jours, pour jouer un tour à l'auteur. A la seconde Restauration tous les exemplaires disparurent; on m'en offrit un à un prix fort élevé en 1816; on me donna un échanlillun de ces Mémoires en deux pages; je crus cela une fraude pieuse des bonapartistes pour déconsidérer le King. M. Baudoin, imprimeur libéral, obtint par hasard, il y a six mois, de voir un manuscrit de ce voijage, corrigé de la main de l'illustre auteur; il songea dès lors à l'imprimer. Mais on lui fit craindre un procès sans pitié de la part du tribunal de police correctionnelle.

Voyant ce qui se passe depuis trois mois, M. Baudoin a peuré qu'il pourrait naître telle circonstance qui rendi'ail sans danger la publication da Voyage à Coblentz, il l'a imprimé. Il en était là

quand quelqu'un, se fondanl sur la vaniîc bien connue des auteurs, lui a donné le conseil hardi de liiire hommage de son édition à l'auguste personnage. Ce personnage a élé exlrêmenienl irrite, mais seulement de huit ou dix fautes d'impression qui s'étaient glissées dans l'édition. M. Baudoin, comprenant que si l'ouvrage pouvait être annoncé par les journaux il s'en vendrait plusieurs milliers d'exemplaires, en a fait sur-le-champ une nouvelle édition, que le King a crue la première et dont il a corrigé les épreuves.

Il passe pour constant que l'auguste personnage a dit à madame la duchesse de Berry, en lui donnant un exemplaire de ce voyage : « Ma nièce, voici un ouvrage duquel mes amis me disent que l'auteur ne devra pas regretter limpression. » Ce sont les propres paroles ; on les a retenues parce qu'elles donnent une juste idée du style entortillé de l'auteur.

Je ne sais si, hors de Paris et des convenances que la société de ce pays impose aux grands personnages, vous pourrez sentir l'immense ridicule de ce petit ouvrage. Vous le trouverez vide seulement; nous, nous le trouvons ridicule sous mille rapports. D'abord, il est écrit d'un style de femme de chambre, comme disait Voltaire, en parlant de l'ouvrage du roi Charles IX sur la chasse. On a compîé que le mot bien est répété jusqu'à six fois dans la même phrase. 11 y a des solécism.es que le proie du plus

mince journal prendrait sur lui de corriger dans un article de sa feuille périodique ; par exemple :

« Je commence à être un peu lourd pour monter et descendre facilement de cabriolet. »

On ne peut pas dire : monter de cabriolet. Un enfant dirait, en voyant une telle phrase, il faut : pour monter en cabriolet et en descendre.

La réputation d'un excellent écrivain, qu'avait l'illustre auteur, disparaît entièrement étouffée sous un nombre étonnant de phrases niaises ou même fautives. Ce qui est plus triste, c'est que tout l'esprit qu'on accordait au même poriomiage disparaît en même temps. M. de Talleyrand a dit : « C'est le voyage d'Arlequin, manger et avoir peur, avoir peur et manger. » La sensation produite par l'appariiiou intempestive de

ce volume a éio si forle, qu'elle a fait diversion totale à la guerre; cet effet est si fort, qu'il s'élève jusqu'à riniporlauce politique.

Le King a dit : « M. de Buonaparte (c'est toujours ainsi qu'il rappelle) a fait paraître des Mémoires par l'entremise de son clianibcllan Las Cases, j'ai élé bien aise de montrer que je pou • vais écrire les miens moi-même. »

Tous les frères de Napoléon ont écrit, et tous ont mieux écrit que Louis XVIil.

Un autre ouvrage qui a fait presque autant de sensation que le Voyage à Coblentx-, ce sont les :

Mémoires d'une jeune Grecque, par madame Alexandre Panam.

Un jiriuce souverain d'Allemagne, M. le duc régnant de Saxe-Cobourg, a eu, envers celle jeune Marseillaise qu'il a enlevée à l'âge de quatorze ans, des procédés qui font renlretien de tout Paris. Il lui a écrit des lettres d'une orlhograplie à mourir de rire. Mais ces dcu:^ petits volumes commencent par une lettre du maréchal prince de Ligne, qui a un succès fou. Cette lettre est digne de Vollaire; c'est un coup d'oeil rapide sur l'histoire des cours, depuis Cyrus et llélíogabale jusqu'à Louis XV et madame de Pompadour. Je ne vous entretiens pas plus au long de ce livre singidicr. qui probablement est déjà traduit en anglais. Jai acheté n)on exemplaire chez madame Panam elle-même (rue Louis-le-Grand, n° 21). C'est encore une fort belle femme; elle est presque aussi pauvre que belle. J'ai vu le charmant enfant de Son Altesse Sérénissime. Trois ou quatre ambassadeurs d'Allemagne agissaient depuis six mois auprès de la police de France pour empêcher l'impression de ces curieux mémoires en France. Madame Panam a eu la bonne idée de faire lire aux chefs de la police française la lettre du maréchal prince de Ligne; comme ils sont gens d'esprit avant d'être agents de police, ils ont laissé faire l'impression. Il paraît que cette dame Panam a beaucoup d'esprit; elle écrit avec une grâce infinie et avec originalité. Heureux les princes de pouvoir avoir de telles maîtresses!

Un libraire a acquis ces jours ci les lettres originales du King à M. d'Avaray. Il a voulu les imprimer; il est allé chez les mi-

nîstres, quî, témoins du succès de scandale obtenu par le livré du King, ont dit au libraire : a Gardez-vous d'imprimer. » Lf li-

braire, qui se connaît en vaBité d'auteur, a trouvé le moyei. de pénétrer jusqu'au King; il a exposé son projet.

« Imprimez, imprimez tant que vous voudrez, à vos risques et périls; tant pis pour vous si le public trouve ces lettres sans intérêt. »

Telle a été la réponse du King. On dit que ces lettres contiennent des naïvetés d'une bien autre force que le Voyage à Bruxelles; elles paraîtront sous peu de jours.

A propos de ce voyage, MM. de Virieu et de Levis vont imprimer leurs justifications. M. de Virieu est le personnage qui refusa d'accompagner le King, et que ce prince se fait un mérite de ne pas nommer.

M. le duc de Levis avait une charge auprès du prince qui :, imprimé : « Heureusement M. de Levis donnasa démission. » Ces». contre cet adverbe heureusement que M. le duc de Levis va fairun mémoire.

Madame de Balbi, la femme de France qui a peut-être le plus d'esprit, et qui fut longtemps amie du King, a aussi des lettres impayables à publier ; tous les libraires de Paris sont à sa porte.

Le faubourg Saint-Germain est d'une colère outrée contre un Ring qui, de gaieté de cœur, vient déconsidérer l'ancien régime.

A LORD NOËL BYRON, A GENES

Paris, le 23 juin 4823.

Milord,

Vous avez bien de la bonté d'attacher quelque importance k des opinions individuelles; les poèmes de l'auteur de Parisim-

* Réponse à une lettre de lord Byron dans laquelle il s'efforçait de défendre sir Walter Scott contre quelques critiques de Bejle. On ne sait >^ la lettre suivante a été envoyée à lord Byron.

I. lé

vivront encore bien des siècles après qu'on aura oublie Rome, JSaples et Florenceen 1817, et autres brochures semblables. i

Mou libraire a mis hier à la poste, pour Gènes, l'Histoire de la peijitiire en Italie, et de r Amour. \

Je voudrais bien, milord, pouvoir parlager votre opinion sur l'auteur d'Old mortality. Je n'ai que faire de sa politique, dites-vous. Vous refusez ainsi de prendre en considération précisément la chose qui me fait regarder le caractère de l'illustre Écossais comme peu digne d'enthousiasme. Quand sir Walter Scott sollicite, avec la passion d'un amant pour sa maîtresse, le verre dans lequel un vieux roi ^ assez méprisable, vient de boire; quand il est un des souteneurs secrets du Beacon-, je vois un homme qui a envie d'être fait baronnet ou pair d'Ecosse. Sur mille personnes qui font de telles choses, dans toutes les antichambres d'Europe, une, peut-être, les fait parce qu'elle croit naïvement le pouvoir absolu utile aux honmies. Sir Walter se serait placé dans cette exception eii refusant le rang de baronnet et autres avantages personnels. S'il était sincère, l'horreur du mépris, sentiment si puis-

sant sur les cœurs généreux, lui eût fait, depuis longtemps, un devoir de cette démarche si simple. Il n'a point eu celte idée; donc il y a quatre-vingt-dixneuf à parier contre un que mon cœur a raison en lui refusant un intérêt passionné. Ce n'est pas mon estime légale que je refuse à sir Walter, c'est mon enthousiasme. La nature de riiomrae est telle, qu'on ne peut plus éprouver ce sentiment pour les caractères qui ont perdu une certaine fleur d'honnêteté', si je puis parler ainsi. C'est un malheur; mais tout homme qui en est réduit à donner des explications sur une action comme celle du Beacon a perdu à jamais cette fleur, aussi facile à ternir que celle qui fait l'orgueil d'une jeune fille.

Mon opinion sur la moralité de sir Walter Scott est à peu près unanime en France : « C'est un homme adroit qui a su faire son nid. Ce n'est pas un fou, comme les autres hommes de

* George IV. (R. G.)

* litre d'un journal loiy qui allaquait par des udomnics la plupart des membres de l'opposition.

génie. » Voilà le mot d'approbation du vulgaire qui fait critique sanglante à mes yeux.

La sévérité convient d'autant mieux envers les actions telles que celles de sir Walter, qu'il y a maintenant tout à perdre à être du parti contraire au sien, et que les rois, éveillés sur leurs dangers, ont de plus magnifiques récompenses pour les grands hommes qui se prostituent.

Si l'auteur d'Ivcaihoe était pauvre comme Otway, mon cœur serait disposé à lui pardonner quelques petites bassesses commises pour obtenir une chétive subsistance ; le mépris serait

connue noyé dans ma pitié pour la fatalité de la nature humaine, qui fait naître un grand homme sans un revenu d'un schclling par jour; mais c'est sir Walter Scott millionnaire qui soutient le Beacon!

Si ce journal lui semble utile au bonheur de la majorité des Anglais, comment, sachant qu'on peut le prendre pour un vil llatteur, ne refuse t-il pas le titre de baronnet?

C'est bien malgré mon inclination, milord, que je persiste à dire que, jusqu'à ce que sir Walter ait expliqué cette action d'une manière probable, comme juge, je ne prononcerais pas du haut d'un tribunal que sir Walter a manqué à l'honneur, mais il a perdu tout droit à l'enthousiasme d'un homme qui a entrevu la cour.

Je suis fâché, milord, que ma lettre soit déjà si longue; mais, ayant le malheur d'être d'une opinion contraire à la vôtre, moQ respect nie défendait d'abréger mes raisonnements. Je regrette sincèrement de n'être pas de voire opinion, et cette parole, il n'y a pas dix hommes au monde à qui je puisse l'adresser avec sincérité.

Le pauvre Pellico n'a pas les talents de sir Walter Scott; mais voilà une âme digne de l'intérêt le plus tendre et le plus passionné. Je doute qu'il puisse travailler dans sa prison ; son corps est faible, il était miné depuis longtemps par la pauvreté et la dépendance qui la suit. Réduit à peu près au sort d'Olway, il m'a dit plusieurs fois : a Le plus beau jour de ma vie sera celui où je me sentirai mourir. » Il a un frère à Gênes, un père à Turin. Outre Francesca cl VKufemio di Messina, il a fait, à ce

-ju'il me disait, dix autres tragédies; son père pourrait en pro-"urer les manuscrits. Ces tragédies, vendues en Angleterre, pourraient susciter un protecteur au malhem-eux poète, dans cette nation qui renferme tant de caractères élevés; la mort peut .';lianger rapidement les rois de cette nation, d'ici à dix ans que Pellico a encore à habiter le Spiciberg. Un des ministres d'un de ces rois peut faire le calcul qu'il y a avantage pour sa vanité ■i obtenir que Pellico sorte de prison en donnant sa parole d'habiter l'Amérique. •

11 m'a été extrêmement agréable, milord, d'avoir quelque relation personnelle avec l'un des deux ou trois hommes qui, depuis la mort du héros que j'ai adoré, rompent un pou la plate uniformité dans laquelle les affect^Uions de la haute société ont jeté notre pauvre Europe. Autrefois, quand je \m Parisina pour la première fois, mon âme en resta troublée pendant huit jours. Je suis heureux d'avoir une occasion de vous remercier de ce vif plaisir. Old mortalitij m'attache plus vivement, mais limpression que j'en éprouve ne me semble ni aussi profonde ni si durable.

J'ai l'honneur d'être, milord, votre très humble et très-obéissant serviteur.

JI. Beïle.

A MADEMOISELLE B C , A M

Paris, le 1" août 1825.

La bonté que vous m'avez montrée pendant les jours aimables passés à M.... est un prétexte tout natcrel pour me rappeler à

votre souvenir par quelque nouvelle qui puisse vous intéresser.

Savez- vous que nous allons avoir une grande nouveauté en musique, mademoiselle? — Le parti de Rossini pàlil; au lieu

de choisir un opéra parmi les vingt ou trente de Rossini, que ne connaît pas le public de Paris, on est allé cherclier un ancien chef-d'œuvre de Cimarosa, les Horaces et les Curiaces (gli Orazi ed i Curiazi) *,

Je crois que cela ennuiera le public, quoique madame Pasla y remplisse un fort beau rôle d'homme et y chante le plus bel air serio qui, peut-êlre, existe :

Quelle pupille tenere.

Un tiers du public de Louvois aime la musique, le quart de ce tiers est composé de jcHues personnes comme vous, mademoiselle, qui n'ont pas été en lialie, mais qui font, d'une autre manière, leur éducation musicale : ce tiers sera enchanté des Iloraces.

Un autre tiers est composé de pédants qui jugent de la musique comme un aveugle des couleurs. Ce sont des gens qui ne sentent d'autre bonheur que celui de gagner à la rente ou de porter une plaque. Us ont appris de mémoire les formes des airs de Rossini, et, ne trouvant pas ces formes dans les Horaces, ils diront : Exécrable, ennuyeux ! Le troisième tiers discute le mérite d'un opéra, comme celui d'une étoffe rayée pour gilet. Une fois qu'il sera bien décidé que les Horaces ne sont pas généralement admirés, ils s'écrieront aussi: Exécrable, ennuyeux l

En Italie, le public est tout autre : il est conmie une belle femme capricieuse; il y a des jours où il dit : Au diable! des plus belles choses. Un spectateur vaniteux est, à peu près, aussi rare à Bologne qu'un speciateur sensible et susceptible d'émotion lest à Paris.

Voilà, mademoiselle, le procès-verbal d'une grande discussion (pie nous avons eue hier soir sur le succès probable des Horaces. Vous devinez chez qui ; c'est chez la personne à laquelle j'ai présenté un énorme barbeau que nous avions vu prendre.

' La reprise des Horaces et les Curiaces dont il est ici question eut lieu PU théâtre de Louvois, le 14 août 1823. (R. C.)

Si viais avez l'air:

Quelle pupille tcnere,

faites-vous jouer la ritournelle, vous y verrez une grande hardiesse, souvent imitée depuis par Rossini ; Ciiuarosa osa mettre de la joie, approchant fort de la gaieté, dans la ritournelle d'un air sérieux. Aussi l'acteur chargé de chanter cet air refiisal-il, pendant longtemps, de s'en charger ; il eut un succès ibu à la première reprébeniaiion.

A WO.NSIELP. R. COLOMB, A PARIS

(Isola-Bella (lac Majeur), le 26 octobre l'ïlZ, à neuf heures du soir.

Je t'écris, mon cher ami, de VAlbergo del Delfino, fort modeste hôtellerie, admirablement située sur un des plus beaux lacs du monde. La nuit ne me permettant pas de jouir de ses délicieux aspects, et, malgré la fatigue de la journée, l'heure du sommeil n'étant point encore sonnée, voici mes idées, pendant le voyage, sur Rome sous Léon XU.

Au moment où je vis pour la première fois le nom de Léon XII dans le Consliiutionnet, je me sentis le besoin d'aller à Rome; cela vient peut-être de ce que l'un des personnages historiques pour qui j'ai le plus d'inclination, c'est Léon X. Le souvenir de cet homme aimable ne m'a jamais semblé ennuyeux que pendant un seul mois de ma vie : c'était après avoir essayé de traverser la lourde rapsodie de M. Roscoe, intitulée Vie et pontificat de Léon X, qui ressemble comme deux gouttes d'eau à un article savant et bien écrit du Journal des Débats, où chaque vérité a une entorse.

Ce grand homme, je parle de Léon X, trouva au-dessous de

lui de cacher ses qualités individuelles el personnelles par le masque de la royauté. Quoiijue sur le trône, et sur un trône qui était certainement, en 1513, l'un des premiers du monde, il osa êlre lui-même. Que deviendraient la plupart des papes, je parle de ceux qui sont morts depuis cinquante ans, si jamais la même imprudence leur passait par la lêle? L'un paraîtrait faisant de

la ou peignant des pots de chambre; l'autre brodant un voile

à la sainte Vierge, un troisième montrant ses belles jambes* à cheval.

L'on serait injuste envers M. le cardinal délia Genga si, parce qu'il a pris le nom de Léon, l'on exigeait absolument de lui qu'il

soit un grand homme.

Il y a, ce me semble, trois rôles pour un pape. Le premier est d'être un sol insignifiant, signant des bulles et visitant les églises : le deuxième consiste à êlre un vrai pape dans l'intérêt de l'Église, c'est-à-dire le plus" intolérant des hommes. Quoi de plus absurde que la tolérance! Je vois un malheureux qui se prépare des centaines d'années de douleurs atroces au fond d'une chaudière d'huile bouillante, et je ne les lui éviterais pas, moi qui le puis, par quatre ou cinq ans de prison, ou même par une douleur de deux heures au milieu d'une place publique el au-dessus d'un foyer? — Quelle absurdité, quelle cruauté de n'être pas cruel!

Le troisième rôle pour un pape, c'est de faire de Rome l'asile général de tous les pauvres diables pourchassés par leurs gouvernements, el jamais TEurope n'a eu un plus pressant besoin d'un pareil asile. En les supposant méchants comme des diables, et, d'ailleurs, aussi fins qu'ils sont niais, quel mal peuvent-ils faire à Home, où le directeur de la poste ne manque pas d'ouvrir toutes leurs lettres? — Outre l'agile que j'ouvrirais à Rome, si j'étais pape non persécuteur et par là indigne de mon rôle, je me fer;Us le grand prolecteur des arts. J'honorerais de ma famiiiiu'ité les quatre plus grands artistes de l'Europe, sans m'inlormer à quelle communion ils appartiennent. Je relèverais mon

* Pie VI, élu en 1775, mort à Valence, en Dauphiné, après vingtquatre ans six mois et quatorze jouis de règne. (R. C.)

éperon d'or, qui, aujourd'hui, coûte quatre-vingts écus, dit-on, en doiinaut à son ruban rouge un liséré noir. Ce grand pas fait, je me chargerais moi-même de le distribuer; je n'en donnerais que six par an, le jour anniversaire de mon élection, et toujours à de

grands artistes ; je donnerais une pension à ceux qui viendraient me voir à Rome. Je créerais une académie, et, comme c'est aujourd'hui un honneur insigne pour un savant d'Upsal ou de Philadelphie d'être nommé correspondant de l'Institut (seclion des sciences), de même le peintre anglais et le statuaire français brigueraient l'honneur d'être de V Académie de Léon XII. Waisje serais sévère en diable ; je n'y admettrais ni M. Lawrence, premier peintre du roi d'Angleterre, ni M. Bosio, qui nous a montré un Louis XIV en perruque et avec les jambes nues. Mais que voulicz-vous qu'il fît? — Je n'en sais rien; si je le savais bien au juste, j'aurais du génie. Seulement il fallait que ce Louis XIV me frappât de respect, me donnât l'idée du grand roi, de rhonune souverain, c'est-à-dire né pour être souverain, connue le dit si bassement le célèbre Gœllie*.

A MONSIEUR R. COLOMB, A PARIS

Alexandrie (Piémont), le 31 octobre 1823.

Il ne part pas ce matin de vctturino pour Gênes; un qui file à une heure refuse de me prendre pour dix-neuf francs avec le spezzale; c'est-à-dire en payant là-dessus mon souper et mon lit, le soir. J'ai donc du temps à moi; j'en prolUe pour l'envoyer le journal fort peu intéressant de mon voyage. N'inqiorie, mets cela de côté; un jour je pourrai y trouver des dates et le souvenir de mes sensations.

Ainsi que lu l'as vu, mon cher ami, j'ai pris place dans la malle-poste de Dôle le 18 de ce mois. J'avais grande hàle de me

• Les Uommes illustres de France, Iraduclion de M- de Faufi

lîrer le plus rapidement possible de la laideur qui environne Paris.

Dîné à Troyes le 19, avec un marquis garni de cinq croix; mais bon lionime au fond. Cet lionime de cinquante-cinq ans, fi.èlc à son siècle, durant un petit dîner de trois quarts d'heure, avec deux courriers, un Anglais et un inconnu (c'est moi), trouva le secret de nous conter toute l'histoire de sa vie; je pourrais écrire dix pages. Dès Tàge de treize ans il servait dans Tlnde, i' est marquis, il a un fds, il a une sœur, etc. Je n'ose continuer, de peur d'entreprendre sur la vie privée d'un citoyen, qui, comme la si bien dit M. de Talleyrand, doit être murée. — Laideur abominable des figures que je vois à Troyes ce dimanche malin; C(»mme ces figures étaient endimanchées, leur laideur en était cent fois plus amère; c'est réellement à faire mal aux yeux. Je me reufonceavec délices dans ma malle-posle. Il y avait deux Anglaises; l'une de quarante ans, jolie, l'aulie de dix-huit, et un prêtre américain; du moins c'est ainsi que le courrier l'a bap- Msé en voyant sa dégaine, et je crois qu'il a raison. Je sers d'interprète aux trois Anglais, qui doivent bien se moquer de ma prononciation. N'importe, ma philanthropie me rend héroïque; je me rapi)elle un des traits qui m'ont le plus touché en Angleterre : une jeune fille, sortant d'une voiture magnifique, et me disant chez un marchand de gâteaux de Bond-S(reet : « Ceslde gelée de pieds de veau, monsieur. » Celte jeune fille de dix-huit ans me voyait dans un grand embarras en demandant au marchand, depuis un quart d'heure, ce que c'était qu'une jolie chose d'un jaune brillant que je voyais faire une figure superbe, dans un verre à pied de cristal. Je parlais anglais, c'est pourquoi le marchand ne comprenait pas un

mot à mes demandes, auxquelles la jolie personne mit fin par son obligeante intervention. Il faut avouer que son français était diablement ridicule.

Nous entrons à Dijon le 20 octobre, à trois heures et demie du matin. Singulier aspect de quelques lampions achevant de brûler sur une croisée. D'abord nous ne comprenons rien à ces pâles lueurs qui même alarment le courrier, supposant un incendie. Enfin l'idée d'une illumination nous vient. Pris dans ce sens, ces rares lampions, sur certaines feuèires et devant cer-

laines portes, garnies de quelque chose de blanc, que l*on aperçoit par intervalles flotter au-dessus, quand la lumière se ranime jour un clin dœil, de temps à autre, forment nn spectacle bizarre et qui, bien loin de rappeler U!ie illinviinalion, a quelque cliose dexirèiuement lugubre Quelle stupidité qu'un pays qui illumine parce qu'on vient dôler un peu de liberté à un pays voisin*! Je (piitle Dijon avec ces sombres pensées un quart d'heure après y être entré.

Dôle, la 20 octobre. — Soleil brûlant, très-incommode. Je ne daigne pas sortir de mon auberge pour voir celte petite ville; qu'y vcrtais-je? Ue l'ennui, dissimulé par des gestes gauches, et de l'envie se montrant, au contraire, à découvert, par des remarques \Taies sur les petits malheurs du voisin. — Je me trouve seul dans la diligence de Genève, avec laqu ;lle je pars, à une heure après midi. Blauvaise humeur sèche de la ligure du conducteur; avant de lui parler, ne t'en déplaise, je le reconnais pour Genevois. Les gens de celle jolie ville me font l'effet delà figure de feu Barème; je ne hais point Barème, mais je l'aime encore moins. Je suis bien sûr que Barème ne me donnera jamais un coup de poignard; quel intérêt y aurait-il? C'est une sensation contraire que

j'ai trouvée dans plusieurs villes d'Italie; pourquoi les aimerais-je? — Peut-être l'aspect d'un Genevois me fait penser à l'argent que j'ai dépensé mal à propos, et à tous les mauvais marchés que j'ai faits en ma vie. Triste sujet de réflexions et qui finit par m'inspirer du mépris pour moimême; serait-ce là le secret de mon éloignement pour les Genevois, qui ne mont jamais fait de mal?

Je cherchais à me corriger de mon éloignement pour Genève et observais la figure hideuse d'égoïsme désappointé de mon conducteur, lorsqu'au milieu des monticules boisés qui séparent Dôle de Poligny nous voyons sortir d'un bois un jeune homme conduisant en hisse un beau chien; m'attendant à trouver une bide figure, qui auraii consterné ma sensibilité au beau, évcil-

• L'Espagne. Allusion à l'invasion de l'armée i'rançGise, sous le conimandemcnt de M. le ùic d'Angoulêmc, en 1823, et àk révolution qui eo fut la suite,

lée par le voisinage de l'Iialie et ridée de m'en approcher à chaque pas, je regardais !e chien, qui élail charmant, lorsque je

monlends appeler par mon nom. C'était M , qui était avec

nous à Dresde en 1813; nous nous étions convenus alors. Je me disais justement un quart d'heure auparavant: « En voyage, il faut faire des imprudences et ne pas se renfermer dans uu quant à)/;oiaussi sévère. » Mon caractère fait l'effort pénible de suivre les maximes de Tesprit auquel le hasard Ta altelé. — Je me laisse inviter à passer deu\ jours dans la maison d'un homme que je n'avais pas vu depuis 1813 et qui, de plus, doit me prêter ses chevaux pour faire huit lieues. 11 m'enlève de ma diligence. En le suivant, je me disais : « Je m'en tirerai en donnant de fortes

étrennes aux domestiques pour lâcher de n'en être pas traité avec insolence comme à Paris. »

Je suis au milieu de Francs-Comtois que je trouve les gens les plus francs du monde. Les domestiques ne sont point insolents; le maître est un bon homire qui a ri comme un fou et d'un rire presque inextinguible, comme celui des dieux, en me voyant manquer un perdreau dans une position superbe. Ce rire m'a déridé tout à fait; j'ai os-é dire à mon ami de 1823: « Vous vous moquez de moi, vous me plaisez tout à fait; vous êtes cet homme franc que j'estimais tant eu 1813, durant cet armistice

si ennuyeux de où nous n'avions que de l'eau bourbeuse,

une chambre pour huit; jamais de solitude par conséquent. — Oui, a'oute-t-il, et, quand nous faisions semblant de dormir, les quatre ou cinq espèces d'insccles nuisibles à l'homme sortaient de notre paille et nous meltaient au supplice. »

Mou ami est marié à une femme qui n'a rien de romanesque qu'une jolie figure; c'est la raison elle-même, et je n'ai pas vu un geste, un regard, entendu une parole de celte belle Franc- Comtoise qui ne fût le beau idéal de la raison. Ce mot de beau idéal, agissant comme si j'étais déjà eu Italie et me précipilaiit lOut à fait dans la franchise, au risque de recevoir quelque demimot ou quelque regard hunùliant qui me cuise pendant six mois,

je dis à madame : « Je vous regarde beaucoup, madameî

n'allez pas croire que c'est parce que vous êtes jolie; je serais au désespoir que vous me crussiez amoureux; je vous adnure

comme raisonnable. Vous ôics, je crois, lèire le plus simplement et sublimement raisonnable que j'aie vu de ma vie. Je m'i-

magine que le célèbre Franklin devait avoir vos gestes et voire regard. — Les Jlémoires de Franklin sont-ils traduits en français? — Non, madame. — En ce cas, vous qui êtes alic à Londres, il y a un an, vous les avez rapportés? — Non, pas

moi, mais mou ami, M ; je les lui demanderai et aurai

l'honneur de vous les envoyer. » Voilà exactement, en y ajoutant un sourire plein de grâce naïve et de candeur, comment Amélie- M prit mon excuse de la regarder sans cesse, surtout quand son mari était avec nous.

Je quitte mon ami, admirant de plus en plus la raison de sa femme. Il a, ce me semble, et il doit avoir tous les plaisirs de Taraitié, aucun de ceux de l'amour. Le mariage européen actuel, étant fait a -posta pour tuer l'amour, mon ami ne perd rien. D'ailleurs, un Français de quarante ans n'est plus guère susceptible d'amour. Ce n'est qu'en Italie que l'on aime sans le vouloir. Madame Pasla nous disait un de ces soirs, à Paris : C'est une tuile qui nous tombe sur la tête; ajoutez donc, lui a-l-on dit : Comme vous passez dans la vie, et alors vous parlerez comme madame de Staël, et vous mériterez qu'on fasse attention à voire remarque.

J'arrive à Poligny; mauvaise humeur de l'hôtesse quand je lui annonce que je ne dînerai pas, par la raison que j'ai dîné trois heures auparavant. Je lui demande du café au lait. Le père gronde ses enfants; tout le monde se lâche dans cette maison. Je sors pour voir le lever de la lune derrière la montagne qui se penche, pour ainsi dire, sur Poligny; la lune paraît dans son plein cl magnifique. Est-ce ma faute si en levant les yeux sur mon auberge je lis ces mots : Hôtel de Genève? — 11 y a de la bonne foi dans l'action d'écrire ma remarque, qui peut me faire passer pour

un homme à préjugés et qui me fait rire moi-même. Je passe une demi-heure à me promener sous huit arbres superbes, qui forment une allée au milieu de la place de Poligny. Les maisous bâties en pierre ont un certain grandiose pour le voyageur qui vient de traverser la Champagne, dont les maisons eu bois, avec le premier étage saillant de dix-huit pouces sur la rue, ont,

au contraire, de la bonliomie. Je vois un caract&re très-marqué dans IVirchileciure. à partir dWuxonne et de Dôle: c'est plutôt le style de Louis XIV que celui de Louis XV ; ce genre a même une ressembiiince secrète, mais réelle, avec le stvle du cliàteau de Fontainebleau. Au reste, ne traite pas trop sévèrement des remarques faites uniquement au clair de lune.

Je reprends à Poligny une autre diligence de Genève. —Montée superbe derrière Poligny, par une route bordée de quel([uei petits précipices et par un clair de lune magnifique. Il a élé ua temps où j'amais admiré cette roule; ce voyage m'aurait élevé l'àme; j'aurais peut être eu des instants de ravissement au profit de la passion régnante. J'ai eu le malheur de voir du plus beau, la vallée d'Izcle, par exemple, du Simplon à Domo dOssola; et la route de Poligny ne me fait plus aucun plaisir. Je dis comme Imogène ' en donnant son bracelet à Jachimo : // me fut cher autrefois.

Toute la journée du 21 octobre je n'ai donc que de l'ennui en traversant des rochers et un pays désolé. L'auberge des Rousses me rappelle un mauvais quartier général de Pologne. Je vois trois ou quatre habitants tristes et grossiers; je meurs d'envie de décamper de ce beau pays. Je reprends mon passe-port au\ douaniers qui s'en étaient emparés et je me mets à côté du postillon, dans le cabriolet. Enfin, à Saint-Cergue, nous apercevons, au tra-

vers de deux rochers, une immense plaine de nuages blancs, d'un niveau un peu inférieur à noire position actuelle, sur le chemin de Saint-Cergue. Au-dessus de cette mer cotonneuse nous voyons s'élever les pics du Valais. On m'en nomme un qui a six pointes (à peu près comme le Resegon de Lecco, enLombardie), et que j'ai reconnu trois jours après en allant de Villeneuve à Saint-Maurice. La descente est rapide, on enraye ferme la diligence. Arrivés au point d'où, en tournant à droite, nous aurions pu enfin apercevoir la grande figure du mont Blanc, yions perdons le beau soleil qui, depuis Poligny, faisait la gloire de notre roule; nous descendons fOus la croûte de nuages d'une blancheur si éclatante, vue d'en haut et du côté du soleil, mi:is qui,

* Dans C'jmbeUne, de Sliïkppenrc.

Tue par-dessous, n'est que d'un gris Irislc; une liumidilé qui pénèlrc; en un mol, une triste journée d'automne.

Arrivé à l'Isola Bella le dimanche 26 octobre, et le 30 à Alexandrie, où, à ma grande satisfaclion, j'ai eu le soir même Elisa et Claudio, avec une prima donna dans le genre de madame Pasta, jeune, brusque, rude, passionnée; elle vaudrait vingt mille francs pour Louvois.

J'ai reconnu une fois de plus dans ce voyage que je fais mal tous mes marchés et que je me trompe dans la plupart de mes payements. Pour les marchés, j'y donne une extrême attention au moment même où je les fais; mais pas le plus petit degré d'attention dans les autres momenis; de manière que je me trouve ignorer les précédents et les prix les plus généralement connus, au moment de conclure.

A KàDASE , A PARIS.

Paris, le 20 norctnTjrc 1523.

Notre conversation d'hier soir, sur la musique, m'ayant amené à parler de 51. Carafa, vous avez témoigné le désir de connaître, au moins de nom, ses compositions; je suis heureux de pouvoir vous en donner la nomenclature. Vous la trouverez peut-être bien sèche, mais je la crois exacte, et les phrases ne sont guère de votre goût.

Michel-Paul Carafa est né à Naples le 17 novembre 1787. Il reçut des leçons de haute composition du célèbre Fenaroli, qui avait été le maître de Cimarosa et de Zingarelli; en 1806, il prit à Paris des leçons de Cherubini.

Il débuta par la cantate Achille e Deidamia. Paisiello, qui avait voulu entendre ce morceau, en parla avec admiration au Toi Murât, qui fit exécuter celte cantate en public. En 1815, le roi demanda à M. Carafa un opéra pour le théâtre del Fonde ; il écrivit II Vascello VOccidentc, qui eut du succès. Il y a dans le

finale un trè;-beaa mouvement en crescendo. En 1813, Rossitii n'avait encore écrit que trois ou quatre opéras célèbres.

M. Carala a compoïé treize opéras sur des paroles italienne? et trois sur dez paroles franç'îises.

La Gelosia corrella, opéra bnffa en un acte, aux Florentins, en

Gabriclla diYergy, opéra séria (I81G), joué deux ans de sui:c.

Ifigenia in Tauride, 1817. — Les choeurs sont remarquables; il y a une belle scène chantée par Nozzari, et un beau torzetto au deuxième acte.

Adèle di Lnsignano, à Milan, 1817, succès. On remarqua le finale du premier acte, et la cavatina, au premier acte: o cara rv.emoria.

Bérénice in Siria, 1818. — L'introduction est remarquable; il Y a un charmant duello : Perché mio cor, -perché, chanlé par Davide et madame Festa. On applaudit le largo du premier finale, la cavaiine de Davide, audousième acte, Fra tante angoscie,(il la grande s^c'enc Fulmine il brando mio.

W. Carafa donna en 1818, à Venise, au théâtre délia Fenico, Elisabettain Derby sliire,ossia la morte di Maria Stuarda. Celte pièce, qui eut un grand succès, commença la réputation de madame Fodor.

Dans la Gabriclla {IS\Q), on applauditle duetto entre Gabriclle et Raoul : Oh istante felice! C'est un des morceaux de musique les plus touchants que je connaisse. On applaudit également le premier finale Cedi e vanne; et dans le deuxième acte le duello de Raoul et Fayel, et la scène de mademoiselle Colbrand : Perché non chiiisi al di.

Il sagrifizio d'Jfîto (1819), alla Fenice. Tachinardi chanta admirablement dans cet opéra. On remarqua rouverture, l'introduction, la cavatina de la Morandi, le premier finale; dans le deuxième acte, le duetto de la Morandi avec la Corlesi et leurs grandes scènes.

/ due Figari (18^o), à la Scala, succès médiocre. Un terzetto entre les trois femmes, fort bien écrit, fut chaulé faux, et le public prit do l'humeur; la cavaiine de Crivelli fut trcs-ap. plaudie.

Jeanne (TAm H 821), an ihcàlre Feydeau, à Paris.

La Capricciom ed il soldiUo (l<S22), au lliéàlro de Tordinone, à Ronio; succès. Ou applaudit beaucoup le ductloeiilrc Lablache ollelénnr Mondii, le liuale du premier acte et nn morceau sans accompagnement. Lablache fut admirable dans sa scène au deuxième acte. On applaudit beaucoup aussi le terzetlo chanté par Moncllì, Lablache et Taci.

M. Carafa a écrit pour Napies Tamcrlano (1822), non encore cxcculé.

Le Solitaire, à Feydeau (1822). — Pour la musique chantée, Feydeau est de quarante ans moins en arrière que le grand Opéra.

Eufcmia di Mcssina (1823), an théâtre Argcntina, à Rome. Libreltо tiré de l'admirable tragédie du pauvre Pellico, le premier poêle tragique d'Italie, qui est en prison, pour quinze ans, dans la forteresse du Spielberg. Davide et la Pisaroni chantèrent admirablcmoul cet opéra, qui cul beaucoup de succès.

Abuffar, à Vienne (1823); grandissime succès. Mesdames Fodor et Unger, Davide, Donzelli et Lablache ont chante à ravir ; Lexécution des chœurs a été admirable.

On attend à Feydeau le Valet de chambre^.

* Compositions musicales de M. Carafa, postérieures à l'époque où cette lettre a été écrite :

Le Valet de Chambre Opéra-Comique.

h' Auberge supposée //.

hOi Belle au bois dormant Grand Opéra.

Jenny . Opéra-Comique.

Singarido.. . Id.

La Violette Id.

Masaniello Id.

Le Kozze de Lammermoor Théâtre-Italien,

Le Livre de VErmile Opéra-Comique.

Xj'Auterge d'Auray (avec llcioll) .... Id.

h' Orgie (ballet) Grand Opéra.

IjOl rrison d'Édimhouig Opéra-Comique.

La Maison du Rempart Id.

La Grande-Duchesse Id.

A KONSIEUf. LE BARON DE M , A PAHIS.

Rome, le .13 janvier 1824.

La Pisaronî est réellement une cliaiUeuse du premier ordre, peul-circ la deuxième ou la Iroisiènie du pauvre Parnasse musical, tel qu'il se trouve actuellcmenl. — Nous avons été on ne peut pas plus malheureux en spectacles. Donizclti (de Bergame, élève de Mayer), dont les Romains étaient fous il y a deux ans, et qu'ils accompagnaient chez lui, le soir de la première représentation de la Zoraïda di Granala, avec des torches et des cris d'admiration, nous a ennuyés mortellement, le 7 de ce mois, avec celte même Zo ?Y/tv/e for lifiéc de quatre morceaux nouveaux. La Pisaroni,

qui joue le rôle de l'amanl, y est admirable; le ténor Donzelli fort bon. Sa voix, cependant, ne me plaît nullement; elle est voilée, et, dans les sons bauls, ressemble à un cri. A Valle, jusqu'ici je vous ai parlé d'Argentina ; à Valle, VAgnese de Paci' est chantée par la Monbelli; c'est le chant spianaio dans toute sa pureté, mais non pas dans toute sa chaleur; je l'ai trouvée beaucoup rafraîchie depuis 1820. L'A(jnese me paraît dépourvue de chant et m'ennuie.

J'ai dîné aujourd'hui à côté de Mercadante, tout polit jeune homme d'une liguie spirituelle; il a un stiile à lui; c'est beaucoup pour un jeune homme. Tout Rome chante les airs de Teresa c Claudio ; je ne conçois pas comment Giudilta * n'a pas été sublime dans ce rùle. Mercadante, donc, qui a dîné à VAnnellino-, fait un dramma serio, Gli amici di Siracusa, pour le 50 janvier.

Si l'on ne remet pas la Donna del hujo, ou autre opéra de Rossini, nous sommes flambés. L'année dernière, la Pisaroni et

* Madame Past.a.

* Reslauiaiit de Rome.

Davide, le ténor, plaisaient lellcment qu'on les rappelait cinq on six fois sur la scène après leurs airs. Hier on a rappelé la Pisaroui doux fois après chacun de ses morceaux. C'est une superbe voix de conlralio qui exécute les plus grandes difficullés avec facilité, et qui, de temps à autre, se met ccuime en colcre et alors emporte pièce.

Donizelli est un grand ei beau jeune homme froid , sans aucune espèce de talent; il me semble qu'on Tapplandit, il y a deux ans, pour faire dépit à la princesse Paolina, q \i protégeait le jeune Pacini. Scmiramide a eu le plus grand succès à Naples. La

Molinara, siiflée à Florence à cause des acteurs, a été remplacée par VIngmmo felice. — A Jlilan ou est malade ; d'ailleurs, vous le saurez mieux que moi, on craint une pendaison, celle du comte Confalonieri, ce qui jette du noir.

Le temps est incroyable de beauté; pas un nuage, et gelée d'un demi-degré toutes les nuits. J'ai fait des amis à foison ; je me suis tellement fatigué avec deux amis, aujourd'hui, à la villa Borglièse et au Pincio, dans une promenade de cinq heures et demie, que je me couche au lieu d'aller au raout de 31. l'ambassadeur d'Autriche.

Madame Dodwell, née conlessina Giraud, nièce de l'auteur de VAjo neir imbaraizo, est, pour moi, la perfection du joli. — Je n'ai pas écrit huit lettres depuis deux mois, je marche jusqu'à extinction de chaleur naturelle. — Nous avons tous les journaux chez Cracas.

Ce qui m'a fait le plus de plaisir en musique, c'est l'opéra de Théinistocle, à Livourne, par Tachinardi et la Pisaroni, vers le 10 novembre. En peinture, ce sont les fresques du Dominiquin, à San Andréa délia Valle, que j'avais mal vues en 1817. Saint-Pierre m'a paru petit ; j'y avais trop pensé depuis sept ans ; le Colisée à peu près de même. La nouvelle galerie que Pie VII a ajoutée au musée Pio Clementino en fait le plus beau musée du monde.

Hier l'on a affiché la liste des condamnes pendant les trois derniers mois de 1823; j'y ai remarqué plusieurs homicides à trois ans de galère. Aussi, hier soir, un beau jeune homme a eu le cou à peu près littéralement coupe par un boucher, son rival

auprès d'une jolie ostessa (cabarelière), près Monte Cavallo.- Mais voici le grave qui arrive, je (inis ma lettre.

Je suis en ue peut pas mieux reçu de M. l'ambassadeur de France. — Ce que j'ai vu de plus curieux dans le genre moral, c'est le jeune Français voyageani en Italie ; cela passe toutes les théories possibles. Ils viennent pour mourir de plaisir, et ils meurent d'ennui ; ils ne disent pas quatre paroles d'italien en un jour, et jugent les Italiens, etc., etc.; c'est à mourir de rire; ajoutez à tout cela rcnihousiasme de commande pour Rome; c'est drôle.

Les journées les plus agréables de mon voyage, c'est trois jours aux îles Borromées et la traversée de Gènes à Livournc; les journées pénibles, Rome avec sirocco et la boue puante, vers le 15 décembre. — Présentez mes devoirs à l'aimable Giuditta et à toute sa famille; amitiés à Colomb et à Maisonnette.

Chauvin.

A ilOKSIEUr. LE CAHON DE M..., A PARIS.

Paris (minuit), samedi 26 avril 1824.

Je désire, mon cher ami, que vous trouviez le temps de passer chez Lad...; ce sera une nouvelle obligeance de votre part.

L'Académie française vient de lancer un manifeste contre le romantisme ; j'aurais désiré qu'il fût moins bête ; mais enfin, tel qu'il est, tous ies journaux le répètent. Je m'attache à cette dernière circonstance. Pour un libraire tel que L..., voilà une qualion palpitante de l'intérêt du moment; d'autant plus que ledit L... a fait une espèce de fortune par Schiller ei Shakspeare. Fort de ces grandes raisons et de mille autres, que l'art que vous avez de trai-

ter avec ces £ens-là vous suggérera, je voudrais que vous entrassiez chez l<;dit L... avec l'air grave et pouilaut

sans gciie d'un homme à argent. Voici la base de votre discours :

« Monsieur, je viens vors proposer une réponse au manifeste de M. Auger contre le romantisme. Tout Paris [larle de laltaque faite par TAcadéniie française; mon ami, M. de Stendhal, l'auteur de la Vie de Rossini et de [iacine et ShaLspeare, que bien vous connaissez, fait une réponse à M. Auger; cette réponse peut vous être livrée dans trois jours; elle aura de deux à quatre feuilles. Je vous en demande trois cents francs, bien entendu poui une première édition, qui u'esccdera pas cinq cents exemplaires. »

Sauf à se réduire à deux cents francs pour mille, ou à cent francs, ou à rien, llier j'ai envoyé au copiste la fin de cette brochure. Je viens de faire une préface qui en fait une réponse au manifeste de M. Auger.

Il faudrait voir L... le plus tôt que vous pourrez. J'écris au Diable boiteux pour le prier d'annoncer ma réponse.

Je comptais vous trouver ce soir au café ; j'y ai mangé le petit enfant de onze heures et quart à onze heures trois quarts.

Quand nous verrons-nous? Demain, je vais revoir la Mombelli.

Cn. DE Saupiquet.

XGVI

A ÎIO.XSIECB..., A LO>DDES.

Paris, le 50 avril I8':i.

Jusqu'ici les Français n'ont pas eu d'historien qu'ils puissent comparer à llunie et à Rapin-Thoyras. L'Histoire de France de Velly, Villaret et Garnier est uae compilation ridicule, exécutée pour des libraires et mutilée par la censure méticuleuse du règne de Louis XV. Des trois auteurs que nous venons de nommer, le premier était prêtre et aspirait à obtenir du roi une abbaye, pour récompense de sou travail. Voilà à peu près la coudi-

LETTRIiS A SES AMIS. £ui

lion la plus ridicule dans laquelle puisse se placer un historien de France. Les deux aulres, Viilaret et Garnier, vou laient aussi faire fortune par les faveurs do l'aulorilé.

Depuis dix ans, la France, qui avait vu sa presse enchaînée sous le dcspolisme de la gloire, jouit d'une demi-liberté; miis il ne s'est présenté jusqu'à ce moment aucun homme de génie, ni même de talent, pour tirer parti de linipuissance de la censure à l'égard de l'histoire,

M. de Sismondi est lourd, diffus, ennuyeux dans son Histoire des Français. Il ne sait pas enchaîner les faits, il pousse la négligence jusqu'à écrire le môme nom d'honnne ou de ville avec une orthographe différente dans deux pages successives de son histoire.

On annonce une Histoire de Bretagne, par M. le comte Daru, ancien ministre de Napoléon, et auteur de l'estimable Histoire de Venise. M. Uarn donnera successivement l'histoire de toutes les

provinces de la France actuelle, jusqu'à l'époque de leur réunion au royaume de France.

En attendant cette publication, un homme qui veut lire aujourd'hui l'histoire de France ne sait où la prendre. L'ordre social se reconstruit dans ce pays, en 1821. Chacun des deux partis propose un plan de gouvernement et cherche à prouver qu'au douzième siècle la France était soumise à un système de gouvernement fort ressemblant à celui qu'il propose. Il suit de cette circonstance politique, que jamais, à Paris, une Histoire de France n'a été autant désirée que dans ce moment.

De là le succès des anciennes chroniques et des Mémoire? publiés sous ce titre :

Collection des chro7iiques nationales françaises.

Chroniques de Froissart. (Elles se composeront de quinze volumes, dont deux viennent de paraître) Cette collection est publiée par MM. Guizot, Buchon elPeiilot.

Le dernier de ces écrivains joint beaucoup d'ignorance à une grande opinion de son mérite. Sous prétexte de donner des éclaircissements aux Mémoires qu'il réim])rime, il publie une véritable Histoire de France. Celte histoire est pitoyable.

M. Cuizot, ancien conseiller dÉi;.l ^ousleiniui (itc dcM. Ue-

cazes, se croit du génie cl n'a que de l'esprit. Il trouve au-dessous de lui la lâche de publier des Mémoires; c'est sa femme, fort connue autrefois sous le nom de Pauline de Bleulan, qui prend soin des nombreuses traductions et publications qui portent le nom de son mari. Elle s'en acquitte fort bien, et je conseille à tout

amateur d'histoire de se procurer les Mémoires publiés par M. Guizot.

M. Buchon, homme d'esprit, a parcouru l'Angleterre, l'Ecosse, rAllomagne, la France, tous les pays, en un mot, où Froissart vécut.

Les deux premiers volumes de cet auteur amusant, qu'il publie en ce moment, présenicnt souvent, et avec une naïveté particulière à la langue et au caractère des Français durant le moyen âge, des scènes qui semblent extraites de quelque bon roman de Walter Scott.

De tous les écrivains qui, au quatorzième siècle (de 1508 à 4400), modelèrent la prose de la nouvelle langue française, le plus piquant est, sans contredit, Froissart, chanoine, amant et poêle. Chacun des amis de Froissart prend tour à tour place dans ses récits et contribue à leur donner Tinlérêt du roman. Les Chroniques de Froissart ont presque autant de rapport à l'Angleterre qu'à la France, et c'est ce qui a porté l'éditeur, M. Buchon, à voyager eu Angleterre; son travail est fait avec soin et esprit.

Une grande difficulté arrêtait autrefois les Français eux-mêmes dans la lecture de Froissart; c'était l'orthographe singulière et les mots anciens ou hors d'usage. M. Buchon a su aplanir cette difficulté; son Froissart est parfaitement intelligible, même pour des étrangers. Quand un mot est suranné ou peu intelligible, sans supprimer le mot ancien, l'éditeur de Froissart le fait suivre, entre deux parenthèses, par le mot actuel, qui est la traduction de l'ancien et qui a pris sa place. Pour rendre la lecture de son livre facile aux étrangers et en particulier aux Anglais, M. Buchon a donné aux mots employés par Froissart l'orlhographe

actuelle, mais il n'a jamais supprimé ou changé aucun de ces mots.

Parmi les morceaux les plus amusants de Froissart, je cite-

rais, dans le deuxième volume, qui paraît en ce moment, le siège de Calais par Edouard 111 et le dévouement d'Eustache de Saint- Pierre et des auircs bourgeois de celte viile. Dans ce récit, le sublime du caractère s'allie à la simplicité, à la naïveté des paroles, ou est attendri ; et voilà, pour le dire en passant, un des caractères les plus marquants des anciens Mémoires sur l'histoire de France.

Vaffeclalion n'a paru qu'au dix-septième siècle. Il y avait encore beaucoup de naïveté à la cour de Henri IV; cette aimable qualité des Français ne fut tout à fait anéantie que par le règne de Louis XIV. A compter de François V, c'est la cour qui a refondu, recréé, pour ainsi dire, la langue et les mœurs des Français. On trouvera dans Froissart une nation toute différente de celle qui, depuis Louis XIV, joue un si grand rôle en Europe par ses guerres et par sa littérature. Les personnes mêmes à qui cette littérature n'a pas le don de plaire trouveront du plaisir aux récits de Froissart; ilsont, jele répète, Vdnaïveté qa\, depuis, a trop souvent manqué à des écrivains énervés par le désir d'entrer un jour à V Académie française. Cette Académie célèbre fut, dans les mains de Louis XIV, une loi contre la liberté de la presse. Jusqu'à Voltaire et Ilelvétius, dans leurs plus grandes hardiesses, les écrivains français ont toujours songé à ne pas se fermer les portes de cette Académie.

Némûires du duc de Motitpensier, deuxième fils du duc d'Orléans; un volume in-8°.

Ce jeune prince, mort en Angleterre, repose à Westminster, dans la chapelle de Uenri Vil. Il avait ce qu'on appellerait aujourd'hui des sentiments libéraux; c'était un élève de madame de Gcidis. Il écrit bien, comme son institutrice. Ses Mémoires n'ont aucun intérêt politique; ils dépeignent les sensations d'un jeune prisonnier. Je ne m'étendrai pas davantage sur ces Blénioircs qui probablement seront bientôt traduits en anglais.

Amusements philologiques, de M. Peignot; deux volumes.

Cet ouvrage se compose d'une quantité de choses curieuses. L'auteur prouve que la poudre à canon, la boussole et l'impri- Biçrie «'ont pas clé iuvcntccs par les gens auxquels nous en fai-

Eons honneur comniiincmenl. Ces grandes découvcrlcs furent apportées de la Chine, i)robahIenient par des voyageurs véniliens qui, par TÉgyple, avaient pénétré dans les hidcs. Le iivie de M. Peignot est fait avec conscience, mais il ne dit rien de ce qui peut déplaire aux jésuites, qui, dans ce moment, sont les nijires de la France.

A KADAJIE

Paris (mardi soir), IS mai IS24*.

Que la prudence est une triste chose, ou du moins qu'elle me rend trib^te! J'étais le plus heureux des hommes, ou du moins mon cœur ballait avec une exlième émotion ce matin en allant chez vous, et celte émotion était douce. J'ai passé la soirée et presque la journée avec vous, mais avec une telle apparence d'indifférence qu'il faut que je fasse un effort pour me persuader qu'il

peut en ôLie autrement. Je regrette, pour la première fois depuis dix ans, d'avoir oublié les usages français.

Comment pourrai-je vous voir? Quand sera-t-il convenable que je me présente de nouveau chez vous? Je n'y suis pas allé hier, parce que avant-hier un domestique m'avait vu demander à la portière si vous y étiez. Êtes-vous contente de ma prudence? Ai-je eu l'air assez indifférent? J'en suis en colère contre moi-même. Indiquez-moi, de grâce, par la poste les moments précis où je pourrai vous trouver seule. Je suis bien loin maintenant d'éviter ces moments, et je désespère de les voir arriver, à la quantité de visites que vous recevez.

Un petit signe à la fenêtre du boudoir où vous étiez ce malin;

* Le brouillon de celte leUfC était griffonne sur le verso de la feuille conleiiaul le iiroj(!l de [iréface de la deuxième jiailie de Kacine et Shak" s^jcare. (Pi. C.)

par exemple : une persiemic à moitié fermée, ou la jalousie à demi descendue, me dirait, que je puis monter.

Si je ne vois pas ce signe de solitude, je ne frappe pas à la porte et repasse un quart d'heure après.

Faut-il donc que vous partiez sans que je vous voie?

XGVIII

k MONSIEUR S S , A LONDRES,

Paris, le 15 juin 1824.

Lorsque l'on détourne la vue des résultats sérieux de la Révolution, un des spectacles qui frappent d'abord l'imagination, c'est l'état actuel de la société en France. J'ai passé ma première jeunesse avec des grands seigneurs qui étaient aimables : ce sont aujourd'liui de vieux iillra méchants. J'ai cru d'abord que leur humeur chagrine était un triste effet de l'âge; je me suis rappioché de leurs enfants, qui doivent hériter de grands biens, de beaux titres, enfin de la plupart des avantages que les hommes, réunis en société, puissent conférer à quelques-uns d'entre eux ; je les ai trouvés jouissant d'un plus grand fond de tristesse encore que leurs parents.

Je ne suis point de ces philosophes qui, lorsqu'il fait une grande pluie le soir d'un jour étouffant du mois de juin, s'affligent de la pluie, parce qu'elle fait du mal aux biens de la terre, et, par exemple, à la floraison des vignes. La pluie, ce soir-là, me semble charmante, parce qu'elle détend les nerfs, rafraîchit l'air, et, enfin, me donne du bonheur. Je quitterai peut-être le monde demain; je ne boirai pas de ce vin dont la lleurendjaume les collines de la Côle-dOr. Tous les philosophes du dix-huitième siècle m'ont prouvé que le grand seigneur est une chose fort immorale, fort nuisible, etc. A quoi je réponds que j'aime de passion \m grand seigneur bien élevé et gai, tels que ceux que je trouvai dans ma laiiiiiie lorit^ue j'appieuaiâ à lire. La so-

ciélé, vcuYC de ces cires gais, charmanls, aimables, ne prenant rien au tragique, me semble presque l'année dépouillée de son printemps. Biais, me dit la sagesse, c'étaient des êtres immoraux cl, sans le savoir, produisant du mallieur. Ma belle sagesse, lui réponds-jc, je ne suis pas roi, je ne suis pas chef de peuple, législateur, etc. ; je suis un petit citoyen fort obscur, fort peu fait pour

influer sur les autres; je cherche le plaisir tous les jours, le bouheur quand je puis; j'aime la société et je suis affligé de l'clat de marasme et d'irritation oii elle se trouve.

K'est-il pas bien triste pour moi qui n'ai qu'une journée à passer au salon, de le trouver justement occupé par les maçons qui le reblancbissent, par les peintres qui me fout fuir avec l'insupportable odeur de leur vernis, enfin, par les menuisiers, les plus bruyants de tous, qui remettent des chevilles au parquet à grands coups de marteau. Tous ces messieurs me jurent que sans leurs travaux le salon tomberait. — Ilélas ! messieurs, que ne m'a-t-il été donné d'habiter le salon la veille du jour où vous y êtes entres !

Paris, le IG jiiiu 1824

Madame ,

Les hasards d'une petite succession ayant fait tomber en vos mains quelques lettres qui expliquent les circonstances singulières de ce qui s'est passé, entre des personnes de la plus haute distinction, pendant quelques semaines, vous m'avez chargé de tirer de ces lettres le récit d'un amour assez singuher. J'étais l'ami du noble don Carlos, un des héros de celle histoire. Les suites de ce que nous appelons le perfectionnement de la société, qui, à mes yeux, en annonce la décrépitude, rend maintenant ijupossible Tamour passionné, s'il n'est aidé par un peu

d'art et de fausseté. 11 est arrivé que les diverses phases de cet amour passionné, dont le récit louche les âaics faites pour ai mer, se sont rencontrées entre deux hommes distingués et une femme de la plus rare beauté, avec lesquels le hasard et la société nous ont fait vivre. Cet amour leur a fait quitter la vie. Vous voulez que

je leur élève un monument, en racontant, sans le plus léger ornement, ce qu'ils furent et ce qu'ils sentirent. Vous étiez faite pour les comprendre.

Le public aimera-t-il leurs existences? Je me suis donné beau coup de peine pour que leurs noms véritables ne soient poin" exposés aux plaisanteries grossières des âmes vulgaires.

Vous avez employé, madame, cet esprit si distingué, qui faii le charme de vos amis, à construire le récit de cette histoire. Aurous-»ous réussi ? Je serai heureux, puisque je vous ai obéi.

Sl£M)UAL.

i jiù:)jsiedi; le eaug:,' de m...., a paris.

Paris, juillet 1824.

Mon cher ami, je n'ai pas pu profiter hier soir de votre obligeance à me garder une place au parterre, notre pique-nique n'ayant fini qu'à huit heures.

C... est d'avis que, comme on ne lit plus que les journaux, un honnête homme peut écrire dans un journal'; cela me convient donc.

Je me chargerais volontiers :

1" De l'opéra bufla.

2» De l'annonce des estampes cl tableaux qui paraissent dans le cours de l'année.

5" Je donnerais chaque mois, si l'on veut, un article sur les

* Voir quelques feuilletons du Journal de Paris, de 1824, signés M. et d'autres fois A. (R. G}

meilleurs ouvrages qui, dans le mois, ont paru en Ilalie. Idem, pour les meilleurs ouvrages qui oiU paru en Angleterre.

Cela lienilrait nos badauds au courant de ces deux littératures. Comme je lis les Revues anglaises chez Galignany, el que S... m'explique les masques, je puis être au courant.

4° S'il n'y a personne pour rendre compte de Veaposition au Âouvre, j'en rendrais compte, en mentant un peu, pour ménager la gloire nationale.

Quel est le degré d'absurdité el de mensonge exigé par le rédacteur en chef? C"esl là la question. Comme ou finit toujours par être connu, s'il faut être ridicule et mentir trop fort, je n'en suis pas. Du reste, si l'honneur est sauf, je promets exactitude et je laisserai, tant qu'on voudra, muiUer mes articles par le rédacteur en chef, grand juge de la partie des convenances et des amours-propres à ménager.

S'il y avait un ihéàlre vacant, je le prendrais avec plaisir; mais jusqu'à quel point me permeltra-t-on de prêcher la doctrine de la brochure Racine et Shakspeare?

En un mol, soyez mon ambassadeur auprès de Maisonnette; je me moque des honoraires, mais non pas de l'honneur.

Je voudrais être entièremenl cl absolument connu sous le nom de ;

Roger.

rnojET DE cir.ccLAinE a messieurs les membres de l'acadéjue

FRANÇAISE

Paris, le 1824.

Monsieur,

J'ai le projet un peu hardi, peut-être, de solliciter voire voix

pour être admis à l'Académie française. Je compte prendre

celle liberté vers l'an 1845. A celle époque j'aurai soixante

ans, rAcndémie ne comptera probablement plus parmi ses membres plusieurs hom.mes fort bonnêtes, fort estimables, fort aimubles, mais qui, peut-être à tort, ne me semblent pas des juges littéraires.

Un médecin qui a de l'expérience fait une monographie de la ficvre. Vers la fin d'une jeunesse fort agitée un oisif a essaye de faire une monographie de celte maladie que tout le monde prétend avoir eue et qu'on appelle l'amour. On dit que les premières pages sont obscures. L'auteur serait heureux si l'homme supérieur, qu'il scnnilalise peut-être, pouvait arriver jusqu'aux dernières pages de l'amour et se dire : Après l'admission de MM. tel, tel, tel, je donnerai ma voix à celui-ci.

Il est avec resuect,

Auteur de la Vie de Rossini.

A KOSSlEUr. LE DARON DE M , A llOXFLEia.

Pans, ie 15 oclùLre 1824.

J'aime mieux, cher ami, ce que vous me dites du caractère gai que si vous m'appreniez (jue vous avez trouvé auprès du grand crucifix, à un quart de lieue au levant de Ilondcur, deux billets de mille francs. Voilà un mariage qui s'annonce bien.

Je vous trace ces lignes mourant de faim et sortant du lit, où l'on vient de m'apporter voire épîlre ; je vous ferai une longue lettre un aulre jour.

Tout le monde en veut à M. de Viilèle; pour moi, je l'aime comme bon financier et anlillusse. On dit qu'il va êlre fait duc;

gare pour la popularité de Charles X. S vient de lancer

une pliilippique contre ledit Villcle. — Le clergé paraît s'être fort barbouillé par son indigne procédé envers le fou roi, son bienfaiteur; les prêtres voulaient que sou corps allât à ÎXolrc-Dame, connue ce pauvre Uenri IV.

o ŒUvnES i'ûstiiijies de ste.nuhal

Hier, soirée fort gaie clicz GiudiUa; mais ce matin, après la rcpc-tilion de la Nina, elle retourne au Point du Jour. — Albert avait l'air tout à fait amoureux et par trop triste. — La voisine du se-cond est peu pazaa per amore, pour un uoble marchese, abseot avec congé.

Scbnetz est décidément le premier de l'exposition ; son petit Sixte V et la Femme du brigand le mctlcut au premier ranir, à mes yeux. M. D lui préfère un demi-talent, Léopold Robert. — Gros vient d'avoir quarante-quatre mille francs pour peindre tout

le dôme de Sainte-Geneviève; on assure que d'en bas on ne distingue rien. — Horace Vernet vient d'avoir cinquante miUe francs pour le portrait de S. M. Charles X fait en six jours.

Adieu ; quand revenez-vous?

ClIOPPIN d'ORiNOCVILLE.

cm

Ji. MONSIEUn LE RÉDACTEUR DU GLOBE, A PAIUS.

Paris, le 50 novembre 1824.

Le plus grand poète tragique de l'Italie, Theureux imitateur de Racine, Silvio Pellico vient de sortir » de la prison d'État du Spielberg où il était détenu depuis plusieurs années. Voici quelques faits sur cet homme aimable. Silvio Pellico naquit en Piémont vers l'an 1793. En ce pays, la société ne parle que piémontais. Parler à Turin l'italien de Toscane passerait pour une pédanterie insupportable, et je crois que les Piémonlais connaissent mieux la langue française que celle qu'on parle à Rome et à Florence. Écrire en italien, pour un poêle né eu Piémont,

' Erreur partagée alors par ses nombreux amis. Silvio Pellico sortit du Spielberg seulement le 1" août 1830, et il ne recouvra entièrement sa libcriô que le 16 septembre suivant, eu (][uiltant Kovorre pour se rendre â Turin. (R, G.)

c'est presque se servir d'une langue étrangère, d'autant plus difficile à parler correctement que cette langue emploie presque les mêmes mots que celle dont on se sert chaque jour, tout en leur donnant un sens diflerent. Florence, Sienne et Rome sont,

dans le fait, les seules villes d'Italie où l'on parle italien. La plupart des littérateurs lombards qui écrivent en italien ne peuvent se défendre d'une sorte d'afleclation; on sent qu'à chaque page ils sont obliges d'avoir recours à leur dictionnaire. Le grand mérite de Silvio Pellico est d'écrire en italien avec les sentiments profonds et tendres d'un Lombard, mais avec tout le naturel d'un habitant de Rome ou de Sienne.

La Francesca da Rimini est, je crois, le seul ouvi'age de ce grand poète qui soit traduit en français. Il y a quelques mois que j'ai vu donner cette tragédie à Bologne cinq fois de suite; c'est un succès que n'ont pu atteindre les tragédies d'Alfieri. Pellico a su peindre l'amour italien de la manière la plus vraie, la plus touchante, et en vers dignes de Racine. Je n'ai jamais vu Eufemio di Mcssina, autre tragédie du même auteur. Avant que cet homme aimable lut mis en prison, j'ai vu les manuscrits de dix tragédies nouvelles.

Pendant son séjour au Spielberg, M. Pellico a composé de petits poèmes, dans le genre de la Parisina de lord Byron, sur des anecdotes tragiques de l'histoire du moyen âge en Italie.

Je crois M. Pellico fort pauvre; son procès l'aura ruiné, et, d'ailleurs, il n'a jamais été riche. Je sais qu'on pense à Londres à publier ses tragédies par souscription. Je voudrais que beaucoup de Français connussent l'existence de ces tragédies, les plus remarquables que Fltahe ait produites depuis zVifieri.

Silvio Pellico est l'homme du caractère le plus doux et le plus tranquille; toute l'activité de son âme s'est réfugiée dans la poésie. Placé avant sa détention auprès d'un noble italien comme percepteur de ses enfants, sa conversation, pleine de grâces et de

mélancolie, avait tellement caplivé son patron, qu'on ne lui laissait pas une heure par jour à consacrer à sa chère poésie. Pellico fut toujours d'une santé très faible. Je lui ai entendu dire longtemps avant son procès : Le plus beau jour de ma vie sera celui de ma moit, Co propos était tou-

Chant dans la bouche de rhomme le plus simple et le plus nalurol qui fûl jamais.

IXSÉr.ER DASS UN PAUVRE WOUNAL MOURANT DE FAIM, FAUTE d'iOLCS

Londres, le 14 décembre 182i.

Monsieur,

De tout temps il y a eu des coteries litte'raires. Je pense qiio du temps de Voltaire et de d'Alembert, son premier ministre, il n'était pas trop prudent d'imprimer à Paris, sans adresser un petit coup d'encensoir au patriarche de Ferney. Vous vous souvenez des épithètes peu polies décernées par Voltaire à M. Larcher, le traducteur d'Hérodote. De nos jours, il faut tenir au Constitutionnel, ou, au moins, aux Bo/înes lettres^. Comme j'ai l'audace condamnable de ne tenir à rien qu'à mes opinions, j'ai grand'peur de ne trouver aucun journal qui veuille insérer la présente.

Je voudrais vous faire connaître une coterie littéraire anglaise. Dans ce pays-ci, où l'on prend tout au sérieux, cette coterie, fort inconnue en France, je suppose, mais fort redoutée à Londres et à Edimbourg, parvient à faire siffler les écrivains qui se montrent rebelles et qui refusent de se ranger sous sa bannière.

On dit assez généralement à Londres que MM. Croker, Gifford, rédacteur en chef du Qui.rterly-Ueview, Southey, poêle lauréat, et, avant sa conversion, poêle j.icobin, se sont réunis, et, depuis sept à huit ans, metient à exécution, aux dépens de tous les Anglais qui, pour chercher à se désennuyer, lisent de temps à autre la fameuse maxime :

a Nul n'aura de l'esprit Lors nous et nos amis. »

* Société littéraire, composée des écrivains les plus dévoués au gouvernement de la Rcslauralion. {R. G.)

LETTBES A SES AMIS. î"^

Les gens d'esprit qui ne sont pas les amis de MM. Crokcr. (iir. Ford, Soutliey, Waltcr ScoU, etc., sont déclarés bêles, pédants, ennuyeux, grossiers, indccenlset même, do temps à autre, sens dangereux et qu'il est à propos de surveiller. Si vous vouiei. monsieur, vous donner la peine d'ouvrir le Qiiarterhj-PiCviev/. qui est le grand instrument, la grande maeliinc de guerre de la coterie, vous y trouverez la preuve de ce que dessus.

faiis, le 1S21

Je serais heureux, madame, de pouvoir vous donner quelques renseignements pour l'ouvrage que vous préparez sur lord Byron. Il est vrai que j'ai passé plusieurs mois dans la société de ce grand poêle; mais, en vériié, parler de lui n'est pas cliose facile : je n'ai vu lord Byron dans aucun de ces moments décisifs qui révèlent tout un caractère; ce que je sais sur cet homme singulier n'est que le souvenir de ce que j'ai senti en sa présence. Comment rendre compte d'un souvenir sans parler de soi, et comment oser parler de soi après avoir nommé lord Byron ?

Ce fut pendant l'automne de 181 G que je le rencontrai au théâtre delà Scala, à Milan, dans la loge de M. Louis de B.... Je fus frappé des yeux de lord Byron au moment où il écoutait un sestetto d'un opéra de Mayer, intitulé Elena. Je n'ai vu de ma vie rien de plus beau ni de plus expressif. Encore aujourd'hui, si je viens à penser à l'expression qu'un grand peintre devrait donner au génie, cette tête sublime reparaît tout à coup devant moi. J'eus un instant d'enthousiasme, et, oubliant la juste répugnance que tout homme un peu fier doit avoir à se faire présenter à un pair d'Angleterre, je priai M. de B... de m'introduire à lord Byron,

* L'auteur de l'ouvrage nyant pour titre Lord Byron.

Je me trouvai le Icn leinaiii à dîner chez M. de B..., avec lui, Cl le célèbre Monli, l'immorlel auteur de la BasvigJiana. Ou parla poésie; on en vint à demander quels élaient les douze plus beaux vers faits depuis un siècle en français, eu italien, eu anglais. Les Italiens présents s'accordèrent à désigner les douze premiers vers de la Maschcronima^, de Menti, comme ce que Ton avait fait de plus beau, dans leur langue, depuis cent ans. Monii voulut bien nous les réciter. Je regardai lord Byron, il fut ravi. La nuance de hauteur, ou pluiôt l'air d'un homme qui se trouve avoir à repousser une imporlunite', qui déparait un peu sa belle figure, disparut tout à coup pour faire place à Texpression du bonheur. Le premier chant de la Mascltеroniana, que Monli récita presque en entier, vaincu par les acclamations des auditeurs, causa la plus vive sensation à l'auteur de Childe Harold. Je n'oublierai jamais l'expression divine de ses traits; c'était l'air serein de la puissance et du génie, et, suivant moi, lord Byron n'avait, en ce moment, aucune affectation à se reprocher.

On compara les systèmes tragiques d'Alfieri et de Schiller. Le poète anglais dit qu'il était fort ridicule que, dans le Philippe II d'Alfieri, don Carlos se trouvât sans difficulté, ei dès la première scène, en tête à tête avec l'épouse du soupçonneux Philippe. Monli, si heureux dans la pratique de la poésie, présenta des arguments tellement singuliers sur la théorie, que lord Byron se penchant vers son voisin, dit, en parlant de Monli : Ile Imoivs not how heis apoet^.

Je passai presque toutes les soirées, à partir de ce jour, avec lord Byron. Toutes les fois que cet homme singulier était monté et parlait d'enthousiasme, ses senlimenls étaient nobles, grands, généreux, en un mot au niveau de son génie. Mais dans les moments prosaïques de la vie, les senlimenls du pocîe me semblaient aussi fort ordinaires. Il y avait beaucoup de petite vanité, une crainte continuelle et puérile de paraîlre ridicule, et quelquefois, si je l'ose dire, de celle hypocrisie que les Anglais

• Pocme sur Bonnparic, composé en 1801, à l'occasion de la mort du célèbre géomètre Lorcnzo Mnsclicroni. (H. B.) ' Il ne sait pas comment il est poêle.

appellent cant. Il me scmblail que lord Byron était toujours prêt à entrer en compromis avec un préjugé pour en obtenir une louange .

Une chose qui frappait surtout les Italiens, c'est qu'il était facile de voir que ce grand poète s'estimait beaucoup plus comme un descendant de ces Byron de Normandie qui suivirent Guillaume lors de la conquête de l'Angleterre, que comme l'auteur de Parisina et de Lara. J'eus le bonheur d'exciter sa curiosité, en lui donnant des déiails personnels sur Napoléon et sur la

retraite de Moscou, qui, en 181G, n'étaient pas encore un Heu commun. Ce genre de mérite me valut plusieurs promenades tête à tête dans l'immense et solitaire foyer de la Scala. Le grand homme apparaissait une demi-heure chaque soir, et alors c'était la plus belle conversation que j'aie rencontrée de ma vie ; un volcan didées neuves et de sentiments généreux, tellement mêlés ensemble qu'on croyait goûter ces sentiments pour la première fois. Le reste de la soirée, le grand homme était tellement Anglais et lord, que je ne pus jamais me résoudre à accepter l'invitation d'aller dîner avec lui , qu'il renouvelait de temps en temps. Il composait alors Childe Harold; tous les matins il écrivait cent vers, qu'il réduisait le soir à vingt ou trente. Entre ces deux travaux il avait besoin de repos, et il trouvait celte distraction nécessaire en bavardant, après dîner, les coudes sur la table, et, disait-on, avec le naturel le plus aimable.

Je remarquai que, dans ses moments de génie, lord Byron admirait Napoléon, comme Napoléon lui-même admirait Corneille. Dans les moments ordinaires où lord Byron se croyait un grand seigneur, il cherchait à donner des ridicules à l'exilé de Sainte-Hélène. 11 y avait de l'envie, chez lord Byron, pour la partie brillante du caractère de Napoléon; ses mots sublimes le vexaient ; nous lui donnions de l'humeur en rappelant la fameuse allocution adressée à l'armée d'Egypte : « Soldats, songez que du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplent ! * Lord Byron cîlt [lardonné plus facilement à Napoléon s'il eût eu l'apparence un peu plate de Washington. Ce qu'il y avait de plaisant, c'est que ce n'était point du tout la partie despotique du Cf^ur do Napoléon qui heurtait le pair anglais.

Un soir, comme lord Byron me faisait l'honneur de se promener avec moi dans le foyer de la Scala, on vint Taveriir qne rofficicr autrichien de garde au ihéàlre venait de faire arrêter son secrclaire. M. Polidori, médecin qui était auprès de lui. La figure de lord Byron prit sur-le-champ une ressemblance frappante avec celle de Napoléon lorsqu'il était en colère. Sept ou huit personnes l'accompagnèrent au corps de garde ; il y fut magnifique d'mdignation continue et d'énergie, pendant une heure que dura la colère vulgaire de Tofficier de garde. Au retour, dans la loge de M. de B..., on se mit à faire Félogc des principes aristocratiques qui, d'ordinaire, étaient fort du goût (le milordBjTon. Il fut sensible à la plaisanterie, et sortit de la joge furieux, mais sans s'être jamais écarté du ton d'une politesse parfaite. Le lendemain,, le secrétaire fut oblige de quitter Milan.

M. de B... m'engagea peu après à conduire lord Byron au musée de Bréra ; j'admirai la profondeur de sentiment avec laquelle ce grand poète comprenait les peintres les plus opposés : Raphaël, ieGuerchin, Luini, le Titien, etc. VAgar renvoyéepar Abraham, du Guerchin, l'éleclrisa ; de ce moment l'admiration nous rendit tous muets ; il improvisa une heure, et mieux, suivant moi, que madame de Staël.

Ce qui me frappait le plus chez cet homme singulier, surtout quand il disait dumal de Napoléon, c'est qu'il n'avait, selon moi du moins, aucune véritable expérience des hommes : son orgueil, sou rang, sa gloire, l'avaient empêché de traiter jamais d'égal à égal avec eux. Sa hauteur et sa méfiance les avaient toujours tenus à une trop grande distance pour qu'il pût les observer ; il était trop accoutumé à ne pas entreprendre ce qu'il ne pouvait pas emporter de haute lutte. En revanche, ou admirait une foule

d'idées fines et justes si l'on venait à parler des femmes qu'il connaissait, parce qu'il avait eu besoin de leur plaire et de les tromper. 11 plaignait les femmes anglaises, celles de Genève, de Neufchàlel, etc. U manquait au génie de lord Byron de s'être trouvé dans la nécessité de négocier et de discuter avec des égaux. Je suis convaincu qu'à son retour de Grèce ses talents eussent paru tout à coup grandis de moitié. En cherchant à

mellrela paix entre Mavrocordalo etColocotroni. il eût acquis des connaissances positives sur le cœur humain. Peul-ôlre alors lord Cyron cûi-il pu s'élever à la hauteur de la vraie tragédie.

Il aurait eu moins de moments de misanthropie; i! n'eût pas cru toujours que tout ce qui l'environnait s'occupait de lui, et s'en occupait pour faire de l'envie ou chercher à le trOHiper. Le fond de misanthropie de ce grand homme avait été aigri par la sociclé anglaise. Ses amis ohservaient que plus il vivait avec des Italiens, plus il devenait heureux et bon. Si l'on met l'humeur noire à la place des accès de colère puérile. Ton trouvera que le caractère de lord Byron avait les rapports les pins frappants avec celui de Voltaire.

Mais je m'arrête, pour ne pas faire une dissertation. Je vous demande pardon, madame, de ces considérations générales, j'aura's bien voulu pouvoir les remplacer par des faits ; sept ou huit ann.'es d'intervalle les ont bannis de ma mémoire, et je n'y trouve, sur lord Byron, que les conclusions que dans le temps je tirai des faits mêmes. .le m'estimerai fort heureux, madame, si vous voulez bien accueillir avec bonté cette espèce de portrait

moral, et voir, dans ces pages écrites à la hâte, une preuve du respect profond avec lequel j'ai l'honneur dêlrc, etc.

lî. I'evle.

CYI

A MONSIEUR A I.ONTRES.

Paris, le 24 décembre 1824.

Plusieurs curés ont entrepris d'interdire la danse à leurs ouailles. La danse est le principal |)laisir des paysans français, le dimanche soir ; c'est un usage national. Cène sont pas précisément les jésuites qui entreprennent la chute de la danse. Le système de iM. Forlis, leur général, est au contraire de se montrer fort indulgent pour tous les plaisirs des sens. C'est par la I. 16

27S ŒUViîEs POSTni'?.;ns de stendiial.

mise en pratique de celte doctrine, que les jésuites font des progrès dans In carrière du confoisional.

Imtniction sur la dame, extraite des saintes Écritures, des saints Pères, des saints Conciles, par M. l'abbé lliiîot.

La brochure de M. IIulol a fait sensation, parce qu'elle a par i Iniil jours après le f_meux programme de M. S... de). R... (i:imi de madame du C...). Cet homme marié, ami d'une femme mariée, a entrepris la résurrection de la morale dans Paris, et pardculicremcnt au grand Opéra, dont il a la direction. îi veut réformer la danse, la jupe et les pantalons de mesdemoiselles Noblel et Lcgallois. Je ne vous parlerais pas du programme de M. S... del. R...,si tous les journaux de Paris ne s'en occupaient pas autant que les vôtres se sont occupés du malheureux Faunllcroy. Il est

plus gai de s'occuper de M. S... et du traité de la danse, ou plutôt contre la danse, de 31. Ilulot. Un M. Baron vient de publier un ouvrage savant et sérieux sur la danse.

Du courage ei de la patience dans le traitement des maladies, .raduil de lilalien du docteur Pasta,

Ce savaul médecin italien est l'oncle de la célèbre chanteuse madame P;'.sta. Sa dissertation philosophique a du succès. Elle nous apprend que le courage, dans les maladies chroniques, est une cause directe de guérison.

}lcmoircs du comte Joseph de Puijsaie, lieutenant général, pour servira l'histoire du parti royaliste, ea France, pendant la Révolution.— Cinq vol. in-S".

Je ne vousparleraispas de la seconde édition de ces Mémoires, s'ils ne me donnaient occasion de noter un fait curieux. La première édition des Méuioires de M. de Puysaie parut de 1S05 à 1808. Plusieurs des mensonges royalistes avancés, depuislors, par le parti royaliste, sont démentis par la bouche royaliste do M. de Puysaie. Et, en revanche, plusieurs des mensonges avancés par M. de Puysaie sont démentis aujourd'hui par M. Lacretelle et les autres écrivains membres de la société des Bonnes lettres.

}k'moires de M. de Vauhan, chef d'cf al- major de l'armée des princes.

M. de Vauban fut surnommé l'Ajax de l'armée des émigrés. Il rentra en France, dégoûté parles intrigues dont il avait été témoin. 11 écrivit les Mémoires dont je vous parie aujourd'hui, parce que dernièrement deux exemplaires ont été vendus deux cent puaranle francs. Ces Mémoires ne consistent qu'en un seul

volume in-8». Ony trouve plusieurs particularités curieuses sur S. M. Charles X. Sont-elles toutes vraies? La postérité prononcera.

Mémoires de M. Vahbé Aimé Guillon, pour servir à l'histoire de la ville de Lyon pendant la Révolution,— Tome III, in-S".

Des deux abbés Guillon in-S», l'abbé Guillon qui publie des Mémoires sur Lyon fut chassé de Paris par la police de Napoléon, et fort bien accueilli à Milan par le prince Eugène Beauharnais. Il eut des démêlés avec M. Ugo Foscolo. Rentré en France, cet abbé, l'un des grands et effrontés intrigants de son parti, a publié sur la ville de Lyon des Mémoires curieux par les exagéralions ullra qu'il renferme, ce qui leur assure un grand succès dans les châleaux de tous les hobereaux du midi de la France. Les nobles qui habitent la campagne, de Lyon à Toulouse, et de Toulouse à Nice, sont les plus fanatiques cl les plus ignorants de France. Les Mémoires de M. Fabbé A. Guillon sont écrits pour leur plaire, et seront utiles à l'écrivain qui entreprendra de nous donner la curieuse histoire de l'insurrection du Midi. L'abbé A. Guillon Cbt si eflronlé, qu'un autre abbé Guillon a cru nécessaire de publier un pamphlet, pour dire qu'il n'a rien de commun avec le Guillon qui écrit sur Lyon.

Leduc de Ginse àNaples, on Mémoires de la re'volution de ce royaume, en 1647 et 1G48.— ln-8° de vingt feuilles.

Tous les écrivains qui aspirent à la célébrité en France se hâtent de []ub!ier leur imitation de Walter Scott. M. de Salvandy a donné son Alonz-o; M.Félix Bodin le Père et la /i//e; M. Trognon son Clnldebcri 111; M. Kéralry les Derniers des lieaumunuir. Tous ces ouvrages ont été vigom'eusement;;t/^b(i parles

auteurs eux-mêmes, dans les journaux qu'ils rédigent. Voici maintenant

M. le comte de , un des grands de la cour de Ciiarles X et

(ils du pair de France, qui publie le Duc de Guise.

Jusqu'ici, de tous les romans publiés en imit;ition de sir Walter Scott, c'était le Père cL la fille, de M. Félix Codin, qui

élail le plus ennuyeux. Je crains beaucoup que M. le comte (le ne déliône W. Bodin et ne lui enlève la palme de l'ennui. LcDiic cleGuise a un air pompeusement niais, que M. Bodia a su éviter. Tous ces écrivains cherchent la vérité. L'immense succès de la Campagne de 1812, par M. de Ségur, va tuer tous les romans préparés pour la rentrée delà campagne, qui a lieu à la fin de décembre. Colle histoire est plus amusanlc et austi pleine de bombast et de paihos qu'aucun roman.

Poésies de Cliaulieu, précédées d'une notice biograpliique et liltéraire, par M. Lemontey, de l'Académie française. — In-S" de vingt-quatre feuilles.

Je vous parle de ce livre à cause de la notice. M. Lemontey est un des hommes les plus avares de Paris; mais, en même temps, c'cbt peut-être le membre de l'Académie qui a le plus d'esprit. Il est toujours amusant, tandis que son rival M. de Jouy devient lourd et ennuyeux depuis trois ou quatre ans. M. de Jouy écrit trop ; on se plaint que M. Lemonley n'écrive pas assez. Je conseille à tous les Anglais qui aiment l'esprilfrançais, l'esprit à la Voltaire, de rechercher curieusement les moindres opuscules de MM. Courier et Lemonley. Ces deux écrivains méprisent l'intrigue et le pujj. Ainsi les journaux parlent rarement

de leurs productions. MM. le vicomte d'A de S

etc., etc., ne vivent que pour s'occuper du succès de leurs écrits. Ces derniers sont à la mode; les autres s'avancent lentement, il est vrai, mais avec des pas assurés, vers la gloire littéraire. Vesprit devient tous les jours plus rare en France.

Notice sur la vie de Thaddeus KociusAo, par M. Alfred Fagot — In-S" de deux feuilles.

Commela Fayette, comme Carnot, Kociuskolil de grandes choses et cependant fut honnête homme; ce qui de nos jours est fort méritoire. Le mensonge et le cant contribuent au succès d'un/jc'ros vivant, mais tuent l'histoire d'un héros mort. Tout le monde méprise l'hypocrisie, quand les richesses et les duchés qu'elle a procurés à l'hypocrite sont passés en d'autres mains. Cette noiice sur Kociutko est intéressante. On sait que le héros polonais, échappé aux cruautés de l'empereur Paul de Russie, s'était retiré près de Fontainebleau. Il refusa de prêter l'oreille aux

propositions de Napoléon en 1810. L'influence d'un tel homme aurait pu porter Napoléon à ressusciter, de bonne foi, le royaume de Pologne en 1812. Les mesures que Napoléon prit à Wilna tendaient à ruiner la noWesse polonaise: Kociusko lui eût fait comprendre que peu iniporie à un esclave d'obéir à un maître ou à un auFre ; que, par conséquent, en Pologne, il fallait, avant tout, s'adresser aux passions et aux intérêts de la noblesse, pour arriver, par elle, à réveiller l'amour de la patrie chez les Polonais des classes inférieures. Un conseiller comme Kociusko aurait mieux valu que MM. le duc de Bassano et de Pradt, gens aimables, gens polis, mais gens à vues courles.

Bel" émigration et des colonies, ^diY M. de Pradt, ancien archevêque de Malines. — Deux vol. in-8°.

Voici de l'esprit, voici deux volumes amusants. Tout le monde allant parler, pendant deux mois, du milliard que M. de Villèle va donner aiix émigrés, on aimera mieux, à Paris, répéter les phrases de M. de Pradt, qui sont jolies, que les plirases de M. de Chateaubriand (\m, cette fois, sont ennuyeuses.

Une Chambre des députés, dont la majorité est noble; une Chambre des pairs, dont l'immense majorité est noble, sont évidemaicutjy^cs et parties, en décrélant que la nation fera cadeau d'un milliard aux émigrés. La platitude de la question éloignera toute discussion sérieuse dans les salons. Ce sont des gens qui ont pénétré jusque tout près des souterrains où est gardé le trésor de l'État, et qui profilent de celte circonstance pour y prendre un milliard. Connue la gendarmerie est éloignée, ces messieurs ajoutent à leur vol rimpudence de se le partager en public.

Voilà le thème que M. l'abbé de Pradt avarié en deux volumes de phrases scintillantes d" esprit. Malgré ses '.oixante huit ans, cet homme ne baisse point ; il parle quatre heures, chaque soir, dans les salons de Paris et trouve encore le tcni[)s de faire ua livre charmant tous les ans. Celui-ci sera-t-il lu, scra-t-il compris par les étrangers? C'est ce que je ne saurais décider. Il y a une finesse, une légèreté toutes frant'aises, dans les jolies pages de M. de Pradt; il y a loui <'e là à un lourd et irréfutable article de VÉdinburg-Revicw.

A MESSIEUr.S LES Én'DIAiSTS t.N DUOIT ET EN MÉDECINE, A PARIS.

Paris, le 15 janvier 1825.

Je me dénonce à la brillante jeunesse qui fréquente les cabinois de lecture de la rue de l'Odéon, le café Molière, où l'on va admirer des yeux si beaux et si brillants; le tranquille Luxembourg, où, sans être indiscret, on peut suivre une conversation qui a lieu à vingt pas de vous. J'ai fréquenté tous ces lieux-là pour étudier l'esprit des quatre ou cinq mille jeunes gens que, tous les ans, la province envoie à Paris. C'est avec un dijjlùme d'avocat ou de médecin qu'ils quittent Paris au bout de quelques années. Si ces jeunes gens n'étaient que des médecins ou des avocats, je ne m'occuperais guère d'eux ; ils sont, dans le fait, les apôtres de la civilisation. C'est pour cela que j'ai consacré deux mois à les étudier, et que ma lèle à cheveux blancs a paru si souvent au milieu du parterre de l'Odéon, si peuplé le dimanche

A ÎIONSIEUU S... S.,., A LONDRES.

Paris, le 25 janvier 1825.

J'avais eu l'intention de réimprimer, en brochure et avec une préface, les articles sur l'exposition de 1824, que j'ai mis l'année dernière dans le Journal de Paris. Ce projet n'a pas eu de suite. Ma préface, pour toute publicité, ne devant avoir qu'un lecteur, j'ai dû le choisir dans le plus indulgent de mes amis.

CRITIQUE AMÈRE DU SALON DE 1824, Par M. Van Eure de Molkirk.

PRÉFACE

Trois personnes, qui ne se connaissaient pas avant de travailler

ensemble, oui été chargées de rendre compte, dans un journal, du salon de 1824. Quelle que [sûl être la couleur de ce journal, on n'a demandé aux juges de Texposilion que de dire la vérité, cluicun avec le plus d'esprit qu'il pourrait. Celle dernière condition m'a d'abord porlé à refuser remploi; mais, dès le surlendemain, le plaisir de me voir imprimé tout vif m'a fait accepter avec reconnaissance.

Mes opinions, en peinture, sont celles de Yextrême gauche. Comme M\l. de Corcelles et Domarçay, j'ai souvent le plaisir de me voir tout seul de mon avis. Souvent, la jouissance est encore plus vive. Comme les honorables députés que je viens de me faire Ihonneur de citer, j'ai la délicieuse satisfaction devoir que mes adversaires, quoique gens célèbres dans les salons, ne sachant que répondre à mes raisons, ont eu recours aux injures. On a dit que j'étais grossier, parce que j'ai le mallieur de ne faire aucun cas des phrases élégantes et vides qui viennent de valoir l'Académie à M. D...,etla réputation d'homme éloquent à M. V... J'ai compté dans le Constitutionnel et dans la Pandore cent quaranledeux formes d'éloges amphigouriques qui ne sont point à mon usage. Les sommités de la pensée , les nécessités de l'époque, les hautes sphères, etc., etc., oe se trouvent point hélas ! dans la présente brochure.

Un autre a dit que je critiquais un peintre parce qu'il était pauvre; une telle infamie ne mérite pas de réponse. Moi-même je suis pauvre, et j'estime beaucoup plus la pauvreté que la richesse. Je m'ennuie toujours dans un salon quand le maître de la maison a cent mille livres de rente.

Je n'ai jamais vu MM. Regnault, Taunay, Deuon, Guérin, Lc-barbicr, Gros, Meynier, C. Vernet, Garnier, Le Thière, llersent, Bidault, tous membres de l'Académie royale des beauxarts ; seulement j'ai parlé une fois à M. le baron Gérard, dans l'atelier duquel j'eus Ihonneur dêlre reçu à la suite d'un ami. J'ai si pende crédit, je vis tellement en dehors des supériorités de l'époque, que je n'ai pu obtenir une carte pour entrer au Musée le vendredi. Il est vrai qu'après avoir écrit à M. le comte de Forbin, directeur général des musées royaux, le billet qui est resté sans réponse, j'eus l'idée d'en faire une copie et de

signer Le vicomte N... Cet homme lilré reçut, dès le lende-main, un billet dont, par délicatesse, je nai jamais fait usage, car, snfiu, il était obtenu sous un faux nom. Voilà, je pense, mon véritable litre à la qualité d'homme grossier, de vilain, de pauvre, en un mol. Je vais bien aggraver mon cas ; je dirai fort sérieusement que je regarde M. David comme ayant surpassé de bien loin les Mengs, les Batioui, les Solimène, les Reynolds, les West et tout ce que le dix-huitième siècle a de peintres renommés. 11 me semble que, peur trouver un rival à cet homme illustre, il faut remonter jusqu'au siècle des Carrache (1G09). C'est une pitié qu'un tel peintre ne vive pas au milieu de nous , mais, enfin, son grand caractère lui fera supporter le malheur de Texil avec fierté, et, comme Napoléon avant Sainte-Hélène, on peut dire qua Tinfortune manquait à sa gloire.

Je vois plusieurs lecteurs froncer le sourcil. Je profiterai de l'occasion pour annoncer qu'il n'y a pas un mot de politique dans celle brochure. La postérité admire le Dante et ne s'iuformr; pas pour quelle bonne raison, après qu'il eut exerce la suprême magistrature à Florence, le parli du pape l'en bannit pour toujours.

Le siècle à venir dira du peintre David : Un tel homme devait faire exception. El Napoléon a déjà dit : A soixante-dix ans, on eôt toujours hvnoccnt en puHtique^. Je sais fort bien que je vais être puni de ma hardiesse par les épithètes : jacobin, bonapartiste, sans-culotte, valet de l'empire, etc., etc., etc. Le mépris des gens que je méprise m'est indifférent. Le fait est que si j'avais des opinions à émettre , elles seraient centre gauche, comme celles de l'innuense majorité, et que je suis trop jeune pour avoir été de rien dans la liévolution.

En 1780, un homme dédaigne de copier servilement ses prédécesseurs, et trouve une nouvelle manière d'imiter la nature. Les-ujulaudissem^nls d'un siècle pointilleux et critique le proci-MwcïiKjrand. A rinslant, la tourbe des imitateurs se précipite sur ses traces. Au lieu de ch rcher comme lui, dans la nature ou dans l'antique, les formes et les expressious de tête qui peuvent douucrieplusgrandplaisirà leurs contemporains, ils copient

• Léinoirts de n^aùûme Cami^an,

les tableaux i!c David, el, se relouriiant vers nous autres criliques, ils s'élonnciit de ce que nous nous moquons d'eux. L'indignation les eniijêcl'.e de dormir, et voilà que le lendemain, dès sept heures du matin, au mois d'octobre, ils montent en voilure el vont successivement frapper à la porte de lous les bureaux de rédaction des journaux de Paris.

Ce sont justement ces courses matinales et les beaux articles unanimes qu'elles ont produits, qui m'ont donné l'idée d'imprimer les miens. Je serai, me suis-je dit, comme le paysan du Da-

nube; je serai singulier, original, nouveau; or il nous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde.

Voici dono mes articles tels qu'ils étaient avant que mes deux collègues, ftlM. P... et L..., eussent corrigé mes fautes de style et de convenances '. Je n'ai point de siyle, mais je pense tout ce que j'écris. Combien d'auteurs, à Paris, peuvent en dire autant ? Aussi ai-je le chagrin de n'être pas même de la Société de Géographie.

A MONSIEUR ..., A LO.NDRES.

Paris, le 15 février 1825.

Le bon sens inexorable de M. Lanjtiinais persécute depuis longtemps ramour-proi)re des gens qui sont eu possession du pouvoir. Sous Napoléon, il était l'un des membres les plus actifs de cette courageuse opposition, conqiosée de huit ou dix sénateurs, à laquelle l'Europe n'a pas fait l'honneur de les apercevoir. Aujourd'hui (pie dans des Chambres vendues toute opposition, en paroles, est inutile. M. le comte Lanjuinais, qui est janséniste, persécute les jésuites avec sou inexorable bon sens. Mal-

» Les relranchemeiils dont Beyiû se plaint furent exiges, à ce qu'il paraît, pai la censure. (U. G.)

licureuscmeut M. Lanjuinais n'a pas d'esprit, cl, sans esprit piquant, lin livre ne fait pus ircffet en France. Si MM. Lanjuinais et Grégoire avaient de re.-.prit, ils auraient une tout autre réputation que l'abbé de Pradt; car, d'abord, ils ne se sont jamais vendus, et, en second lieu, ils sont Tort savants. M. Lanjuinais nous apprend, dans son

Histoire de la baslonnadc cliex, tous les peuples du monde, un volume in-S»,

que, chez les Juifs, les rois, cux-niêines, étaient sujets à la bastonnade. Il suit, eliez tous les peuples du monde, riiisloirc de cette intéressante institution. Il arrive enfin aux jésuites, sans lesquels rien ne se fait en France, ctqui veulent rétablir le fouel à l'usage des écoliers. Le goût particulier que les jésuites ont pour ce genre de punition a fait écrire des vohnnes. Celui que je vous signale est le plus savant. Quel dommage que l'auteur n'ait pas un peu d'esprit!

VËtrumjcre, par JI. le vicomte d'Arlincourt. Un volume iu-8\ Ce roman, écrit en style cmi)liatique, et dont les dialogues ressemblent exacleineul au dialogue des mélodrames qui, sur le boulevard, amusent la classe des ouvriers, est précédé par une préface, dans laquelle le vicomte d'Arlincourt annonce que, du consentement de loule l'Europe, il est l'égal, au moins, de sir Waltcr Scott. M. d'Arlincourt en veut beaucoup à YEdinburg- Ueview, qui a prétendu que, nouveau Cervantes, il écrivait des romans emphatiques pour dégoûter de l'emphase le public français. Il prétend que M. Jeffieys, rédacteur en chef de VEdinbitrgl'icvieiu,hn a offert de démentir et rétracter l'article fatal. VEdiiiburgh-Revievj ne ferait pas mal de chercher à connaîlre un peu la littérature française avant d'en parler. On trouve, dans ce journal célèbre, des balourdises au moins égales, en absurdité, à celles du vicomte d'Arlincourt. Si ce pauvie vicomte eût eu le moindre esprit, il avait beau jeu. En effet, dans l'article dont il se plaint, YEdinbiirg-Reviewinvlend que le vicomte d'Arlincourt est un grand ennemi des minéralogistes. Qu'y a-t-il de commua entre la minéralogie et un mauvais roman, écrit par un homme qui dépense

trente mille francs chaque année à donner des dîners aux journalistes et à se faire prôner'

VÊtrangêre est une histoire du treizième sicc'c ; riiéroïne est la reine Agnès de Méranic, répudiée par Philippe-Auguste. Ce qu'il y a de phiisant, c'est que les grossiers chevaliers du treizième siècle ne disent pas vingt paroles sans faire une allusion pleine de grâce à la mythologie grecque. Mais peu importe aux l'emincs de chambre qiii, après les journalistes bien payés, sont les seules leclriccs que M. le vicomte d'Arlincourt trouve en France ? A Tétrangcr, on est dupe du piiff, qui coiite si cher à M d'Arlincourt. Des Allemands, des Danois, ont été assez nigauds pour traduire dans leur langue les œuvres du vicomte.

Itinéraire descriptif et pittoresque des Ilmites-Pyrcnc'es françaises, par M. La Boulinière. Deux gros volumes in-8°.

Voilà un livre indisjjcnsabie à tons les voyageurs qui visitent les montagnes des Pyrénées, beaucoup moins connues que les Alpes, beaucoup moins explorées par les voyageurs, et, par consé(iuent, beaucoup plus curieuses. Le seul langage parlé dans les vallées basques, et qu'on suppose tenir à l'ancien égyptien, n^érite qu'on voie les Pyrénées. La fierté sauvage du caractère basque, la jalousie avec laquelle on y surveille les étrangers, rappellent les mœurs primitives des Hébreux. Les Alpes n'offrent rien d'aussi curieux.

Uésiimé de l'Histoire de Danemark, par Lami. Un volume in-18.

L'entreprise des résumés historiques est une des plus utiles qu'ait faites la librairie française. Vous avez en un petit volume riiisioirc de la Russie, du Danemark, de la Suisse, de l'Espagne,

etc. Rien n'est plus commode. Les libraires ont confié la réda(tion de ces résumés aux jeunes littérateurs les plus dislingues : MM. Rabbo, Lami, Weimar. Le Rc'sume' de Vliistoirede France, par M. Félix Bodin, en est usa septième édition, quoique vigoureusement calomnié par le parti qui voudrait nous donner l'inquisition. Ces résumés, déjà au nombre de sept ou huit, méliteraicnt d'être traduits en anglais. Que de gens ignorent les traits principaux de Vliistoire d'Espagne, par exemple, qui seraient bien aise de les trouver dans un volume moins gros qu'un numéro du Neio-MonthJjj-Magax-ine.

Para 'oxcs de Condillac, par M. la Romiguièrc.

La philosophie de Condlllac invoque sans cesse l'o:çpcTience. La philosophie allemande de Kani proscrit lexpcricncc et en appelle sans cesse an sens iniimc. Quand vous Ini dites : « Mais je ne sens pas en moi ce sens intime, » elle vous répond ficremcnl : « Dieu a fuit de vous un être imparfait. » — Les jésuites qui régnent en France détestent Condillac, Cabanis, etc. L'ouvrage de M. la Romiguicre est un mexzo termine fort bien écrit, et pourrait bien valoir à son auteur une place à l'Académie.

Bcpcrloire de la littérature ancienne et moderne. Tome neuvième. In-S". (Convenance. — Dante.)

C'est une espèce de dictionnaire fort utile à un étranger qui désire connaître à fond la liliéraiure française. Ce répertoire contient tout ce qne nous autres Français nous apprenons par la conversation sur nos écrivains célèbres. Bcaucoupdes opinions énoncées dans ce répertoire sont des préjugés. Je recommande ce livre à l'étranger (jui veut pouvoir parler de littérature à Paris.

Essai philosophique sur les probabilités, par M. le marquis de Laplace. Cinquième édition. Un volume in-8\

Ce livre est un des plus remarquables qu'ait produits la France depuis la Révolution. Le?< probabilités appliquées aux votes des assemblées délibérantes sont un sujet neuf et intéressant pour l'Angleterre, où tant de choses se décident par la majorité, dans une assemblée. Je ne crains pas de dire que dans ce genre de recherches, Jamais aucun philosophe n'est allé aussi loin que M. de Laplace. Ce savant a fait une cour assidue à tous les gouvernements qui ont paru en France depuis trente ans; il a ob- Icnn une faveur de chacun d'eux. Souvent, pour l'intérêt de son ambition, il a dû appliquer la théorie de la probabilité.

BJémoires sur la Grèce, pour servir à l'histoire de la guerre de l'indépendance, accompagnés de plans, etc., par Maxime Raybaud, ancien officier supérieur au corps des philhellèues, avec une introduclinn historique, par M. Alphonse Rabbe. Deux volumes in-S".

Cet ouvrage a beaucoup de succès. La France commence enfin a s'intéresser au sort des Grecs. Il s'est formé une sociéic à Paris, on on a comnaré les récits de M. Ravbaud à ceux du colonel

Sl:inhope. L'infroduclion de M. R;ibbe est remplie de talent et de pliiosopliie. Ce jeune écrivain e^t de Marseille, ville cù, dès le temps de M. Guys, célèbre par son voyage eu Grèce, ou connaissait mieux les Ucllènes que da'.is aucune anlre ville de France.

Œuvres complètes de J.J. Rousseau. Un volume in-S».

Œuvres complètes de Voltaire. Deux volumes in-8».

Celle entreprise est une des plus curieuses et des plus utiles dent se soit avisée la librairie française. J'ai sons les yeux les premières livraisons du Rousseau. Le volume qui contiendra les œuvres complètes de l'écrivain le plus é'oquenl qu'ail produit 'Europe au dix-buiiième siècle coulera cinquante francs. Ce volume fonde la réputation de M. Fournier, comme imprimeur. Les édilions données par la fiunilie Fournier oblim-eni déjà une baule réputation vers l'an 1760. Celle-ci est un chef-d'œuvre de netteté.

La Haine d'une Femme, ou le jeune Homme à marier, comédie-vaudeville en un acte, par M. Scribe. Deuxième édition.

M. Scribe esl l'auteur dramatique de France qui a le plus de talent et le plus de fécondité. La ebarmanle petite comédie que je vous annonce est la qualre-viui^t-dix-liuiiième qu'il p: blie. Ces comédies rapportent à leur auteur soixante mille francs par an. Il a droil à une part de la recelte chaque fois qu'on les joue. Je conseille fort aux Anglais amateurs du théâtre français de se procurer : la Somnambule, la Haine d'une Femme, Coraly. M. Scribe ferait bien mieux encore, si la censure ne l'arrêlait pas dès qu'il veut peindre avec force les ridicules actuels.

Chansons nouvelles, par M. de Déranger.

Je viens de voir ce nouveau voiiime, qui ne sera publie nue dans huit jours. La chanson la plus frappante m'a semblé cène sur le triomphe de M. de la Fayette aux États-Unis. On voit que M. de Déranger, le plus grand poëie peut-être que la France possède, ne laisse échapper aucune grande circonstance, aucune grande émotion de l'opinion publique, sans exprimer dans ses vers ce que tout le monde, à Paris, exprime de vive voix. Ses

chansons sont donc exactement des odes nationales; elles s'adressent an sens intime des Français. Ce vojnme, toutefois, me paraît un peu inférieur à ceux que nous connaissons. L'auteur me semble s'être trop rapproché de Iode. Souvent il est un peu I. 17

obscur. L'ouvrage aura un grand succès. Il a élé payé à l'aulcur, qui est lrcs-p:uivrc, vingt mille francs. Ce prix n'est pas fiolif cl destinéà faire cffetsur les badauds, comme les quarante mille francs donnés par le libraire Laùvocat à M. de Baranle, pour V Histoire des ducs de Bonnjogjie (bon livre, du re^te); il est réel, et c'est beaucoup pour un petit volume qui, pcul-êlre, sera pcrséculc par la police et enverra Tauleur à Sainte-Pélagie.

Mémoires de madavie la comtesse de Genlis. {Las deux premiers volumes.)

Voici encore un ouvrage qui ne sera mis en vente que dans buil jours, mais que j'ai lu. Ces aiémoires auront beaucoup desucoèi partout, mais moins à Paris qu'ailleurs : 1° parce que nous connaissons tout ce qu'ils renferment; 2° parce que nous détesions, à Paris, l'hypocrisie. Le voile léger de l'hypocrisie que madame de Genlis n'a pas pu se dispenser (étant dévote) de jeter sur ses récits Ole tout le piquant dars un pays où, tous les six mois, nous voyons la publication de .Mémoires tels que ceux de madame du llausset ou de M. de Bezenval.

Madame de Genlis traite des mêmes événements que M. de Bezenval (17G6-1780). Madame de Genlis, pauvre demoiselle de province, fit fortune à la cour par sa beauté, la souplesse de son caractère et son esprit. On dit qu'elle ne fut jamais cruelle et toujours très-dévole. Elle dit beaucoup de mal, dans les deux pre-

miers volumes de ses Mémoires, de sa taule madame de Montesson, femme beaucoup plus honnête qu'elle et qui, en 1785, était la maîtresse du vieux duc d'Orléans, le père du duc d'Orléans, surnommé Égalité, parce que, dans la Révolution, il pril ce nom. 3Iadame de Genlis fut la maîtresse de ce duc Égalité, qui la nomma gouverneur de ses enfants, ce qui parut fort ridicule à Versailles.

Il faut louer madame de Genlis de l'excellenle éducation qu'elle a donnée à M. le duc d'Orléans actuel, à ses frères et à sa sœur. Le tableau de la cour de Louis XVI, donné par madame dcuculis, ressemble plutôt à un morceau historique qu'à une narration de Mémoires^ La naïveté, si nécessaire aux Mémoires, y manque tout à fait. D'un autre côlé, il y a beaucouj) dcnsemblc Cl de raisoB. Toujours madame de Genlis cherclie à excuser

trois espèces de personnes : les prêtres, les nobles, les princes. Ces Mémoires sont supérieurement écrits. Uauleur, qui a quatre-vingt-deux ans, jouit d'une excellente santé et vit en philosophe, apparemment heureuse et salislaite.

ex

A MO.- SIEUR ..., A LONOnCS.

Paris, le 20 février 1825.

Une partie des immenses héritages de la famille de Tonde provient de confiscations faites sur la famille de Montmorency. Quand Louis XIV chassa les protestants et révoqua la charte donnée par Henri IV, et nommée YÉdît de Nantes, à" i\iircs\c nom du lieu où elle fut publiée, les grands seigneurs de sa cour se firent donner les biens confisqués sur les malheureux protes-

tants. Si vous prenez, dans le Siècle de Louis XIV, par Voltaire, la liste des maréchaux de France et des grands officiers de la cour des rois de France, vous aurez les noms des familles françaises, dont les trois quarts des biens, au moins, proviennent de confiscations. En d'autres termes, la fortune de tout noble français, si elle excède cent mille francs de rente, provient, en tout ou en partie, de confiscations. Voilà ce que prouve le livre curieux, ayant pour titre :

VËmigralion indemnisée par Vancien régime, et depuis la Beslanration, par M. Isidore le Brun. In-8°.

Malheureusement ce volume est écrit avec trop de précipitation; les gens de lettres, en France, ne se donnent pas le temps de travailler. Un tel sujet méritait d'être approfondi par le savant Lanjuinais. Tel qu'il est, il met sur la voie des recherches. L'aulenr conclut ainsi : « Les grandes familles de France, enrichies par des confiscations, quitteront la France en 1792, pour alier se joindre aux Prussiens ei se battre contre leur |)atrie ; on confisqua justement leurs biens. Aujourd'hui ils remplissent les

Cli;imbres Icgislalivcs et se donnent à eux-mêmes mMidllia:-:!, celte année. L'an procliain, ils rapporteront ce qn'ils auront reçu et reprendront leurs tores en nature, ce qui mettra les lîourbons en péril. Une guerre peut seule nous sauver et l'auguste famille des Bourbons avec nous. Sans guerre, les jésuites perdront les Bourbons et ramèneront la guerre civile en France. Neuf millions de Français, presque tous paysans, sont en possession des biens confisqués et vendus par la nation. » Dit sacre des rois de France à Reims. Ua volume. Cet ouvrage est fort curieux; il a servi de base à une délcrminaiion des enlours du roi. Les formalités du sacre des rois de France sont tellement libérales,

semblent tellement reconnaître les droits du peuiile, auquel on demande, par deux fois, s'il veutd'iin tel pourrai, que les favoris de Cbarles X ont décidé qu'on s'écarterait, sous quelque prétexte, derancien cérémonial. Quand le peuple français était endormi par un long et profond despotisme, comme en 1775, au sacre de Louis XVI, toutes ces formalités étaient sans dangers. Aujourd'-hui les écrivains libéraux, qui, sans contredit, effacent par le talent les écrivains vitra, tireraient wn grand parti de ce cérémonial ; ils pronvcraienl, ce qui est vrai, que c'est la liberté qui est ancienne en France et non pas le despotisme ; que, comme nous le voyons dans Tacite {de Moribiis Germanorum), les prétendus premiers rois de France n'étaient que des (jc'nr'raux en chef, obligés de consulter leur armée. Le despotisme tempéré par des chansons, tel que la Révolulion l'a détroit, n'existait que depuis le cardinal de Richelieu. Cette vérité, funeste aux prétentions, non du roi qu'on dit être un excellent homme, mais de la cour, est mise en lumière par les ouvrages historiques et les Mémoires qui sont à la mode, et que l'on publie chaque jour.

Le Vingt et un Janvier, ou la Malédiction d'un père, par l'antcurde Monsieur le Préfet. Trois volumes in-12.

Ce roman n'en est pas un ; c'est une description de ce qui arrive tous les jours en France. Paris jouit d'un gouvernement modéré; la province commence à être en proie à la tyrannie des évêques. L'auteur du Vingt et un Janvier a le malheur d'outrer la venté; cela nuit à son talent. Quand il n'exagère pas, sa prose

raji! :11e les Talcs of tlie hall \ de Crabbe. Il décrit avec soiu dco ^lioses horribles, ilégoûiaiites, mais vralei.

Tableaux chronologiques de l'histoire ancienne, depuis les leiniis les plus reculés jtJ^;{iu"à l'ère chiélieiiiic, par feuThourcl, de rAsseiiiblée consiiluanlc. Un volinue in-folio.

Ouvrage curieux, nécessaire mênie.Ordinaiicnienl les savants f,ui s'occupent de clirouologie sont dos mi.cbincs à dales et ne pensent pas. Il n'en est point ainsi de Theuret. V Abrégé de Mabhj, qu'il a publié, vaut beaucoup mieux que Mably lui-même, et a porté le flambeau de la vérité sur les premiers temps de riiistoire de Trance. Tbourct a été un des philosophes les plus sensés et les plus cslmes qu'ail produits l'école de Voltaire.

de la Loi du sacrilège, par M. l'abbé Ferdinimd de Lamennais.

Celte brochure estlaplus étrange qu'on ait publico, en France, depuis bien longtemps. La loi du sacrilège, qui vient de passer, grâce aux boules de dix pairs évêques, qui ont volé pour la feine de mort, a fait horreur en France. Eh bien, M. de Lamennais prouve qu'elle n'est pas encore assez cruelle. L'année prochaine, on proposera les galères pour les imprimeurs qui rcimprimeronl des livres impies. Une commission d'évêques pairs de France jugera les livres, sous le rapport de l'impiélé.

La brochure de M. de Lamennais rappelle les brochures publiées, en France, du temps de la Ligue eteufaveur de laulorilé du pape. 11 y règne un ton de violence atroce et de cruauté qui jure avec les mœurs douces des Français actuels. Celte publication a produit l'effel d'un averiissemcnt ; eWc est un danger pour la famille régnante ; elle est curieuse sous ce rapport politi(|ue. Celte dcclaration de principes du parti jésuite est forl bien écrite. Peu d'écrivains ont plus de talent et d'éloquence qi:c Fauteur; sous ce rapport il l'ail honneur à la France.

• Contes de la (jiande salli.

Taris, le 13 avril 1S25,

Une iinmoiise qiianiilé de loisirs fui jelce dans la sociélé française, vers l'an 1770, quand on fui assez désabusé de la cour liour ne plus s'occuper exclusivement des chances de celte esl>èce de jeu, el avanl que les discussions relatives au bien public, qui parurent vers 1783, eussent fait leur début dans le monde. Jusquelà le Ihéàlre availétéune source de dislraciious aimables; mais les gens composant la sociélé s'en étaient tenus au rôle de spectateurs; on eut Tidce, en 1770, de devenir acteur. C'est une vérité connue de tout le monde, que l'on peut jouer du violon el faire de la musique instruinenlale, pendant Iroisou quatre heures, sans s'ennuyer; tandis qu'il est impossible de trouver du plaisir, pendant plus d'une heure, à la musique faite par les autres.

Les aimables Français de l'an 1770 trouvèreut fort amusant de jouer la comédie. Peu à peu, cependani, deux inconvénients se firent sentir: on voulait jouer les comédies qui, alors, passaient pour bonnes; par conséquent, ces comédies élaient celles que les acteurs de profession reproduisaient le plus souvent au tîiL'àlre ; de là, une rivalité dangerouic. La bonne compagnie, en cela juge el partie, déclara bien à Vvnanimitc que les acteurs pris dans son sein avaient meilleur ton que les Mole, que les Monvel, que les Brizard, qui étaient les acteurs célèbres du temps. Mais, à l'égard du talent, de lac/i«/ji(r, del'effelpioduit, il fut malhjureijsenieut impossible de se faire la moindre iliusion Un homme de la sociélé ne joue jamais bien que de la voix; l'habitude du corps, la manière de le poser, dénuuil à chaque instant ce que la bouche prononce ; ou, si l'acteur de sociélé faitaiieuiion à l'apparence extérieure de sa personne, àrinstaut

il retombe dans sa manière habituelle de parler, c'esl-à-dire n'est plus acteur.

Si c'est une chose fort amusante que déjouer la comédie à la campagne, dans les châteaux, il y a donc beaucoup d'inconvénient à entreprendre de donner les mêmes comédies que tout riiiver on a vu jouer sur les grands théâtres de la capitale. Les spectateurs ont la sensation du médiocre et de l'inférieur en voyant jouer, par des personnages de la société, les rôles que les grands acteurs ont marqués de leur cachet. D'ailleurs, les pièces qu'on joue dans les salons sont iâilcs comme le jeu de société, pour suppléer à la conversation. Il résulte de là qu'une pièce en cinq actes est trop longue ; on aimerait mieux trois pièces en un :;cte, car, après chaque pièce, on serait libre déparier, et la conversation profiterait des remarques qu'on a faites durant la représentation.

Il résulte de tout ceci que le loisir donna l'idée de jouer la comédie au déclin de la cour ; que bientôt la longueur inconvenante des comédies en cinq actes et l'inconvénient des comparaisons avec Mole et les autres grands acteurs comiques qui brillaient vers la fin du règne de Louis XV ou le commencement de celui de Louis XVL donnèrent l'idée de composer de petites pièces en un acte.

Collé fut le héros de ce genre. La société de la fin de Louis XV n'ayant pas les mêmes idées que nous sur la décence, la Vérité dans Je vin, Ce que Dieu garde est bien gardé, et les autres clicf-sd'œuvre de Collé, sont trop libres pour être joués maintenant. Oa donna le nom de proverbe 'à ces pièces, parce que, pour faire jouer autant que possible un rôle actif aux spectateurs, ils eurent à deviner un proverbe , que la petite comédie fut chargée de rap-

peler. Ainsi, après avoir vu jouer le chef-d'œuvre de Collé, les liommes s'écriaient : In vino veritas. Car, dans cette pièce, on voit un amant qui, étant un peu tip]) *, prend un mari pour confident de sa passion pour sa femme ; et, comme les ivrognes sont tendres, cet amant, qui est, en même temps, Xami du mari, se rc-peul de l'avoir trompé, et, les larmes aux yeux, lui en fait

* Gris.

des excuses. Ilcureusement le mari aussi est elevated^, et, qnond ils revieniient tous les deux au bon sens, Ion persuade facilemeut au mari que la prcieudue conlideucc n'était qu'une mauvaise plaisanterie. Je suis fâché de ne pouvoir pas vous donner uae analyse plus étendue.

Les proverbes composés par Collé étaient joués par de grands seigneurs, chez le duc dOrléaus, père d'Egalité. C'est le même duc dOrléaus, calomnié dans les Mémoires de madame la comtesse de Genlis, dont il finit par épouser la taule, madame de iMontessoo. Madame de Montesson tira de la misère mademoiselle Ducresl, qui allait jouer de la harpe dans les maisons, moyennant quatre louis; et cette nièce, devenue dévote, tourue en ridicule sa bienfaitrice. Ou trouvera beaucoup de détails sur les Proverbes de Collé dans les curieux Mémoires que cet homme gai a écrits sur sa vie. Collé eut le malheur d'être jaloux de Voltaire; à ce ridicule près, ses Mémoires plaisent infinimeut; dans le genre léger, c'est une des lectures les plus agréables que l'on puisse faire.

Collé eut pour successeur dans le proverbe M. de Carmontelle ^, qui eut moins d'esprit que lui, moins de gaieté, mais beaucoup plus de vérité. Ou a publié en ISil deux volumes de proverbes de Carmonlelle. Chacune de ces petites pièces a été jouée un nombre

infini de fois. On prendra une fausse idée du mérite de Carmontellc, si on lit le recueil de ses ouvrages comme un livre ordinaire ; il ne faut lire qu'un proverbe par jour.

Ces petites comédies ont un fond extrêmement léger; la vérité des détails, la grâce du comique, en fout tout le mérite. Ce couiique rappelle la grâce décente de Térence. Le vis comic.x est exclu du genre des proverbes. Des situations énergiques demanderaient, pour n'être pas représentées d'une manière ridicule, un degré d'énergie dans les acteurs que rarement l'on trouve dans le monde. Une grande moitié des proverbes de Carnioulelle doit être inintelligible en Angleterre; mais ceux qui

* Entre deux vins.

• Mort en 1806. Madame de Genlis a publié en 1825 de nouveaux Pro» verbes dramatiquts de Carmontelle

tiennent aux passions, qni sont les mêmes partout, pour le fond, peuvent plaire, même dans les pays étrangers. Le Voyage de Rome, par exemple, ailes Amatits chiens, doivent faire rire partout. La Maison du boulevard est une excellente peinture du caractère d'une jeune veuve folle, abusant de la faiblesse qu'un oncle âgé et immensément riche a pour elle. Ce mérite est accompagné de l'avantage de donner une peinture parfaitement vraie de la société française telle qu'elle était vers 1778.

Une extrême légèreté était le vrai caractère de l'époque; les chefs d'oeuvre de la littérature françaised'alorsdevaient être peu goûtés hors de France. La Révolution, suspendue et non terminée par le despotisme de Napoléon et la Ihéocratie des Bourbons, nous a donné un sérieux qui nous met en rapport avec les Anglais, les Allemands et les autres civilisations étrangères. Je ne

doute pas que les proverbes de M. Théodore Leclercq ue soient beaucoup plus goûtés en Angleterre que ceux de Carmontelle ou même que les chefs-d'œuvre de Collé. M. Théodore Leclercq n'a donné au public que trois volumes de proverbes, et, à la différence de la plupart des auteurs, il n'a fait imprimer que les ouvrages dont il est le moins content. Qui le croirait? 11 y a un rapport entre M. Leclercq et Shakspeare, entre le cèdre du Liban et Ihy&ope. Connue Shakspcare, eu faisant imprimer un proverbe, M. Leclercq en perd, eu quelque sorte, la propriété; tout le monde peut jouer un proverbe imprimé. M. Lecleicq est lui-même un excellent acteur; il joue supérieurement dans ses proverbes. Comme, dans la société, beaucoup de personnes répugnent à prendre les rôles ridicules, de peur qu'il ne leur en reste un vernis peu agréable, Bl. Leclercq s'en est eniparé. Je lui ai vu rendre d'une manière inimitable les rôles d'Allemands parlant mal le français, et les rôles d'amants bernés.

M. Fiévée, écrivain distingué, persécute dans ce moment M. de Villele et les jésuites; ce qui, certes, est très-hardi. M. Fiévée a fait deux fort bons romans : la Dot de Sicxette et Frédéric. Bien des personnes pensent que M. Fiévée a corrigé beaucoup des proverbes de son ami, M. Théodore Lcclerc(i. Quoi qu'il eu soit, comme la censure ôle impiloyahleuienl do

toutes les comédies qu'elle laisse jouer à Paris ce qui ressemble à la société acluclle, le;; provcrhcô de M. Lcclercq auroiU une ! iporlance historique. Aujourd'hui, incnie, les étrangers qui désirent avoir une idée des habitudes sociales des Parisiens lie peuvent rien faire de mieux (pie de lire les trois volumes de M. Leclercq. Mais souvenez-vous toujours, si vous voulez goûter le mérite de ces sortes de livres, qu'il n'en faut pas lire plus de cent

pages le même jour. Les mœurs françaises étant devenues plus graves, les petits tableau.v de M. Leclercq seront beaucoup plus intéressants et surtout plus intelligibles pour les étrangers que les esquisses de Carmontelle.

Le proverbe qui peint le mieux le mélange de l'ambition avec Tancieune légèreté française est intitulé le Duel. Va Français ne tolère pas devant lui des plaisanteries piquantes sur le ministère qui a acheté son opinion. 11 faut rendre justice, en passant, à M. de Villèle, c'est lui qui, depuis quatre ans, a introduit cette corruption générale dans la nation , depuis l'employé à douze cents francs jusqu'au jmir de France, qu'il achète à trente mille francs pièce, pour faire passer la loi du sacrilège. Un Français ainsi acheté a toujours peur d'cî,re méprisé; il se sent brave ; à la première plaisanterie piquante, il répond par un duel. Dans ce même proverbe, il y a un personnage û"hijpocrite doucereux, qm ïdïl sàîorlane par Moulrouge (le quartier général des jésuites). Ce personnage achève de peindre les mœurs actuelles.

J'ai hésité longtemps si, pour donner une idée du genre des proverbes, si fort à la mode à Paris en 1825, je traduirais le Duel, ou la Plus beau jour de la vie. Je me suis enfin décidé pour celte dernière esquisse; j'ai craint que le Duel, qui, d'ailleurs, est beaucoup moins gai, ne fût inintelligible hors de France. Le Plus beau jour de la vie s'appelle ainsi par ironie. C'est un pauvre jeune homme qui se marie, à qui tout le monde répète : Ce jour est le plus beau de votre vie, au moment où il est victime de cent vexations. La cérémonie du mariage est une des plus ridicules des mœurs franç^Vises. Ou a compté jusqu'à cent petites attentions, chacune desquelles, si on y manque, peut devenir le sujet d'un reproche; ou, encore pis, la cause d'un ridicule. Je

ne doute pas que, comme nous avons des manuels de physique et de pharmacie, Ton ne publie bientôt le manuel do riiummc qui se marie.

On joue les proverbes sans aucun préparatifs : deux paravent.^ font les deux coulisses, deux vases de fleurs el deux buu^^ics foi mont la rampe et scpareul les acteurs du public. La mode est de les jouer sans aucune exagération de gestes; c'est ainsi que les joue M. Lcclercq lui-même. Le bon ton est de n'avoir Tair de faire aucurs frais, défaire tout naliirellcment.

GXii

A MONSIEL'ti .... A LONDRES.

Pans, le 21 avril 1825.

Il y a, dans ce moment, une traduction d^Hérodote sous presse, et deux autres que Ton va imprimer. Le M. Larcher dont Voltaire s'est tant moqué, à cause de sa traduction du père de l'histoire, bien loin d'être un pédant en us, clait un pauvre courtisan des courtisans de Louis XV, et n a rien trouvé de mieux à faire que de prêter les petites élégances musquées de la cour de ce roi aux vieux héros grecs, dont il conte les faits cl gestes dans un style souvent aussi inculte que ses héros. Il ne faut pas s'en étoiuier; Hérodote fut le premier à essayer d'écrire en prose; on n'avait fait que des vers avant lui. Son style est souvent embarrassé; la construction de ses phrases est souvent incertaine.

C'est le style d'Hérodote que l'on retrouve, surtout dans la traduction de M. Paul-Louis Courier, vigneron, ancien canonnier à cheval, récemment sorti de Sainte-Pélagie. Tels sont, en effet, les titres et particularités d'un des meilleurs écrivains que la France

puisse opposer aux savants étrangers. M. Courier est peut-être l'écrivain vivant qui connaît lemieux sa langue, toutes ses finesics el toute ses délicatesses. %

La Iraduclioii de Lonijus, qu'il vient de publier dans le style ancien d'Amyot, est un chef-dœuvre; on croit que bou Hérodote sera encore supérieur à Longus. (îct ouvrage aura trois volumes, et M. Courier Ta corrigé pendant dix ans. 11 est parvenu à donner à sa traduction non-seulement la couleur du style du vieux Hérodote, mais encore exactement la même étendue que ce texte; de manière que, si on limprimait eu regard du français, l'on ne verrait jamais de blanc dans la page grecque pour donner le temps d'arriver à la paresse de la langue moderne.

M. Courier, comme capitaine d'arlillerie à cheval, a fait les campagnes d Egypte et d'Italie: mais, comme il était libéral dès cette épuijue, et dix ans avant que cela fût de mode eu France, il fut pourchassé par le gouvernement d'alors; maintenant il vient de passer deux mois à Sainle-Pélagie. C'est que M. Courier est peut-être riionime de France qui, depuis Voltaire, a écrit le pamphlet avec le plus de pi(|uant, de malignité, et surtout avec une verve de plaisanterie qui ne permet jamais à son lecteur de ne pas pouffer de rire aux dépens du pauvre diable qu'd a entrepris de ridiculiser,

L'Honnête homme, ou le]Siais, roman par M, Picard, de FAcadémie française.

L'hypocrisie est le grand trait des mœurs actuelles en France. Cette hypocrisie est enseignée par les jésuites et pratiquée à leur profit. Ce qui se passe à llouen (en avril 1825) en est une preuve

évidente , et le midi de la France est témoin d'entreprises bien autrement condamnables. L'hypocrisie et les jésuites ont connnencé sous jN'apoléon, dès l'année 1804. D un autre côté, la publicité est un des traits des mœurs françaises. Chez un peuple qui aime à parler, l'hypocrisie doit être une des choses les plus vite remarquées : elle prèle au ridicule.

Le roman de M. Picard donne l'histoire de l'hypocrisie dans les mœurs françaises. L'auteur n'a pas beaucoup d'esprit, de proloudeur et d'imagination ; mais c'est peut-être pour([uoi il a de la vérité. Dans ses romans, connue dans ses comédies, M. Picard rend ce qu'il voit comme un miroir. Ce genre de mérite donne peu de plaisir aux personnes qui habitent le pays, mais doit être fort précieux aux étrangers. La vérité des li.ubi-

tudes sociales reproduites dans Vllonnôte homme, ou le Niais est telle, que je no doute pas que riiislorien futur de la Restauration de la famille de Bourbon ne soit obligé d'emprunter plusieurs traits à M. Picard. Ce que cet auteur dit des élections, entre autres choses, est d'une vérité parfaite. Le titre du roman de M. Picard lui a été fourni par le dialogue connu de Fouclié avec Garnot, après la reddition de Paris, en 1815. Fouclié avait trahi et vendu sa patrie. Garnot lui dit : « Où puis-je me retirer, traître? — Où tu voudras, imbécile! » Le niais de M. Picard n'est imbécile qu'à la manière de Garnot. Cette donnée était excellente; le roman eût été un chef-d'œuvre si M, Picard avait de la force dans sou talent.

Histoire de Clwistoplie Colomb, par M. Dossi, de Milan, traduite par M. Urano. 2" édition. Un volume.

La pauvre littérature italienne est tombée bien bas. La censure autrichienne n'est pas le plus grand de ses malheurs : elle a pris la funeste habitude de noyer un très-petit nombre de pensées dans un océan de paroles. Cependant cette littérature italienne a un certain caractère de bonne foi et de consciencieuse recherche, qui mancpie tout à fait à la littérature française du temps actuel. On ne trouve pas dans les opuscules italiens ce caractère de fatuité et de profonde ignorance qui brille dans les petits ouvrages publiés à Paris. Vous lirez avec un certain plaisir le livre de M. Bossi sur Colomb. Vous y trouverez un tableau du monde au milieu du(piel vécut ce grand homme et des obstacles qu'il eut à surmonter pour obtenir un vaisseau. M. Bossi est un chanoine de Jlilan, protégé par Napoléon, et maintenant obligé à écrire pour vivre.

Vita di Canova, scriiia da Missirini. Firenze.

C'est de cette vie de Canova ([u'ont été extraites de curieuses conversations de ce grand sculpteur avec Napoléon. M. Missirini est de Florence, je crois ; raison de plus pour abonder en paroles et pour songer à l'élégance de la phrase beaucoup plus qu'à la justesse de l'idée. Toutefois il règne en Italie un bon sens (jcnc rai, dans ce qui regarde les arts, (ju'on ne trouve nulle part ailleurs. Les étrangers, en parlant de peinture, de sculpture ou de musique, sont toujours des harbr.res. Quand on estcurieu.x

(]e connaître la vie de Canova, il faut donc la chercher ccrile par iiu lliilicu. Mais il csl fâcheux que, comme M. Missirini, cet Italien ne place que trois ou quatre idées dans chaque leuilie d'impression, composée de seize pages. Ce qu'il y a de mieux sur Cauova, ce sont ses lettres, dont les premières fourmilleat de fautes d'orthographe.

Chroniques neustriennes, ou Précis de riiistoire de Normandie, par M. Maiie Dumesnil. Un volume.

L'histoire est à la mode en France, et, je l'ai dit souvent, c'est Quentin Durward et Ivanhoé qui ont créé cette mode. M3I. Guizot et de Baraiite Talimeuteut par de grands ouvrages; de jeunes écrivains, par des résumés. 11 est fort à désirer que ces petits ouvrages soient traduits en anglais; on pourrait les donner à Londres poiir deux schcllings, et ils répandraient do fort bonnes idées. Un des meilleurs parmi ces ^précis est celui que M. Marie Dumetuil vient de donner sur la Normandie; c'est un digne complément du magniOque ouvrage de M Thierry sur Guillaume le Conquérant.

Histoire des ducs de Bourgogne, par M. de Baranle. Troiicmc livralsju.

Je vous cons ille fort de lire dans le sixième volume de cet ouvrage le récit de la mort de Jeanne d'Arc et de la mission que ceae fille singulière remplit en France. Ce morceau est excellent. M. de Baranle est le premier auteur qui ait écrit l'histoire de France d'une manière amusante et vraie. En générai, il se borne à faire l'extrait des deux ou trois chroniques les plus marquantes de chaque siècle. Mais peu importe à qui appai tiennent les idées qu'il présente; on trouve le plus vif plaisir aies lire.

Poésies de Clotiide de Surville, pcéie fi-ançais du quinzième siècle, publiées par Charles Vaudcrbourg.

Je ne conçois pas comment EL Vanderbourg n'a pas eu l'esprit de se domicr la célcLriié de Macpherïon. Les poésies eu vieux langage qu'il nous a données sous le nom de Clotiide de Surville son!; extrêmement louchantes ; il ne mai;q:;e à mon plaisir,

quanà je les lis, que de les croire âgées de trois siècles. Commcut M. Yaudcrbourg, qui fait si bien la poéiie gauioise,

n'a-t-il jamais fait devers français passables? Voilà un problème que je présente aux psyciiologistci^. l! est certain que la langue parlée, en France, avant le règne de Louis XIV, était beaucoup [)ius propre à la poésie que celle dont nous nous servons depuis ce roi, qui déclare 7wn nobles un tiers des mots les us utiles de la laugue.

A MONSIEUR ..., A LONDRES

Paris, le 20 juin 1825.

Malgré twit le blâme jeté par certaines gens sur les petits livres historiques aujourdbui de mode, je vous recommande celui (jui a pour titre :

Ilmimé de V histoire de Russie, par M. Rabbe*. Un volume !ii-18.

C'est un excellent abrégé. M. P.abbe nous montre les Russes tels qu'ils sont : à peine plus civilisés que leurs voisins les Turcs, ft très-inférieurs aux Turcs par leur mauvaise foi. Un grand teigneur russe, nununé M. de Tolstoy, a attaqué M. Rabbe et lui a reproché que Rabbe, en esclavon, voulait dire esclave. Une revue, fort ennuyeuse et encore plus servile, la revue de M. Julien, a accueilli les attaques du seigneur russe, trop heureux d'avoir à tomber sur un homme de lettres estimable, qui vil de sa jtlumeetnon de ses paysans. Je conseille Touvrage de W. Rabbe à tous les lecteurs qui veulent prendre, en quelques heures, une idée juste de la Russie.

Le Dernier chant de Childe-Harold. Un volume in-S".

Chant du Sacre. Un volume in -8°. Par M. de Lamartine.

L^o ces deux poèmes, qui ont paru presque en même tenq)s, le premier aété vendu ner.f mille francs, etlesecondsix mille francs. Ces prix sont énormes pour la France. Quand le fameux tragique

' M Habbc est niurl à Paris, le f" janvier 1830.

Ducis fit rédiiion complète de ses œuvres, il y a dix ou douze ans, elles ne lui furent payées que trois mille francs par vol ane, et il n'y en avait que trois.

Les deux poëmcs de M. de Lamartine ont éprouvé une espèce de chute. Le Chant du Sacre n'a pas eu de seconde édition, et Childe-Harold n'en a eu que quatre, peut-être même qu'une. Car maintenant L... et les autres libraires charlatans de Paris font des éditions de fjuatre cents exemplaires. Ces deux poëines de M. de Lamartine manquent totalement d'idées. Celles qu'on y trouve so;!t vagues, communes, et de plus fort obscures.

M. de Lamartine avait entrepris de faire l'éloge de la liberté; il s'emparait ainsi d'une quantité de belles idées qui courent'les rues dans ce pays ; mais ses bons amis du parti uiird lui ont représenté qu'il perdrait la faveur de ce parti, et il s'est hâté de supprimer ses transports en faveur de la liberté. Au sacre, il la faisait oiudre de l'huile sainte eu même temps que le roi.

Voilà bien des griefs conire M. de L:imartiue; il n'eu est pas moins le second ou le premier poète de la France, selon qu'on voudra mettre M. de Béranger (auteur des chansons) avant ou après lui. 51. de Lamartine rend, avec une grâce diviue, les sentiments qu'il a éprouvés. Ces sentiments, vagues et mélancoliques,

partagés par beaucoup de jeunes gens riches de l'époque actuelle, sont tout simplemcut l'effet de l'oisiveté. Napoléon faisait remuer cette jeunesse; de son temps, o;i connaissait peu l'ennui mélancolique. C'est cependant à cette époque qu'eu a été faite la plus belle peinture : je veux parler du petit roman de .M. de Chateaubriand, intitulé liené. 11 y a huit ou dix passages charmants dans le dernier chaut de Childe-Harold; je vous conseille de les lire.

Histoire de René d'Anjoii, roi de Naples, duc de Provence, par M. le vicomte de Villcneuve-Bargemoni. Trois volumes in-S".

Les aïeux de cet historien servirent le roi René, qui a laissé des notes sur leur caractère. Je m'attendais à trouver une histoire bâtie avec une adresse jé^ultique, de manière à déguiser les torts des temps anciens, une histoire daus le genre de celle de l'ennuyeux Lacretelle. J'ai été surpris bien agréablement en trouvant daus .M. de Villeneuve un homme de bon sens, qui

paraît avoir l'ail des recherches consciencieuses. Son histoire n'est |)oi!il un chef-d'œuvre. L(ird Byiou disait que, quand ou se mêlait de faire des vers, il fallait en faire tous les jours. J'appliquerais celte maxime à tous les genres de littérature. 11 faut maintenant pour être lu, dans le genre historique, une certaine profondeur de philosophie cl de bon sens (pu ne s acquiert point en quelques mois d'étude. Le métier d'historien ne peut être un pis-aller, comme paraissent le croire plusieurs écrivains, qui, repoussés de la politique par les rigueurs du ministère, se mettent à lire, pendant un an, les vieux monuments d'un pays, et puis nous ca donnent intrépidement Thistoire.

h. HCNSiELT. LE CAHON DE M..., A IIO^FLEUn.

Paris, le 13 juillet 1825.

("^her ami, je reviens à Paris pour partir. L'heure de hi maîle-posle me presse; ainsi, poeas palabras.

Mademoiselle ... est grosse, cii-oi), chef-d'œuvre de M. de... — Le général Gourgaud, dans sa réfutation de M. de Ségur *, a, dit-on, insulté ledit Ségur; on parle beaucoup d'un duel ù la I)uurse. — Cuuain nous a dit que c'était pour demain. — Quatre millions sont convcitis; on pense que l'opération est maniiuée; mais on dit que les 75 peuvent êire à 78, un moment. 11 y a dégoût pour la rente. Les étrangers, tracassés, n'en veulent plus. Cependant l'avis des gens sages est de garder. J'ai un ami genevois, le plus sage des hommes, il me dit : « Gardez; » et je garde.

J'ai prêté tous mes Globe^. N'ayez a\icuu regret, ils sont plus pédants que de coutume.

* Auteur de VUistoire de Napoléon et de la grande arinc'e en 1812. •

• Le journal le Globe.

M. Girard, d'Égyple, offre de f:;irc un caual sous chaque rue de Piiris, moyennant huit millions.

M. Jacques LaffiUe offre, ou offrira en I82G, de faire la rue de la porte du Louvre à rélcphant de la Daslille; on lui laisserait la plus-value des maisons. Il faut une loi, bien entendu.

M. PiOniieu a lu, à Sautelel, des proverbes romantiques qui Tout c:;ch;u;lc.

Galli, arrivé le 10, va nous faire rire. Il prend les rôles de Buffo, invisibles dans les mains de Graziani. La divine Giudilta a loué une belle maison à Surcsnes ou Puteaux, à dix mini:tcs du

pont de îNcuilly. — Le bon D... est toujours égotiste. — Le docteur EtîwarJs est à Londres. Nous vous attendons de pied ferme le 6 août.

Tout à vous,

CoLLlNtT DK Gr.EMME.

h ÎIOXSIECB LE r.ARÛN D2 M ..., A PAr.lS.

Paris, le 21 août 182c.

Mon cher ami, la G..., comme vous savez, prétend être insen sible aux lellres d'amour; essayons. Voici une lettre que je vous supplie de f.iire copier sur beau papier vélin. Un amant tel que M. Edmond de Chareucy ne néglige pas ces accessoires.

Composez aussi une lettre; si celle-ci ne réusiii pas, nous lâcherons la seconde; mais il faut une adresse. Donnez ce'lc de l'ami Porte sous un nom supposé; cherchez un nom inconnu. Par exemple, si vous mettiez : M. de Charency, chez M. Diibouchage, rue IN'euve-de-Luxemliourg, n°.... Enfin, pour s'amuser et pour rire, il faut agir. Que pensez-vous de ma prudo:ice? Ce n'est que dans la seconde lettre que je demanderai qu'elle m'envoie une feuille de jasmin pour réponse. N'oubliez pas qu'il faut Viago à Reims, au lieu do Viaggio.

S", cela prenait cuire vous et moi, nous ririons.

Si cela allait bien, nous clicrclierions un beau jeune bomme (le nos amis, à qui nous dirions : «Voulez-vous jouer le rôle (l'amoureux d'une femme célèbre? — mais il faut une discr('[ion du diable. »

PoP.CIlF.P.nN.

CXVÎ

A riADAME I'.... , A PARIS.

Paris, le 21 août 1825.

Je sens, madame, que la démarche que je fais est ridicule. 11 y a plus de deux mois que je me représente tous les jours combien il est ridicule, et même inconvenant, à moi inconnu, d'oser écrire à une fenuiie que la gloire environne, et qui est, sans doute, liée avec tout ce qu'il y a de plus aimable et de plus gai en France. Moi je suis inconnu, simple lieutenant dans un régiment de cavalerie de la garde. J'y arrive depuis peu avec une pension de mon père; je ne suis pas beau, sans cependant cire laid. Avant d'avoir eu le bonheur de vous voir, avant d'être cnlré dans celte seconde vie, qui a commencé pour moi le jour où vous avez joué le Viago à Reims, je me croyais bien fail, remarquable, l'air noble. Depuis lors je ne vois rien de tout cola. Tout est vulgaire chez moi, excepté la passion forcenée que vous m'avez inspirée. A quoi bon vous le dire? Je le sens, celte démarche est ridicule ; vous montrerez ma lettre à des gens qui m'en plaisanteront. Oh ! comble de douleur ! Entendre plaisanlcr sur la passion que j'ai pour madame P.... ! Je vous jure, madame, que ce n'est pas le ridicule qui peut m'en revenir que je crains. .\h ! pom- vous je braverais bien d'autres périls. Mais je mourrais de douleur d'entendre jiarler de mon sentiment pour vous. Ce senlimenl fail ma vie, j'apprends la nmsiquc, j'ap- |. rends l'ilalion, je lis les journaux qu'avant vous je ne regardais jamais, dans lesiiérance d'y découvrir voire nom. Fût-il aubasde la page, dès que j'arrive à cette page, j'ai bien vite découvert ce

P majuscule qui cuiUincuce voire uoni et qui me fait palpiter, même quand il comuieuce un mol indiflërout.

Mais à ipioi !)oa vous dire toutes inesfolies? Que m'eurevieudra-i-il ? Coinmeat êlre connu de vous? Comme.il être picseuté? — Je ne suis un peu connu que dans quelques salons antiques qui n'ont pas de relations avec vous. Je vais chez M. le duc de , mais y allez-vous? Ah ! je suis bien malheureux, madame! Vous ne pouvez concevoir l'excès de ma misère 1 J ai désiré vingt ans de venir à Paris, j'aimais les chevaux, j'adorais le militaire. Tout cela fait mon supplice aujourd'hui.

Comment être connu de vous ? Quand vous étiez à Paris, je me mettais dans un fiacre, comme pour atlemlre un ami, et je voyais vos fenêtres. Vousêtes à la campagne, dit-on, mais je n'ai pu obtenir du portier le nom de la campagne. J'ai, je crois, fait peur à cet homme. Ah! je m'abhorre moi-même. Sans doute, aussi, si j'obtenais le bonheur de vous être présenté, je vous ferais peur.

J'ai éié obligé d'interrompre ma lellre, j élais trop malheureux. — J'ai vingt-six ans.je suis brun, assez grand, l'air très-militaire, dit-on; mais, après ce qui m'estarrivéavec vo:reporlier,j'ai coupé mes moustaches, autant que possible. Sa;is Tordre de mon régiment, je les aurais coupées tout à lait. — Ah ! du moins, que mon air égaré ne vous fasse pas peur, si jamais j'ai le bonheur de vous être présealé. Ne craignez aucune imporlunité de moi, nudame. Je ne vous parlerais jamais de ma malheureuse passion; vous voir me suffirait; je vous dirais seulement : Je suis Charency. — Fou que je suis ! on vous dirait bien assez mon nom en me présentant à vous. Mais je veux continuer à me faire connaître. Je suis d'une bonne famille de la Lorraine; je dois avoir un jour quelque aisance ; j'ai reçu une excellenie éducation. Ah ! Dieu ! si

ou eût eu l'idée de m'envoyer voyager en Italie, je saurais l'italien, je saurais la musique surtout. Peulêlre, mais je le crois impossible, comprenant, comme un savant, les airs divins que vous chantez, je vous aimerais davantage; non, il me semble impossible.

Adieu, madame; ma lellre est bien Irop longue; à quoi boii vous écrire d'ailleurs?

LETTRES k SES AMIS. "09

Je suis, avec le phis profond respect, madame, voire C""^ lu-Kiible et très-obéissant servileiir,

Edmond de Ciiarekcv, Chez M. ..., rue ..., n'....

CXYII

A KOrSirtJR ..., A LONDF.rS.

Naplcs le 50 septemlire 1S25.

Vous me demandez, monsieur, un coup d'œil sur l'état actuel de la musique en Italie.

Une source deau jaillit au pied d'une grande montagne. Pour mettre à même de juger de celte source, faut-il s appliquer à décrire avec soiii les divers bassins qui la reçoivent, ou faut-il rechercher dans la position des diverses pentes de la montagne, dans les différentes natures des rocs et des terref;qui !a composent, quelles doivent être les qualités delà source d'eau qui en jaillit?

Ce ne serait point, du moins selon moi, vous faire connaître l'état de la musique eu Italie, que vous décrire les conversations

de Milan et de Nazies, que vous parler ; our la centième fois des fameux ihcàlres de la Scala et de San Carlo. Une biographie de Rossini, de Mcrcadanle, de l'acini, de Mcycrbecr, se approcherait davantage du but, surtout si on y joignait une analyse du talent de Lablaclie, de Davide, de Zuchclli; mais il manquerait toujours une description de la source même du goût de la musique chez les peuples d'Italie, si différents de caractère, et qui ne sont liés entre eux que par la malheureuse circonstance d'être opprimés par la même absurde tyrannie, t^elle tyrannie est peu sanguinaire, mais elle est extrêmement minutieuse. Une fdle riche, c'est-à-dire ayant mille livres sterling de rente, ne se marie pas à Modène ou à T(u"in sans que les sept ou Imit ministres ou sous-ministres de ces petits princes, lesquels sont désolés de

leur oisivelé, fassent cliacun Irois ou quatre rapports sur celte affaire. Le plaisir par excellence de la nation française, se livrer aux cliarmes d'une couver.-aliou aimable cl gaie, dans le courant de laquelle on parle tour à lour de tous les sujets possibles, serait le plaisir le plsis dangereux en Italie. Les espions, dLins ce pays, meurent d'inanition, ils ne savent que mettre dans leur rapport, et tout est espion, depuis le moine qui vient, en disant : Dco gralias, se placer sur le seuil de votre chambre à coucher, pour vous demander raumû-.ie, jusqu'au perruquier qui vient vous coiffer et au cafetier chez lequel vous allez prendre une glace. Ces espions se vendent à tous les gouvernements successifs. Ainsi, par une circonstance originale et particulière à la malheureuse Italie, il est dangereux de mal parler même du gouvernement qui est le plus grand ennemi de celui qui, maintenant, paraît le mieux établi. Tel habitant de Vérone a dit du mal en 1812, sous le gouver-

nement de Napoléon, de la lentes;:stupide du régime autrichien, qui aujourd'hui est persécuta, pour ce proposqn'il tint il y a treize ans, par bassesse envers la puissance alors régnante.

Depuis que la tyrannie, à l'imitation de Philippe IT, a fait irruption en Italie, c'est-à-dire depuis la première moitié du seizième siècle, ce qu'il y a de j)lus dangereux pour un Italien, c'est de parler.

"Voilà le grand trait moral de ce peuple. Voici un de lein-s proverbes les plus familiers : tn fceZ lacer non fumai scritto (un silence de bon gotît ne fut jamais no!é); ajoutez : par un espion. Lltalien qui vient de voir un beau tableau est occupé pendant deux heures des sensations aimables que lui donne ce tableau. Entend-il un opéra nouveau, il y songe uniquement pendant huit jours. Pourquoi? — C'est que la conversation est impossible pour lui, c'est que depuis près de trois siècles il en a perdu l'habitude. Comment serait-il sujet à la vanild française? Cette vanité cherche des jouissances dans la conversation; la vanité vit parce qu'elle parle : en Italie, avant tout, il faut se taire.

Dès qu'il s'agit de discuter la vérité d'une pensée ou la justesse d'une expression, les Français et les Anglais, qui, depuis

trois siècles, parlent et discutent sur tout, reprennent une grande snpériorité sur l'Italien, qui, dans la discussion, n'est qu'un enfant sans expérience. Ainsi l'Italie vient de produire sous nos yeux Canova, Rossini, Viganô, et depuis cinquante ans clic n'a pas imprimé trois volumes de prose que l'Europe se soit donné le plaisir de lire et de traduire. Ses meilleurs livres, publics de 1825 à 1825, semblent écrits par des enfants et pour des enfants,

tant ils sont prolixes, tant ils se donnent la peine de tout expliquer.

L'Italien, dans l'impossibilité de parler, comprend profondément ce qui est de son intérêt. Il est en cela fort supérieur au François et même à l'Anglais. Les Italiens ont compris, dès l'aa 1550, ce que l'immortel la Fontaine eut la hanii«sse d'iirprimer sous le règne de Louis XIV : «Notre ennemi, c'est notre inaiav.» Il y a deux cent cinquante ans que Fêlre le plus profondément haï à Turin, à Bologne, à Modène, à Florence, c'est le souverain. Qu'on ne m'objecte pas l'état moral de Florence versnSO, ce peuple a perdu toute énergie. La puissance de hair s'est retirée de lui en même temps que la vie.

rden déplus absurde que d"exposersa vie, rien de bête comme de s'exposer à la mort et, ce qui est bien pis, aux blessures cruelles, pour l'intérêt de qui? de notre souverain, c'est-à-dire du plus grand ennemi que nous ayons.

Le détour a peut-être été un peu long, mais vous voilà en possession des deux grandes sources (springs) de la musique et de la peinture en Italie : l'impossibilité de la conversation, le discrélit total des vertus militaires. Le plus grand général peut arriver dans une petite ville d'Italie, il y excite moins d'intérêt cl de curiosité que le jeune Pacini, compositeur du second ordre, qui vit en pillant Rossini. Le fameux général est regardé commj un barbare, comme un sauvage, qui a gagné sa vie trente fois de suite, à la loterie des trente batailles auxquelles il a as islé. Dit-il quelque bêtise dans la société, on ne lui fait pas mcine Vlwnneur d'en être scandalisé. J'ai vu cela arriver vingt bis, à l'occasion des généraux célèbres qui, depuis trois ans, sont venus visiter Naples.

Unjeanc duc milanais serait profondément ridicule s'ils'avi-

s-.it fie placer son orgueil dans les exercices mililaircs et crymnnstiqiu's, monier à cheval, faire des armes, chasser; snnsdonle il f;u!l l'aire de lont cela un pen, il faut se livrer à ces corvées, prcci-émcnt autant qu'il le faut pour plaire aux femmes. At-on lair de s'y complaire, toute la ville répète bientôt: È iinschiocco (c'est un sot) .

Le jour où l'Italie aura les doux Chambres, le jour où V opinion fera son entrée dans le gouvernement, elle ne sera plus exclvùvcment occupée de musique, de peinîtire, d'arcliitcctr.re, et ces trois arts, qui, dans l'ordre où je viens de les nommer, se partagent les affections des llaliens, tomberoiitrapidcmcni. C'est ainsi que la gloire de Voltaire était tombée en France de 1798 à 1812. U a fallu la résurrection des jésuites vers 18'20 pour en faire faire vingt nouvelles éditions. Apres avoir exposé les sources de la passion générale pour la musique en liaiie, revenons enfin à l'historique de la musique actuelle.

On commence, en lîalie, à se dégoùicr de la musique de Tlossini. Un style de musique ne vit guère au delà d'une vinptr.ine d'années, en Italie. Les philosophes n'ont point encore deviné le pourquoi, mais h nouveauté, la surprise pour limaginaîion, est une condition s/we quû non du plaisir musical. Rossini n'a débuté, il est vrai, qu'en 1810, à Venise, par l'opéra inlilulé la Camhinle di Matrîmonio (le Mariage par lettre de change). Sa gloire date de l'opéra la Pietra del Paragone (la Pierre de touche), donné à Milan en 1812. Treize années se sont à peine écoulées, et la lassitude de Rossini se trahit déjà par des signes certains. Rossini

a abusé de la rapidité, des accompagnements brillants et des crescendo plus que Cimarosa, Paisiello on il Buranello n'ont abusé d'aucun artifice particulier île la musique. Rossini n'est jamais parvenu à peindre la passion, son amour n'est que de la volupté, son style n'est jamais que le style amusant et rapide. Que le libretto sur lequel il écrit cherche à peindre la sombre jalousie d'Otello ou l'ambition déçue d'Assnr, le complice de Sémiramis (voyez l'opéra de ce nom), toi-jonrs il a peur d'ennuyer en étant vrai. Comme il n'a qu'infiniment d'esprit et point de passion, dès que lexpro-sion de la pas>ion n'est pas •piquante, amusante, singulière; dès que, surtout, elle n'est que

traie et simple, Rossini a peur d'ennuyer cl se liàle de syncojicr sa musique. On lui a adressé celle critique : Dans YArmida, reitrcsenlée ici sur le ihéàlre de San Carlo, pendant rautoiiuie de 1817, ii a fait chanter ensemble Renaud et Armide; il a élc long cl plat. Ce célèbre duo ne se relève qu'à la lin; pourquoi? C'est qu'au lieu de peindre Tamour véritable, celui d'iléloïse pour A'oailard, l'auteur se ravale à peindre la simple volupté.

Dans les pays étrangers au\ arts, à Paris, à Londres, à Berlin, !a unisi(pie est loin de s'user aussi vile qu'en Italie; pourquoi? (Test qu'en ces i>ays la nuisi(iue n'c^l pas le sujet unique de l'at-It'iilion pnssioiinc'e du public. La guerre, les révolutions de finance, les questions de trois pour cent, d'élablissement des jésuites, ou d'indemnité des émigrés, sont successivement, à Londres et à Paris, les objets qui occupent l'énergie de tous les esprits. La musique est un sujet de conversation commode plus qu'intéressant entre les hommes et les femmes qui ne sont pas très-liés. Dans le fait, à Londres comme à Paris, la musicpie est ce qu'elle doit être, dans des pays où V opinion entre dans le gou-

vernement, un objet d'attention fort secondaire, un simple amusement.

Depuis que Rossini est devenu gourmand, son génie paraît l'avoir tout à fait abandonné. Cet homme n'a plus about him, la moindre étincelle du celestial fire. Plusieurs Napolitains récemment arrivés de Paris y ont vu la seule chose que Rossini ail écrite depuis deux ans : le Viago à Reims, espèce d'opéra buffa, fabriqué à l'occasion du sacre du roi de France Charles X. Cela est plein d'esprit, cela est savant, extraordinaire; mais de génie, plus la moindre étincelle. Rossini, ayant d'e\cellenls chanteurs.: mesdames Pasla, Monbelli, Cinti, et MM. Zuchelli, Pellegrini, Galli, Dordogni, a eu l'idée de faire chanter ensemble quatorze voix sans accompagnement. Rien de plus froid que ce morceau ; absence complète de celestial fire. Malheureusement je crois que l'on peut regarder Rossini comme mort pour son art.

•Jiicls noms se présentent après le sien à l'allcnlion de lEurojjc, avide de parler musique?

D'abord Maria Weber, dont je no vous dirai rien. Vous avez I.
18

entendu le Freyschiitx, plus souvent que moi. Savez-vous quf Weber, au lieu d'écrire de la niu-^iqtie, s'occupe à écrire sa vio cl à nous décrire, avec toute lachiriédcla philo- npliie allemande, comment il est parvenu à se donner du talent?

En Italie, les noms qui se présentent pour faire oublier Rossini sont ceux de : Jlercadanle, Pacini, Meyerbeer.

Le premier de ces compositeurs, l'aulenr d'Elisa e Claudio, a du génie et ce feu intérieur sans lequel ou ne fait rien dans les

arts. L'analyse de son talent, ainsi que de celui de ses deux rivaux, le Milanais Pacini et le Prussien Meyerbeer, pourra faire le sujet d'une seconde leilre, dans laquelle je dirai quelque chose des chanteurs célèbres qui existent en ce moment.

CXVlfl

A MONSIEUR ...., A LONDRES

Paris, le 14 octobre 1825,

M. Lemercier a fait douze ou quinze tragédies, barbares pour le style; sept ou huit poèmes, où il y a des éclairs de génie; il a traduit d'Alfieri Agamemnon, et en a fait une bonne tragédie du second ordre ; il a fait une comédie imitée des ^^oces dp. Figaro, de Beaumarchais; cette comédie, intitulée Pinto, est excellenie. M. Lemercier a fait, en prose, un cours de littérature assez ridicule.

M. de Talleyrand, à l'époque oii M. Lemercier fut à la mode pour avoir refusé la croix que Napoléon voulait lui imposer, dit de lui : « M. Lemercier est la moitié d'un homme de génie. »

Rien de plus vrai. La plupart de ses ouvrages sont mauvais; mais on sent, à chaciue page, que si l'auteur n'était pas poursuivi par un malin génie, il pourrait faire mieux. M. Lemercier a eu une attaque de paralysie dans sa première jeunesse. Sans cet accident, disent nos physiologistes, il eût peut-être égalé Corneille.

Sa nouvelle tragédie ayant pour titre :

Les Martyrs de Souli, on l'"Épire moderne, en cinq actes et en vers, est remplie de longueurs. Elle eût élé sifdée à la première représentation, l'auteur eût fait des coupures et eût obtenu un

irès-beau succès. Ou a tant écrit en Angleterre sur les martyrs de Soulij que je me dispense de raconter de nouveau le fait nislorique. M. Lomcrcicr asuivi la réalité d'assez près; son vers, énergique, quoique dur et incorrect, réveille profondément la sympathie du lecteur. El, comme à la scène la dureté du vers est peu aperçue, celle tragédie eût électrisé les speciatcurs. C'est ce qui a porté la censure à la défendre dans un moment surtout où les congrès s'occupent du sort des Grecs, et où M. de Villèle envoie des généraux au pacha d'Egypte pour dresser les troupes qui espèrent exterminer les Grecs.

L'art dramatique étant à la veille d'une révolution, dans dix ans, lorsque la censure aura été tuée par le mépris public, la tragédie des Martyrs de Souli sera devenue obsolète », et la poilérilé rangera M. Lemercier tout au plus à côté de Ronsard; ce qui, suivant moi, sera un jugement beaucoup trop sévère.

Marie de Drabant, poème en six chants, par M. Ancelot, auteur de Louis IX, tragédie. Un volume in-S", magnifiquement imprimé, avec beaucoup de lettres gothiques.

M. Ancolot fait avec succès le vers emphatique et magnifique que Racine a introduit sur la scène française, el que Voltaire a encore exagéré. Tout ce qu'écrit M. Ancelot paraît imité, quant !ui style de la tragédie de Mahomet de Voltaire. Le poème qu'il nous l'onne aujourd'hui a pour objet d'augmenter ses titres à la |i!;;ce vacante à l'Académie française. Suivant toute apparence, (e poëme n'est qu'une tragédie que M. Ancelot n'a pas voulu ri. (juer au théâtre. Il a mis eu récit les scènes trop faibles. Peu importerait l'origine de ce poème s'il était oassable. nuds il n'oït nullement intéressant, et cela parce que l'auteur ne raconte,

d'une manière claire et distincte, aucun des incidents liar lesquels il prétend nous attendrir. M. Ancelot éiant un des

* Vieux, hors d'usaore.

premiers poêles de l'époque, je vous donnerai en deux mots la fable de sou pocaie.

La jeune et belle Marie de Brabant épouse Philippe le Hardi, fils de sailli Louis. Philippe a uu lils d"uu premier mariage; ce fils meurt à riu)provi>le. Le seigneur de Luseuil, aulrel'ois valet de chambre de saint Louis, et maiulenant premier ministre de Philippe, persuade à ce prince que .Marie, jalou=ede voir régner ses eufanls, a empoitoniio !e prince Louis. Heureusement le lils de rancien valet de chambre, le jeune Luxeuil, est, en secret, amoureux de la reine. Il entreprend de la sauver; il vient se dénoncer lui-même comme ayant donné la mort au prince Louis, et la reine est sauvée.

Quand on représente un trait aussi cxlraordiiiaire que celui du jeune Luxeuil, il faut le ^irendre en détail, \)our que le lecteur, entraîné par la vérité des détails, puisse croire à la probabilité de Taction. Ces sortes de préceptes qui tieuueut au bon sens ne sont guère à l'usage de nos poêles actuels; ils fout des ^vers brillants, on les applaudit et ou les oublie ; mais ou s'accoutume à accorder, dans la conversation, beaucoup de laleul au poêle dont jau.ais on ne lit les œuvres. Tel est le sort de M. Aucelot ; tandis que chaque jour on relit les exécrables traductions dans lesquelles nous sommes forcés de chercher le sens du Corsaire, de Lara, de Childe-îlarold, etc. Le poème A&Marie (leBrabanl, mauquaut dart el de raisOii au fond, passera comme un brillant mé-

leore, âpre-, louleiois, avoir été acheté par tout le faubouri; Saint-Germain, car l'aulcur est furt ullra et membre de la sociélé des Bo)ines lellres.

Le Siéye de Damas, poème en cinq chants, par II. Viennel.

C'est la place vacante à l'Académie IVauçaise qui uous a encore valu ce poème, au moment où toute la classe riche est à la campagne, et dans la saison que les libraires appellcut morte. M. Viennel avoue ce que M. Aucelot laisse seulemeut deviner : le Siège de Damas, dit-il, est une tragédie déjà faite en anglais par le célèbre John Hughes. M. Viennel, qui est classique et grand ennemi du barbare ShaUspeare , n'ayant pu faire cette tragédie eu conservant les deux célèbres unités de lieu et de temps, en a fait un poème. Il faut une certaiue simplicité daus le

dialogue d'une tragédie : il faut, du moins dans le système classique, une certaine pompe dans la narration d'un poëiiie qui veut être épique. Il suit de là que M. Viennet écrit mieux la tragédie que M. Ancelot ; c'est par le fond des choses et des pensées que manquent les tragédies de M, Viennet, car souvent le style en est simple et assez raisonnable. Cet avantage devient un défaut dans le poëme tel que les imitateurs de Racine nous ont accoutumés à le concevoir. Le style doit être pompeux et magnifique, Tœil doit être ébloui de toutes les riclicsses de la poésie épique. Or M. Ancelot satisfait cette condition beaucoup mieux que M. Viennet. Ce dernier pucle, en revanche, triomphe dans répîlre badine : il a souvent le ton et la légèreté de Voltaire. Il a fait une épître très- plaisante contre les romantiques, qui demandent pour la France uiiC tragédie nationale en prose, sur le modèle de Richard III, de Sb^ikspeare.

à MONSIEUR ..., A LOiNDIiES,

Paris, le 15 octobre 1825.

MM. Mauzaisse etGrevcdononl contracté l'engagement d'exécuter de leur main, et sans employer aucun secours étranger, chacun cinquante portraits pour un ouvrage intitulé :

Contemporains étrangers, ou recueil des portraits de cent étrangers célèbres qui ont vécu de 1790 à 1826.

Les cent portraits, format in-folio, paraîtront en vingt-cinq livraisons, de quatre portraits chacune, avec les accompagne, ments à la mode de fac-similé et notices biographiques.

Si MM. Mauzaisse et Grevedon tiennent leur parole et font eux-mêmes les cent portraits, celle colleclion fera sensation eu Europe. Les portraits relatifs à la Uenriude de Voltaire, et exécutés par ces deux artistes, sont des chefs-d'œuvre de lithographie. Bien peu de portraits gravés sur cuivre pourraient soute-

nir la comparaison. Les effets de clair-obscur sont rendus d'une maiiicre admirable par M. Maiizaibse.

Le Tartufe moderne, par M. Morlonval. Trois volumes in-12.

Comme la censure n';i pas de prise sur les livres, ei que la C() (.:r royale viuiild'acquiller deux journaux politiques, plusieurs jeuaes auteurs racoaient les faits qui arrivent jouniellcmenl en province ; ils ne changent que les noms et appellent leur œuvre un roman. 11 n'y a pas beaucoup dart, mais il y a beaucoup de vérité. Sous ce rapport, les romans de MM. Victor Ducangc cl r;!orlonval peuvent être lus avec plaisir par les étrangers. C'est une peinture fidèle de ce que font, loin de Paris, vingt-cinq mille

jeunes paysans sans instruction, que, depuis six ans, Ton a métamorpbosés eu curés de campagne. On leur apprend, surtout dans les séminaires, à faire des armes; le fait est hislori(pie. Si jamais les jésuites étaient chassés de France et qu'ils trouvassent de leur inléiêt de faire naître la guerre civile, les jeunes curés faits depuis 1817 pourraient y briller co«si//o manuque.

Annales du moyen âge, comprenanl Ihistoire des temps qui se sont écoulés depuis la décadence de l'empire romain jusqu'à la mort de Charlemagne. Huit volumes in-8°.

Cet ouvrage, plus estimable que brillant, se divise en trente livres, et commence par la description de létal de l'empire romain à ravénement de l'empereur Auguste. Il passe rapidement sur le successeur de l'heureux Octave ; il conunence à donner plus de détails en arrivant à la chute de l'empire romain et à la fondation des nouveaux Élals créés par les iininigrations de barbares. L'auteur abrège Gibbon dans celte partie de son livre. Gibbon, quoique madame Guizot ail donné une bonne traduction de son History of the FalL of tlie roman Empire, n'a []as eu beaucoup de succès en France ; on a trouvé son slyle trop solennel et trop emphatique. L'auteur des Annales du moyen âye s'attache au peuple franc. Lorsque l'empire d'Orient a pris fin, riiisloire des conquérants de la F'rance devient le principal objet du récit. Quatre volumes de cet ouvrage paraissenl ; les quatre derniers suivront de mois en mois. Ce livre estimable fait tomber tout à fait les diverses histoires du moyen âge qui

parurent en France pendant le dix-huitième siècle. La critique était tout pour Voltaire et les autres historiens de celle époque; ils voulaient, avant tout, détruire le despotisme et la superstition, liien de plus louable; mais, dans leurs ouvrages historiques, ils

n'oublient qu'une chose, le récit. Ainsi toutes les histoires écrites en iVancais sont à refaire.

A MONSIEUR LE CAP.ON DE M... A IIONFLEIJR

Pans, le 23 octobre 18-25.

Je trouve votre lettre au retour de la campagne. Je ne suis guère en état de vous réi)ondre, mon cher ami. Je suis absolument dans l'état de l'amaut de Claire, cl plûl à Uieu que cela finît de même ! J'ai besoin de votre discrétion, et ensuite de vos conseils. Ne parlez à ànie qui vive de ce triste cas. C'est un serment que j'ai fait et refait à la pauvre victime. Le mari est du même caractère; enfin, rien n'y manque. Je suis réellement au désespoir. 11 s'agit d'une personne très-résolue, et que j'ai trouvée amplement pourvue de ce que Claire allait cherchant. Il ne peut y avoir le moindre soupçon de comédie de sa part. C'est pour moi et non pas pour vous que je vous réponds, afin que dici à votre retour votre bonne tète travaille à mon profit.

Je vais voir ce malin le docteur Uelùer. Le Brothcr brandy leurrait m'êlre utile, mais il a tant besoin de faire de l'esprit, que, pour avoir quelque chose à dire, il ferait une anecdote de ma confidence.

Le Sacrifice interrompu a réussi avant-hier à l'Odéon. Ils ont transporté bêtement l'action au Pérou. C'est un Français troubadour qui combat avec Pizzare ; il déserte, et les Péruviens veulent le faire leur roi. On appelle cela diminuer les invraisemblances

du poème allemand. — Carsoni n'a pas encore osé chantor. — Adieu; faites-moi savoir votre arrivée et voîre numéro.

Du VERSO Y.

h. MONSIEUR R... C. ., A PAI'.IS.

Paris, le l'"' iiuvcmbre 1825

Puisque tu as encore le courage de l'occuper de politique, mon clier ami, place dans les éphemérides, dans les souvenirs, cic , les faits et les conjectures dont je vais te gratifier.

Monsei-,ueur le Dauphin a beaucoup plaisanté M. deClerniont- Tonnerre, ministre de la guerre et ancien aide de camp du roi Joseph Bonaparte, sur les honneurs qu'on a rendus à ce ministre et d'après ses propres ordres, dans le voyage en France qu'il vient de terminer. Cette conversation fait la nouvelle des Tuileries. Décidément le Dauphin, si jamais il devient Louis XIX, sera un souverain simple, honnête, sévère seulement pour les braconniers qui gâlent ses chasses. Ce sera un roi tout à fait dans le genre allemand; il supprimera toutes les folles dépenses.

M. de Villèle, de plus en plus irrité contre M, Frauchei, directeur général de la police , qui lui est imposé par les jésuites, et qui, loin de lui obéir, comme les ministres, commence la guerre contre la toute-puissante congrégation. M. deMoullosier, homme d'esprit, maniaque de noblesse et, du reste, à demi fou, a commencé rattaiiue contre les jésuites dans le Drapeau blanc. On se souvient qu'en 1825 M. le vicomte Sosthènes de la Rochefoucauld acheta, pour un million à peu près, trois journaux ; La Gaxetlede France, X^i Drapeau blanc cl le Journal de Paris. Ce marché fut connu du public, qui, peu à peu, a abandonné ces journaux. Au-

jourd'hui le Drapeau blanc, en altaquaut les prêtres comme ignorants et fanatirjues, a soin de dire qu'il n'est payé par personne. IMais quel spéculateur aurait racheté de 31. de Villèle, pour la somme de trois cent mille francs, un malheureux journal qui n'a pas deux mille abonnés? — Ou peut donc espérer (pic la guerre est commencée entre M, de Villèle et la congrégation des Jésuites.

Si cela se confirme, si la paix ne se fait pas, les jésuites exciteront les trois cent soixatile-dix indemnisés de la Chambre des députés, et ils rcjclieroiil le budget (pic M. de Villèle leur prcseiilera eu février ou ou mars Ib'JG. Car ce ministre, fort adroit ri qui a peur, relardera le plus possible Touverlure des Chambres, qui, pour lui, commencera cette année Tépoque du danger.

Nécessairement M. de Villèle sera obligé de dissoudre la Chambre avant, ou tout au moins, après la prochaine session. Alors, sois-en certain, la France changera d'allure, coulinuera à s'éloigner de la Russie et à se rapprocher de l'Angleterre.

Sur (juelle classe de la nation M. de ViUcle cherchera-t-il à s'appuyer? — Sur celle des manufacturiers, négociants, banquiers; sur les Delessert, Ternaux, etc. — Ces banquiers riches, auxquels la faveur de M. de Villèle ferait gagner des minions dans les futurs emprunts, chercheront bienlôt, dit-on, à faire monter le fatal trois pour cent, aujourd'hui à soixante-douze francs. S'il ne monte pas d'ici à l'ouverture des Chambres, les trois cent soixante-dix indemnisés seront furieux, et, comme ils sont stupides, ils seront faciles à ameuter.

M. de Villèle chercherait, en cas de dissolution delà Chambre, à faire élire beaucoup de banquiers et négociants. S'ilnesejelle

pas dans les industriels, les jésuites auront assez de pouvoir pour faire élire des jésuites à robe courte. M. Ferdinand de Berthitr a avoué à la dernière session qu'il y avait cent huit jésuites (à robe courte) dans la Chambre élective, qui conqHe quatre cent vingt membres.

Si les industriels remportent, une loi de douanes sage ouvrira nos ports, et nous reconnaîtrons bientôt les républiques de TAmérique du Sud.

Je t'envoie un exemplaire de la Peinture, un de YAmour et un des Lettres sur Haydn, etc. ; expédie le tout à Faimahle M. de Perdrauville. Prie-le de faire connaître ces ouvrages à rAraéri([ue impatiente. Les deux derniers lui reslerout; il aura la bouté de faire parvenir la Peinture à M. Ferjus Duplanticr, mon cousin, au Bàtûn rouge, près la Nouvelle-Orléans, avec Ions mes compliments, comme un souvenir d'an)itié et de narenté.

ŒUVRES rOSTlIUMES DE STENDHAL.

cxxi;

A MOiNSltL;!; .... A lû.NOP.ES.

Taris, le 1" novembre 1825.

Vers le commencemenl du livre cinquième de ses Confessions, J.-J. Rousseau fait une descriplion charmaule et cependaul très-vraie, de la petite ville de Chambéry :

« S'il est une petite ville au monde où Ton goûte la douceur de la vie dans un commerce agréable et sûr, c'est Chambéry. La noblesse de la province, qui s'y rassemble, n'a que ce qu'il faut de bien pour vivre; elle n'en a pas assez pour parvenir; et, ne pou-

vant se livrer à Tambition, elle suit par nécessité le conseil de Cyuéas. Elle dévoue sa jeunesse à l'état militaire, puis revient vieillir paibiblenient chez soi. L'honneur et la raison président à ce partage. Les femmes sont belles, et pourraient se passer de l'être ; elles ont tout ce qui peut faire valoir la beauté, et même y suppléer. »

Chambéry est la putrie de M. le comte Xavier de Maistre, l'aimable auteur du Voyage autour de ma chambre. Cet homme spirituel et doux a eu pour frère le comte de Maistre, si counu en France par son livre intitulé du Pape, et par sa tendre amitié pour le bourreau. Les théories de Maistre, Vami du bourreau, ont été mises en pratique dans le midi de la France, lors des massacres des protestants, en 1815 et 1810, et la ville de Toulouse, qui, depuis de>, siècles, a marqué par son fanatisme et sa cruauic, a osé proposer pour sujet d'éloge en 1824 l'éloge du comte de Maistre, l'ami du bourreau. Toulouse n'a, dit-on, trouvé aucun écrivain jaloux de s'associer à la célébrité funeste de M. de Maistre. Cet homme, mort en 1819, est l'auteur favori des jésuites; ils font circuler parmi les personnes qu'ils veulent séduire deux de ses ouvrages : le traité du Pape et les Soirées de Saint-Pétersbourg. 11 est amusaiil de voir que ks Soirées

à Saint-Pétersbourg, terre classique du despotisme, en Europe, n'inspirent, au lieu de douces rêveries, que Vélogedu hourrcati.

OEuvres de M. le comte Xavier de Maùtre, trois volumes in-18.

J'ai voulu en finir avec le Maistre sinistre avant de vous parler de M. Xavier de 31aislre, qui n'a de commun avec Yami du bour-

reau, que beaucoup d'esprit. Le Voyage autour de ma chambre parut en 1794 et fit la réputation de son auteur. Comme l'auteur, en parlaiitde je ne sais ç 'ol endroit de Turin, dit : On y trouvait des animaux féroces, des tigres et des philosophes, la bonne compagnie prit sons sa protection le Voyage autour de ma chambre, et fit à ce petit ouvrage une réputation fort supérieure à son mérite. C'est une imitation de Sterne, mais imitation sans profondeur et sans génie. "M. X. de Maistre, connu à Chambéry sous le nom de Bance, a fiiit depuis le Lépreux de M cité d'Aoste, une continuation du Voynge autour de r)ia chambre fort supérieure à la première partie, accident très-rare en littérature; et, enfin, les Prisonniers du Caucase, et les Exilés de Sibérie, ouvrages qui forment plus particulièrement l'objet de cette lettre.

Il y a dans tous ces petits livres une nuance de goût italien; c'est ce qui m'a engagé à commencer ma !' Itre parla description que Iloussean fait de Chambéry. La société de Chambéry et de la Savoie est restée inaperçue par tous les voyageurs ; mais elle a trouvé son expression dans les trois hommes de lettres qu'elle a produits : le comte de Maistre, l'ami du bourreau, le comte Xavier de Maistre et le fameux abbé de Saint-Réal, qui a fait sept discours sur l'usage de l'histoire, qui sont de petits chefs-d'œuvre, l'histoire de la C07ijuration des Gracques, et, enfin, celte fameuse histoire de la Conjuration des Espagnols contre Venise, qui n'est peut-ê!re qu'un roman, mais qui a fourni à Otway 1 le sujet de sa Venice preserved, et qui est encore aujourdhui l'un des ouvrages qu'on lit le plus en France.

Ce qui caractérise les trois auteurs nés à Chambéry, c'est une

* Otway, auteur dramatique et acteur, né en 1G51, mort en 1085. Le MaitUus Capiiolinus de La'bsse est une imitation de la

sagacilé profonde et qui, cependant, ne tombe jamais dans la lourdeur ; la linosse italienne a passe par là. En clfol, toute la noblesse savoyarde va passer sa jeunesse en Picmoni. Les Piérnoniais sont gens d'esprit et ont, en Europe, lu répnlation de savoir haïr; or ce qu'ils haïssent peut-être le plus au monde, ce sont les Savoyards qui viennent chercher fortune à Turin. On conviendra qu'il était difficile de réunir, pour les Savoyards, les conditions d'une meilleure éducation. Les femmes de Chambéry y ont établi des usages qui tiennent le milieu outre ceux de France et d'Italie, et qui n'en sont peut-être que i>!iis rapprochés de ce que devraient être partout les lois socia'esqui règlent les rapports des deux sexes.

•le retrouve l'expression de tout cet ensemble de société dans les divers ouvrages de M. Xavier de Maistre. D'abord, quoique plaçant Voltaire et Rousseau avec les tigres, M. Xavier de i^laistre n'est point méchant; ses œuvres annoncent, au contraire, une âme douce et qui réellement a quehiiics rapports avec celle de Sterne. Ces rapports s'étendent plus loin qu'on no pense : on sait que Sterne a souvent pillé des auteurs qu'il ne citait jamais; M. Xavier de Maistre imite sans cesse Sterne, et n'en parle jamais.

M. Xavier de Maistre a, dans son premier ouvrage, le Voyage autour dema chambre, un grand défaut, insupportable, smiout pour un habitant de Paris : il copie à chaque instant la petite littérature qui, depuis la mort de Voltaire iusqu'à la Révolution, se consacra à daller le goût musqué des sujets de Louis XV; car Louis XVI, trop moral et trop simple pour son siècle, n'a eu aucune infiuence d'imitationsar ses sujets. Avant la Révolution,

ceux-ci ne l'apercevaient que pour se moquer de ses manières vuigaires et de son appétit de paysan. Porat, Delille, Marmonlel, la llarpe, Pemoustier, Berlin, Parny, Colardeau, furent les hommes marquants de la littérature de cette époque. On ne lit plus a Paris tous ces auteurs-là ; la province et l'étranger les admirent encore. (Il rae semble que VÉdinburg-Revîew cile les Mémoires musqués et fardés de Marmonlel comme un livre charm;int) M.Xavier de Maistre a souvent le défaut d'imiter ces auieuis de 1780, d'auiant plus ridicules niaiulenant à Paris, qu'ils

viennent seulement de passer de mode. Dans cent ans d'ici ils seront singuliers, mais non plus ridicules. Du Barihas, par exemple, a vu ireute-cinq éditions de sou mauvais poëme de la Semaine ; il avait encore du temps de Boileau Ihonneur d'être ridicule, il n'est plus aujourd'hui que singulier.

Un autre défaut du Voyage autour de ma chambre, c'est que, quoique la forme cherche continuellement l'esprit, il yen a trop peu dans les pensées. Jamais l'attention du lecteur n'est réveillée par la moiuJre petite idée nouvelle. On connaît l'occasion de ce livre : l'auteur, M. Xavier de Maislre, eut un due! et fut aux arrêts dans sa chambre (située dans la citadelle de Turin) pendant qui'.rauie-deuK jours. Au lieu de s'ennuyer, comme eût fait un sol ou un homme triste, il se mit à voyai^er autour de sa chambre et à faire de l'esprit à propos de ses meubles, de ses gravures, (le sa chienne, l'aimable Rosine, et de son domestique Gioanelti. L'auieur écrivait en français. Turin fut ravi d'avoir produit un livre français et surtout un livre de bon ton, un livre d'esprit. Plus lauieur imitait Dorât, Sainte-Foix et autres écrivains de Paris, célèbres par lagrémeni, plus il parut de bon ton aux habiiauts de Turin, plus ils mireutde vanité à l'applaudir. Louer le Voyage au-

tour de ma chambre, à Turin, en 1794, c 'était presque se donner un certificat de bon goût et d'élégance.

L'auteur indique sa maîtresse par le nom de madame de f/ati^ Castel, page 150, chapitre xxxv; c'est la plus j)lie page de soo livre. Tous les chapitres n'ont pas, comme celui-ci, la couleur d'un joli madrigal. 11 y a souvent beaucoup de celte affectation qui passe pour de l'esprit en province. L'auteur n'ose jamais cire simple; on voit que, quant à l'esprit, il a vécu dans ce qu'on peuta[)|ieler la mauvaise compagnie. Par exemple, a-t-il à parler de Ncwiou, il ne dit pas simplement : Newton ; cela serait plai à Tunu; il faut dire: VimmortelSewton. Je suis loin de reprocher bien sérieusement les fautes de cei^eure à l'auteur; son but était, sans doute, de plaire à la bonne compagnie de Turin etsuiiiuut aux dames de Uaul-Castel ; il y réussit parfaitement. La seule erreur que je pourrais reprendre dans ces gens riches qui s'anmsenl à parler français à Turin, c'est l'idée qu'ils 1. 19

ont (le Icspril comme à Paris. Pour approt lier de l'cspril français, il fautiraii coiiimeucer â être soi-même, u'imiler personne, et, par exemple, quand on est de Turin, en lialie, il faudrait parler italien et ne pas copier les phrases de Dorât.

Il y a be;iucoup moins de celte imitation du petit esprit français, qui n'est plus de re&prit,dans YExpédilion nocturne autour de ma chambre. On sent que l'auteur a voyage; il coiinûi mu peu mieiiN Ihoumie et les hommes; sa manière a acijuisplus de fermeté et a perdu de son afféterie.

L'auteur parle d'un petit système du monde assez plat, dont il a fait le chapitre xvi de son ouvrage ; heureusement il ajoute :

« Je l'aurais cependant embelli (ce systèmej de commentaires et de notes. »

Ou je me trompe fort, ou le fragment du tome deuxième, pages 80 à 91, est une des plus heureuses imitations de Sterne qu ait la langue fraçaise. Il est vrai que ce n'est pas beaucoup dire. Le caractère gascon, qui consiste surtout en ce que, dans les rapports des deux sexes, le héros regarde avec alTcctation toutes les petites circonstances comme étant au-dessous de son attention sérieuse ; le caractère gascon est trop souvent, par malheur, le caractère de la littérature frani;ai-e; la plupart de nos fats de |)rovince, de nos Maclou de Beaubiii>son (dans le Comédien d'Étumpes, jolie pièce du Gymnase ijue Perlet vous jouera tôt ou tard à Londres), la plupart de no-, fats de province seraient scandalisés de voir attacher de l'importante à des nuances fines, senties avec justesse et, en un mot, telles que celles que M. de Maistre vient de peindre avec bonheur. Au contraire du fat français, le nigaud alleuand senterre et se perd dans ces sortes de nuances; leur peinture fait tout le talent d'Auguste la Fout ine.

J'arrive eiifiu au troisième volume des œuvres de M. Xavier de Maistre et à son chef-d'œuvre, suivant moi, à son conte des Prisonniers du Caucase. C'est un tableau dans le genre du René de M. de Chateaubriand, des aventures dArisluuous de Fénelon, du délicieux roman de Paul et Virginie. Heureusement pour l'auteur, le ton de ce nouvel_ouvrage est simple ; on y rencontre

bien peu de ces phrases destinées à plaire aux Macloii de Beaubuisson et (lui gâtent quelquefois les plus jolies pages du Voijage autour de via chambre.

Les nionlagiies du Caucase sont depuis longtemps enclavées dans l'empire de Russie, sans lui appartenir. Leurs féroces habitants forment un grand nombre de petites peuplades qui viv'^nt oar le pill;ige. Les guerriers d'une de ces peuplades, dont le<i coutumes rappellent souvent celles des sauvages de lAmcrique, font prisonnier un major russe nommé Kascambo, qui s'expose imprudemment. Les Tchetchenges emmènent le major K iscambo et son fidèle denstchik (domestique-soldat qui, dans l'armée russe, sert les officiers et avec une fidélité souvent héroïque; ou, en d'autres termes, rappelant Vhomme primitif). En Russie, la partie estimable de la nation est surtout celle qui n'a pas été gâtée par la fausse civilisation de Moscou, et parce gouvernement humain, oii un fils ne parvient an trône que parle meurtre de son père et de plus est obligé (comme le magnanime Alexandre) de vivre avec les meurtriers de son père et de leur donner les grandes charges de sa cour. Fidèle à la donnée que j'ai indiquée et qui doit se retrouver dans tout ouvrage qui cherchera à peindre la Russie avec quelque vérité, le véritable héros de la nouvelle de M. de Maislre n'est pas le major Kascambo, mais son domestique Ivan.

Les Tchetchenges emmènent dans leurs montagnes Ivan et son maître; ils espèrent tirer une forte rançon du major; ils emploient cent petites ruses de sauvages pour le porter à écrire des lettres pressantes à ses amis de Russie. La lettre, objet des voeux des sauvages, étant enfin écrite, le prisonnier est traité moiusdun ment à partir de cette époque.

Pour ne point trop allonger cet extrait, je passe sunme preuve d'estime singulière que ces sauvages donnent au malheureux major Kascambo : ils le prennent pour juge dans une cause difficile,

dont les détails, quoique tort intéressants, me conduiraient trop loin.

Le fidèle Ivan, devenu mahométan, fait partie d'une expédition des Teheichenges contre les Russes, se dislingue par cette intrépidité héroïque que l'on peut dire être commune chez le

pay&an russe. Ivan sauve la vie d'un sauvage, qui devient son ami, ou, comme ils l'appellent, son koniak, liire sacré dans les montagnes du Caucase, et qui oblige le sauva'^e à défendre son koniak envers et cuntre tous. Mais la situation des deux prisonniers en est empirée. Depuis ses exploits on ne pouvait plus regarder Ivan comme un bouffon incapable.

On a dit du fameux poète italien Vincenzo Monti : È il DanU mgenlililo (c'est le Dante plus noble el plus pur>. On peut dire, ce me semble, du magnifiijue passage (pai;es iO à G2) de M. de Maibtre : « C'est du Walier Scott, adouci et arrangé à l'usage des femmes élégantes d'une cour aimable ctraftinée. » Une jeune et innocente Anglaise, habitant la campagne avec un mari qu'elle vénère et des enfants qu'elle adore, sera plus touchée par vingt pages des romans de Walter Scott que par ce morceau de M. de Maislre. Mais je sais, []ar expérience, que beaucoup de femmes élégantes de la haute société du continent trouvent souvent Walter Scott un peu grossier et un peu brut; ses éternelles descriptions de costumes ennuient et fatiguent, tandis que tout est mesuré, tout est calculé pour l'effet dans cette scène admirable. C'est donc du Walier Scott arrangé à l'usage d'une cour aimable. Comme je ne suis pas l'ennemi de mes lecteurs, je ne suivrai pas plus loin Ihistoire du major Kascambo et de l'héroïque Ivan ; je veux vous laisser le bonheur de la lire dans l'original.

Je ne sais si le nom de madame Cottin est conr.u en Angleterre. C était une dame de Paris, morte il y a dix ou douze ans, fort laide, dit-on, et que sa laideur remarquable n'avait pas empêchée d'inspirer de grandes passions. Elle a fait des romans d'une sensibilité brûlante: Claire d'Albe, Matliilde. Yhaiat k l'effet et sachant bien que l'âge auquel on lit ordinairement les romans est peu difficile sur les moyens employés pour atteindre à l'effet, madame Cottin fait usage de toutes les ressources du mélodrame. Ses romans sont difficiles à lire pour des hommes âgés de plus de vingt-cinq ans; ils se placent, sur \e clavier moral, à l'extrémité opposée à celle où se trouvent les romans de sir Walter Scolt. Madame Cottin abuse de la peinture de J'amour. Le courage d'une jeune fdle qui, vers la fin du règne

de Paul I*', partit à pied de la Sibérie pour venir à Saint-Pétersbourg demander la grâce de son père, a fourni à mad;ime Cottin le sujet de : Elisabeth, ou les Exiles de Sibérie, le seul roman qu'en France on laisse lire aux jeunes filles, dans les familles ultra, qui s'imaginent faire partie de l'ancienne aristocratie.

M. Xavier de Maistre, sous le titre de la Jeiitie Sibérienne^ nousdonne le simple récit des aventures de Prascovie Lopouloff ; tel fut le nom de cette héroïne de l'amour filial. Uu homme, sans une seule guinée dans sa poche, qui partirait de Londres pour aller à pied à Calcr.tta, ferait une chose, sans comparaison, moins hardie que celle qu'exécuta heureusement Prascovie Lopouloff. Le récit de M. de Maistre est également intéressant pour le philosophe qui s'amuse à deviner les ressorts secrets des actions des iKjmmes et pour l'homme d'esprit qui demande deux heures

d'une émotion douce à un petit volume de deux cents pages in-8°.

Le père de Prascovie. issu d'une famille noble d'Ukraine, était né en Hongrie; il servit quelque temps dans les iiussards hongrois ; il vint en Russie, s'y maria, y prit du service. Il se trouve aux assauts d'ismaïl et d'Otchakoff, dont lord Byron a immortalisé la férocité sauvage dans le plus beau de ses poèmes. M. de Maistre, qui habite Pétersbourg, n'ose pas nous révéler la cause de lexil en Sibérie du malheureux Lopouloff. Ce n'est pas la seule fois qu'on s'aperçoit que M. Xavier de Maisire écrit dans un pays esclave et a servi dans ses armées. M. Xavier de Maisire devrait préparer une seconde édition de ses ouvrages avec des variantes, pour être livrée à limprcssion après sa mort. Quoi qu'il en soit des causes de l'exil du pauvre Lopouloff, à l'époque du voyage de sa fille, il gémissait déjà depuis quatorze ans dans les affreuses solitudes de la Sibérie, relégué à Ischtm, village situé près des frontières du gouvernement de ïobolsk. Là, lui et sa famille n'avaient d'autre ressource, pour vivre, que la rétribution de dix copeks (à peu près cinquante centimes) par jour, assignée aux prisonniers qui ne sont pas condamnés aux travaux publics.

La jeune Prascovie, dès l'âge où la raison commence à avoir quelque force, conçut l'espoir de mettre un terme à l'exil de

son père. Peu à peu cette pensée devint l'objet unique de ses méditations. Enfin un jour Prascovie se détermine à faire à son pJ ^3 Paveu de son étrange projet. J'avoue que celte scène me semble un des morceaux les plus frappants dans la collection de M. de ^'aist^e. Elle montre, avec une énergie qui provieul entiè-

rement de la vérité du coloris, quels sont les premiers et les plus grands obstacles que rencontrent les entreprises extraordinaires.

Depuis lors, trois ans s'écoulèrent sans que Prascovie osât renouveler ses instances au sujet du voyage à Siiut-Pétersbourg; mais sa raison se forma, les discours de la jeune fille acquirent plus de poids dans les conseils de la famille; elle put reparler de son projet. Toutefois, les empêchements que ses parents mettaient à son départ le firent différer encore de six mois. Enfin Prascovie, souienue par le sentiment de la dévotion la plus exaltée ou de ÏAmour de Dieu, sentiment qui, conune toutes les sortes d'amour, peut centupler les forces de Phonmie, Prascovie obtient de son malheureux père la permission de partir. Le vieux capitaine la voyait partir pour une mort probable ; elle était son seul appui, sa seule con-olation. Qu'o.i se figure tout ce que cette séparation eut de déchirant!

Je ne suivrai pas l'intéressante Prascovie jusqu'à Saint-Pétersbourg ; tout ce que je puis vous dire, c'est «|ue son voyage fut semé de curieux épisodes qui captivent constanunent l'attention du lecteur. Elle obtient la liberié de son père, elle le revoit; mais sa vie n'en finit pas moins d'une "lanière triste et touchante. Lors(iue son héroïne arrive à Pelersb)iirg, M. Xavier de I\lai>lre est malheureusement obligé de se souvenir de £ou rôle de privilégié (n^UemAu). 11 s'agit, dans son ouvrage, d'un grand abus à réparer. Or, dans les pays soumis au despotisme pur, comme la Russie, il faut savoir que jadis il a f\istédes ahi:s, que peut-être par la suite il pourra en exister, mais qu'il n'exi: le jamais d'abus au temps préaent.

Une bonhomie réelle, jointe à beaucoup d'es|)rit et à tonte la finesse italienne (alliance que Pou trouve bien rarement dans les

ouvrages écrits en langue française), fait le grand mérite ;'(s trois volumes de M. Xavier de Maistre. Une tête étroite, t!es

pensées courtes, dumiées par l'iiabilude de vivre sons It; dc.-polisnie et de le servir quelquefois, surtout ôdm ses premiers ouvrages, la malheureuse et guuelie affeclalion de l'esprit français, sont les défauts de cet auteur. S'il eût vécu dix ans à Paris, sa manière aurait plus de grandiose; on ne se sentirjit pas, en le lisant, emprisonné avec un homme dont la bonbonnière est chargée de douze ou quinze croix barbares; mais aussi le charme de ces nouvelles câi été détruit par je ne sais quel ion de fatuité, trop commun en France. Voyez, par e.\emple. les Mémoires et anecdotes publiés réceuïment par M. le comte de Ségur, pair de France et ancien grand maître des cérémonies de reuipereur Napolcou.

VUi DE LA TREKIÈaE SÉRIB

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/correspondancein01stenuoft. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.